



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

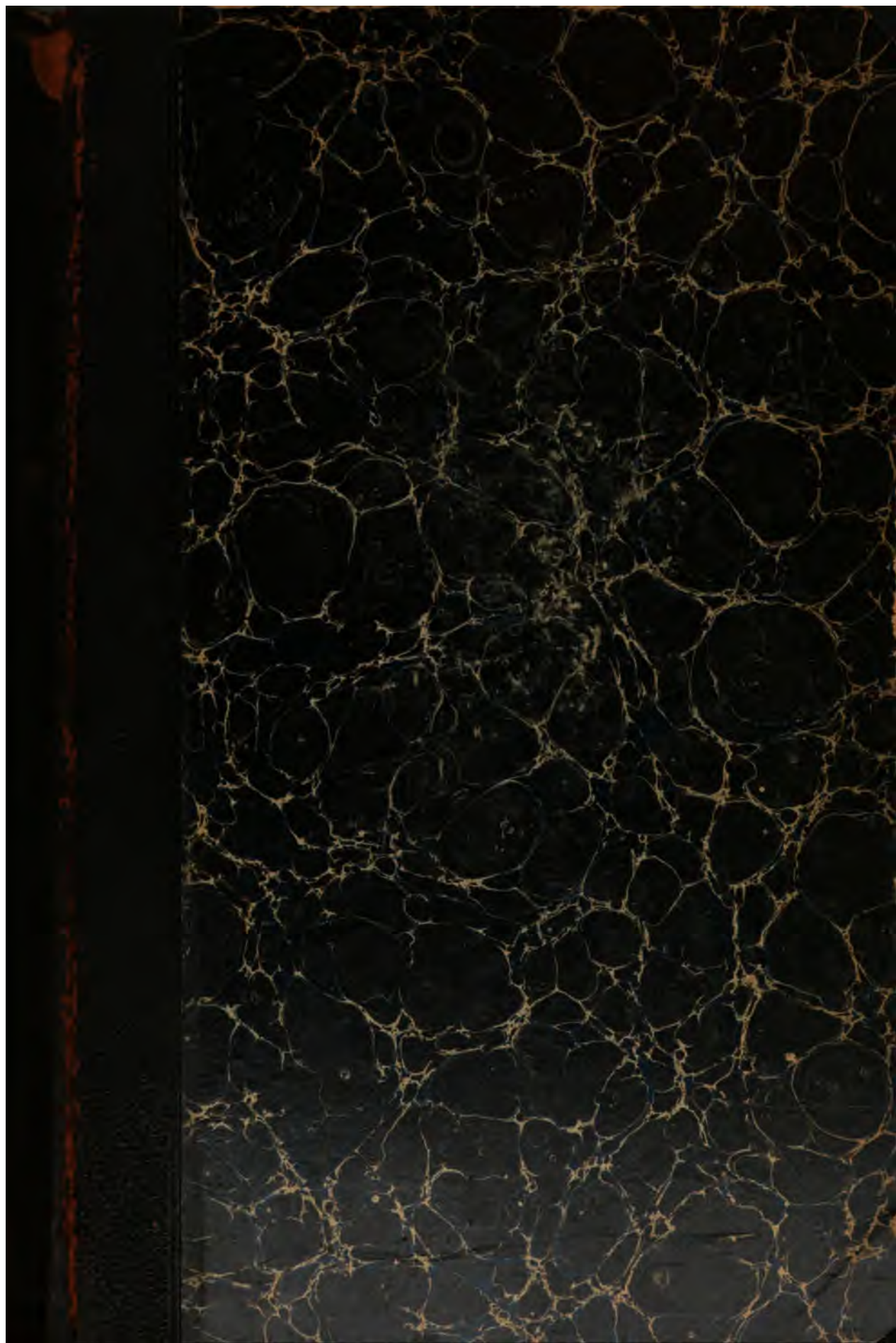
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



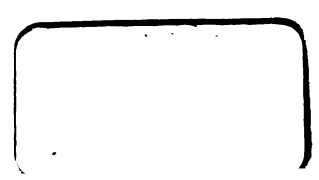
5

21/



~~278 l 3~~

Vet. Fr. III B. 518



**LES
TROUVÈRES
CAMBRÉSIENS,**

PAR M. ARTHUR DINAUX,

De la Société Royale des Antiquaires de France.

TROISIÈME ÉDITION.

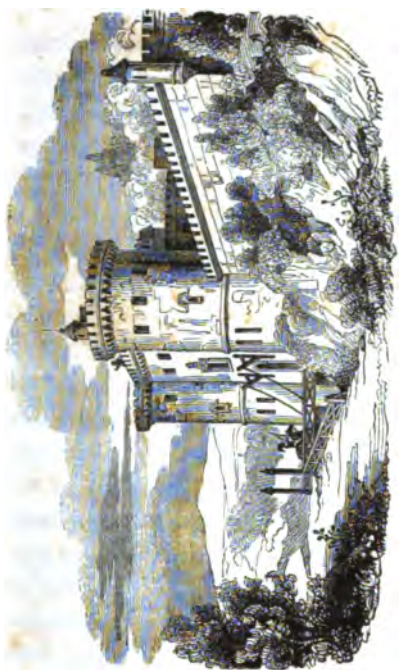
« Alors défaillirent les Mécènes,
« Et défaillirent aussi les portes!

JEHAN DE MONTRE DAME. (L'un des plus célèbres et
anciens poètes provençaux, qui ont fleuri du temps
des comtes de Provence. Lyon, 1573, in-8.)



PARIS,
CHEZ TÉCHENER, LIBRAIRE, PLACE DU LOUVRE, N° 12,
VIS-À-VIS LA COLONNADE.
1837.







AVERTISSEMENT

SUR CETTE TROISIÈME ÉDITION.

Les *Trouvères Cambrésiens* ne fournirent d'abord qu'un mémoire envoyé à la Société d'Emulation de Cambrai, en réponse à l'une des nombreuses questions soulevées par le *Programme des Recherches historiques* publié par la Société; ce corps savant, qui a rendu et qui rend encore tant de services à l'histoire de la contrée, accueillit ce travail avec bienveillance; il fut publié en deux livraisons dans les *Archives historiques et littéraires du nord de la France et du midi de la Belgique*, qui s'impriment à Valenciennes. Une seconde édition, revue et augmentée, en fut faite dans la même ville et tirée à petit nombre pour être distribuée à quelques amis dont on appelait la sage critique et les utiles conseils; ils ne se firent pas attendre : parmi ceux qui furent le plus profitables à l'auteur, on doit mettre au premier rang les indulgentes et érudites observations consignées dans le *Journal des Savans* (juin 1854) par le savant *Raynouard*, que les lettres pleurent en ce moment et que la science regrettera longtemps. Ce grand maître de la littérature du moyen-âge, malgré son penchant inné, et bien naturel du reste, vers les premiers poètes du midi, ne dédaigna pas de jeter un coup d'œil favorable et encourageant sur un essai tenté en faveur des vieux poètes du nord. Grâce lui en soient rendues ! Pourquoi faut-il que l'expression de notre reconnaissance aille expirer contre la froide pierre d'un tombeau !

L'auteur doit aussi des remerciemens à M. *Paulin Paris*, dont l'obligeance a été mise à contribution par lui ; à MM. *Le Glay* père et fils, chez lesquels il a trouvé sympathie, aide et conseil ; et à MM. *Francisque Michel* et *Achille Jubinal*, à chacun desquels il fut emprunté une pièce du pays qu'ils ont eu la gloire de publier les premiers et qu'ils sont assez riches pour prêter.

Avec de tels secours et des additions de plusieurs genres, les *Trouvères Cambrésiens*, comme ils se présentent aujourd'hui, méritent un peu mieux leur introduction parmi leurs illustres confrères en Apollon de la même époque ; il leur sera du moins permis de marcher à la suite, et de combler tant bien que mal une partie de la lacune qui existe dans l'histoire littéraire du nord du royaume, berceau de la monarchie comme de la langue française. L'auteur ne se dissimule pas que la distance qui le sépare de Paris et des hommes qui l'habitent est un obstacle à la confection d'un tel ouvrage ; mais d'un autre côté, une position au centre du pays sur lequel il travaille, la connaissance de ses vieux usages, de son ancien idiome, de ses traditions, sont de nature peut-être à compenser, jusqu'à un certain point, l'éloignement où il se trouve des riches sources de la science et lui feront trouver grâce auprès des érudits puissans de la capitale. Il aura du moins tenté de placer quelques jalons sur cette route écartée et encore peu connue, pour servir de guides à ceux qui, suivant la même carrière avec d'autres moyens, pourraient venir après lui.

Trouvères Cambrésiens.

« Alors défailirent les Mécènes,
« Et défailirent aussy les poètes !

JEAN DE MORTHEMANS. (Vies des plus célèbres et
anciens poètes provençaux, qui ont floury du temps
des comtes de Provence. Lyon, 1575, in-8.)

PREMIÈRE PARTIE.



L règne en général une fausse idée sur les anciens poètes français ; on rapporte, d'une manière trop absolue, tous les premiers essais de poésie nationale aux *Troubadours*, ou poètes du midi, tandis que presque en même tems florissaient les *Trouvè-*

res, ou poètes du nord. Ces deux noms ont la même origine et la même signification ; chaque peuple seulement leur a donné la terminaison qui convenait à son langage (1). Les brillans troubadours sont plus célèbres et plus connus ; les modestes trouvères sont plus délaissés et moins appréciés. Cela tient peut-être autant à la réserve et à la vergogne naturelle des hommes du nord, qu'à l'amour-propre et à l'outrage qu'on reproche quelquefois aux habitans des rives de la Garonne.

Quoi qu'il en soit, il reste bien prouvé aujourd'hui que le nord de la France eut ses poètes du moyen-âge qui ne manquèrent ni d'imagination, ni d'élégance : s'ils sont trop oubliés en ce moment, c'est moins faute de génie de leur part, que manque de nationalité de leurs successeurs, qui ne rappelèrent pas assez souvent leur mémoire. La guerre aussi, qui tant de fois ravagea nos belles contrées sans cesse disputées, eut quelque part à ce délaissement, ou plutôt à la dispersion et à l'abandon forcé des matériaux restés après eux. Il appartient au siècle qui cherche à raviver les souvenirs d'art et de littérature du moyen-âge, de réparer autant que possible

(1) Trouveur, trouvère, trovador ou troubadour, répondent parfaitement à notre mot *poète*, formé du grec *poïdô*, qui signifie *inventer, trouver* ; ainsi *Homère le poète* pouvait, au moyen-âge, être traduit par *Homère le trouvère*.

un trop long oubli ; c'est presque un devoir filial que celui qui commande de rendre les honneurs dûs à ces célébrités enfouies : aujourd'hui , nous avons tous mission de remettre à flot ces réputations poétiques, qui, n'étant pas assez bien lestées pour arriver à bon port jusqu'à nous, ont fini par échouer devant l'écueil des siècles.

Il sera sans doute trop tard pour quelques-uns de ces premiers pères de la poésie romane ; leurs œuvres , et jusqu'à leur souvenir , ont péri. L'imprimerie , cette précieuse conservatrice des monumens littéraires , n'existait pas encore : ne nous étonnons donc pas du peu de popularité qu'ont obtenue jusqu'à présent les travaux de nos anciens trouvères. A peine si leurs productions furent écrites : les unes passèrent dans les chants des contemporains et se perdirent peu à peu dans le souvenir des peuples ; et pour celles qui reçurent les honneurs d'être consignées dans les recueils du tems par la main des calligraphes (honneurs bien plus rares alors qu'aujourd'hui ceux de l'impression !), il faut les aller rechercher péniblement sous la poussière de vieux manuscrits, frustes et délabrés , rares à rencontrer, difficiles à déchiffrer et à comprendre , et souvent dispersés dans des dépôts scientifiques étrangers à la France !

En dépit de ces difficultés, qu'un petit nombre de personnes apprécieront à leur juste valeur, des recherches bien conduites sont heureusement tentées en ce moment

par des hommes capables (1), pour faire sortir des ténèbres ces premiers essais des poètes nationaux ; on veut enfin débrouiller ce cahos littéraire où se trouvent tant de perles cachées. Il ne s'agit de rien moins que de constater le savoir, le goût et le génie de nos pères, de ces

(1) Tels sont MM. *P. Paris*, *Francisque Michel*, *Edgar Quinet*, *Leroux de Lincy*, *G.-F. de Martonne* et *Ch. Magnin*, qui font d'utiles et agréables publications de poèmes des premiers siècles de la littérature française, extraits des manuscrits de la bibliothèque du Roi ; M. *Frédéric Pluquet*, éditeur du *Roman de Rou*, par Robert Wace, poète normand du XII^e siècle ; l'abbé *De la Rue*, auteur des *Essais historiques sur les Bardes, les Jongleurs et les Trouvères normands et anglo-normands*, récemment parus à Caen, 1834, 3 vol. in-8^o ; et M. *Achille Jubinal*, élève de l'école des chartes, qui vient de mettre au jour, chez Téchener, place du Louvre, à Paris, plusieurs livraisons de *Poésies du moyen-âge*, entre autres, *les Vingt-trois manières de vilains*, pièce fort originale du XIII^e siècle, et le *Lai d'Ignaurés*, du trouvère *Regnaud*, publié aussi par MM. *Monmerqué* et *Francisque Michel* avec le *Lai de Mélicon* et celui *del trot*. En 1835, la ville de Valenciennes a vu sortir de ses presses, par les soins de M. *H. Delmotte*, de Mons, la première publication des *Tournois de Chauvency*, décrits par *Jacques Brètex*, en 1285, grand in-8^o goth. — MM. *Villemain*, *Fauriel* et *J.-J. Ampère*, dans leurs cours publics, ont aussi attiré l'attention de la jeunesse et des hommes du monde de notre époque sur ce genre de composition. Enfin à l'étranger, MM. *Douce*, que l'Angleterre regrettera longtemps, et *Wolf* et *Dietz*, que l'Allemagne cite avec orgueil, ont propagé avec succès l'étude de la littérature romane, et étendu au loin la gloire de nos premiers poètes.

hommes du nord, longtemps calomniés sous le rapport intellectuel, et que, pour peu qu'on les étudie, on trouve cependant si gais, si heureux, si fins, dans leurs gracieuses créations.

Il est vrai que la langue romane, que parlaient les trouvères du Cambrésis, de la Picardie et de l'Artois, servait merveilleusement à donner à leurs *flabels* un caractère de naïveté tout-à-fait attrayant. Ce langage, comme son nom l'indique, venait des romains et en avait retenu l'esprit : imposé par les maîtres du monde après leur conquête des Gaules, il fut suivi par les Franks, qui, vainqueurs, adoptèrent la langue et une partie des usages des vaincus plus civilisés que leurs nouveaux maîtres. Cet idiôme s'altéra sans doute en prenant et en perdant successivement des mots qui se remplaçaient, mais il conserva toujours son caractère primitif, et même la prononciation romaine. Ce fait se démontre par l'identité de la prononciation de certaines syllabes très-usitées de la langue romane avec celles analogues de l'italien qu'on doit supposer avoir conservé les meilleures traditions romaines (1).

(1) Cette identité, dont la remarque n'a, je crois, encore été publiée par personne, est frappante. En effet, nous voyons que dans le vieux langage et dans le patois cambrésien qui en dérive, le mot qu'on écrit aujourd'hui avec *ch* était prononcé dur; ainsi on disait *kien* pour *chien*; *kêne* pour *chêne*; *catiau* pour *château*; *kanone* pour *cha-*

Le *Roman*, langue nationale du moyen-âge, était donc jadis parlé dans notre pays par toute la population, riche ou pauvre. Cet idiôme des trouvères était même estimé des hommes du midi comme langage bien sonnante et agréable; un italien, *Brunetto Latini*, qui eut la gloire d'avoir le Dante pour disciple, se trouvant à Paris en 1266, composa un livre intitulé *le Trésor*, et l'écrivit en roman, et il en explique ainsi le motif, tout honorable pour l'idiôme du nord : « Se aucuns demandoit, dit-il, « pourquoi chis livres est écrit en roumans, pour chou « que nous sommes Ytalien, je diroie que ch'est pour « chou que nous sommes en France, et pour chou que « la parleure en est plus délitale et plus commune à « toutes gens. »

Quand les seigneurs quittèrent leurs châteaux, quand les jeunes clercs allèrent s'instruire dans les écoles de

noine; etc. Et en italien, le mot qui prend également le *ch* est aussi prononcé durement; comme *antichita*, qui se dit : *antiquita*, etc.

D'un autre côté, notre patois adoucit la prononciation du *ce*, du *ci*, comme s'il y avait *che*, *chi*; exemple : *ichi* pour *ici*; *chire*, *chiron* pour *cire*; *chent* pour *cent*, etc. Cette prononciation est aussi exactement la même en italien. Il serait encore facile de montrer bien d'autres rapports entre les sons et l'orthographe de notre ancien langage, perpétué dans le patois, et ceux de la langue d'au-delà des Alpes.

Paris, il se forma un *parlage* plus poli pour le monde éclairé, et insensiblement le vieux langage devint *patois* et resta le lot du petit peuple des villes et des campagnes. Ceux-ci, qui changent peu de choses dans leurs allures et leurs habitudes, le gardèrent, et n'y introduisirent que de loin à loin et bien lentement de légères modifications; aussi, même aujourd'hui, reste-t-il plus que des traces du roman dans le patois cambresien. C'est au point qu'un magister de nos villages, pris au hasard, lira peut-être avec plus de facilité une chanson romane, que tel parisien éclairé qui n'aurait pas fait une étude spéciale de ce langage. Qui pourrait, en effet, ne pas voir l'affinité qui existe entre les vers suivans, écrits vers 1300, et le patois ordinaire du peuple de nos campagnes? ils sont tirés de la romance de *Raoul, sire de Créqui*, imprimée en 105 couplets dans le 1^{er} volume des *Nouvelles historiques* de M. d'Arnaud. (1)

- « Le sire de Créki adonc ne feut occhi,
- » Reprint lie chievalier; car, dame, le veuchy;
- » Ravisieiz been, chey my, maugrey tant de misière,
- » Connechez vos mary quy vos avoyt si kière.
- »

(1) M. *Grati-Duplessis*, recteur de l'académie de Douai, philologue et bibliophile distingué, vient de publier (en 1836) le texte exact de cette intéressante romance d'après des manuscrits authentiques de l'époque.

« Li sire awœuk s'dame vesqueist pleus de vingt ans
 » En grand amour, et eut encoires sept enfans ,
 » Funda un grand moustier, feit dons ous monastères
 » Et amandia tous cheus qu'avoyent fundicys siés pères. »

Ces paroles, qui auraient besoin d'une traduction dans l'intérieur de la France, seraient parfaitement comprises dans le moindre hameau du Cambrésis.

Tout altéré qu'il était, ce langage vulgaire, ayant conservé quelques-unes des terminaisons sonores du latin, se prêtait facilement à la rime; c'est peut-être là un des motifs qui introduisirent le goût des vers si généralement dans le Cambrésis et tous les environs, dès le XII^e et le XIII^e siècles.

Une véritable épidémie rithmique se répandit alors dans toutes nos provinces, et, sans parler des nombreuses chansons qu'on y composa, cette verve métrique vint se révéler jusques dans les institutions et les monumens du tems.

Les plus anciennes prières, les commandemens de Dieu et de l'église, les oraisons de la Vierge et des saints, tous enseignemens religieux et populaires d'une haute antiquité, mais dont le langage fut plusieurs fois rafraîchi, étaient mesurés poétiquement et cadencés en rime; les meubles du tems portaient des devises versifiées, et

quelquefois, jusques sur la dague qui donnait la mort, on lisait une pieuse sentence en vers ; vaine leçon à une époque où la philosophie qu'on incrustait ainsi sur l'acier était loin encore d'être gravée dans les cœurs !

Presque tous les vieux édifices restés debout présentent à l'archéologue des inscriptions en vers : les gothiques épitaphes sont en poésie romane, les vitraux de nos cathédrales recèlent d'anciens quatrains, et nos plus vieux proverbes, nos dictons populaires, qui datent de cette époque, et dans lesquels se résume toute la philosophie de nos pères, forment encore aujourd'hui un dystique rimé. Enfin, lorsqu'il fallut instruire la jeunesse, on imagina de renfermer dans des lignes mesurées et rendues faciles à retenir par la rime, les règles de l'urbanité et du bel usage du monde : de là les quatrains et les refrains moraux.

En même tems, s'élevaient dans nos villes des confréries poétiques en l'honneur de la mère de Dieu, où, par un mélange bizarre du sacré et du profane qu'on retrouve si souvent au moyen-âge, on remplaçait Apollon par la Vierge, et l'Hélicon par le *Puy*, qui présente aussi l'idée d'une montagne : l'invocation de ce nouveau Parnasse se faisait sous le titre mystique de *Notre-Dame-du-Puy*. Telle est l'origine des *Puys d'amour*, des *Puys verts*, où se redisaient les ballades et chants royaux en l'honneur de la Vierge, et où l'on délivrait à l'auteur de la meil-

leure pièce des couronnes de fleurs et d'autres plus solides en un riche métal ; on les nommait *Chapels de roses* et *Chapels d'argent*. Ces assemblées, qu'on peut regarder comme les premières sociétés littéraires du pays, avaient déjà lieu à Valenciennes en 1229 sous le nom de *Notre-Dame-du-Puy*, et vers 1330 à Douai sous le titre de *Confrérie des Clercs parisiens* (1). Ainsi, rien n'est nouveau sous le soleil ! Les concours académiques qu'on célèbre aujourd'hui se tenaient dans les mêmes enceintes il y a cinq ou six siècles ! Que de choses anéanties depuis lors ! Et pourtant, idée consolante, l'amour des lettres est resté.

Cambrai eut aussi une de ces anciennes sociétés littéraires, auxquelles on donnait le nom générique de *Chambres de Rhétorique* (2). Ces espèces d'académies s'étaient tellement répandues dans nos provinces, que toutes les villes un peu considérables en possédaient. A des époques solennelles, elles décernaient des prix aux auteurs qui

(1) Nous entrerons dans quelques détails circonstanciés sur ces vieux concours poétiques de la Flandre, dans la partie de notre travail qui concerne les *Trouvères flamands*, et dont la publication ne se fera pas attendre.

(2) Le mot rhétorique était alors synonyme de *poésie, versification*; on disait des *lignes de rhétorique*, pour des *vers*; un *maître de rhétorique*, pour un *professeur de poésie*.

avaient le mieux résolu des questions mises au concours, et aux sociétés qui exécutaient, durant ce congrès scientifique, les plus belles *moralités*, genre de pièces dramatiques du tems. Un jour, dit M. de la Serna Santander (1), la chambre de rhétorique d'Arras distribua des prix sur la question : *Pourquoi la paix ne venait point en France ?* Question tout-à-fait de circonstance dans un siècle où la guerre était incessante. Les sociétés de Cambrai, Valenciennes, Douai, St.-Quentin et Hesdin se hâtèrent de se rendre à Arras, pour répondre à l'appel qu'on leur faisait, et peut-être aussi un peu par curiosité et pour apprendre *pourquoi la paix ne venait pas ?* (2)

Les disputeurs du prix devaient résoudre cette importante question publiquement et à haute voix dans une espèce de débat dramatique; les deux prétendants qui enlevèrent le plus de suffrages obtinrent pour récompense des figurines en argent d'un merveilleux travail : c'é-

(1) *Mémoire historique sur la bibliothèque de Bourgogne*, Bruxelles, 1809, in-4° et in-8°.

(2) Un sujet de concours analogue fut récemment donné aux littérateurs de l'Europe civilisée : en 1834, la *Société de la Paix*, de Genève, ouvrit un concours sur les meilleurs moyens de procurer une paix générale et permanente; les mémoires pouvaient être écrits en français, en anglais, en allemand, en italien et en latin. L'auteur du mémoire couronné devait recevoir une médaille d'or de 500 fr.

taient une *paix*, du poids de huit onces, et un *agneau* de six onces d'argent fin, figures allégoriques appropriées au sujet traité. Les *joueurs* d'Hesdin remportèrent la Paix et ceux de Cambrai l'Agneau; les mêmes Cambrésiens gagnèrent aussi dans cette brillante journée une *alouette* d'argent, comme les meilleurs chanteurs de ce congrès littéraire. Comme on tenait à satisfaire tous les amours-propres et à récompenser tous les efforts, on distribua un petit *aignelet* d'argent à tous ceux qui prirent part plus ou moins heureusement à la grande discussion sur la paix: c'était la fiche de consolation obligée qu'emportaient les vaincus.

Il était rare cependant qu'on s'occupât de débats politiques dans ces assemblées à la fois dévotes et poétiques; les sujets pieux étaient à l'ordre du jour, et l'on était au moins tenu de parler de l'*Assomption de la Vierge* dans une des strophes des pièces qu'on y lisait, allusion mystique et pieuse, qui, pour le dire en passant, s'alliait quelquefois assez singulièrement avec le reste de la matière: mais l'opinion du tems était que la Vierge pouvait tout obtenir de son fils et qu'un *serviteur de Marie ne pouvait jamais être damné*; aussi s'empressait-on de faire preuve d'attachement à la mère de Dieu dans toutes les compositions de ce genre, longtemps désignées sous le nom de *fatras divin*. Dans la plupart de ces pièces, comme l'a dit un écrivain ingénieux, la piété n'exclut pas la médiosance; elle semble même lui offrir un appui charitable

et naturel ; elles ont quelque analogie avec cette petite catégorie de personnes exaltées spécialement appelées *dévotées* : il en a été des *Serventois*, ou *actes de service*, d'humilité, de dévouement à l'égard de Marie, comme des *Noëls*, chants de joie et de louanges ; composés d'abord pour honorer le créateur, ils ont fini par réussir surtout à déshonorer les créatures.

Il est une remarque essentielle à faire ; les premiers vers composés dans nos contrées sortirent des cloîtres, et cela était tout naturel : il advint un tems où les lumières presque partout éteintes en Europe par la barbarie, trouvèrent néanmoins un refuge sous l'humble toit des monastères ; les moines leur accordèrent un droit d'asyle, et, sachons dire franchement, à la louange de ces hommes, le bien qu'ils ont su faire, ils conservèrent longtems et presque seuls, le feu sacré de la science. Les premiers, ils cultivèrent le *gai savoir*, et tinrent pendant quelques années avec gloire le sceptre des muses. Ce fut alors que s'ouvrit pour le nord une ère toute poétique. Mais bientôt les lumières, dépassant l'enceinte des couvens, se répandirent au dehors ; les moines furent débordés, ils ne purent plus lutter avec les hommes du monde que la fréquentation des châteaux, et surtout la société des dames, polirent de plus en plus.

La poésie, passant par de nouvelles mains, s'appliqua sur de nouveaux sujets : les *jeux-partis*, les *plaiids sous l'ormel*, espèces de controverses d'amour, remplacèrent

les miracles, les légendes des saints ; les *flabels* ou fabliaux, les *pastourelles*, succédèrent à la louange éternelle de la Vierge-Marie, sujet inévitable, qui, comme l'éloge de Clémence Isaure à Toulouse, ou de Richelieu à l'Académie, revenait sans cesse sous la plume des bardes religieux du nord.

Les *Cours d'amour* s'organisèrent aussi dans le beau pays que nous habitons. Ce juri amoureux, tout entier alors dans l'esprit de ces tems chevaleresques, comme le juri politique est dans celui de notre époque, avait les dames pour présidentes nées ; leurs arrêts étaient sacrés et leurs décisions formaient jurisprudence pour toutes les questions galantes : aussi ces juges féminins furent-ils souvent chantés par les trouvères ; Legrand d'Aussy, qui a compulsé tant de fabliaux, assure qu'on n'y trouve jamais de louanges qu'en faveur des *beautés blondes* : c'étaient les beautés du pays.

Ce n'est guères que par exception que les brunes étaient chantées, encore semble-t-on les excuser de la couleur foncée de leur teint et de leurs cheveux ; nous en donnerons pour exemple la pastourelle suivante, œuvre d'un trouvère cambrésien qui a cru devoir garder l'anonyme, sans doute à cause de son peu de succès près de sa bergère, ce qui était contraire à la conclusion ordinaire de ce genre de pièces. Le refrain des trois couplets qui suivent paraît être commun à une chanson très-populaire de l'époque.

PASTORRELLE (1).

I.

De Saint-Quentin à Cambrai
 Chevalchoie l'autre jour,
 Lais un buisson esgairdai
 Touse (fille) un vi de bel atour
 La color et freze com roze en mai,
 De cuer gai,
 Chantant la trovai
 Ceste chansonnete :
 « En non Deu , j'ai bel amin (ami),
 » Cointe (agréable) et joli ,
 » Tant soi-je brunete (quoique brune). »

II.

Vers la pastoure tornai
 Quant la vi en son destour
 Hautement la saluai
 Et dis : Deus vos doint (donne) bon jour
 Et honor.
 Celle ke si trovai ai,
 Sans delai,
 Ces amis serai.

(1) Manuscrit de la bibliothèque du roi, sous le n° 10557, copié par M. De la Curne de Ste.-Palaye sur le manuscrit 389 de la bibliothèque de Berne.

Dont dist la doucette :
 « En non Deu, j'ai bel amin ,
 » Coïnte et joli
 » Tant soie-je brunete. »

III.

Delès li s'coir alai
 Et li pria de s'amor (de son amour)
 Celle dist : je n'amerai
 Vos, ne autrui, por nul tour
 S'on (sinon) pastor
 Robin, que fiencié l'ai,
 Joie en ai,
 Si en chanterai
 Ceste chansonette :
 « En non Deu, j'ai bel amin ,
 » Coïnte et joli,
 » Tant soie-je brunete. »

On pourrait croire que ces juris, ces *cours amoureux*, dont nous parlions plus haut, n'avaient lieu que pour récréer un monde frivole et léger; point du tout : des hommes graves, revêtus de la robe magistrale ou de la tunique ecclésiastique, participaient à ces fêtes. Le président Rolland (1) nous a conservé des détails pré-

(1) Recherches sur les prérogatives des Dames chez les Gaulois, sur les cours d'amour, etc. Paris, 1787, in-12, pages 162-166.

cieux sur les grands seigneurs de nos provinces et les chanoines de Cambrai, Lille, Tournai et Saint-Omer, qui, escortés des nobles prévôts des villes de Lille et de Tournai, assistèrent à la *cour amoureuse* tenue par le roi Charles VII, et y remplirent *tous* des fonctions.

Telles étaient les réunions qui excitaient la verve des poètes du pays; d'un autre côté, la noblesse vivait dans ses terres, et se réunissait en certaines occasions et pour certaines fêtes que l'on célébrait par des chants. On n'avait point alors de spectacles réglés; les trouvères, agréables conteurs, en tenaient lieu. Admis à la table, à l'intimité des grands seigneurs, ils récitaient leurs fabliaux, ils chantaient leurs *serventois*, en s'accompagnant de la vielle ou de la harpe. Ces chansons gracieuses et délicates, suivant qu'elles parlaient d'amour, satyriques et mordantes, quand elles peignaient les abus du tems, étaient écoutées avec une attention religieuse, surtout quand les poètes se trouvaient assistés de chanteurs, qu'on appelait aussi *jongleurs*, et qui, soutenant les vers par des violes et des rebecs, partageaient les applaudissemens des auditeurs. Ces divers virtuoses recevaient ensuite des récompenses brillantes, de riches cadeaux, des chaînes d'or, et jusques aux robes des princes et seigneurs qui les écoutaient; les grands ne croyaient pas trop faire en se dépouillant eux-mêmes pour parer ceux dont le génie leur faisait éprouver les plus douces jouissances. Le plus souvent, il y avait seulement cette différence entre

le trouvère et le jongleur, que le premier était récompensé par des cadeaux, et le second en argent. Le *Tournoiement d'Antechrist*, roman composé au commencement du règne de St.-Louis par Hugues de Bercy, explique, en vers de l'époque, ce déduit de la noblesse :

- « Quand les tables ostées furent
- » Cil *jugleur* en piés esturent,
- » S'ont vielles et harpes prises,
- » Chausons, sons, lais, vers et reprises,
- » Et de gestes chantés nos ont.
- » Li escuyer Antechrist sont
- » Le rebarber par grand déduit. »

On en voit aussi la description dans le passage suivant, tiré du manuscrit du *Roman de la Poire*, à peu près de la même époque (1) :

- « Cil *jugléur* en leur vieles
- » Vont chantant ces chansons noveles ;
- » L'un saile /saute), l'autre corne, l'autre estive (joue de la trompette),
- » Chascuns danse, chascuns estrive (essaie)
- » De son compaignon sormonter.
- » Ne poeroi pas raconter
- » La joie, le déduit, l'aneur,

(1) Ce manuscrit est à la Bibliothèque du Roi, sous le n^o 7995, in-4^o. Le passage extrait se lit au folio 66, recto.

- » Que chascuns fet à son seigneur.
- » En la fin luit cil chantoient
- » Au refret (refrain) d'amors s'accordoient ,
 - » Et disoient
 - » A longue aleine :
 - » *Insi nos meinns*
 - » *Li maus di amors.* »

Les joyeux ébats des trouvères et jongleurs dans les demeures des puissans de l'époque, sont encore bien tracés dans les vers suivans, extraits du roman de l'*Atre Périlleux* (1) :

- « Cil jougléour de pluisors terres
- » Cantent et sonent leurs vieles ,
- » Muses, harpes et orcanons ,
- » Timpanes et salterious ,
- » Gignes, estives et frestiaus ,
- » Et buisines (trompes) et calemiaus (challumeaux) ,
- » Cascuns d'els grant joie demaine ;
- » De joie est toute la cors plaine.
- » Car moult ert li rois Artus rices
- » Onques ne fut malvais ne chiches ;
- » Moult lor fist bien à tous aidier
- » De quanqu'il lor fu mestier.
- » Tuit cascuns o s'espousée ,
- » Si come loi plect et agréée.
- » Au matin quant il fu grant jor,

(1) Manuscrit de la bibliothèque du Roi, n° 7989-2, f^{os} 44-45.

- » Furent paié li jougléor,
- » Li un orent biaux palefrois (beau cheval),
- » Beles robes, et biaux agrois (atours);
- » Li autre lonc ce qu'ils estoient
- » Tuit robes et deniers avoient;
- » Tuit furent paié à lor gré,
- » Li plus povre orent à plenté (abondamment).
- » Quant li jougléor sont paié
- » En lor país sont repairié;
- » Et la cours estoit départie
- » Chascuns chevaliers o sa mie
- » S'en vet à joie et à bandor.

C'est ainsi qu'on peut se représenter les trouvères du Cambrésis fréquentant les forts et gothiques châteaux d'Esne, d'Arleux, d'Oisy, d'Elincourt et de Crèvecœur, dont les nobles maîtres ne dédaignaient pas quelquefois de suivre l'exemple en s'essayant aussi dans la *gaie science*. Il y a encore aujourd'hui de riches et antiques familles qui trouveraient leurs plus glorieux ancêtres parmi les poètes de ce tems-là.

Tout porte à croire que c'est par des chansons d'amour et de guerre que les premiers trouvères du pays exercèrent la puissance de leur verve; la langue *romane*, dont ils se servaient, fit donner plus tard à ces chants le nom de *romances*. C'est à ces prémices de leur muse que nous devons principalement la conservation des plus anciennes traditions populaires, revêtues d'un type national et

d'un caractère de localité qu'il est impossible de méconnaître.

Après les chansons ou romances vinrent les contes ou fabliaux, joyeux récits de la veillée débités avec naïveté, écoutés avec bonhomie, dans le castel mondain, dans l'humble monastère et la grasse abbaye : partout, à cette époque, où il y avait réunion d'hommes, survenait un conteur ; où se trouvaient des conteurs, naissait un trouvère.

Parmi cette phalange de poètes, aimés à la légère, qui couraient les châteaux et les cloîtres de la France septentrionale, nous en avons distingué une vingtaine, qui appartiennent tous au Cambrésis, et nous n'avons pas la prétention de croire que nous n'en ayons pas omis. Et cependant, nous nous sommes arrêtés au XIV^e siècle. n'admettant même pas dans cette liste, comme trop tard venu, l'illustre cardinal Pierre d'Ailly, évêque de Cambrai, qui, lui aussi, composa des vers en vieux français. D'après ce nombre, on peut juger de celui des trouvères des provinces qui entourent le Cambrésis. Ceux de la Picardie sont innombrables : les trouvères d'Arras, à eux seuls, forment un faisceau de noms qui viendraient à l'appui de l'opinion de l'abbé Lebeuf, combattant celui qui donna cette ville comme n'ayant jamais produit un seul homme remarquable. Les trouvères Robert d'Artois, Jean Bodel, Courtois, Moniot, Antoine Duval, Vautier, Jean Bretel, Jean Caron, Jean Carpentier, Vi-

lains, Carasauz, Hugues, Audefroy le Bastard, Sauvage et Baude Fastoul, d'Arras, ont tous laissé des œuvres souvent dignes d'éloges; Sauvage, Guillaume et messire le Quènes ou Cuno, de Béthune; Gibers, de Montreuil; Guy et Philippe Pot, de Saint-Pol; Guillaume, de Bapaume; Jacques de Hesdin; Hue de Tabarié, Châtelain Saint-Omer; Gérard et Simon, de Boulogne; et dans la Flandre, Jacquemart Giélée, Fremaux, Pierre le borgne ou le trésorier, et Richard, de Lille; Michel Dou Mesnil, seigneur du village d'Auchy; Jehan et Gandor, de Douai; Gilles li Muisis, Philippe Mouskes, Jehan de la Fontaine, de Tournai; Colins, du Hainaut; Jehan et Bauduin, de Condé; Jehan Baillehaus, de Valenciennes (1), sont tous poètes du XIII^e siècle, qui rivali-

(1) Quelques-uns des *Serventois et sottes Chansons couronnés à Valenciennes*, composés par le trouvère *Jehan Baillehaus*, furent publiés par B. de Roquefort en 1821 (*Etat de la poésie française dans les XII^e et XIII^e siècles*, pages 378-387). M. Hécart les fit réimprimer avec de grandes additions et en plus grand nombre, à *Valenciennes*, *Prignet fils*, 1827, pet. in-4°. — Nouvelle édition, *ibidem*, 1833, in-8°, encadré. — On en a publié (en 1834) une 3^e édition avec quelques corrections, qui sont encore loin de suffire; des mots mal copiés, des vers mal coupés, des syllabes réunies qui devraient être séparées, d'autres qui sont divisées et qui devraient être jointes, des lignes entièrement passées, rendent plusieurs de ces chansons difficiles à comprendre: nous en publierons quelques-unes rectifiées sur les notes de M. *Louis Boca*, de Valenciennes, élève de l'école des chartes, dans notre notice sur les Trouvères de la Flandre, et du Hainaut, à l'article de *Baillehaus*.

sèrent les Cambrésiens et qui doivent partager avec eux l'honneur de soutenir la comparaison avec les rimeurs provençaux. On voit que le Cambrésis et les provinces qui l'environnent peuvent être appelés le *berceau des trouvères*, au même titre que les méridionaux ont surnommé leur Provence la *boutiqua dels troubadours*; et ce n'est pas sans motif que l'anglais Warton a appelé les jongleurs et ménestrels de ces contrées, les *constans rivaux de la Provence* (1).

Je ne parle pas même ici de ces nombreuses poésies du XIII^e siècle, qui, n'étant accompagnées d'aucun nom d'auteur, peuvent néanmoins, par le ton de la pièce, par le langage qui y est parlé, les lieux et les noms qu'on y cite, être judicieusement attribuées à des trouvères de Cambrai ou des environs du Cambrésis. Je n'en veux pour preuve que la pièce suivante, extraite d'un recueil manuscrit des poésies françaises écrites avant 1300, et déjà publiée par B. de Roquefort en 1815 et 1821 (2). C'est une *Pastourelle*, composée par un chevalier qui se nomme lui-même *André*, et qui raconte fort naïvement une aventure galante qui lui arriva sur le grand chemin entre Arras et Douai :

(1) *The history of english poetry*, vol. 2.

(2) De l'état de la poésie française dans les XII^e et XIII^e siècles. Paris, 1821, in-8°, page 391.

L'autr'ier (avant-hier) quant chevauchoie
 Tout droit d'Arras vers Douai,
 Une pastore (bergère) trouvoie
 Ainz (jamais) plus belle n'acointai.
 Gentement la saluai :

« — Bele, Dex (Dieu) vous doint (vous donne) hui joie,
 » — Sire, Dex le vos otroie
 » Tout honore sans nul délai,
 » Cortois estes tant dirai. »

Je descendis en l'herboie (la prairie)

Lez li (près d'elle) séoir m'en alai :

« — Si, li di (lui dis-je), ne vous ennoi,
 » Bele, votre ami serai,
 » Ne jamais ne faudrai (ne vous serai infidèle),
 » Robe auroie de drap de soie,
 » Fremax (bocles) d'or, huves (habit), corroies (ceintures),
 » Cuévrechiés (coiffure), trécors (rubans) ai,
 » Sollers pains (souliers de couleur) grans vous donrai. »

« — Sire, ce respont la bloie (la blonde),
 » De ce vos mercierai (de ce je vous remercierais),
 » Mas (mais) ne sai comment l'arroie (les aurai),
 » Robin mon ami que j'ai,
 » Car il m'aime, bien le sai,
 » Pucèle sui, qu'en diroie ?
 » Ne souffrir ne le pourroie
 » Mès tant vos otroierai
 » Jamès jor ne vos harrai (ne vous haïrai)..... »

«

» Biau sire, je n'oseroie,

» Car por Robin le lairai....
 » S'il venoit ci que dirois.....!!
 » Si m'ait Diens, je ne sai,
 » Vostre volenté ferai ! »
 Je la pris, si l'assouplois
 Le gieu li fis toute voie
 Onques guères n'y tarjai (je n'y mis pas grand tems).
 Mais pucele la trovai.

Elle me semont et proie (demande et prie)
 Si ces convens li tendrai (si je tiendrai les conventions) ,
 Por tout l'avoir qu' je ai ,
 Sur mon cheval l'encharjai ;
 Andrieu ani qui maine joie ,
 Ma pucelette doignoie
 Droit en Arras l'enportai ,
 Grans biens lui fis et ferai.

Qui ne reconnaît dans les mots *sollers* pour *souliers* ,
lairai pour *quitter*, *biau* pour *beau* , *tarjai* pour *tarder*,
 etc., etc., le vieux parler Cambrésien ? Le langage du
 beau sire Andrieu a un goût de terroir qui nous porte à
 penser que son manoir était situé sur les confins du
 Cambrésis et de l'Artois. C'est peut-être le même trou-
 vère qui, repoussé tout-à-l'heure sur la route de Cam-
 brai à St.-Quentin, fut plus heureux sur celle d'Arras à
 Douai ; plusieurs vers semblables dans les deux pièces
 nous fortifient dans cette opinion. Quoi qu'il en soit, nous
 ne pouvons nous empêcher de remarquer que cette petite
pastourelle est contée avec grâce et adresse, et qu'elle est

une peinture fidèle, quoiqu'un peu crue, des mœurs du tems et de l'abus que la chevalerie faisait souvent de sa force et de son pouvoir, lorsqu'elle n'était pas occupée à redresser les torts.

Il est encore des pièces plus importantes, dont les auteurs n'ont pu être connus jusqu'à présent, et qui cependant sont nécessairement l'œuvre de poètes cambrésiens. L'oubli de leurs noms ne doit pas étonner; les jongleurs et les ménestrels ne savaient pas souvent le nom des trouvères dont ils chantaient les ouvrages; semblables en cela à ces mauvais comédiens qui répètent toute leur vie des chefs-d'œuvre dont ils ne connaissent pas les auteurs. C'est pour cette raison qu'il nous reste des milliers de fabliaux, enfans de pères inconnus; d'autres auxquels on accorde une double ou triple paternité; peu, dont on connaisse bien la filiation authentique. Au nombre des premiers, nous devons ajouter ceux que leur titre rattache positivement à la ville de Cambrai.

C'est le cas d'en parler ici, puisque les auteurs anonymes n'ont point de rang dans la liste alphabétique qui doit suivre.

En premier lieu, il faut citer le poème intitulé *Raoul de Cambrésis*, grande épopée du XIII^e siècle qui résume plusieurs faits et traditions du pays traités poétiquement et qui paraît offrir autant d'intérêt que les poèmes de

Berte aus grans piés et de *Garin le Loherein*. Le manuscrit existe à la bibliothèque nationale, et on en doit la découverte à M. *Paulin Paris*, savant éliteur des deux romans que nous venons de citer. Le jeune M. *Edw. Le Glay*, licencié en droit et élève de l'école des chartes, aujourd'hui bibliothécaire de la ville de Cambrai, en a traduit en prose un épisode adressé par lui à la Société d'Emulation de la cité qu'il habite. Ce jeune homme, digne fils d'un savant dont la réputation est établie, a aussi découvert un petit poème qui appartient nécessairement à Cambrai par le sujet et la facture. Il a été publié dans les *Mémoires de la Société d'Emulation de Cambrai*, année 1832-1833, avec des notes par le jeune savant qui a fait la découverte du texte. C'est une espèce de *Nécrologie* en vers, composée, comme cela se pratiquait à cette époque (1), sur Enguerrand de Créqui, mort 52^e évêque de Cambrai, au mois de septembre 1285 : ces sortes d'oraisons funèbres se composaient au moment même de la mort des personnages auxquels elles avaient rapport ; c'est donc parmi les trouvères de la fin

(1) Je possède un poème du même genre et à peu près du même tems, composé par *Gilles li Muisis*, trouvère tournaisien, sur deux évêques de Tournai, morts l'un en 1343 et l'autre en 1349 ; il est intitulé : *Rimes sur la vie de révérendissimes sieurs Andrieu de Florence et Jehan Des Prets, jadis euesques de Tournay*. A cette époque de vogue poétique, on chantait également les morts et les vivans.

du XIII^e siècle qu'il faut chercher l'auteur de cette espèce d'élégie cambrésienne qui ne manque ni de naïveté ni de sentiment, comme on peut le voir par les quatre premières strophes que nous allons citer.

DE ENGERRAN

YESQUE DE CAMBRAI KI FU.

I.

Chius ki le cuer a irascu (1),
De bon signeur k'il a perdu,
Par mort ki maint homme a iré,
Prie de kuer au roi Jhésu,
Ki trespasa pour no salu,
K'il ait manaïde et pitié (2)
Del âme au gentil ordené (3):
Le biel, le bon, le bien lètré,

(1) *Irascu. Iratus*, irrité, chagrin.

(2) *Manaïde*. Protection, assistance, secours. — M. P. Paris croit ce mot dérivé de *amœnus*, *amœnitas*. *Garin le Loherain*, t. 1, p. 287, à la note. — Ne pourrait-on pas le faire venir de la basse latinité *manu aida* ou *aidia*, aide de la main.

(3) *Ordené. Ordinatus*, qui a reçu les ordres sacrés.

Engerran li de Chambray fu
 Vesques et quens par sa bonté ,
 Car onques ni avait baé (1);
 Mais Dex le vaut; bien i paru (2).

II.

Espoir, ne fu pas à tous grés (3)
 Que li gentiels clers fust sacrés;
 Je croi s'il n'eüst mains d'amis ,
 Mais s'il eüst esté amés
 Si k'il déüst et honorés ,
 Ains tel prélas ne fu bénis ,
 Preudom estoit nés et apria.
 Tout son vivant , au mien avis ,
 De Din servir fu aprestés;
 Deboinaires fu et amis.
 S'en eut à tort plus d'anemis
 Che fu damages et pités !

III.

Hé ! las ! por coi le haoit-on ,
 En estoit-il benignes hom ? (4)

(1) *Baé*. Aspiré, souhaité.

(2) *Le vaut*. Le veut.

(3) *Espoir*. Ce mot a ici le sens de *vraisemblablement*.

(4) *En estoit-il*. Pour n'était-il pas.

Humles et dous sans cruauté,
 Cortoise amoit el raison,
 Astenanche et religion; (1)
 Et s'estoit plains de loiauté,
 De mesure et de carité.
 Ainc de tort faire n'ot pensé
 Droituriens fu; bien le set-on.
 De povre gent avoit pitié,
 Dou sien y métoit à plenté (2).
 Jhesus li fache vrai pardon!

IV.

Je croi s'onques nus hom ala
 Em paradys, dom i est ja
 L'ame au signor dont je vous di (3).
 Tous jors sainte vie mèna,
 Le Mère Diu forment ama (4)
 Et à son pooir le servi.
 De ses droits warder s'a hati, (5)

(1) *Astenanche*. Abstinence.

(2) *A plenté*. En abondance.

(3) Je crois que si jamais quelqu'un est allé en Paradis, l'âme d'Enguerrand y est déjà.

(4) *Forment*. Fermeement, beaucoup.

(5) Il s'empessa de garder les droits de la mère de Dieu.

Si que mainte painne en soffri. (1)
 En la fin tant s'en travailla,
 Que en la mort s'en enbati
 Ki tost a l'homme saisi
 Ou pais là où devia. (2)

Le poète parle ensuite des legs pieux faits par l'évêque, et dit que s'il donna ses biens à des honnêtes gens, ses engagemens seront tenus; il ajoute qu'on va éprouver s'il est vrai qu'un homme mort n'a pas de vrais amis. Enguerrand de Créqui, selon lui, en trouvera dans le sein du paradis; tous ceux qu'il a si bien honorés pendant sa vie l'aideront après sa mort à sortir du purgatoire. L'auteur s'adresse ensuite à l'archidiacre de Flandre, parent de l'évêque, à qui il adresse tout d'abord ses vers comme à l'homme le plus attaché au prélat et le plus digne de son amitié; il interpelle ensuite maître *Jehan Days*, et lui fait un cas de conscience de prier pour aider l'âme du prélat à sortir du purgatoire; puis il décoche une flatterie, qu'on peut regarder comme

(1) Peut-être en défendant les privilèges d'une abbaye consacrée à la Vierge, ou plutôt en soutenant contre le chapitre les droits de son siège, qui était sous l'invocation de la Vierge.

(2) *Devia. De vita ire*, aller de vie à trépas. Le sens de ces deux derniers vers paraît fort obscur.

intéressée, aux deux abbés et aux deux grands clercs nommés exécuteurs testamentaires d'Enguerrand de Créqui. Enfin, il termine ainsi sa pièce par les 11^e et 12^e strophes, les deux dernières de cette composition funèbre :

XI.

Se chascuns del sien a plenté (abondance)
 Il devoit metre en carité,
 Le devoit-il tost estre fait.
 De Dieu en averont mon gré;
 Dou siècle prisié et loé,
 Et de moi ki ces vers ai fait.
 Or sachent tout bien entresait (cependant),
 Ke s'il est ainsi con me pait,
 Briement j'ai cuer et volenté
 Dia servir, u que chascun ait
 De moi mestier, n'en court, n'en p!ait (en justice),
 Ne ailleurs trestout mon aé (âge, vie).

XII.

Je ne sais que plus vous devis;
 Mais chius ki en la crois fu mis,
 Faiche pardon au bon prêlas,
 Ki fu sire du Cambréisis,
 Au voloir le roi Jhesu Cris,
 En cui honor il fist les pas (peines);
 Dont tant fu travilliés et las,
 Por coi li mors l'net en ses las.

C'est grans damages au pais !
 Douche mère Diu , ki sauvas
 Théophylu et confortas ,
 OEvre (ouvre) li li uis (la porte) de paradys.

Il me reste à citer une dernière pièce anonyme extraite d'un manuscrit de la bibliothèque de Cambrai , par M. le docteur Le Glay, et communiquée par lui à M. Hécart, qui l'a publiée à la fin de la troisième édition des *Serventois et Sottes Chansons couronnées à Valenciennes* (1), sans notes, ni commentaires. C'est un *lai* amoureux et sentimental, plein de finesse et de grâce, que composa, tout porte à le croire, quelque galant chevalier cambrésien. Nous ne résistons pas au plaisir de l'insérer littéralement ici et d'en faire suivre le texte original d'une traduction aussi fidèle que possible.

Je ne puis mais se je ne chant souvent,
 Kar en men cuer n'a se tristee non ;
 Amour m'assaut nuict et jor si griement (grièvement)
 Ke n'ai espoir, confort, ne garison.
 En sa prison m'a tenu longuement
 Cele que j'aim, et point ne s'en repent
 De moi grever tout adies (aussitôt) sans raison.
 Diex !

(1) *Paris, J.-A. Merklein, 1834, grand in-8°. Page 103.*

Ele ni peut trouver autre oquoison
 Fors que trop l'aim chi a mal guerridon ;
 Kele me rend or saige vraiment !
 Ke ja n'arai puis que l'aim loiaument.

De s'amour dou,

Ha Diex, ha !

Kareu ki m'en garira !

Omnes.

Ce sont amouretes ki me tienent ,
 Si ke ne pens à rien vivant
 Fors ka la bel au cler vis (beau visage). Aymoi !

Sa blance gorge luisans ,

Son menton vantis ,

Sa bele bouce rians

Ki tous jours dist par samblant :

Baisiés, baisiés moi, amis, toudis ;

Son nez bien fait à devis ,

Si vair oel fermiant, (1)

Laron d'emblar cuer d'amant ,

Si brun sorcil plaisant ,

Son plein front, son cief luisant ,

M'ont navré

D'un d'art si enamouré ,

Ke bien croi qu'il m'oeira ,

Ha Diex, ha !

(1) *Vair oel*, œil bleu ; le *vair* était une riche fourrure blanche et blene dont usaient les rois de France, au moyen-âge. *Vair oel* est une charmante expression pour dépeindre en un seul mot la douceur du bleu de la prunelle se détachant sur le blanc de l'œil.

TRADUCTION : « Ce n'est pas ma faute si mes chants
 » deviennent rares et se ressentent de la tristesse dont
 » mon cœur est navré ; l'amour me livre si rudement ba-
 » taille nuit et jour, qu'il ne me reste nul espoir de sou-
 » lagement et de guérison.

» Celle que j'aime me tient depuis longtemps dans les
 » fers, et elle ne paraît pas regretter de me martyriser
 » constamment sans adoucir mes peines. Hélas !

» Elle ne peut me reprocher que de trop l'aimer, et
 » voilà quelle récompense elle m'accorde ! Qu'elle me
 » rende donc mon ancienne indifférence, à moi qui ja-
 » mais ne l'ai aimée que loyalement !

» De cette cruelle passion, hélas ! bon Dieu ! qui me
 » guérira ?

» L'amour s'est emparé de moi, si bien que je ne
 » songe à rien au monde qu'à ma mie au beau visage,
 » hélas ! Ce sein d'une blancheur éclatante, ce minois si
 » vanté, cette belle bouche souriant toujours et qui
 » semble appeler constamment les baisers de l'amour ;
 » ce profil si gentil, cet œil bleu langoureux qui enlève
 » si facilement les cœurs des amoureux, ce sourcil noir
 » et arqué, ce front d'albâtre, ces cheveux d'ébène, sont
 » autant de traits acérés dont l'amour s'est servi pour me

» frapper et sous lesquels il faut, hélas ! que je suc-
 » combe ! »

C'est ici le lieu d'établir le caractère particulier qui distingue les productions des trouvères du Cambrésis et de leurs voisins. Leur manière de narrer est simple, claire, naïve ; elle se rapproche du dialogue et tient presque de la forme dramatique. On y trouve du sentiment, de la délicatesse, et des peintures du cœur humain d'une vérité qui étonne et enchante : il règne dans leur style le reflet d'une franche bonhomie, souvent relevée par un proverbe sensé, ce qui n'exclut pas la finesse de la pensée, et cette expression si moqueuse, ce ton si naturellement railleur, véritables types des compositions de nos trouvères.

Un autre caractère qui leur est propre, et dont il ne faut pas trop se vanter, c'est un cynisme dans les mots et les détails, que la simplicité du tems ou la pauvreté de la langue peut seule faire pardonner : nos poètes ne voyaient point de mal à nommer, comme dit le *Roman de la Rose*, tout ce que Dieu a fait, et ils ont grand soin d'appeler chaque chose par son nom. Du reste, ils possèdent une variété de couleurs, une richesse d'imagination qui les met, sous le rapport du génie, beaucoup au-dessus des troubadours. Ces derniers chantaient constamment le printemps, les fleurs, se lançaient dans les régions éthérées à l'aide d'un style boursoufflé, et ne sortaient guères d'un certain cercle d'idées ; les trouvères,

au contraire, plus naturels, meilleurs peintres de l'époque, chantaient ou plutôt contaient bourgeoisement l'anecdote du jour, l'histoire du prince, les mœurs du couvent, les aventures d'amour, enfin tous les plaisirs de la vie et de la société : les troubadours étaient les *classiques* exagérés du moyen-âge, les trouvères en furent les *romantiques* raisonnables ; les premiers pourraient passer pour des peintres collés-montés, et les seconds pour de gracieux peintres de genre. Il résulte de là que les uns deviennent parfois noblement ennuyeux, tandis que l'allure franche et roturière des autres plait et amuse presque toujours.

Et qu'on ne croie pas que notre position d'homme du nord nous fasse juger trop favorablement les anciens poètes du pays : dans le siècle dernier, une lutte s'engagea sur les divers mérites des trouvères et des troubadours : Barbazan, Legrand d'Aussy, La Curne de Ste.-Palaye, les abbés Papon, Millot et de Fontenay, Mayer et Berenger, ont rompu des lances à la plus grande gloire poétique du nord et du midi ; de nos jours, Méon, de Roquefort et le savant Reynouard, ont encore éclairci ce point de littérature, et ce n'est qu'après tous ces scientifiques efforts que les érudits auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* sont arrivés, dans leur seizième volume, à traiter la question des poètes du XIII^e siècle. L'opinion de ces savans consciencieux est d'un poids immense dans la balance ; ils n'appartiennent à aucune province exclusivement, ils ne voient que la gloire litté-

raire de la France en général ; et voici leur impartial jugement sur nos trouvères : « A notre avis, disent-ils, » ces chansons françaises soutiennent *avantageusement* » le parallèle avec les chansons provençales du même » tems : les idées y sont plus ingénieuses ; l'expression » des sentimens y est plus simple, et par conséquent » plus vraie. » (1)

C'est à tort, ce me semble, qu'on a généralisé l'époque dont nous parlons sous la qualification de *barbarie* du moyen-âge ; ce qui pouvait être vrai sous le rapport politique ne l'était pas sous celui de l'imagination.

Bien avant moi et mieux que moi, M. Villemain (2) en a fait la judicieuse remarque : trop longtems on fut tenté de croire que, sous la dure cotte de maille qui couvrait ces hommes de fer, dans ces massifs castels, derrière ces murailles et ces tourelles épaisses, qui nous apparaissent encore comme de vieux témoins de la barbarie féodale, nulle élégance, nulle amabilité sociale ne se mêlait à la rudesse et à la sauvagerie des mœurs ; il n'en est pas ainsi : soit par une tradition perpétuée de la vieille so-

(1) *Histoire littéraire de la France*, tom. XVI, page 211.

(2) *Cours de littérature français du moyen-âge*. Paris, imprimerie de Crapelet, 1830, in-8°. T. 1^{er}, p. 308.

ciété romaine, soit par cet instinct d'urbanité délicate qui a de tout tems caractérisé les habitans qui manièrent la langue française, la presque généralité des œuvres poétiques de nos premiers trouvères, exhale une sorte de fleur de galanterie, un parfum de malice qui frappe tout d'abord l'investigateur le moins exercé. Cette verve sarcastique, et tant soit peu délurée, a déjà servi à inspirer nos plus aimables conteurs modernes et longtemps encore nos vieux fabliaux formeront une source féconde et toujours ravivée où viendront puiser les jeunes poètes de la civilisation.

A mesure qu'on s'initiera dans les détails des mœurs intimes de ces tems éloignés et encore peu connus, on découvrira que la barbarie, dans les productions artistiques de toute nature, a été moins longue et moins générale qu'on ne le croit communément. Il y avait tout à la fois de l'élévation et de la délicatesse dans les idées des hommes qui érigèrent nos belles cathédrales, et chez ceux qui produisirent les grandes épopées du moyen-âge; tout cela naissait en même tems. On y voit grandeur dans les créations de l'art, finesse dans celles de l'esprit, richesse d'imagination dans toutes deux. Exprimerait-on aujourd'hui, par exemple, d'une manière plus gracieuse et plus délicate, cette pensée d'une jeune Lilloise du XIII^e siècle :

« Moult m'abelist quand je vois revenir
» Iver, gresill et gelée aparoir ;

» Car en toz tens se doit bien resjoir
 » Bele pucele, et joli cuer avoir.
 » Si chanterai d'amors por mieux valoir,
 » Car mes fins cuers plains d'amorous désir
 » Ne mi fait pas ma grande joie faillir. »

En voici la traduction, qui ne peut rendre que d'une manière bien faible la naïveté de l'expression:

« Je me réjouis même en voyant venir l'hiver avec le
 » grésil et la gelée, car, en toute saison, la jeune et-jolie
 » fille doit se réjouir et avoir la gaité au cœur. Je ferai
 » chanson d'amour pour plaire davantage; et, tant que
 » mon cœur tendre conservera ses amoureux désirs, ma
 » douce joie ne m'abandonnera pas. (1) »

Nous sommes heureux de nous rencontrer dans nos idées sur la vieille poésie de nos contrées, avec un savant connu pour la finesse de ses aperçus et l'exactitude de ses recherches :

(1) Ce couplet a été composé au XIII^e siècle, par *Marie* ou *Martotte Dregneau*, de Lille; il est extrait d'une chanson qui se trouve dans les manuscrits de la bibliothèque du Roi, et que M. de la Borde a citée dans son *Essai sur la musique*, t. 2.

« C'est un fait digne de remarque, dit M. Auguis (1),
 » que le Hainaut, l'Artois, le Cambrésis et la Flandre,
 » qui, depuis que la langue poétique a été achevée en
 » France par Malherbe, n'ont pas produit un seul poète
 » remarquable, soient de toutes les provinces de France,
 » en deçà de la Loire, celles qui, au XIII^e siècle, aient
 » compté le plus grand nombre d'écrivains en vers, et
 » que tous ces écrivains aient été regardés comme les
 » meilleurs de leur tems. Leurs ouvrages ont été regar-
 » dés comme des modèles, pour des auteurs de la même
 » époque et même pour le siècle suivant. »

Cette opinion, d'un homme si éclairé et si juste appréciateur du mérite littéraire, vient parfaitement à l'appui de ce qui a été dit plus haut en l'honneur de nos trouvères ; M. Villemain lui-même, qui, pour avoir étudié la littérature des troubadours et en avoir parlé d'une manière à la fois si diserte et si gracieuse, se trouvait, pour ainsi dire, entraîné vers la poésie méridionale, n'en a cependant pas moins rendu justice au mérite des poètes du nord dans son *Cours de littérature française au moyen-âge*. « Une sorte de vivacité moqueuse, dit-il, » de raillerie satyrique, anime aussi la langue des trou-

(1) *Poètes français depuis le XII^e siècle jusqu'à Malherbe*, tome 1, p. 379.

» *vères* ; mais au lieu d'éclater par des images brillantes
 » et lyriques, d'avoir quelque chose de musical, comme
 » les voix du midi, l'esprit des *trouvères* est prosaïque
 » et narquois ; c'est un conte au lieu d'une ode. Ici, je
 » crois voir un chevalier *troubadour* qui, du haut de
 » son coursier, chante des vers de guerre ou d'amour ;
 » là, un bourgeois malin qui dans les rues étroites de la
 » cité, devise avec son compère, se moque, se raille des
 » choses dont il a peur. »

On voit, d'après ces divers jugemens, de combien d'at-
 traits fourmille la poésie fine et naïve des *trouvères* ; mal-
 heureusement leur règne ne s'étendit pas au-delà du
 XIV^e siècle. Peu à peu les grands vassaux s'éloignèrent
 de leurs terres pour se fixer à la cour, ou exercer les
 grandes dignités de l'état ; les ponts-levis des châteaux
 ne se baissèrent plus devant les chantres joyeux qui ve-
 naient charmer les ennuis d'un noble auditoire : *Alors*,
 comme dit le vieux Jehan de Nostredame, *défaillirent les*
Mécènes, et défaillirent aussy les poètes ! C'est cette mé-
me pensée que l'ingénieur Walter Scott a mise d'une ma-
nière proverbiale, dans la bouche du vieil écossais Mac
Murrough un des personnages de Waverley. « Lorsque
 » la main du chef ne donne rien, s'écrie-t-il, le souffle
 » du barde se glace sur ses lèvres. »

On vit bien naître encore de loin à loin dans le siècle

suivant des génies poétiques ; mais ce n'étaient plus les gais trouvères du pays, vivant et mourant dans les lieux qui les avaient produits. A eux succédèrent le gentil Froissart, Georges Chastelaip, dit l'Aventurier, le joyeux chanoine Molinet, et Jean Le Maire, de Bavai, tous poètes courtisans, suivant les princes dans les capitales et polissant leur langage sur celui des palais qu'ils fréquentaient.

D'un autre côté, les chants poétiques des religieux avaient cessé. Sitôt que les reclus furent vaincus dans la carrière des lettres par les hommes du monde, ce ne fut plus un avantage pour un pays d'en compter un grand nombre. Les monastères du Cambrésis, dont les sombres enclos avaient servi d'échos à des rimes heureusement tournées, gagnèrent en richesse et s'appauvrirent en intelligence ; toute leur littérature se fondit en puériles discussions d'école, en éphémères productions ascétiques, en vaines querelles de théologie. Bientôt on ne put même compter sur ces faibles tributs ; une nullité désespérante devint le lot des religieux du nord, et, dans le dernier siècle, il est telle riche abbaye de nos environs que nous n'oserions nommer, dont les titres littéraires se bornaient à quelques misérables acrostiches, à de futiles chronogrammes, jeux puérils de l'esprit qu'enfantaient, dans un trop long repos, des cerveaux étroits et des intelligences bornées.

Mais revenons à nos joyeux trouvères ; voici la liste de

ceux sur lesquels il a encore été possible de rassembler quelques renseignemens; quoiqu'il soit certain qu'ils appartiennent tous au XIII^e siècle à très-peu de chose près, il ne pouvait être facile de connaître exactement la date de leur naissance, aussi ne sont-ils pas placés chronologiquement (1). Il eût été plus mal-aisé encore de les ranger par degré de mérite, c'est donc l'ordre alphabétique, plus simple et plus commode, qui a prévalu dans le classement qui suit.

(1) L'illustre Raynouard, dans un article très-indulgent sur les *Trouvères Cambrésiens*, inséré au *Journal des Savans* en juin 1834, a émis le vœu que ce genre de travail fût traité chronologiquement; nous sentons tout ce que gagnerait une biographie dans laquelle le disciple viendrait après le maître, le fils après le père, l'imitateur après le créateur; mais ici, il y a impossibilité complète de procéder par ordre de dates, et M. l'abbé de La Rue lui-même, s'est également trouvé dans la nécessité de renoncer à cette règle dans l'histoire de ses trouvères anglo-normands.



Trouvères Cambrésiens.

SECONDE PARTIE.

Adam-de-le-Halle, dit le Bossu.

Adam-de-le-Halle, ou de la Halle, surnommé *le Bossu*, quoique né à Arras, appartient aussi au Cambrésis, comme Jehan Dupin, en sa qualité de moine de l'abbaye de Vaucelles, dans laquelle il commença sa car-

rière aventureuse (1). Adam était fils de *Henri de le Halle*, qui tenait un rang distingué dans la bourgeoisie et le commerce d'Arras, ainsi que le poète lui-même nous l'apprend dans le *Jeu de la feuillée*. Ses parens, sans qu'on puisse dire positivement qu'ils le destinassent à l'état ecclésiastique, commencèrent par le faire étudier au monastère de Vaucelles, près Cambrai. Elevé dans cette maison au commencement du XIII^e siècle, Adam, doué d'une grande vivacité d'esprit et d'une imagination ardente, déserta le cloître pour retourner dans sa ville natale. Les charmes d'une jeune fille appelée *Marie*, nom commun et célèbre dans toutes les productions de nos trouvères, lui firent facilement oublier les douceurs de l'éloquence et les attraits de la dialectique; le jeune clerc se livra à toute la fougue de sa passion, et, poète jusques dans ses amours, il se permit des licences qui lui

(1) Assurément la place d'Adam-de-le-Halle se trouvait plus rationnellement indiquée parmi les *Trouvères Artésiens*, mais si l'on veut bien se rappeler que les *Trouvères Cambrésiens* furent originellement composés pour être présentés dans un concours ouvert par la Société d'émulation de Cambrai, et que dans le *Programme de ses recherches* la société désignait nominativement *Adam de le Halle* et *Jehan Du Pain*, religieux de Vaucelles, et comme ayant pris, comme tels, un droit de cité dans le Cambrésis, on pardonnera à l'auteur de les faire figurer ici. — L'abbaye de Vaucelles, située à deux lieues au sud de Cambrai, fut fondée en 1132; elle était de l'ordre de Cîteaux, et la plus ancienne de cet ordre dans les Pays-Bas, après Orval.

attirèrent la réprobation de son père et la déconsidération publique. Il séjourna quelque tems à Douai, puis, malgré sa famille, il se maria à Arras avec la belle Marie. Une fois lié par l'hymen, la mobilité de son esprit, son inconstance naturelle, son éloignement pour tout ce qui ressemblait à une chaîne, l'engagèrent à rompre ses nœuds et à aller chercher de nouvelles émotions à Paris; c'est au moins ce qu'il nous dit de lui-même dans son *Jeu de la feuillée*. S'il séjourna alors à Paris, il y courut les plaisirs et les aventures pour lesquels il avait une grande propension, et il y composa peu de vers, car rien, dans ses compositions, n'indique son séjour dans la capitale de la France; tous ses ouvrages, si l'on en excepte son poème du *Roi de Sicile*, portent le cachet de son pays. Ce sont des chansons d'amour, des lais, et des pastourelles, dont la scène est toujours quelque champ de l'Artois; ce sont des vers pour ou contre les bourgeois turbulens d'Arras; ou bien c'est la narration de détails intimes sur la vie et les sensations de l'auteur au milieu de sa patrie.

Adam-de-le-Halle finit par prendre, un peu tard sans doute, l'habit ecclésiastique dans l'abbaye où il avait été élevé; mais ce lieu de refuge ne fut pas pour lui un port assuré contre les orages de la vie: il avait trop d'inconstance et d'ardeur pour se contenter d'un séjour tranquille sur les rives verdoyantes de l'Escaut; il saisit encore la première occasion qui se présenta d'user son activité et son désir de voir et d'agir. Robert, depuis comte

de Flandre, beau-frère de Charles, comte d'Anjou, demanda un clerc qui lui servit de compagnon et peut-être de secrétaire, dans les divers voyages qu'il fit à la terre sainte pendant sa jeunesse; Adam-de-le-Halle s'empressa de le suivre : il parcourut la Palestine, la Syrie et l'Égypte avec le jeune Robert; il revint en France par la Sicile et la Provence, où il prit peut-être l'idée du drame dans les œuvres d'*Arnaud Daniel* et d'*Anselme Faydit*, poètes provençaux, morts vers le commencement du XIII^e siècle, et dont les manuscrits n'ont pas été retrouvés. C'est au moins l'opinion de M. Mayer, qui défend la cause des troubadours, et leur priorité pour la conception des compositions dramatiques, dans le *Mercur de France* du 22 août 1780. Adam retourna encore en Provence sur la fin de ses jours, et il paraît qu'il termina sa carrière à Naples vers l'an 1289, se trouvant peut-être encore à la suite de Robert de Flandre, qui aida Charles d'Anjou dans la conquête du royaume de Naples.

Ce trouvère, quoique la *Biographie universelle* ne lui ait consacré qu'une dizaine de lignes dans lesquelles on le confond avec Adam de St.-Victor, mort près d'un siècle auparavant (1), est un des écrivains les plus remar-

(1) Si la *Biographie universelle* a presque oublié Adam de le Halle, en revanche l'Encyclopédie catholique a publié sur lui une notice très-remarquable et très-complète, par M. *Paulin Paris*.

quables, non seulement de nos contrées, mais même de tout le moyen-âge. Il est considéré par Legrand d'Aussy comme le premier auteur dramatique connu en France, et si l'on ne veut pas tout-à-fait le décorer de ce titre, on doit du moins avouer qu'il eut la gloire d'avoir introduit le premier, dans notre langue, de petits poèmes mêlés de chant, divisés par scènes et dialogués entre des personnages clairement désignés. Il leur donna le nom de *Jeux*. Legrand d'Aussy est persuadé qu'ils furent représentés, au moment de leur composition, dans des *Cours plénières* ou dans des châteaux de seigneurs suzerains. Ces petits drames ont une allure naïve, une action qui marche et qui amène un dénouement naturel. Ces pièces présentent des détails si agréables et si spirituels, que ce serait leur faire injure que de les comparer aux *mystères* et aux *sottises* des premiers âges de notre théâtre, qui, pour être venus plus tard, n'en sont que plus mauvais.

Le trouvère Adam nous a laissé trois pièces de ce genre.

1° *Li Gius* (jeu) *du Berger et de la Bergère*, ou de *Robin et Marion*.

Ce jeu, qui a fait l'objet d'un article de l'érudit Raynouard dans le *Journal des Savans* d'avril 1830, a été traduit en prose, ainsi que le suivant, par Legrand d'Aussy, dans ses *fabliaux* des XII^e et XIII^e siècles. La

Société des Bibliophiles français l'a publié en original en 1822 (1). La composition de cette pièce remonte vers le milieu du XIII^e siècle ; elle est tissée dans le genre de la pastorale, et peut être considérée comme le premier opéra-comique qu'on ait essayé en France. M. Paulin Paris, bon juge en pareille matière, regarde cette production et la suivante comme deux petits chefs-d'œuvre qui peuvent encore aujourd'hui contenter le goût le plus délicat et plaire à ceux mêmes qu'une prévention singulière en France, éloigne de la lecture de nos premiers poètes français.

Les deux personnages principaux sont deux amans nommés *Robin* et *Marion*, qui ont depuis fourni le proverbe : *être ensemble comme Robin et Marion*. Le jeu commence par une entrée de Marion, qu'on nomme aussi *Marotte*, autre diminutif de *Marie*.

MAROTTE (chanté).

Robins m'aime, Robins m'a,
Robins m'a voulu, si m'ara (ainsi il m'obtiendra)
Robins m'acata cotèle (m'acheta une cotte)

(1) Cette pièce forme la première partie du second volume des *Mélanges* publiés par la Société des Bibliophiles ; elle est précédée du *Jeu du Pèlerin*, avec un glossaire (par M. Méon). 1822, in-8°. (Imprimerie de F. Didot, à Paris.) Il en a été tiré plusieurs exemplaires à part.

D'escarlate bone et bèle,
 Souscanie (justaucorps) et cheinturele (petite ceinture)
 A leur y va
 Robins m'aime, Robins m'a
 Robins m'a voulu, si m'ara.

Un succès populaire accueillit cette espèce de rondeau dans le XIII^e siècle, car on en retrouve le refrain à la fin de plusieurs chansonnettes de l'époque ; circonstance qui confirme encore l'assertion que le Jeu du Berger et de la Bergère a été représenté. Outre le proverbe de *Robin et Marion*, resté dans nos contrées, la tradition y a aussi conservé la chanson de Marotte que l'on entend souvent fredonner par les jeunes filles de nos villages du Hainaut, entr'autres dans les communes des environs de Bavai, sans autre changement que celui du nom de *Robin* en *Robert*; l'air ancien, sur lequel on chante ce couplet, est vif et agréable : c'est peut-être un vieux monument de la musique non écrite du XIII^e siècle, conservé de bouche en bouche jusqu'à nos jours.

Cette pastorale du moyen-âge est réellement gracieuse et délicate; on y voit figurer plusieurs bourgeois d'Arras amis de l'auteur, et un chevalier Aubert qui cherche à abuser de la jeune Marion. Après plusieurs scènes d'une naïveté charmante, Robin finit par emmener sa jeune amie, sauve des tentatives du chevalier, en chantant ces deux vers :

Venez après moi , venez le sentèle ,
Le sentèle , le sentèle lès le bos (dans le sentier le long du bois).

2^o *Li Jus Adan le Boçu d'Arras, ou du Mariage, ou de la feuillée.* (1)

Ce jeu est une espèce de comédie de mœurs , la première qui ait été faite en France et en français , dans laquelle figurent vingt interlocuteurs , tous bourgeois de la ville d'Arras. Ce sont : Henri de le Halle , père du poète , son médecin , Riquesse , Auris , Hans le Mercier , Riquers et Guillot-le-Petit , tous amis de l'auteur. Cette pièce ingénieuse est écrite en vers de huit syllabes , excepté les douze premiers qui sont alexandrins. C'est Adam lui-même qui ouvre la scène en annonçant qu'il quitte Arras et sa femme pour se faire clerc , et aller à Paris où il compte retrouver sa liberté et des beautés dignes de son cœur.

« Seigneur, savez pourquoi j'ai mon habit cangiet ,
» J'ai esté avoec feme, or revois au clergiet. »

(1) Cette pièce se trouve la première du VI^e volume des mélanges publiés par la Société des Bibliophiles français. (Paris , imp. de Firmin Didot.) 1829, grand in-8^o. pap. vélin. M. L. J. N. Monmerqué y a joint des observations préliminaires et un glossaire.

Hans le Mercier cherche à le faire chanceler dans sa détermination, en lui parlant de l'isolement dans lequel il se trouvera hors d'Arras.

Adam lui répond :

Sachiez, je n'ai mie si cher
Le s-jour d'Arras né la joie,
Que l'apprendre (l'instruction) laisser en doie;
Puisque Dieu m'a donné engien (esprit)
Faut-il que je l'atourne à bien.

« A Arras, ajoute-t-il, je ne trouve que des sots qui me rient au nez quand je leur récite mes vers; ma foi, je ne trouve point parmi eux assez d'agrément pour y rester, et, entre nous, j'ai tiré un assez bon parti des belles de la ville pour n'y regretter personne. »

Un interlocuteur lui demande ce qu'il compte faire de sa femme. — Ma femme, la commère Maroie? dit-il, je la laisse à son père; d'ailleurs, elle n'est plus jolie. — Elle est la même encore; vous seul, Adam, êtes changé pour elle, et j'en sais la raison :

« Elle a fet envers vous
» Trop grand marchié de ses dentées. »

Après une description charmante des anciens char-

mes de sa femme (1), une dissertation sur l'inconstance des hommes, et une plainte sur ce que l'amour, qui lui avait promis tant de jouissances, lui manquait de foi, Adam déclare qu'il lui est bien permis à son tour de fausser sa parole et de quitter sa femme avant qu'une grossesse ou d'autres obstacles viennent s'opposer à son projet.

Son père arrive : il lui expose le désir qu'il a de se livrer de nouveau à l'étude; un de ses amis tente alors, en sa faveur, de tirer quelque argent du père de le Halle, fort peu généreux de sa nature :

GUILLOT LE PETIT (à Henri).

Or lui donnez dont de l'argent,
Por nient (rien) n'est-on mie à Paris?

MAISTRES HENRI.

Las ! dolent ! où serait-il pris ?
Je n'ai mais que vingt et neuf livres....
Biaus fils, fors estes et léger,
Si vous aiderés-vous par vous.

(1) On a remarqué que la description des charmes de Marie est écrite en *tercets*, à la manière des italiens, plus d'un demi-siècle avant la composition du bel ouvrage de Dante.

Je suis un vieux hom plein de toux ,
Enfers (infirmes) , pleins de rumes et tades.

LE PRINCIPAL.

Bien sai de quoi estes malades ,
C'est uns maus qu'on clame (appelle) avarice.

Il paraît que, d'après le médecin, cette maladie du père d'Adam n'était pas rare à Arras et tenait à la fois beaucoup de bourgeois ; le trouvère se permet même d'appliquer, par la bouche du docteur, quelques topiques satyriques à ses concitoyens, qu'il accuse à la fois de lésinerie et de friponnerie. Le disciple d'Esculape passe ensuite à d'autres infirmités humaines, et finit par donner des consultations à des femmes *folles de leurs corps*, à des buveurs, à des infortunés tourmentés de chagrins domestiques. Cette scène termine le premier tableau ou acte de cette pièce curieuse.

Le dernier acte est moins naturel ; l'auteur y fait paraître deux êtres surhumains, la fée *Morgue*, qui n'est autre sans doute que la fée *Morgante*, et la fée *Arsèle* ; elles se disposent toutes deux à le combler de dons pour la précaution qu'il a eue de préparer des tapis sous leurs pas, car les fées aiment à arriver sans bruit et à surprendre les humains.

MORGUE.

Moi je veux que il soit tens (tel)
Que ce soit le plus amoureux
Qui soit trouvé en nul pais.

ARSELE.

Et moi veuil-je qu'il soit jolis
Et bon faiserres de canchons.

La fée *Magloire*, qui n'avait pas été invitée, arrive à la suite des autres dans de fort mauvaises dispositions pour *Adam*; ses compagnes la prient de n'être pas contraire à leur favori et à *Riquiers* son ami; elle semble céder, puis tout-à-coup elle prononce le souhait suivant :

Je veux que *Riquiers* soit pelés
Et qu'il n'ait nul chevex devant.
Por l'autre qui va soi vantant
D'aler à l'escole à Paris
Veux que il soit atruandis (appauvri)
En la compagnie d'Arras...
Et qu'il perde et laisse l'aprenre (l'instruction)
Et mette sa voie (son voyage) en respit (en retard).

L'introduction de fées dans sa pièce n'empêche pas l'auteur, suivant l'usage du tems, d'y mêler les choses saintes; ainsi, on entend *Adam* qui termine en entraînant les personnages à l'église de la manière suivante :

» S'en irons (nous nous en irons) à Saint Nicholai (paroisse d'Arras)
 » Commence à sonner des cloquetes. »

3^e *Li Gius du Pélerin.*

Ce dernier jeu tient de la farce ; c'est la petite pièce après la grande : on y voit dans quel discrédit tombaient déjà alors les contes des pèlerins. Les personnages sont le *Pélerin*, le *Vilain*, *Gautier*, *Guiot*, *Rigaut*, *Warnier* ; ces quatre derniers sont des amis du poète. Le poème commence par :

Or pais, or pais, Seigneur, et à moi entendés ;
 Nouveles vous dirai, s'un petit (si un peu) atendés.

Le *Pélerin* fait l'éloge d'Adam le Bossu tout en annonçant faussement sa mort ; il raconte comment le trouvère fut aimé et prisé du comte d'Artois, qui lui commanda de faire un *dit*, afin de mettre son talent à l'épreuve ; Adam en composa un qui ne valait pas moins de cinq cens livres ; le comte l'en estima fort et s'attacha le poète. Les amis d'Adam accusent le *Pélerin* de mensonge, et *Warnier*, qui paraît un bon vivant, termine en invitant tout le monde à aller boire avec lui et en maudissant en ces termes ceux qui ne voudraient pas le suivre au cabaret :

Soit, mais anchois voeil aler boire,
 Mau de hais ait qui ne venra.

Ces trois pièces du père du drame français méritaient bien d'attirer toute l'attention des amis des curiosités de notre littérature ; aussi ne doit-on pas s'étonner que la *Société des Bibliophiles français* ait entrepris de les faire imprimer toutes trois avec le soin et le luxe qu'on sait qu'elle apporte dans toutes ses publications, et que le judicieux M. Monmerqué ait employé ses connaissances en littérature romane, à rendre cet essai dramatique du trouvère Adam aussi exactement qu'il était possible de le faire. Pourquoi faut-il que par une précaution, qui, selon nous, est un peu entachée d'égoïsme, ces pièces importantes ne soient imprimées qu'à un nombre si minime d'exemplaires (trente seulement), qu'il faille presque encore considérer leur publication comme non avenue ?

Adam de le Halle fit une grande masse de vers ; la plupart, en en exceptant toutefois son poème du *Roi de Sicile*, étaient composés avant 1260 ; suivant La Croix du Maine, il entra fort tard à l'abbaye de Vaucelles, et Duverdier ajoute, en rappelant les deux premiers vers du *Jeu du Mariage* : « Il semble qu'ayant aimé les femmes » et se trouvant déçu d'une, il se fit clerc. » Quand Adam renonça au monde, le sacrifice n'était pas considérable, il pouvait être âgé de quelque soixante ans, et, d'après toutes ses courses, ses voyages, ses amours, il devait avoir besoin d'un repos que cependant il ne prit pas. On le surnomma *le Bossu*, soit par suite d'un défaut corporel, soit à cause de son esprit fin et subtil ; dans

tous les cas , il reçut de la nature toutes les qualités qu'on accorde généralement aux hommes affectés de cette infirmité, dont, au reste, il repousse l'imputation dans un dystique qu'on trouve à la fin de son *Roi de Sicile*. On le surnomma aussi quelquefois *le Camus d'Arras* : il n'était peut-être ni l'un ni l'autre.

Tout ce qu'on connaît d'Adam en pièces détachées ferait un recueil fort curieux si elles étaient réunies ; nous ne doutons pas qu'un jour cette publication soit faite par un homme de goût ami de la littérature romane ; en attendant, nous allons énumérer ses principales productions en les faisant apprécier par quelques citations.

1. *Trente-sept chansons* éparées dans divers manuscrits cités par M. De la Borde , dans son *Essai sur la musique*, et par le catalogue de la Vallière. M. de Roquefort en a imprimé une en entier dans l'*Etat de la Poésie française* dans les XII^e et XIII^e siècles ; c'est une chanson d'amour qui doit dater de la jeunesse du poète ; on en jugera :

CHANSON D'AMOUR (1).

Or voi-je bien qu'il souvient
 Bonne amour de mi,
 Car plus asprement me tient
 K'ains mais (que jamais) ne senti ;
 Ce m'a le cuer esjoui (réjoui)
 De chanter.
 Einsi doit amans monstrier
 Le mal joli (le mal d'amour).

Li souvenirs me retient
 Que j'ai de celi ,
 Dont cis jolis maus me vient ,
 Que maint ont pour lui
 Qui jà ne seront hardi ,
 De parler.
 A mon cuer doit comparer
 L'autrui aussi.

Car d'un estre (d'une manière) se maintient
 Qui m'a abaubi,
 Par quoi je crois qu'il avient
 As autres einsi (de même).

(1) Manuscrit fonds de La Vallière n° 2736, et Recueil manusc. des poètes français avant 1300, page 1377.

S'il voient ce que je vi
 A l'anter (la fréquenter),
 C'on met por li esgarder (regarder)
 Tout en ouvli (oubli).

Dame se c'estoit pour noient (rien)
 Ce que j'ai servi;
 Si sui-je liés qu'il convient
 Que vos secours pri.
 D'autre part me fait merci
 Espérer
 Pitiés, qui bien set œuvrer
 Pour fin ami.

Fins cuers qui vostre devient
 N'a pas meschoisi (mal choisi)
 Ne nus ne ai apartient
 Ne porquant je di
 C'umelités sans nul ai
 Fet sanler (ressembler)
 Quant eurs (bonheur) s'en veut mealer
 Chacun onni (raille)
 Ce que j'ai trop haut-choisi.
 Pardonner
 Me veilliez, quant por aimer
 Tant ne souffri.

Cette dernière strophe a quatre vers de plus que celles
 qui la précèdent, et ces quatre vers tiennent lieu de l'*En-
 voi*. — La vingt-neuvième chanson d'Adam de le Halle
 est un *Servantois* en cinq couplets sur deux seules rimes ;

voici les deux dernières strophes de cette espèce de tour de force :

Douce dame en gloire essaucie (exhaussée, élevée)
De douceur fontaine et ruissiaus,
Roine de loyal lignie
Bien vous doit souvenir de ciaux (ceux)
Dont vous devés estre servié.
Que l'anemi (le démon) par tricherie
Ne soit ez sire et damoisiaus ;
Qu'il a plusieurs envénimés carriaus (flèches)
Dont nostre gent pour traire à mort, espie.

Jà d'orgueil a traité clergie
Et jacobins de bons morciaus ;
Frères menus de gloutonnie,
Mais ceus espargne de Citiaus.
Moines, abbés a trait d'envie,
Et chevaliers de roberie,
Prendre nous cuide per monciaus.
Encore a fait pis, li mauvais oisiaus,
Car de luxure toute gent a plaïe (affligé).

La trente-deuxième chanson n'a que deux couplets, contre la règle presque générale de ce genre de composition ordinairement divisé en cinq strophes. C'est l'expression de joie du poète, qui va revoir sa patrie après une longue absence ; ce morceau est plein de fraîcheur et de sentiment.

De tant com plus approime (ap-proche) mon païs
 Me renouvelle amours plus, et esprent ;
 Et plus me samble en approchant jolis ,
 Et plus li airs , et plus dout sont li gent.

Ce me tient mout tenrement

Et çou aussi

Qu'avant le venir i choisi

Dame de telle honoranche

Qu'un poi (peu) de la contenance

De ma dame en elle vi ,

Si que la saveur de li

Me delite à sa semblanche.

Si fait le tigre , au miroir, quant pris
 Sont li faons , et cuide proprement
 En se mirant retrouver ses petits.
 Endemeutiers, viennent chiens qui les prent.

Ne faites ui

Ansement (ainsi) dame dmi e

Né ne m'oublés aussi

Pour ma longue demoranche ,

C'est a votre remembranche (souvenir)

Qu'au miroir m'entr'oublï ,

Car à vous , non pas à ci ,

Li cuers est et l'espéranche.

On peut encore citer le couplet suivant comme donnant une idée de l'esprit tout profane du vieux moine de Vancelles :

Li maus d'amer me plaist mieux à sentir,

Qu'à maint amant ne fait li dons de joie ;
 Car mes espoirs vaut d'autrui le joïr.
 Si bien me plaist quanques amours m'envoie,
 Quar quant plus sueffre (je souffre), et plus me plaist que joie.
 Jolis et chantant ,
 Aussi liez (joyeux) sui et joïanz
 Que se plus avant estoie.

Voici les premiers vers de trente autres chansons
 d'Adam-le-Bossu, qui peuvent les faire reconnaître
 dans les recueils, où elles se trouveraient mêlées avec
 d'autres compositions du même genre et du même siècle.

1. A chanter ai volenté curieuse....
2. Amours ne me veut ouïr....
3. Dame, vos hom vous estreine....
4. D'amoureux cuer voeuil chanter...
5. De cuer pensieu et désirrant...
6. Glorieuse Vierge Marie....
7. Grant déduit a et s'amoureuse vie...
8. Hélas ! il n'est mais nus qui sim....
9. Je n'ai autre retenance...
10. Je ne chante pas....
11. Je sens en moi l'amour renouveler...
12. Il ne muet pas de sans celui....
13. Ki a droit veut amour servir.
14. Li douz mauz mi renouvele...
15. Li jolis mans que je sens....

16. Madame, je vous estrene....
17. Me douce dame et amours...
18. Mais amours si de me plaindre....
19. Merci, amour, de la douce doulor...
20. Merveille est quel talent j'ai...
21. Moult plus de paine amours....
22. On mi deffint que mon cuer...
23. Or demande mout souvent...
24. Pour ce se je n'ai été...
25. Pourquoi se plaint d'amour....
26. Puisque je suis de l'amour use loi...
27. Qui a pucèle ou dame amie...
28. Sans espoir d'avoir secours.
29. Se li maus qu'amours envoie...
30. Tant me plaint voire énamoureux...

II. *Les Pastures Adam.*

Ce sont dix-huit *Jeux-Partis* ou questions d'amour que se font entr'eux des artésiens qui prennent pour juges des trouvères du tems.

III. *Li rondels Adam.*

Ces rondeaux sont au nombre de seize, tous notés en musique. Peut-être le chant, comme les vers, est-il de

la composition du trouvère Adam. En effet, l'auteur du
Jeu du Pèlerin dit :

Cil (le) maistre Adans savoit
Dis et chans controuver,
Et parfois estoit en chanter.

IV. *Li motet Adam.*

Ce sont dix-huit motets, tous notés, comme la plupart
des chansons du manuscrit fonds de la Vallière, n° 2736.
Les pièces y sont écrites à trois parties, savoir : *superius*,
tenor et *bassus*; le chant en est assez agréable et doit
offrir de l'intérêt pour l'histoire de la musique au XIII^e
siècle. Voici un exemple des paroles :

Adieu, commant
Amourettes,
Car je m'en vois dolans
Pos les douchetes
Fors (hors) dou douc pays d'Artois
Qui est si mus et destrois
Pour che que li bourgeois
Ont été si fourmenés (maltraités)
Qu'il ni queurt (court) drois, ne lois,
Gros tournois
Fut anulés,
Contes et rois
Justiches et prelas tant de fois,
Que mainte bele compaignie
Dont Arras mehaigne (est affligée)

Laiscent amis, et maisons et harnois
 Et fuient, cha deus, cha trois,
 Soupirant en terre estrange.

V. *La Congié Adam.*

Ce poème, de 156 vers, renferme des adieux pleins de sensibilité à la ville d'Arras, à huit des amis ou des bien-fauteurs du poète, et à sa maltresse. La ville d'Arras était alors bouleversée par des troubles; les plaisirs étaient convertis en peines, les chants avaient cessé, la présence d'un poète y devenait inutile: d'ailleurs Adam avait été accusé d'avoir fait circuler des satyres sanglantes par la ville, et son départ devenait nécessaire. Il convient qu'il a mal usé de son tems, et qu'il va le mieux employer :

Comment que men tems aie usé
 Ma me conscienche accusé.

 Bien que soit Arras formené
 Si est-il des bons remanés (restés)
 A qui je veux prendre congiet,
 Qui mains grans reviaus (fêtes) ont menés
 Et souvent bians mangiers donnés
 Dont li usaiges si bien déchiet (tombe)
 Quar on i a ce prés fauchiet.
 Adieu amours! très douche vie
 La plus joieuse et la plus lie (agréable)
 Qui puisse estre, fors paradis,
 Vous m'avez bien fait, en partie;

Se vous m'ostates de clergie (de l'instruction)

Je l'ai, par vous, ores repris;

Car j'ai, en vous, le vouloir pris

De racheter et los et pris,

Que, par vous, perdu je n'ai mie.

Mais, en vous, j'ai service apris;

Car j'estoie nus et despris

Avant, de toute courtoisie.

.....
Be-le très douce amie chière...

Car plus dolent de vous me part

Que de rien que je laisse arrière;

De mon cuer serez trésorière,

Et li cors ira d'autre part

Aprendre et querre (chercher) engien (esprit) et art.

Dans un autre endroit, l'auteur se prend d'une belle
colère contre sa ville qu'il aimait tant, et il l'apostrophe
ainsi :

Arras, Arras, vile de plait

Et de haine et de détrait (médisance),

Qui soliés (aviez coutume) être si nobile,

On va disant qu'on vous refait.

Mais se Diex le bien ni ratraît (ramène)

Je ne voi qui vous reconcile;

On y aime trop crois et pile (l'argent)

Chascuns fu berte en ceste vile,

Au point qu'on estoit a le maît.

Adieu de fois plus de cent mile,

Ailleurs vois (je vois) oyr l'évangile,

Car chi (ici) fors mentir on ne fait!

VI. *Li ver d'amours.*

Pièce badine de 194 vers, qui commence par :

« Amours qui m'as mis en souffranche, etc. »

et se termine :

Par un bebourt de vaine gloire,
Ainsi sont li povre honni.

VII. *Le ver de la mort.*

Petite pièce philosophique de 36 vers, qui finit par un dystique qui vaut le *que sais-je?* de Montaigne :

« Mais c'est tout truffe et devinaille
» Nus (nul) n'est fisciens fors Dieux. »

VIII. *Le Roi de Sicile.*

Poème intéressant de 372 vers alexandrins, composé à la louange de Charles I^{er}, comte d'Anjou, dernier fils de Louis VIII, dit le *Lyon*, et frère de Saint-Louis. Le poète suit ce prince dans ses faits et gestes depuis sa naissance jusqu'à son élection au royaume de Naples par le pape Clément IV, en 1266. C'est là que finit ce qui nous est parvenu du poème; peut-être a-t-il été achevé à Naples et perdu dans ce pays après la mort de l'auteur. Cette

pièce historique a été imprimée par M. Buchon, dans sa *Collection des chroniques nationales françaises*, tome VIII, p. 23. Elle commence ainsi :

On doit plaindre et s'est honte à tous bons trouveours (trouvères)
Quand bonne matere est ordenée à rebours.

et finit par :

De Dieu et de l'Eglise avint-il ou il tent
Et Diex li voeille aidier selon chou (ce) qu'il emprent (entreprend).

C'est dans ce poème qu'Adam se défend d'être bossu en même tems qu'il exprime d'une manière touchante son attachement et son dévouement au frère de Saint-Louis :

Or avez sa proesce en général oïe ;
Ci-après, vous sera clèrement desploïe (détaillé) ;
Ne sai quel menestrel mal l'avoit despêchie
Mais jou, *Adans d'Arras*, à point l'ai redrécie.
Et pour che qu'on ne soit de moi en daserie (moquerie)
On m'apele *Bochu*, mais jou ne le suis mie.
Deuil fust sé ceste histoire eüst esté périe ;
Mais, pour l'amour du roi, Diex m'en iert en aïe (aide),
Et d'autre part, j'ai tant ceste œuvre encoragie
Que, je croi, sé mon cuer fendoit par la moitie
Du prince on y verroit la figure entaillie.

M De la Borde, dans son *Essai sur la musique*, tome II, page 149, donne encore à Adam de la Halle le roman

d'*Oger le Danois*, en appuyant son opinion de ces deux vers :

« En tel manière kestre n'en poist blamez
» Li *Roy Adams* par ki il est rimez. »

Par le *Roi Adam*, il faut entendre ici le *Rois Adenez*, trouvère du Brabant, dont le nom était un diminutif d'Adam. Le religieux de Vaucelles est déjà assez riche de son propre fonds sans qu'on le gratifie des ouvrages de ses confrères.

Il ne reste dans la ville d'Arras aucun souvenir d'Adam ; nulle statue, nul buste, nul portrait ne nous ont conservé ses traits ; aucun monument ne le rappelle, ses cendres volent sur la terre étrangère ; cependant, il existe encore une rue à Arras portant le nom de *Maitre-Adam*, qu'on pourrait peut-être regarder comme le dernier souvenir de la cité pour son plus fécond poète.

Alars de Cambray.

Ce trouvère Cambrésien, qui vivait au XIII^e siècle, a été une fois nommé, par erreur, *Albert de Cambray*, par les auteurs, ordinairement si exacts, de l'*Histoire littéraire de la France*, tome 16, page 210; plus loin (page 218), ils en font une nouvelle mention sous son véritable nom. Par suite d'une autre erreur, plus choquante, mais qu'on conçoit facilement quand il s'agit de noms difficiles à lire dans les manuscrits, ce poète a été appelé *Mars de Cambray* dans le Catalogue de la bibliothèque de Gaignat (n^o 1750), mise en ordre par Debure, notre premier maître en bibliographie. *Mars* n'est point un nom du pays; il serait tout au plus une contraction du mot *Médard*, encore faudrait-il aider à la lettre. Il est évident qu'on a lu un *M* où il y avait *Al*.

Alars de Cambrai a composé un poème de près de trois mille vers de huit syllabes. Le n° 7534 des manuscrits de la bibliothèque du Roi le porte comme un *Traité sur les moralités des Philosophes*; le catalogue de Gaignat lui donne le titre de : *Les dits et sentences des Philosophes anciens*. Voici le début du poème :

Jou Alars, qui suis de Cambrai ,
 Qui de maint biel mot le nombre ai ;
 Vous voel ramenteoir (remémorer) par rime
 De ce que dient il même (les philosophes mêmes)
 De lor sens; et grans li renoms,
 Or vous van-ai nomer les noms.

Parmi les auteurs qu'il nomme et qui sont au nombre de vingt, on remarque pêle-mêle Cicéron, Salomon, Diogène, Horace, Juvénal, Socrate, Ovide, Salluste, Isidore, Caton, Platon, Virgile, Macrobe, etc., etc. Alars était, comme on voit, un bel-esprit de son époque, mais un peu superficiel; il n'était pas fort sur la biographie, car, outre qu'il accole des hommes qui vivaient dans des tems si divers, il ne fait pas difficulté, pour avoir l'air de connaître un plus grand nombre d'écrivains, de faire deux auteurs différens de *Cicéron* et de *Tullius*, de *Virgile* et de *Maron*; ce qui ferait croire qu'il ne les avait pas lus; cela ne l'empêche pas de parler de leurs ouvrages avec une audace qu'on ne peut pardonner qu'à un poète.

Sinner, le bibliothécaire de Berne, fait mention d'Alars de Cambrai, dans son catalogue de manuscrits; il rapporte un passage de Ste.-Palaye, qui regarde l'œuvre de ce trouvère comme très-curieuse et propre à faire connaître l'état de la littérature française au XIII^e siècle.

Le manuscrit de Gaignat contenait, après *Les diets et sentences*, une pièce intitulée : *Le livre de Job*, sans nom d'auteur. Comme le riche manuscrit qui renferme ces deux poèmes, est écrit par une même main, vers la fin du XIII^e siècle, époque où Alars vivait, on peut supposer avec quelque raison que la seconde pièce est également du poète cambrésien.

On trouve aussi les *Dits et Sentences des Philosophes* par Alars de Cambrai, dans un beau volume in-f^o, sur vélin, du XIII^e siècle, reposant à la bibliothèque de l'Arsenal (Belles-lettres, n^o 175), écrit sur trois colonnes et enrichi de miniatures, vignettes et initiales. Les *Dits et sentences* se trouvent avec les romans de *Cléomadès*, les *Enfances Ogier*, *Berte aus grans piés*, par li Rois Adenès, et autres pièces et romans de l'époque.

Guillaume de Thignoville, ou de Téonville, mit en français les *Dits moraux des Philosophes anciens*, imprimés à Bruges, par Colard Mansion (vers 1473), petit in-f^o de 115 feuillets. Le texte original de cette traduc-

tion avait peut-être été tiré du poème d'Alars de Cambrai, ainsi que cela se pratiquait souvent au XV^e siècle, où l'on convertissait en prose française, latine, italienne ou espagnole, une foule d'ouvrages écrits originellement en vers.

Albert de Cambrai.

(Voyez ALARS DE CAMBRAY.)

Camelain de Cambray.

Voici vraisemblablement le père des trouvères cambrésiens, un poète du XII^e siècle, regardé par plusieurs philologues érudits comme l'auteur d'une des épopées les plus remarquables du moyen-âge ; il ne s'agit de rien moins que de la vénérable *chanson de geste*, intitulée : *Li Romans de Garin le Loherain* (le Lorrain), dont toutefois, il faut bien le dire, la composition a été attribuée, par des bibliographes non moins estimables que les premiers, à d'autres poètes du même cycle. Au milieu de cette diversité d'opinions, même en faisant belle la part de Camelain de Cambray, nous pensons qu'on ne pourrait jamais que lui accorder la composition d'une partie de ce poème.

Le roman, ou, pour mieux dire, la chanson de *Garin* fait partie d'un ouvrage bien plus vaste, désigné sous le titre général de *Chanson des Lohérains*. Cet immense poème, divisé en plusieurs branches, comprend les histoires : 1° du duc *Hervis de Mez*, père de *Garin*, dont le savant Dom Calmet a publié un long et curieux extrait à la suite du tome I^{er} de l'*Histoire de Lorraine* (1). — 2° de *Garin* le Loherenc et *Bégon* de Bélin, fils du duc *Hervis*; ce cantilène a été publié, pour la plus grande partie, par M. Paulin Paris, avec des notes philologiques; Paris, Técheuer, 1833-35, 2 vol. grand in-12. — 3° de *Girbert*, fils de *Garin*, *Hernaut* et *Girbert*, fils de *Bégon*; — 4° d'une quatrième génération de cette famille, qui va jusqu'au célèbre *Garin* de Montglave.

La branche de *Garin*, qui contient 15,000 vers, se subdivise elle-même en plusieurs chansons; trois divisions sont assurées, certains manuscrits en montrent

(1) Dom Calmet a publié cet extrait dans la persuasion que l'auteur était de la Lorraine; il assigne cette production à *Hugues Métel*, ou *Métellus*, poètes des XI^e et XII^e siècles, né à Toul, vers l'an 1080. Mais les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* ne partagent pas cette opinion, par la raison qu'il est parlé dans cet ouvrage de la commune de Metz, dont l'établissement n'eut lieu qu'en 1179, c'est-à-dire, plus de vingt ans après l'époque fixée pour la mort de Métel.

même jusqu'à six. M. P. Pâris s'en est tenu aux trois divisions les plus sûrement exprimées par les grandes initiales fleuronnées qui les commencent dans la plupart des manuscrits. Ces trois, ou, si l'on veut, ces six chansons, sont décidément de plusieurs mains; tous ceux qui ont exploré à fond ce poème sont d'accord sur ce point : on l'est moins sur les trouvères qui ont composé ces diverses parties. La première, suivant la division et l'opinion de M. P. Pâris, est la plus faible, et semblerait avoir été écrite postérieurement aux deux autres; la seconde (au moins dans sa première partie) pourrait bien être l'œuvre de Camelain de Cambrai; cette ville surtout y joue un grand rôle, la scène est presque toujours en Cambrésis, et l'auteur décrit même un siège de Cambrai. Quant à la troisième chanson, elle appartient incontestablement à *Jean de Flagy*, qui peut-être a aussi composé la dernière moitié de la deuxième partie. La chanson de Jean de Flagy est la plus belle et la plus poétique : on ne sait trop où ce charmant poète du moyen-âge prit naissance, mais il est certainement du nord de la France. M. P. Pâris le regarde comme originaire du Vermandois, pays qui joignait le Cambrésis. Cette province compte plusieurs lieux du nom de Flagy; l'un d'eux peut à juste titre revendiquer ce principal auteur du Roman de Garin. Ce qui confirme cette opinion d'un de nos maîtres en littérature romane, c'est l'exactitude minutieuse avec laquelle ce trouvère désigne les lieux, les monumens, les distances, et les familles nobles de cette ancienne province.

Le savant La Monnoye, dans ses notes sur la bibliothèque de Duverdier, donne tout le roman de Garin à Jean de Flagy; d'un autre côté, M. Schoell, dans un article fort bien fait sur Wolfram d'Eschenbach, l'un des poètes les plus distingués du moyen-âge, et inséré au tome XIII de la *Biographie universelle*, n'hésite pas à imputer, sans partage, à Camelain de Cambray, ce même cantilène dont son Wolfram a fait une imitation sous le titre du *Lohengrin*; mais il n'ajoute aucune raison de science qui puisse justifier cette assertion. Le judicieux rédacteur du catalogue de la Vallière, n'a point donné de père à cette œuvre antique; il n'ose lui-même l'attribuer à personne et il le classe dans les œuvres anonymes; ainsi jusqu'à ce jour cette question scientifique reste enveloppée de ténèbres *et adhuc sub judice lis est*.

Nous n'avons pas la prétention de trancher ce nœud gordien littéraire; nous ne pouvons toutefois nous empêcher de faire remarquer qu'en lisant les premiers et les derniers vers du poème, on voit qu'il est souvent question de Cambrai et du Cambrésis, circonstance qui militerait en faveur de Camelain. On trouve, par exemple, les premiers vers du manuscrit de la Vallière, écrits ainsi :

Vielle chanson voyre (vraie) veuillez oyr
De grant ystoire et mervillous pris
Si come ly Wamdre vindrent en cest pays
Crestienté sy ourent malement enlaydy,
Des homes mors et ars (brûlés) tout par le pais

Destruirent Rains et arcent lez marchis (frontières)
 Et sains Memyns sy comme la chanson dit
 Et Saint Nychaisez de Rains fust occis
 Et Saint Morise *de Cambruy* la fort cy t (cité).....

Et vers la fin :

Si faut listoire dou Loherans Garin
 Et de Begon qui au bois fut occis
 Et de Rigaut li bon vassaul hardi
 Et Dernaut de Jofroi l'angevin
 Et de Huion qui fu de *Cambrèsis*
 Et dou bon duc qui out a non Aubri.....

.....
 Alés vous en li roumans es finis
 Des Loherans ne poés plus oir
 S'on ne les vuet controver et mentir.

Le sujet de ce roman est tiré de l'histoire des guerres de Charles Martel et de son fils le roi Pépin, contre les Sarrasins et d'autres peuples infidèles; il est écrit en vers de dix syllabes, par tirades plus ou moins longues sur une seule et même rime que le poète suit et conserve tant qu'elle peut lui fournir. Quoique plein de récits fabuleux que *Wassebourg* et quelques historiens ont donnés comme argent comptant, ce roman n'en est pas moins très-utile pour la connaissance du langage, des coutumes et des mœurs des français au moyen-âge.

La bibliothèque de La Vallière, si riche en poésies romanes, possédait une des suites de Garin le Loherens,

en 24,861 vers, qui avait appartenu à Claude d'Urfé ; elle se terminait à peu près comme la première partie, en citant toujours *Huon de Cambresis*.

Ci faut listoire don Lolagens Garin
Et de Begon le chevalier hardi
De Moriane lempereur Tieri
Et de Hoon celui de *Cambresis*.

.....
Proies pour iaus Dex lor face mercis
Dites amen que dame Diex lotrit.

La famille de M. d'Herbigny, à Lille, conserve un manuscrit du *Roman de Garin*, rétabli à la fin par une main moderne, mais dont tout le reste est d'une haute antiquité.

En 1724, le château d'Anet possédait cette même histoire, mais en prose; on la voyait aussi dans la bibliothèque du chancelier Séguier.

Il ne faut pas confondre le nom du personnage principal de ces deux romans avec celui de *Garin*, poète quelque peu licencieux du XII^e siècle; cette erreur a été commise par Borel dans son *Trésor des recherches et antiquités gauloises*, Paris, 1667, in-4^e.

Enguerrand de Forest.

Enguerrand de Forest, chevalier cambrésien, vivant au XII^e siècle, descendait de Herbert de Forest qui comparut au fameux tournoi d'Anchin, donné en l'an 1096, et dont la relation forme aujourd'hui la pièce la plus authentique et la plus importante des preuves de noblesse des anciennes maisons des provinces de Flandre et d'Artois.

Suivant le chroniqueur Géluc, Enguerrand de Forest reçut le sobriquet de *Ame-fame*, qui signifie *amateur de renommée*, *amator famæ*, et non, comme on pourrait le croire, *ami des dames*, puisqu'au contraire ce seigneur les dédaigna toute sa vie, comme l'indique le *virgo obit* de son épitaphe que nous rapportons plus bas. La même

inscription le déclare *musis gratus*, bien-venu des muses, et c'est sur ce titre, combiné avec le surnom qui nous le peint avide de renommée, que nous croyons devoir lui accorder ici une mention.

En effet, Enguerrand de Forest devait être un trouvère; du moment que l'authenticité de son épitaphe est démontrée, il reste prouvé qu'il cultivait les muses; chevalier de haute naissance et favori de Mars, ce n'était pas en latin, langage savant du domaine des clercs, qu'il devait chanter; concluons donc que ce fut en langue romane qu'il composa ses vers. Aucune pièce de lui n'est parvenue jusqu'à nous, mais peut-être qu'un hasard heureux en fera un jour découvrir quelque'une.

Le chevalier *Ame-fame* mourut en 1197, après avoir été le bienfaiteur des églises de St.-André, de St.-Aubert, d'Anchin, de Honnecourt et de Fémy; il désigna cette dernière pour lui servir de tombeau, et les moines de Fémy lui firent graver cette épitaphe, recueillie par Rosel, rapportée par Carpentier (1) et traduite par mon honorable et savant ami le docteur Le Glay, à qui je dois l'indication de ce personnage peu connu (2).

(1) *Histoire de Cambray*, 3^e partie, p. 579.

(2) *Archives du nord de la France et du midi de la Belgique*, tome III, 1^{re} livraison, page 40. (Valenciennes, 1833.)

Hic recumbit Inguerranus
 Dictus quondam *fami-carus*.
 In Foresto fuit gnatus ;
 Miles vixit terris rarus ,
Musis gratus , Marte sanus ,
 Nobis largus , sibi parcus ,
 Virgo obit , cœlo dignus.

MCLXXXVII.

• Ci-gît Enguerrand nommé jadis *Ame-fame* ; né dans
 • le village de Forest , il fut un chevalier de rare valeur,
 • cher aux muses et favorisé de Mars ; libéral envers
 • nous (les moines de Fémy) , il était avare pour lui-
 • même. Il vécut dans le célibat et mourut digne des fa-
 • veurs célestes , l'an 1197. »

On remarquera que tous les vers de cette épitaphe ont la même terminaison ; la puissance de la rime était telle au moyen âge , qu'elle s'étendait souvent jusques sur les vers latins.

Carpentier nous a encore appris que les seigneurs de Forest portaient d'argent à trois croissans de sable et criaient *Trith* (1) , mot qui en langage celtique signifie pont , et se rapproche du latin *trajectus*.

(1) Le cri de *Trith* était commun à toutes les familles qui avaient un croissant dans leurs armes. Cela vient de ce que le premier qui rapporta ce signe héraldique de l'Orient fut *Renier de Trith* , duc de Philippopolis , chevalier du Hainaut , un des compagnons de l'empereur Baudouin.

Enguerrand d'Oisy.

Enguerrand d'Oisy, poète cambrésien du XIII^e siècle, se donne lui-même dans ses vers comme *clerc* et né au village d'Oisy, alors dépendant du Cambrésis. Il a composé un fort joli fabliau intitulé le *Meunier d'Arleux* (Arleux). Le Grand d'Aussy en a donné la traduction en prose, en supprimant toutefois des détails un peu licencieux, dans le 1^{er} volume de ses *Fabliaux ou contes des XII^e et XIII^e siècles* (page 413, II. Edition de Paris, E. Onfroy, 1779, 4 vol. in-8°).

Il y est question des ruses employées par un meunier d'Arleux, ayant un moulin à Palluel (que par erreur Le Grand d'Aussy place en Normandie), pour abuser

d'une jeune et jolie fille du village d'Estrées, qui porte le nom de *Marie* si commun dans toutes ces pièces. Le meunier et son garçon sont déçus dans leurs espérances et trompés eux-mêmes par Marie et la meunière; cette dernière prend la place de Marie dans le rendez-vous donné aux deux séducteurs. Le garçon meunier, qui avait promis un cochon gras à son maître s'il le laissait lui succéder dans son entrevue avec la jeune fille, ne veut plus lui donner ce prix quand il découvre qu'il n'a eu affaire qu'à la meunière. Querelle à ce sujet; ce procès délicat est porté devant le bailli, qui prononce judicieusement que le garçon a perdu son cochon et que le meunier ne l'a pas gagné: dans cet état de la question, il se l'adjuge à lui-même. Ce jugement a peut-être donné l'idée de l'Huitre et des Plaideurs.

Le bailli réunit dans un grand repas les dames et les chevaliers du canton d'Arleux, pour manger ce cochon si lestement gagné, et il raconte, à l'entremets (le moment est bien choisi), l'aventure qui a donné lieu au banquet. C'est ainsi que le trouvère Enguerrand d'Oisy l'a apprise, « et pour qu'elle ne s'oubliât pas, dit-il, je » l'ai mise *en Rouman*, afin que ceux qui l'entendront » perdent à jamais l'envie de tromper les honnêtes fil- » les. » Malheureusement le conte de sire Enguerrand n'a corrigé personne!

Ce fabliau, narré d'une manière très-divertissante, a

été imité par La Fontaine sous le titre des *Quiproquo*, et se trouve reproduit dans une foule de livres facétieux, dont les auteurs se sont bien gardés de citer l'emprunt qu'ils avaient fait au modeste poète des rives de la Senée.

M. *Francisque Michel*, philologue distingué, a publié (1), en 1833 (Paris, Sylvestre, in-8°, 16 pp.), le texte exact de ce joli fabliau si mutilé par Le Grand d'Aussy; il l'a extrait du n° 7595 (6° DVII, 2° col. 2) des manuscrits de la bibliothèque du roi. On regrette que le tirage de ce petit opuscule ait été fait à trop petit nombre pour satisfaire tous les amateurs de la poésie romane. C'est pourquoi nous croyons devoir le reproduire ici en l'accompagnant de quelques éclaircissemens qui ne seront pas inutiles aux personnes peu initiées dans la lecture de ces sortes d'ouvrages.

M. F. Michel, se rapprochant plus de la vérité que Le Grand d'Aussy, a mis le lieu de la scène dans l'arrondissement d'Arras; il y a encore erreur : *Arloux* est un chef-lieu de canton du département du Nord, arrondissement de Douai; le meunier, héros mystifié du conte

(1) L'impression en a été faite aux frais de M. de Larenaudière, secrétaire de la Société de Géographie.

qui suit, avait ses moulins sur le cours de la Sensée, petite rivière qui se jette dans l'Escaut à Bouchain; *Estreées, Arleux, Palluel* et *Oisy*, tous lieux cités dans le poème, sont quatre communes placées en ligne droite dans une longueur d'un peu moins d'une lieue et demie, entre les villes de Douai et de Cambrai.

DOU MANNIER DE ALEUS (1).

Qui se melle de biaux (beaux) dis dire
Né doit commenchier à mesdire,
Mais de biaux dire et conter.
Dès or vos vaurai raconter
Une aventure ke je sai,
Car plus celer ne le vaurai (voudrai).

(1) *Arleux*, aujourd'hui bourg et chef-lieu de l'arrondissement de Douai, était autrefois une ville forte du Cambrésis. Les chroniqueurs anciens l'appellent *Alloes, Alux, Alers, Alluex, Alleux* ou *Aleus*, et en latin *Allodium* ou *Arlodium*. La châtellenie d'Arleux était héréditaire, dès le XII^e siècle, dans la maison d'Oisy-Crève-cœur.

A Palluel (1), le bon trespas,
 Un mannier i ot Jakemars;
 Cointes (agréable) estoit et envoiés (plaisant);
 A Aleus estoit il manniens,
 Le blé moloit il, et Mousès
 Qui desous lui estoit, varlès.
 Un jour estoient au molin
 En un demierkes (mercredi, *dies Mercurii*) au matin.
 De maintes viles (villages) i ot gens
 Qui au molin moloient sovent;
 Il i ot molt blé et asnées (charges d'ânes).
 Maroie (Marie), fille Gérard d'Estrées (2),
 Vint au molin atout son blé.
 Le-mannier en a apielé;
 Ele l'apièle par son non:
 « Hé! Jaques, fait-ele, de sançon,
 Par cele foi ke moi devés
 Molés mon blé, si me hastés
 Que je m'en puisse repairier (retourner). »

(1) *Palluel*, petit village près et au midi d'Arleux, situé sur la rivière de la Sensée, qu'on appelait jadis *le Senset*. Cette commune a pris son nom de sa situation marécageuse; Palluel vient de *Palus*, marais.

(2) *Estrées*, village du canton d'Arleux, qui tire son étymologie de *Strata*, nom donné généralement aux chaussées construites dans les Gaules par les Romains. On voit effectivement que les villages ainsi nommés sont placés sur d'anciennes voies romaines. La chaussée sur laquelle Estrées se trouve située, conduisait de *Tornacum* (Tournai) à *Cameracum* (Cambrai). La terre d'Estrées passa dans la maison de Duchâtel de la Hovarderie, puis dans celle d'Ongnies.

A torner m'estuet (me convient) à mangier
 Por mon père, ki est à chans (aux champs).
 Jakes li a dit maintenans :
 « Ma douce amie, or vous sées (asseyez-vous) ;
 Un petit si (ici) vous reposés.
 Il a molt blé chi devant vous
 Que doivent maure (moudre) devent vous ;
 Mais vous morrés qant jou porrai
 Et si n'en soiés en esmai (émoi),
 Car se il puet, et vespres (le soir) vient,
 Je vous ostelerai (logerai) molt bien
 A ma maison à Paluiel.
 Sachiés k'à ma feme en ert biel
 Cor jou dirai k'estes ma nièche. »
 Mousès ot jà moulut grant pièche ;
 Les gens furent jà ostelé
 Et à leur villes retorné.
 Mousès voit bien et aperçoit
 Tout cho ke ses maistres pensoit.
 Andoi (tous deux) orent une pensée
 Por décevoir Marien d'Estrées.
 Jèsir cuident entre ses bras ;
 Mais il n'en aront jà solas,
 Ains en sera Jakes décheus,
 Tristes, dolens, correchiés (courroucé) et mus (ému).
 Mousès a son maistre apielé :
 « Sire, dist-il, or entendés ;
 Il a molt poi (peu) d'iaue el vivier,
 Il vous covient envre laisser (abandonner la besogne) ;
 Nos molins ne puet morre tor (moudre l'un après l'autre). »
 « Or n'i a-il nul autre tor ?
 Fait li manniens ; clot le molin. »
 Li solaus (soleil) traioit à déclin,
 La damoisele est plainne d'ire ;

Pleure des iex (yeux), de cuer soupire.
 « Lasse ! fait-ele, que ferai ?
 Or voi-jou bien ke g'i morrai ;
 Se je m'en vois encui (avant la fin de ce jour) par nuit,
 Jou isterai dou sens (j'en perdrai l'esprit), je cuit (je crois). »
 Mousés l'a prise à conforter (consoler) :
 « Biele, fait-il, or m'entendés ;
 Vous irés avec mon maistre,
 Il vous en porai grans biens naistre. »
 « Voire, fait Jakes entressait (dans ces entrefaites),
 Mais menture n'aura huimais (pas aujourd'hui)
 Elle, ne ses pères, ne sa gent. »
 Par le main maintenant le prent :
 « Levés sus, biele ; s'en alons
 A Paluiel en mes maisons,
 Là serés-vous bien ostelée (logée) :
 Vous mangerés à la vesprée (au soir)
 Pain et tarte, car (chair, viande) et poisson,
 Et buverés vin affuison (à foison).
 Mais gardés ke sace ma feme
 Que soiés el ke ma parente ;
 Car defors ma chambre girés ;
 Douce amie, se vous volés,
 Et jou dirai à ma moillier (femme, de *mulier*) :
 A Aleus m'estuet (j'ai besoin) repairier
 Por mon molin batre et lever.
 Adont me vaurai retourner,
 Et choncrai (et je coucherai près de vous) Levons, amie. »
 Cele s'estut molt esbahie
 Qui dou mannier n'avoit talent ;
 Ens en son cuer bon conseil prent,
 Dist : « Se Diex plaist, n'avenra mie. »
 Tout trois en vienent à la vile (au village, de *villa*)
 De Paluiel ; chiés le mannier

Or sont venu au herbegier.
 Li manniens apiela sa fame,
 Se li dist : « Dame, que vous sanble ?
 Que mangerons-nous au souper ? »
 « Sire, chou dist la dame, assés ;
 Qui est ceste mechine (1) ichi ? »
 « Ma cousine est, sachiés de fi (par ma foi) ;
 Faites li fieste et grant honor. »
 « Volentiers, la dame respont.
 Bien soiés-vous venue, amie ! »
 « Dame, fait-ele, Dius benéie ! »
 De mangier n'estuet (n'est besoin) tenir plait (discussion) :
 De chou ke promesse avoit fait,
 Pain et vin, car, tarte et poisson
 Orent assés à grant fuissou.
 Qant orent mangié et béu,
 Li lis fu fais dalés le fu (2)
 U la meschine dut couchier ;
 Kieute (3) mole, linchex (linceuil, draps) molt chier
 Et covertoir chaut et forré.
 Li manniens en a apielé
 Sa fame k'il ot espoussée :

(1) *Meschine*, jeune fille ; on dit encore dans nos campagnes une *mesquène* pour une servante. (Voyez *les Hommes et les Choses des Archives du Nord*, pages 11, 31, 37, au mot *Mesquène*.)

(2) *Le lit fut dressé près du feu* ; on ne dirait pas aujourd'hui autrement dans les villages du Cambrésis.

(3) *Kieute*, *keute*, matelas, lit-de-plume, de *culcita*.

« Dame, fait-il, si vous agréé,
 Volentiers iroie au molin;
 Il le m'estuet batre matin,
 Il i a molt blé ens és sas. »
 La dame dist : « Se Diex me gart !
 Il chou (cela) est molt frès bon à faire. »
 Atant (alors) li manniens se repaire (se retire),
 Mais anchois (auparavant) ot dit à sa feme
 Qu'ele pense de sa parente ;
 « Alés, adia, chou dist la dame ;
 Pis n'aura comme se fust m'ame. »
 Atant s'en va, cele demeure ;
 Del cuer souspire et des iex (yeux) pleure,
 Et dist la dame : « K'avés-vous ?
 Dites-le-moi tout par amors.
 Nous avons or esté si aisse,
 Et or nous metés en malaise ;
 Qui vous a riens meffait, ne dit ? »
 « Dame, fait-ele, se Diex maît (si Dieu m'aide),
 Je me loe (loue) molt de vostre ostel ;
 Mais mes cuers est molt destorbés (troublé, empêché),
 Se je l'osoie decouvrir,
 J'en sui forment (fortement) en grant desir. »
 « Deil ! fait la dame erramment (promptement),
 Dites-le-moi hardiement ;
 Jà (jamais) ne sera si grans anuis (peine)
 Ne vous en oste se je puis. »
 Dist la pucele : « Grant merci !
 J'el vous dirai sans contredit :
 Hui main (aujourd'hui matin) vinc por maure (moudre) à Aleus,
 Et vo barons (mari) si me dist leus (alors)
 Que ne porroie maure à pièche ;
 Illuec (en cet endroit là) me detria (retarda) grant pièche,
 L'autre gent molut erramment (vilement),

Le molin clot délivrement ,
 Car Mousès li ot ensaigniet
 Qu'il o molt poi (peu) d'iaue el vivier.
 Tant iluec séoir m'i fissent
 Que nuis me prist et viespres (soir) virent.
 Chi m'amena por herbegier,
 Car vaura (il voudra) dalés moi chouchier (coucher),
 Se Jhésus et vos ne m'aïe (m'aident). »
 « Or vous taisié, ma douce amie,
 Fait la dame, ki fu senee (sencée);
 Vous en serés bien destornée (empêchée),
 Car vous girés ens (dedans, *intus*) en mon lit
 En ma cambre tout enserit (enfermée),
 Et jou girai chi en cestui;
 Se mes maris i vient encui (cette nuit),
 Qu'il veulle gésir (coucher) avecue vous,
 Trover m'i pora à estrous (à l'instant)
 Et souffleraichou k'i vaura. »
 La demoisele s'escrïa :
 « Dame, fait-ele, grant merci !
 Bien avés dit, se Diex m'aït !
 Il ert (sera, *erit*) merit se Dius plaist bien. »
 Dist la dame : « Chou croi-jou bien ;
 C'est bien et autre tout ensamble. »
 Atant s'en entrent en la cambre
 U la pucele se coucha,
 Et la dame se rctorna ;
 A l'uis (à la porte) s'en vint, si l'entrevi,
 Puis est venu(e) droit au lit
 Qui fais estoit lès le fouier (près du foyer)
 U la pucele dut chouchier.
 Ele s'i chouche, plus n'arieste (plus ne discute) ;
 Safngna (fit le signe de la croix) sou cors, saigna sa tieste,
 A Diu se rent et au saint Piere

Qu'il li doinst bone nuit entiere ;
 Si fara-il , mien ensient (à mon sens),
 Se l'aventure ne nous ment ;
 Car ses maris , manniars qui est ,
 Il et Mousès sont repairiet (revenus) ;
 Par mi la rue vont tout droit ,
 Del molin viennent ambedoit (tous deux) ;
 Por jésir avuec la meschine
 Revint Jakes , ki le desire ;
 Mousès l'en a mis à raison :
 « Sire , dist-il , por saint Simon !
 Car faites un markiet à mi.
 Certes j'ai un porchiel (porc) nourri ,
 Il a passé cinq mois entiers ;
 Celui aurés molt volentiers ,
 Poi ke doi Diu sainte Marie ,
 Se jésir puis o (avec) le meschine. »
 « Oïl (1) , fait Jakes entresait ,
 Se guerpier (retirer) volés sans nul plait (débat)
 Le porcelet ke nourri as
 Gésir te ferai entre ses bras. »
 « Oïl , fait-il , par tel marchiés
 Le vous guerpisse volentiers. »
 « Or m'atent dont à cest perron (2) :

(1) *Oïl, oui*; c'est par la manière dont les anciens habitans de la France prononcèrent cette particule affirmative qu'on désigna les différens dialectes. La langue d'oc était celle parlée dans le midi, la langue d'oïl celle dont on se servait dans le nord. Les troubadours rimaient la langue d'oc, les trouvères écrivirent dans la langue d'oïl.

(2) Le *Perron* était, pour parler régulièrement, une barrière qu'un

Je m'en'irai à no maison ,
 Se chouccrai o la pucele
 Qui tant est gentex et biele. »
 Chou dist Mousès : « Adieu , alés ;
 Qant vous poés (pourrez) si revenés. »
 Et Jakes li manniers s'entorne ,
 Dusc'à (jusqu'à) la maison ne destorne ;
 Il a trové l'uis entr'overt ,
 Tout souef (doucement , *suaviter*) l'a arière ouvert ,
 Ens est entrés , puis le reterme ;
 Mais molt se doute de sa feme ,
 Qu'il cuide k'en sa cambre (chambre) gisse ;
 Mais je cuic la meschine (jeune fille) i gisse.
 Au lit en vint lès le fouier ,
 Dalès sa feme tost choucier ;
 Il cuide que che soit la meschine ,
 Si l'a accolée et baisie ;
 Cinq fois li fist le gius d'amors ,
 Ains ne se mut nient (rien) plus c'uns hors.
 Il iert (était) jà priès de mienuit ;
 Li manniers crient Moset n'anuit ,
 Qui l'atent séant à la pierre (borne du coin) ;
 Ses demeures (attente) forment (fortement) li griève (lui pèse).
 A la dame a dit : « Je m'en vois ,
 Mais ke n'en aïés irois (colère , *ira*) ,
 Car il est plus de mienuit.

chevalier posait dans un chemin pour empêcher qu'on ne passât outre
 sans l'avoir combattu ; ici il signifie la barrière ou clôture qui se trouve
 aux abords d'un héritage quelconque et à quelque distance du lieu
 d'habitation, comme cela se pratique encore dans plusieurs cantons de
 la Flandre et du Hainaut.

Je revenrai encore anuit. »
 « Quant vous poés si revenés,
 Et dist la dame; adiu, alés. »
 Jakes en est dou lit partis,
 Si s'est rechauciers (rechaussé) et viestis (vêtu).
 Gieut (jen) cuide (croit) avoir o la pucele,
 On li a cangiet le merielle (1).
 A Mouset en est retornés,
 Qui dehors l'uis est akeutés (attendant):
 Vien cha, amis, errant jésir (vite coucher).
 Je wel (veux) le porcel deservir (mériter).
 Cinq fois a fait, bien hastés (vite);
 Or il para quel (combien) le ferés. »
 Che dist Moussés: « Que dirai-jou? »
 « — Quant tu venras en la maison,
 Et cil a dit, au lit alés,
 Se vous chouciés dalé son lés (à son côté)
 Ne dites mot, mais taisiés-vous:
 Jà n'el sara par nul de nous,
 Faites de li vos volentés. »
 Atant en est Moussés tornés,
 Et vint au li, si se despouille;
 Maintenant o (contre) la dame chouce (coucher).
 Cinq fois li fist en molt poi (très-peu) d'eure.
 Atant Moussés plus n'i demeure,
 Congiet a pris, si se viesti.

(1) Le *méreau*, *mer:l* ou *mérielle* était une marque, un signe que le vendeur donnait à l'acheteur pour prouver que la marchandise livrée était acquittée. En prenant le signe représentatif pour la chose même, on li a *cangiet le mérielle* peut signifier: on lui a changé sa marchandise.

La dame croit, saciés de fi (de bonne foi),
 Que ce ne soit fors ses barons (que ce n'est que son mari);
 Et cil revint à Jakemon,
 Se li a dit : « J'ai fait cinq fois,
 Dont a-ele éu despois (le fruit). »
 Chou a dit Jakes li wihos (1) :
 « Li porchiax (porc) esciet (tombe) en mon los. »
 « Voire, fait Mousès, en non Dé !
 Or venés, prene qant vous volés
 Le porcelet ki estoit mien;
 Vous l'enmenrés par le loien (licou). »
 Atant s'en sont d'illuec parti.
 Quant li jours fu bien esclarchi,
 La damoisele s'est levée,
 Si s'est viestue et atornée (parée);
 A la dame congiet a demandet,
 Et li merchié de son hostel (logis).
 Ele li dist : « Ma douce amie,
 Perdue avés bone nuitie,
 Car mes (mon, meus) maris dix fois ennuît
 M'en a doné par grant déduit.
 Por vous l'a fait, ne l'en soi gré :
 Au lit vous cuida (crut) avoir trové. »
 « Gret m'en sachés, » fait la mescīne.
 Atant plus n'arieste ne fine (ni tourne),
 A Hestrées tout droit s'en va,
 Et li manniens tost repaire;
 Si ammaine le porchelet.
 Par dalès lui s'en vint Mousès,

(1) *Jakes li wihos*; wihos, whihot, willot, (*wifos*) est le mari
 dont la femme est infidèle.

Qui le porciel li ot vendu ;
 Bien le cuidoit avoir perdn.
 Quant la dame perçut les a
 Sachies ke pas d'es bienvina (accueillit),
 Le sien marit trestout (tout-à-fait) avant ;
 Tost li a dit : « Ribaut puant,
 Quatorze ans ai o (avec) vou catet ;
 Ains ne vous poe mais tel mener,
 Ne tant acoler ne basier,
 Servir à gré, ne solacier (divertir),
 Que ja iffuse envaie (assaillie conjugalement)
 Deux fois en une nuit entière.
 Por la meschine euc voir ennuit
 Dix fois u (ou) plus par grant déduit ;
 Cele m'a fait ceste bontet,
 Cui vous cuidastes recover (réitérer).
 En mon lit le cochai, en non Dé !
 Or avés-vous cangié (changé) le dé. »
 Quant Jakemars l'ot (l'ouit) et entent
 Qu'il est wihoes (trompé) certainement,
 Sacies ke point ne l'abiellist (l'embellit) ;
 Et Mousès tout errant (vivement) li dist :
 « Sire, mon porciel me rendés ;
 Car tort et à pechiet l'avés. »
 « Qu'esse ? diable ! dit Jakemars ;
 Tu as ennuit entre les bras
 De ma feme jut (jou) et fait ton biel.
 Et tu viex (veux) ravoier ton porciel !
 Sacés que tu n'en r'auras mie. »
 « Si arai, fait Mousès, biaux sire ;
 Car je duc (devais) gire (coucher) o la pucele
 Qui estoit grasse, tenre (jeune) et biele,
 Ke miex vauroit ele sentir
 Que de vo feme nul délit (joie).

Sachiés je m'en irai clamer (appeler en justice),
 Tost à Oisi (1) vaurai aler. »
 Mousès en va droit à Oisi,
 Si en est clamé au bailli,
 Et li ballius les ajorna (leur assigna un jour);
 Atant Mousès s'en retorna.
 Qant li termes et li jors vint
 Que li baillius les siens plais tint,
 Li manniers i vint et Mousès
 Por conquerre le porchelet.
 Mousès a sa raison contée,
 Li eskievim (assesseurs, juges) l'ont escoutée.
 Que vous feroie-jou l'onc conte ?
 Toute leur raison raconte
 Ensi com Jakemes li cous (*cuculus*)
 Li ot fali de tout en tout :
 « Car o la pucele deuc jésir
 Et o sa feme m'a fait jésir. »
 Qu'il ne prent mie en paiement.
 Ains veut que Jakes li ament (fasse réparation),
 Car deut jésir o la pucele
 Qui tant est avenans et bieles;
 Se li esquievin li otrient (oetroie, accorde),
 Communablement ensamble dient
 Que il li tiegne ses markies.
 Li manniers est levés en plés (plaidoirie) :

(1) *Oisy*, ancien et fort village près de Palluel, qui possédait une justice dont apparemment plusieurs communes environnantes ressortissaient. Il fait aujourd'hui partie du canton d'Arleux et se trouve situé entre Cambrai et Douai, à deux lieues et demie de chacune de ces villes.

« Signor, fait(-il), entendés-nous ;
 Je sui wihos et si sui cous ,
 Je doi bien cuites (quitte) aler par tant ;
 Car eschiés , il m'anuit forment
 Chou que il avint à ma feme ,
 Car ses porchians ne m'atalente (ne m'est pas agréable). »
 Li baillius a grant ris eut ,
 Puis il lor a ramentéut (rappelé à la mémoire) :
 « Volés de chou oïr le droit ? »
 « Oïl , dist Mousés , par ma foit. »
 « Et vous , manniens ? » fait li baliv.
 « — Voirs bien , de par dame Diu
 Que il me doinst cuites aler. »
 Li baillius prist à conjurer
 Les eskievins por dire voir.
 « Si ferons-nous à no pooir ,
 Sire , font-il , molt volentiers. »
 Atant se prentent à consillier ,
 A ce conseil en sont alé ;
 Plus tost kil peurent sont retorué :
 « Sire , font-il , entendé-nous ;
 Par jugement nous vous disons
 Ke vous Mouset fait(es) r'avoir
 Son porchelet , car chou est drois ;
 Et commandés à Jakemon
 Qu'il li reuge (rende) tout sans tenchon (dispute),
 U la meschine li ramaint (lui ramène)
 Por faire son bon et son plain. »
 Li baillius li a commandé ,
 Et Jakes li a délivré
 Le porchelet tout erramment (vêtement),
 Et li baillius maintenant prent
 Par le loien le porchelet ,
 Et puis si a dit à Mouset :

« Amis, or ne vous en courrechies;
 Je vous rendrai en deniers (argent)
 Trente sols por le porchelet.
 Mangiés sera à grant reviel (repas)
 Des bons compaignons del païs. »
 Jakes s'en part tous esbahis,
 Qui demeure chous et wibos.
 Cho fu droit que le honte en ot;
 Car raisons ensaigne et droiture
 Que nus ne puet metre sa cure
 En mal faire ni en dire,
 Tousjors ne l'en soit siens li pire,
 Et ausi fist-il le mannier
 Qui en demoura cunquiet (conspué):
 Mais ne me chaut (peu m'importe), chou fu raisons.
 Et li baillius a tout semons (invité)
 Les escuiers et les puceles,
 Les chevaliers, les dames bieles;
 Si a fait mangier le porciel
 A grant joie et à reviel.
 Engerrans li clers, ki d'Oïsi
 A esté et nés et nori,
 Ne vaut ke tele aventure
 Fust ne périe, ne perdue,
 Si le nous a mis en escrit,
 Et vous anonce bien et dist
 C'onques ne vous prenge talens
 De faire honte à bone gens;
 Qui s'en garde il fait ke sages,
 Et Dius le nous meche en corage
 A faire bien, le mal laissier.
 Chi faut li roumans del mannier.

Foucart de Cambray.

Foucart *de Cambray* est encore un de ces trouvères du Cambésis qui vouèrent leur talent poétique à la plus grande gloire du beau sexe; maître Foucart composa un petit poème des plus curieux, et aujourd'hui des plus rares, mis au jour, avec quelque altération peut-être, par les presses de *Colard Mansion*, imprimeur à Bruges, vers 1475. On lit sur le frontispice : *Cy commence le traitté intitulé les Euvangiles des quenouilles faittes à l'onneur et exaucement des dames*. Le texte commence par ces mots : *Maines gens sont aujourd'hui qui alleguent et autorisent leurs parolles*. C'est un petit in-8° gothique de 21 feuillets, dont le verso du dernier se termine par *la conclusion de l'acteur*.

Née de la Rochelle, dans sa table des anonymes formant le 10^e volume de la *Bibliographie instructive* de Debure, et après lui, M. *Alex. Barbier*, dans son *Dictionnaire des Anonymes*, donnent à maître Foucquart de Cambray, comme collaborateurs dans cet ouvrage, maître *Antoine Duval* et *Jean d'Arras*, dit *Caron*. Cette allégation, après un mûr examen, paraît avoir été faite et reproduite assez légèrement. On conviendra tout d'abord qu'il n'est pas probable que trois poètes, de villes différentes, aient été obligés de se cotiser pour produire une œuvre aussi courte. Cette collaboration des auteurs n'avait lieu que pour les diverses branches de ces longs *romans de gestes* de quelques trente mille vers. Ensuite, lorsqu'on aura établi clairement ce que c'était que ce genre de livres connus sous le nom des *évangiles des quenouilles*, on sentira combien il est facile de redresser MM. *Née de la Rochelle* et *Barbier* dans ce petit égarement bibliographique.

Il existe plusieurs livres; tant imprimés que manuscrits, sous le titre que nous venons de citer, et cependant ce ne sont pas tous les mêmes (1). Ces sortes de re-

(1) Pour ne parler que des imprimés, on peut citer : 1^o *Livre des conneilles faites à l'honneur et exaucesment des dames, lesquelles traitent de plusieurs choses joyeuses, racontées par plusieurs dames assemblées pour feter durant six journées*. Lyon, Jean Ma-

cueils étaient fort en vogue au XIII^e siècle; M. de Marchangy, dans son *Tristan le voyageur*, n'a garde d'oublier d'en faire mention : dans les châteaux des grands seigneurs suzerains, dont les épouses avaient des dames d'honneur et de compagnie, on se réunissait le soir à la veillée; là, les dames les plus savantes et les plus spirituelles enseignaient à tous d'admirables recettes pour chaque maladie et encombre, voire même pour les peines secrètes du cœur : comme les discours de ces judicieuses matrones étaient aussi vrais que paroles d'évangile, et qu'elles les débitaient en filant, on appela ces précieuses sentences *les Evangiles des quenouilles*; et l'on doit convenir qu'il y a, dans ces miscellanées du moyen-

rechal, 1493, in-4^o goth. — 2^o *Le liure des connoilles*, pet. in-4^o de 27 f. compris le titre. Edition sans chiffres ni réclames, sans lieu ni date, imprimée en caractères gothiques dans le genre de ceux de Mart. Husz, de Lyon, avec des figures en bois. On lit au dernier feuillet : *Cy finissent les euangiles des Conoilles lesquelles traitent de plusieurs choses ioyeuses*. 3^o *Le Liure des Quenoilles*. . . . imprimé à Rouen, pour Raulin Gaultier, libraire demourant audit lieu. . . . à l'enseigne du fardel, pet. in-4^o gothique de 21 feuillets. — 4^o *Le livre des connoilles*, lequel traite de plusieurs choses joyeuses, in-4^o goth. (sans lieu ni date). On lit à la fin : *Cy finissent les évangiles d's cōnoilles*. — 5^o *Le livre des Quenouilles, ou les évangiles des femmes* (sans lieu ni date), petit in 8^o gothique de 32 folios. — 6^o *Idem*, sans date, in-16 goth. — Toutes ces éditions n'empêchent pas que ce livre ne soit d'une excessive rareté.

âge, des pensées et des maximes d'un grand sens et qui annoncent, de la part des dames qui les composaient, une connaissance profonde du cœur humain.

Chaque comté et presque toute châtellenie avait son *Évangile* des quenouilles, comme depuis chaque province eut son almanach et chaque diocèse son catéchisme. Il est donc possible que les deux collaborateurs qu'on a si généreusement donnés à Foucquart de Cambrai, aient aussi rimé quelque recueil de ce genre, mais il n'en est pas moins plus que vraisemblable que le trouvère cambrésien a versifié *seul* le livre des quenouilles en vogue de son tems parmi les nobles dames du Cambrésis, et qui paraît avoir servi de type pour les autres.

Lorsque les mœurs s'épurèrent un peu, au moins dans les formes extérieures, le livre des quenouilles passa du château à la petite propriété, sans beaucoup gagner sous le rapport moral; car, il faut bien le dire, notre susceptibilité du dix-neuvième siècle se regimberait fortement contre les expressions et les pensées contenues dans ce livre décoré du pieux titre d'*Évangile*. Jugeons-en par l'opinion qu'on en avait conservée même dans un tems où l'on s'effarouchait moins qu'aujourd'hui du cynisme des paroles. L'historien de Valenciennes, d'Oultreman, à l'occasion d'un propos plus que leste que Dupleix et d'autres écrivains mettent dans la bouche du comte Bau-
duin parlant à St.-Louis, dit que « c'est un conte qui

• peut bien estre renvoyé au livre des quenouilles. •
 Dreux du Radier, parlant des fols en titre d'office dans
 ses *Récitations historiques*, dit que « tout le talent de
 • M^e Guillaume, fou du roi Henri IV, était de savoir
 • par cœur et de citer à propos l'*Évangile des quenouil-*
 • *les* ; » et Dieu sait quelle liberté de langue on accor-

On ne connaît aucune autre production de maître
 Foucquart de Cambray que ce rare et bizarre poème qui
 fait l'objet des recherches de tous les amateurs, et dont
 la forme et le titre furent depuis appliqués à un ouvrage
 de piété de ce pays, intitulé : « La quenouille spirituelle,
 • ou dévote contemplation et méditation de la croix de
 • nostre sauveur et rédempteur Jésus-Crist que chas-
 • cune dévote femme pourra spéculer en filant sa que-
 • nouille spirituelle, faicte et composée par maître Jehan
 • de l'acu, chanoine de Lylle. » Petit in-8°, gothique,
 sans date ni lieu d'impression (1) — C'est un dialogue
 fort curieux, en stances de sept vers de huit syllabes,
 entre *Jésus-Christ* et la *Pucelle*, ou fille dévote, que le
 pieux chanoine de St.-Pierre de Lille composa d'abord

(1) Il en existe une édition sous le titre de *Quenolle spirituelle*,
 pet. in-8° goth. de 23 feuillets, fig. en bois, et une autre de même
 format, mais avec la souscription : *Paris, Guillaume Niverd*, go-
 thique.

en prose et qui fut mis en vers par *Gringore*, ainsi qu'on peut le présumer par un huitain acrostiche, intitulé *l'incitation* de l'auteur, dont les premières lettres de chaque vers étant réunies, donnent le nom de *Gringore*.



Geoffroy de Barale.

Geoffroy ou Godefroy de Barale, est un noble trouvère de la fin du XIII^e, ou du commencement du XIV^e siècle, qui descendait d'une très-ancienne famille du Cambrésis, puisque *Raoul de Barale* est cité dans une charte de Gérard, évêque de Cambrai, datée de l'an 1079, et que l'on voit *Jean de Barale* figurer avec son fils *Michel* surnommé *Bernard*, au fameux tournoi d'Anchin donné l'an 1096. Cette famille eut d'autres illustrations : *Ellebaud de Baralle* était grand Prévôt de Cambrai en 1147 ; et en 1240, *Watier de Barale* se qualifiait chevalier et sire de Salans et d'Ettechain. Cette maison portait pour écu : *d'or à la fasce d'azur chargée de trois étoiles*, ou selon d'autres, *de trois quintefeuilles d'or*.

Le village de Barale est situé à deux lieues et demie de Cambrai dans la direction d'Arras; il fait aujourd'hui partie du canton de Marquion (Pas-de-Calais); selon Baldéric (*Chronicon Cameracense et Atrebatense*) le roi Clovis y fonda un monastère en l'honneur de St.-George, qui fut béni par Saint Waast, premier apôtre chrétien dans nos contrées : les Normands détruisirent cette maison vers 884; il n'en reste aujourd'hui aucun vestige.

Il est vraisemblable que le seigneur-poète qui nous occupe est le même que *Godefroy de Barale*, chevalier, qui prenait la qualité de gouverneur d'Oisy en 1329, ainsi que Jean le Carpentier le mentionne dans son *Histoire de Cambray*, partie III, page 162, d'après une pièce tirée des archives d'Oisy, bourg dont relevait la terre de Barale, une des plus anciennes du Cambrésis. *Godefroy de Barale* épousa Jeanne de Grisperre, sœur de Watier de Grisperre, seigneur d'Eedeghem. Il prenait le titre de *Messire* dans ses chansons; on n'en connaît que deux de lui, conservées dans un manuscrit de la bibliothèque du Roi et citées par de La Borde dans son *Essai sur la musique*, tome II, page 162.

La première commence par ce vers :

« A nul homme n'avient.... »

La seconde est intitulée: *Chançonete por pedier*, titre que l'on pourrait traduire par ces mots : *Chanson pour obtenir*. Comme presque tous les couplets du tems tendaient toujours à demander et obtenir le don d'amoureuse merci, on ne voit que de reste quelle récompense le seigneur de Barale réclamait pour ses vers.



Girard de Cambray.

Le trouvère nommé par quelques écrivains *Girard de Cambrai*, ne devrait peut-être pas figurer dans cette liste, puisqu'aujourd'hui il paraît prouvé qu'il est d'origine picarde; mais il suffit qu'il ait été désigné plusieurs fois par son surnom cambrésien (1) pour qu'il ne soit point passé sous silence dans une notice où l'on cherche à éclaircir tous les titres plus ou moins embrouillés des anciens poètes du pays. D'ailleurs, ne serait-il pas pos-

(1) Voyez la note de la page 189 du roman de *Berte aus grans piés*, (Paris, Téchener, 1832, grand in-12) où il est dit que l'histoire de Rainfroi et d'Heudri se lit dans les *Enfances Charlemagne*, roman de *Girard de Cambrai*.

sible que ce trouvère nommé *Girard de Cambrai* par les uns et *Girard d'Amiens* par les autres, ait fait durant sa vie un si long séjour à Cambrai qu'il en ait retenu le surnom de cette ville ? Ceci n'est qu'un doute que nous soumettons à de plus habiles. Quoiqu'il en soit, *Girard* ou *Girars* se déclare lui-même né à Amiens au 14^e vers de son immense travail sur la *Vie de Charlemagne*, qu'on appelle aussi quelquefois le poème des *Enfances Charlemagne* :

« Par quoi *Girars d'Amiens* qui a commandement
 » D'une histoire traitier (traiter) se Diex la li conscut.... Etc.

Cet ouvrage, dans lequel le poète a eu la prétention de réunir toutes les traditions vraies et fausses relatives à Charlemagne, contient près de douze mille vers. Il continue le récit d'Adenès, auteur de *Berte aus grans piés*, et commence ainsi :

Cil cui (celui à qui) Diex a donné sens et entendement
 De savoir les grans biens fez anciennement
 Les doit sor (?) et monstrier à tous communement
 Pour ce que ceus qui sont douctrinez (instruits) povrement
 En puissent recovrer aucun amendement.
 Quar cil qui ot les fais des pseudomes souvent
 Les biens et les honneurs ou chescun bon cuer tent,
 S'il a en lui né bien, né sens, né nourrement (aliment),
 Il s'i doit demerir (rendre meilleur) et prendre avisement
 De miex faire qu'il n'a fet au commencement;
 Quar li exemple bel donnent embrasement

De Dieu et de ses Sains servir premièrement
Et de vivre en cest mont bien et souffisaument ;
Parquoi *Girars d'Amiens* etc.

Ce début annonce assez que *Girars* avait une haute idée de lui-même ; c'est parce qu'il croyait que Dieu lui avait donné *sens et entendement*, qu'il entreprit d'éclairer son siècle sur les hauts faits de Charlemagne ; comme on le voit, le poème composé par lui est en poésie *omiotéle*, c'est-à-dire, par couplets sur une même rime tant que cette rime peut fournir. La vie de Charlemagne est divisée en trois livres, dont voici les rubriques :

1. *Ci comence de Challemaine qui fu emperières de Rome.*

2. *Ci commence li secons livres du roy Challemaine, qui fu rois de France et empereres d'Allemagne :*

« De l'istoire le roy Challemaine ont parlé
» Mout de gens qui petit savoient la parté.... Etc. »

3. *Ci commence li derrains (dernier) livres du roy Challemaine, et y est sa fins :*

« Quant Charlemaine fu en France repairiez (retourné)
» D'Aspremont où il ot mout esté travelliés.... Etc. »

Enfin voici comment se termine ce long poème, à la fin duquel le trouvère picard ne montre pas moins d'outrecuidance qu'au commencement :

Et moi, Girars d'Amiens, qui toute l'ordenance
 Ai es croniques pris qui en font ramenbrance
 Par le commandement le frere au roy de France
 Le conte de Valois (1) ai pris cuer et plesance
 De recorder les fez Challon (?) qui connoissance
 Donnent as nobles cuers qui en Dieu ont fiance
 De venir à honor et d'avoir avissance ;
 Coment on conquiers Dieu par noble pourvéance
 C'est d'avoir sies (aide) en lui et si grant abondance
 De foy en J. C. qu'il n'i truiet défaillance
 En nul qui face ja de lui amer semblance.
 Par quoi je pri celui qui longis (souffrit) de la lance
 Feri sus en la croiz par la mesconnoissance
 Et qui mort volt soffrir pour nostre délivrance
 Qu'autresi vraiment que sa digne puissance
 Queurt en terre et en ciel et sa grant benigance "
 Veuille garder tous cens qui en lui ont créance
 Des mains as anemis et de leur acointance
 Si que fer ne puist à nului destourlance
 A ceulx qui ont en lui créance et espérance.

Ces vers paraîtront peut-être assez bien tournés, mais,

(1) Ce comte de Valois, par l'ordre duquel Girars composa ce poème, est Charles de Valois, frère de Philippe-le-Bel roi de France, et petit-fils de St.-Louis ; c'est par lui que la race des Valois monta sur le trône. La seconde femme de son père, Marie de Brabant, étant passionnée pour la poésie qu'elle cultivait elle-même avec succès, puisqu'elle aida son protégé *Li rois Aënès* dans sa composition de *Cléomadès*, il n'est pas extraordinaire que toute la cour de France ressentit alors un besoin de poésie qui paraissait le goût dominant de la reine. Charles de Valois mourut en 1325.

en général, selon l'opinion de M. Paulin Pâris, à l'obligeance duquel nous devons nos renseignemens sur Girars, ce trouvère manque de fonds et d'idées. Il se traîne lentement sur la même pensée pendant chacun de ses couplets, et il semble arriver au dernier vers péniblement et tout haletant : élève du trouvère brabançon *Li rois Adenès*, il n'a su en saisir que les défauts ; de plus, on peut lui faire un reproche plus sévère, il a cherché à s'approprier un des ouvrages de son maître, le roman de *Cléomadès*, dont on voit sous son nom, parmi les manuscrits de la bibliothèque du Roi, une leçon dans laquelle rien n'est changé que le nom des personnages. Ce plagiat effronté est un tort grave qui doit beaucoup nuire à la réputation du trouvère picardo-cambrésien ; on peut être poète médiocre, mais encore faut-il être honnête.



Guy de Cambray.

Trouvère peu connu : il n'a cependant pas échappé aux recherches de M. *Benoiston de Chateauneuf* qui le mentionne honorablement dans son *Essai sur la poésie et les poètes français, aux XII^e, XIII^e et XIV^e siècles*, Paris, 1815, in-8°, pages 117 et 118, ni à celles de M. de Roquefort qui le signale dans la *Biographie universelle*, I, 535, article du poète *Alexandre de Bernay*, l'un des collaborateurs, ou plutôt des prédécesseurs, du trouvère cambrésien dans le même travail.

Guy de Cambray est auteur du roman de *Josaphat*, sujet dont, suivant l'apparence, plusieurs trouvères du tems ont fait choix. De Roquefort donne à Chardry, poète anglo-normand, une vie de *Saint Josaphat*, qui

ne contient pas moins de 2900 vers. L'auteur y annonce à ses auditeurs qu'il désire les ramener à la vertu plus encore par l'exemple que par les préceptes ; il commence ensuite la vie de son Saint Josaphat et la termine en disant à l'assemblée que sans doute elle ne sera pas fâchée d'entendre la *Vie de Roland et d'Olivier*, plus amusante que celle qu'il vient de débiter : que pour lui il préfère le récit des batailles des douze pairs de France, à celui de l'éternelle passion de Jésus-Christ (1). C'est ainsi que beaucoup de pièces du moyen-âge, commencées fort pieusement, finissent d'une manière tout au moins profane. Il termine poliment par ces vers dans lesquels il se nomme :

Ici finist la bonne vie
De Josaphat le duz enfant,
A ceux qui furent escutant,
Mande Chardry saluz sans fin,
Et au soir et au matin.

Fauchet et *Massieu* attribuent encore à un autre trouvère nommé *Herbet*, un des traducteurs du *Dolopathos* vieux roman grec, une troisième *Vie de Josaphat*, poème plein de maximes politiques et d'instruction pour les rois. Nous ne savons pas si *Guy de Cambray* a emprunté

(1) M. l'abbé Delarue applique cette anecdote au même jongleur Chardry, alors qu'il racontait aux barons anglais la vie et les miracles du roi St.-Edmond. (Essais hist. sur les bardes, les jongleurs et les trouvères, t. 1, p. 153.)

quelque chose à ces auteurs, ou si lui-même leur a servi de modèle. Ce qu'il y a de certain, c'est lui qui nous apprend que cette *Vie de Barlaam et de Josaphat* a été composée originairement par St.-Jean Damascène et qu'elle fut rapportée en France par *Jean*, doyen de la cathédrale d'Arras (1).

Il a participé à un second ouvrage, au roman d'*Alexandre*, composé en vers alexandrins, auxquels, dit-on, le poème donna son nom; c'est l'œuvre de dix poètes qui y travaillèrent, non en commun, mais successivement, et qui le divisèrent en un grand nombre de *branches* ou parties, distinguées chacune par un titre particulier. Cette série d'hommes de lettres, s'escrimant sur le même sujet, était composée de *Lambert li Cors* (le court, le petit), de Chateaudun; *Alexandre de Bernay*, surnommé aussi *de Paris*; *Perrot de Saint-Cloot*, ou Pierre de St.-Cloud; *Thomas de Kent*, aidé lui-même dans sa partie par un écrivain du nom d'*Eustache*; *Jean li Nivelois*, que d'autres appellent *Jehan le Venelais*; *Jehan Brizebarre*; *Guy de Cambray*; *Simon de Boulogne*; *Jacques de Longuyon* et *Jehan de Motelec*. La plupart de ces poètes se succédaient les uns aux autres et continuaient l'histoire commencée en la prenant au point où le précédent rimeur l'avait laissée.

(1) *Bibliothèque du Roi*, n° 7595.

Les manuscrits du poème d'*Alexandre* et de ses suites sont nombreux à la bibliothèque royale ; la première partie est positivement faite en commun par Lambert-le-Court et Alexandre de Bernay ; les vers suivans en sont la preuve :

Vérité de l'histoire si com li roys la fiat,
Un cleis de Chastiaudun, Lambert li cors l'escrit,
Qui du latin la trait (traduit) et en romant la mist....
Alixandre nous dist que de Bernay fu nez,
Et de Paris refu ses sournoms appelez,
Qui ot les siens o les Lambert mellez.

C'est décidément la meilleure portion du poème ; elle contient des vers harmonieux et des allusions fines ; les descriptions sont animées, les récits naturels et parfois énergiques. Nous sommes forcés de dire que les autres parties, dans lesquelles figurent les vers de notre Cambrésien, n'ont garde d'avoir le même mérite ; le style manque souvent de force et de concision.

La seconde partie, sous le titre de : *Le Testament d'Alexandre*, est de Pierre de St.-Cloud ; la citation suivante ne nous permet pas d'en douter :

Largesce est enfermée sos une couverture,
Avarice a les clez qui moult affiche et jure,
Jamès n'en iert jetée tele iert l'enfermeture.
Perot de Saint Cloot trova en l'escripture
Que mavès (mauvais) est li arbres dont le fruit ne méure (ne
mûrit pas).

La troisième partie, sous le titre de : *Li Roumans de tote chevalerie*, ou la *Geste d'Alisandre*, est de Thomas de Kent et de *Meistre Eustace qui translate l'oeuvre*.

La *Vengeance d'Alexandre*, quatrième partie, est de Jehan li Nivelois ; et *Le Vœu du Paon*, qui contient trois branches distinctes, est de Jehan Brise-barre et de Jehan de Motelec, qui firent chacun plus de 3,000 vers. On ne sait pas positivement à quelles portions de cette curieuse collection le trouvère Guy de Cambray a mis la main, les renseignemens bien précis nous manquent à cet égard. Cependant, s'il faut en croire l'abbé De la Rue (1), qui a compulsé plusieurs copies du roman d'Alexandre en France et en Angleterre, Guy de Cambray aurait composé le même sujet que Jehan le Nivelais en d'autres termes, c'est-à-dire : *La Vengeance de la mort d'Alexandre*, partie de 1651 vers, qu'il dédia à un comte de Clermont et à Simon son frère. D'ailleurs, comme M. Van Praet l'a très judicieusement dit, il est impossible de mettre un ordre mathématique parmi les œuvres des poètes de l'*Alexandre*, parce que leurs copistes ont arbitrairement et sans goût comme sans raison, tantôt retranché, tantôt ajouté, et quelquefois transporté des morceaux d'une partie dans une autre. M. de Ste.-Croix a fait un examen critique des historiens d'Alexandre, nous aurions besoin qu'un critique habile vint se dévouer à débrouiller les vers confus de ses vieux romanciers.

(1) Essais hist. sur les Bardes, etc., t. 2, p. 347.

Ce qui reste prouvé, c'est que l'ouvrage entier est si considérable qu'il y a bien place pour les efforts de l'imaginative de dix poètes. Au reste, l'idée primitive de l'œuvre ne leur appartient pas ; elle est tirée de Quinte-Curce, de la vie d'Alexandre attribuée à Callisthène, et de l'*Alexandriade*, de Gaultier de Lille, poète latin du nord de la France. On pense bien que dans ces myriades de vers il n'est pas seulement question des faits et gestes d'Alexandre-le-Grand ; on y trouve un peu de tout, et principalement des allusions courtoises sur les événements des règnes des rois Philippe-Auguste et Louis VII. Les dix trouvères ont fait preuve de courage et de persévérance dans la continuation d'un sujet dont les premières parties furent enfantées vers l'an 1210 et les dernières plus d'un demi-siècle après, puisque Jehan Brisebarre mourut vers 1330. Les hommes du moyen-âge étaient lents et patients et mettaient le tems à tout ; ils composaient leurs épopées comme leurs cathédrales, en plusieurs siècles (1).

(1) Au commencement du XVI^e siècle, on publia un abrégé du Roman d'Alexandre, sous le titre de : *L'histoire du noble et très vaillant roy Alexandre-le-Grand, jadis roy et seigneur de tout le monde : et des grandes proësses qu'il a faittes en son temps, comme vous pourrez voir ci-après*. A Paris, par Nicolas Bonfons, (sans date), petit in-4^o de 44 feuillets, figures en bois, lettres rondes. — Réimprimé à Lyon (sans date), in-4^o goth. et ibidem, Olivier Arnoullet, 1552, in-4^o.

Hugues de Cambrai.

Hues ou *Hugues de Cambrai*, vivait un peu avant l'an 1300. C'était un poète satyrique et mordant dont le cœur tout français ne pouvait supporter le succès des armes de l'Angleterre sur le continent. Il composa un fabliau intitulé *la male honte* dont parle La Croix du Maine dans sa bibliothèque française. Suivant Fauchet et le comte de Caylus qui l'a mentionnée dans les Mémoires de l'Académie des Belles-lettres, c'est une satire, ou au moins une violente raillerie contre Henri III, roi d'Angleterre, qui, vers le milieu du XIII^e siècle, chercha vainement à recouvrer la Normandie et se vit obligé de céder au roi Saint Louis tout ce que ses prédécesseurs avaient possédé en France, excepté la partie de la Guienne qui se trouve au-delà de la Garonne.

Hugues de Cambrai n'est pas très-clair dans sa soi-disant satire ; Legrand d'Aussy, qui en a donné l'analyse, n'y trouve qu'une équivoque de mots assez pitoyable ; le fait est que la pièce est faible, obscure et peu intelligible. Elle contient 158 vers, se trouve à la bibliothèque du roi n° 7218 des manuscrits, et dans le tome 3, page 204, des *Fabliaux et contes* publiés par Barbazan et Méon, 1808, in-8°.

Le poète débute ainsi :

Hugues de Cambrai conte et dist ,
 Qui de ceste œuvre rime fist ,
 Qu'en l'éveschié de Cantorbile (Cantorbéry),
 Ot un Englès à une vile ,
 Riches hom estoit o grant force.
 La mort qui tout rien efforce ,
 Le prist un jor à son ostel.
 Partir devoit à son chastel
 Li rois qui d'Engleterre est sire,
 C'est la coutume de l'Empire.

.....

L'auteur fait figurer un anglais qui s'appelle *Honte* et qui envoie au roi une malle contenant la moitié de sa fortune ; toute la pièce roule sur un jeu de mots qui provient du nom du personnage principal réuni au mot *malle*, ce qui signifie aussi *mauvaise honte*. Le fabliau finit ainsi :

Sanz la male ot-il trop de honte ,
 Et chascun li croist et monte ;
 Mais ainz qui li anz fust passez
 Ot li rois de la honte amez.

Il ne faut pas confondre la *male honte* de Hugues de Cambrai avec le fabliau de *Honte et de Puterie*, composé par *Richard de l'Isle*, autre trouvère de nos contrées qui vivait dans le même siècle; ni avec un second poème de la *male honte*, contenant aussi 158 vers, et imprimé à la suite du premier dans les fabliaux de Méon. Il traite le même sujet, ne porte point de nom d'auteur et provient d'un manuscrit de St-Germain n° 1830 (1). C'est peut-être une autre leçon du fabliau de Hugues de Cambrai; du reste, elle ne vaut guères mieux.



(1) Dans ses *Essais historiques sur les Bardes, les Trouvères et les Jongleurs*, tome III, page 32, M. l'abbé De la Rue donne ce second fabliau de la *Male honte* au trouvère *Guillaume*, clerc de Normandie, auteur du roman du *Chevalier au bel escu*, du *Bestaiaire-divin*, du *Besant de Dieu*, du *Prêtre et Alison* et de *La fille à la bourgeois*.

Hugues d'Oisy.

Voici venir un grand seigneur trouvère ; c'est Hugues III, seigneur d'Oisy, issu d'une des plus anciennes et des plus puissantes familles du Cambrésis, et petit-fils du fondateur de l'antique abbaye de Vaucelles. Il était fils de *Simon*, seigneur d'Oisy et de Crèvecœur, châtelain de Cambrai, et d'*Ade* ou *Alix*, héritière de la vicomté de Meaux ; Hugues d'Oisy vécut à la fin du règne de Louis VII, dit *le Jeune*, et au commencement de celui de Philippe-Auguste. Après que son frère cadet eut été tué dans un combat, en 1164, contre Thierry d'Alsace comte de Flandre, il épousa, en premières noces, Gertrude de Flandre, fille du même comte, et se trouve mentionné avec elle dans plusieurs chartes, notamment dans une de l'abbaye de Marchiennes, datée de l'an 1171. Soit à cause de consanguinité, soit pour motif de stérilité, il y eut

séparation entre ces deux époux, et le châtelain de Cambrai épousa en secondes nœces Marguerite de Blois dont il n'obtint pas plus d'héritiers que de sa première femme. Il n'enfanta que des vers qui heureusement sont venus jusqu'à nous; doué d'un esprit vif et passablement narquois, Hugues d'Oisy s'occupa à rimer des chansons dans lesquelles on remarque une hardiesse et un mordant satyrique qui dénote tout l'à-plomb que pouvaient donner à l'auteur la richesse et la puissance. Il mourut jeune encore en l'année 1189.

Il nous reste deux chansons de Hugues d'Oisy; la première, contenue dans le n° 184 du supplément français des manuscrits de la bibliothèque du roi, et dans le manuscrit 7229, au folio 51, est intitulée : *Li tornois des dames Monseigneur Huon d'Oisy*; c'est une pièce véritablement curieuse, et digne de l'attention des érudits qui veulent étudier l'histoire des mœurs du moyen-âge aux véritables sources. Ce petit poème, plein d'intérêt, en dit plus sur les usages de la haute noblesse du tems que les plus gros livres. La scène se passe rigoureusement entre les années 1172 et 1188; nous la supposons vers 1180, époque de l'avènement de Philippe-Auguste au trône de France.

Il paraît que les dames Marguerite d'Oisy, femme de l'auteur, les comtesses de Champagne, de Crespi et de Clermont, la sénéchalle Yolent, la dame de Coucy, Adelaïde de Nanteuil, Alix d'Aiguillon, Mariseu de Juilly,

Alix de Montfort, Isabiau de Marly, et une foule d'autres, s'étaient réunies au château de Lagny, devant le coteau de Torcy, sur les bords fleuris de la Marne, pour un tournoi dameret, où elles désiraient juger par elles-mêmes, en combattant entr'elles, quels étaient les dangers véritables que couraient leurs amis de cœur toutes les fois qu'ils rompaient ainsi des lances en leur honneur. Cette idée est singulière et n'a pu germer que dans les têtes des femmes fortes du XII^e siècle. Le seigneur d'Oisy ne se gêne pas pour nommer les dames combattantes, pour rappeler leurs *cris* de famille et énumérer leurs charmes; sa chanson est une chronique fashionable du tems, qui nous donne l'état de la haute société à cette époque; et, ce qui a pu être une légère indiscretion, il y a six siècles et demi, sert aujourd'hui de renseignemens généalogiques et peut fournir des irrécusables titres de noblesse aux familles. Assurément les dames du tournoi de Lagny n'avaient pas prévu qu'une fantaisie féminine pourrait un jour servir à l'illustration de leurs descendants.

Nous avons pensé qu'une pièce d'un si haut intérêt méritait bien d'être publiée en entier; nous en donnons ci-après le texte que nous devons à l'obligeance de MM. Le Glay père et fils qui en possédaient une copie; nous l'avons accompagné de quelques courtes notes qui en appellent de plus étendues. Certes, cette pièce du XII^e siècle pourrait fournir l'occasion d'une dissertation philologique digne de tout l'intérêt de l'Académie des Ins-

criptions et belles-lettres : nous ne la donnons aujourd'hui qu'avec les explications indispensables, nous en ferons peut-être un jour l'objet d'une publication toute particulière. Dans le manuscrit de la bibliothèque du Roi, une musique notée accompagne le texte de ce petit poème, composé pour être chanté dans les réunions de châteaux.

Me Sire Huss d'Oisy.

En l'an que chevalier sont abaubi (décontenancés)
 Ke d'armes noient (rien) ne font li hardi,
 Lez damez tournoier vont à Laigni (1)
 Le tournoisement plévi (pour lequel on s'était engagé);
 La contesse de Crespi (2),

(1) *Lagny*, ancienne petite ville sur la Marne, à sept lieues de Paris et à quatre de Meaux; elle possédait une très-ancienne abbaye de St.-Furey, dont les comtes de Champagne Thibaut II et Thibaut IV furent les bienfaiteurs. Un château féodal décorait ce lieu; c'est sans doute près de son enceinte que se tint le *Tournoi des dames*, et pendant le règne de Thibaut III, comte de Meaux, père de Thibaut IV, trouvère champenois.

(2) La comtesse de Crespi ici citée pourrait bien être la comtesse *Eléonore*, qui, entrant en possession du château de Crespi, donna son château de Bouville et le parc y attenant pour fonder un monastère de filles sous la règle de Cîteaux. Le Parc de Bouville près Crespi en Valgis, prit le nom de *Parc-aux-dames* qu'il porte encore. La comtesse de Crespi y annexa des bois, des prés et d'autres dépendances; le pape approuva l'établissement du nouveau monastère par une bulle de 1210.

Et ma dame de Couci (1),
 Dient que savoir voudront
 Quel li coup sont
 Que pour eles font
 Leur ami.

Les damez par tout le mont
 Pourchacier (solliciter) font
 Quelez mentront (mèneront)
 Chascune od li (avec elles).
 Quant ès prez venuez sont,
 Armer se font,
 Assambler vont
 Devant Torchi (2).
 Yolenz de Cailli (3) vo

(1) La dame de Couci dont il est ici parlé, serait, en suivant la date présumée du Tournoi de Lagny (la fin du XII^e siècle), la femme d'Enguerrand III de Coucy, surnommé *le Grand*, qui bâtit la grosse tour de Coucy aujourd'hui encore debout, fit construire un hôtel à Paris, près de Saint-Jean-en-Grève, et rédigea la Coutume de Coucy. La cour des sires de Coucy, ainsi que celles de tous les hauts-barons, était composée à l'instar de la cour du roi. Sa devise était curieuse :

Je ne suis roi, ne prince, ne duc, ne comte aussey :
Je suis le sire de Coucy!

(2) *Torcy*, terre de la Brie, voisine de Lagny, sur un côteau près de la Marne, et où il existe un joli et ancien château. Cette terre est tombée dans la fameuse maison de Colbert.

(3) *Cailly*; on trouve plusieurs familles normandes de ce nom. Une terre de Cailly était à quatre lieues de Rouen sur la rivière de même nom; une autre placée sur l'Eure, n'était qu'à trois lieues de Louviers.

Vait premiers assamblar.
 Marguerite d'Oisy (1)
 Muet (court) à li pour joster.
 Amisse (2) au corz hardi
 Li vait (lui va) son fraim (frein) haper (saisir).

Quant Margerite se voit rouser (poursuivre)
Cambrai! crie (3), son fraim prent à tirer ;
 Ke deffendre le véist et meller,
 Quant Katherine au viz (visage) cler (frais)

(1) Marguerite d'Oisy dont il est ici question, est la seconde femme de messire Hugues III d'Oisy, auteur de cette chanson. Elle sortait de la maison de Blois et se trouvait veuve d'Othon, comte de Bourgogne Palatin. Après la mort de son second mari Hugues d'Oisy, arrivée en 1189, suivant les chroniques d'Anchin et de St.-Aubert, Marguerite de Blois épousa en troisième noces Gautier, seigneur d'Avesnes. Il ne faut pas s'étonner si une femme forte comme Marguerite, qui tint tête à trois puissans maris, figure aussi bien dans un tournois.

(2) *Amisse, Katherine, Ysabel, Yde, Yolant*, et autres, dont il est parlé dans le cours de la chanson, sont des noms de grandes dames, fort à la mode sans doute vers 1180, et qu'il suffisait de nommer par leurs noms de baptême pour que tout le monde aristocratique d'alors sût de qui il était question ; il nous serait fort difficile, aujourd'hui qu'il y a 650 ans que cette fête de dames eut lieu, de démêler à quelles nobles familles elles appartenaient.

(3) Marguerite d'Oisy devait avoir *Cambrai!* pour cri, parce que son époux était châtelain de Cambrai et que cette dignité se trouvait héréditairement dans sa famille. Les anciens barons criaient leur nom ou celui de leur principale seigneurie, dans les combats comme dans les tournois : c'était le mot de ralliement à la bannière, précaution utile lorsque tous les combattans étaient entièrement couverts de fer.

Se coumence à desrouler,
 Et passe-avant au crier.
 Ki dont la véist aler,
 Resnes tirer
 Et coupz donner
 Et départir (distribuer)
 Et grosses lances quasser (briser),
 Et ferz sonner
 Et détentir,
 Des hiaumes le capeler (la bombe des casques)
 Faire effondrer (enfoncer)
 Par grant air (*ira*, colère);
 Devers la cone (*queue*) vint
 Une rescousse (fracas) grant
 Ysabel ki férir
 Lez vait de maintenant.
 La senescausse (femme du *sénéchal*) ausi
 Nez vait mie (pas) espargnant.
 Une route (troupe) vint de là tout errant (soudain)
 Adeluy ki *Nantuel* (1) vait eriant
 Avoec la senescausse Yolent (2)
 Aeliz en vait devant

(1) La terre antique de Nanteuil, à quatre lieues de Senlis sur la route de Paris à Soissons, était jadis dans la maison des comtes de Ponthieu; à l'époque dont il est ici question, les seigneurs de Nanteuil devinrent seigneurs du donjon de Crépy.

(2) On ne sait s'il est ici question de la femme du *sénéchal* de France ou de celle du *sénéchal* de Champagne qui pouvait aussi se trouver à cette réunion. A cette époque, la charge de *sénéchal* de France appartenait à Thibaut I^{er}, comte de Blois, mort en 1191 et fut éteinte dans sa personne.

De Trie *Aguillon* (1) criant
 Moult vait bien les rems cherchant.
 La reine (2) sour (sur) Ferrant
 Vint pardevant,
 Férue la
 D'une masche (massue) en l'aubere (cotte de maille) blanc
 Sans contremanant (retard)
 Emmi le camp
 Portée l'a.
 Jehane la Gaigne vint atignant (avec irritation)
 Ke maint serjant
 Y amena.
 Isabiaux tout errant (toute prompte)
 Seur aelez descent (tombe sur elles)
 De Mouciaux la vaillant
 Ki la fiance (confiance) en prent :
 Seur un ronci (petit cheval) trotant
 L'enmena erraument (vitelement).
 La comtesse de Campaigne (Champagne) (3)
 Vint sur un cheval d'Espagne :
 Ne fist pas longue bergaigne (attente, suspense)
 A lor gent.
 Touz les encontre et atent,
 Mont si combat fièrement,

(1) *Aguillon*, maison ancienne.

(2) En mettant l'époque du tournoi des dames de Lagny à 1180, à l'avènement de Philippe-Auguste à la couronne, la reine (s'il n'est pas ici question seulement d'une reine de la fête), serait *Isabelle*, fille de Baudouin, comte de Hainaut.

(3) Femme de Henri II de Champagne; elle se nommait *Ermen-trude* de Namur.

Seur li forent plus de cent :
 Aeliz les mainz li tent ,
 Au fraim la prent
 Od (avec) sa compaigne.
 Aelis , *Monfort* (1) criant ,
 Qui la descent
 Comment k'il praigne (bien qu'elles s'en défende)
 Et li ostage Yolent (et de même la troupe d'Yolent)
 Mout boinement
 Ke de noient (rien)
 Ne si desdaigne.
 Ele n'est pas d'Alemaigne (Proverbe.)
 Ysabiauz que savon ;
 Vint poignant en la plaigne
 Ez lour fiert (frappe) a bandon
 Sovent crie l'ensaigne :
Atom (louange) *lour Chastillon* ! (2)
 Une route (troupe) vint de la alarron
 Amisse à la flourclose (à la sourdine) vait environ
 Et sa lance pecoia en blazon (frappa dans l'écu)
Lille (3) crie *or lom atom* !

(1) Un Amaury de Monfort était Connétable de France dans ces tems reculés.

(2) Aux tournois, les hérauts et poutsuivans d'armes eriaient le cri de leurs maîtres pour les faire reconnaître, et à ces cris ils ajoutaient souvent des éloges.

(3) Le cri de *Lille* ! avec les mots de louange qui l'accompagnent, appartenait au châtelain de cette ville ; or celui qui était revêtu de cette dignité de l'an 1177 à 1200, fut Jean qui épousa *Mehaut de Béthune*, dame de Pontruart, Meulebecke et Blaringhem.

Tost as frains (à toute bride) eles s'en vont ;

La contesse de Clermont (1)

A t'êrue d'un tronçon

Emmi le front

Qu'en un roion (fossé)

Couchiée l'a.

Climenceo fiert d'un baston

Et sans raison

Biairsart cria.

Toutes desconfites sont ,

Fuiant s'en vont

Nule del mont

Ni demora (n'y resta).

Quant *Bouloigne* rescria

Yde (2) au cors houvré (paré, orné, travaillé)

Première reconvra

Au trespas d'un fossé (au passage d'un fossé)

Contesse au frain prise a

Dex aie! (Dieu, aide!) a crié.

Mont fu granz li fereis (blessures) qui fu là.

(1) Il y a, tant en France que dans les Pays-Bas, environ 50 familles qui portent le nom de *Clermont*; la dame que l'on cite ici, vu son titre de comtesse peu commun vers 1180, ne peut être que l'épouse du comte Raoul de Clermont, mort Connétable de France, en 1191.

(2) Les familles qui criaient *Boulogne* ! sont celles de Trie, Peque-ny, Dolhaim, Saulieu et Miraumont; la belle *Yde au corps houvré* était d'une de ces maisons; nous la soupçonnons de la dernière (*Ménéstrier*, Origine des ornemens des armoiries, 1680, in-12, p. 209.)

Yaabiaus point (ponsee) de *Marli* (1) qui cria
 Dex, aie! mainst coup prist et donna;
 Une route vint de là,
 Gertrus qui *Merlou* cria (2),
 Parmi les gu's les chaça.
Agnès de Tricoc (3) va,
 Qui maint coup parmi les bras
 Le jour senti,
 Mainte lance pécois (ronpfit),
 Maint fraim tira,
 Maint coup donna
 Maint en féri.
Beatris cria *Poissy* (4)
 Il n'e a meilleur de li;
 Et joie point d'*Arsi* (5)

(1) On trouve un fils puiné de Mathieu I de Montmorency, connétable de France, vers 1180, qui portait le titre de sire de Marly.

(2) Ce *Merlou* ne serait-il pas *Merlieux*, près de Laon, en Laonnois?

(3) Il est ici question d'une dame de la maison de *Tricot*, vieux bourg du département de l'Oise, et de l'arrondissement de Clermont dont il n'est éloigné que de cinq lieues.

(4) Poissy, petite et ancienne ville à l'extrémité de la forêt de St.-Germain, où les premiers rois de France avaient un château et sans doute un châtelain qui avait *Poissy!* pour cri. Saint-Louis naquit, ou au moins fut baptisé à Poissy.

(5) Oudard d'Acy, d'Arsy, ou d'Achy, comparut en 1179 au palais de Foulques de Choiseul à Rheims, pour signer comme témoin d'une transaction.

Et muqt (se porte) contre Mariceu de Julli (1)
 Et fait la à terre verser,
 Puis commence seur li
Saint-Denise (2) à crier.

Trestout li panet (les blessés) i vint en courroi
Aelis de Roileiz (3) au corz fai?
 Climeunce point (pique, presse) devant li de *Bruai* (4)
Sezile (Cécile) vint tout à droit
 De compaignie à desroi (en désarroi),
 Et fiert *Ysabel d'Ausnai* (5),
 Qu'emmi les lor l'abatoit.
 Seur li venoit

(1) La terre de Juilly est située à quatre lieues et demie de Meaux dans le canton de Dammartin. En 1182, *Foucauld de St.-Denis* y bâtit une église et un cloître converti plus tard en abbaye et sous Louis XIII en un collège devenu fameux par ses principes d'ordre et les solides études qu'on y faisait. C'est la femme du fondateur de l'abbaye de Juilly qui figure dans le Tournoi de Lagny.

(2) *Saint Denis* était le cri des seigneurs de Juilly.

(3) *Alix de Roileiz* était sans doute de *Rouilly*, à trois lieues de Château-Thierry, canton de Condé-en-Brie sur la Marne.

(4) *Bruay*, terre des environs de Valenciennes sur l'Escaut. La maison de Bruai est fort ancienne; Rosel rapporte une épitaphe copiée dans l'église de Bouchain, d'un *Jean de Bruai* et de sa femme *Gillette*, inhumée en 1227; c'était peut-être l'héroïne du tournoi de Lagny.

(5) Trois terres du nom d'*Aunay* se trouvent dans les environs de Paris.

A grant exploit
 Bele Aclis,
 Qui *Garlandon* (1) rescroit.
 Agnès venoit
 Criant *Paris* (2).
 Ade de Parcain (3) les voit,
Biaumont crioit,
 Tost lor aloit
 Emmi les vis (visières).
 Agnès i vi

(1) Un Guillaume de Garlande avait comparu à Rheims en 1179, au palais de l'archevêque, pour signer une transaction comme témoin; le même est porté parmi les chevaliers inscrits en 1214 sur les rôles des anciens bans et arrière-bans, dressés sous Philippe-Auguste pour la bataille de Bouvines. (Traité du Ban et de l'arrière-ban par De la Roque, 1734, in-4°, p. 53.)

(2) Quelle est cette *Agnès* qui criait *Paris*? C'est ce que nous n'avons pu découvrir.

(3) Il y a plusieurs familles du nom de Beaumont; les principales sont les seigneurs de Beaumont-sur-Oise et ceux de Beaumont en Hainaut. C'est des premières qu'il est ici question. *Ade de Persan*, qui criait *Beaumont*, fort jeune alors, était femme de Hugues II, vicomte de Beaumont, seigneur de Persan et d'Offemont; de son nom elle était de la famille de Peiresc; veuve en 1223, elle fit une cession à l'abbaye de St.-Denis. Elle laissa deux filles, Beatrix et Marguerite. *Persan*, que le trouvère nomme *Parcain*, était une terre dans une belle situation, près de la rive droite de l'Oise, à neuf lieues de Paris. (*Trésor généalogique*, par Dom Caffiaux, 1777, in-4°, pages 707 et 708.)

Venir tost de *Cresson-Essart* (1).

Ysabiaus point (arrive) aussi,

Quist (sorti) de *Vile-Gaignart* (2);

Li tournois départi (fut dispersé),

Pour ce que trop fu tart.

Poi (pen) ai dit, si m'en repent, et conté;

Au demain tournoient ont crié.

De la proesse Yolent vous direi :

Tost a l'elme (casque) fermé (baissé la visière)

Sor Morel la brieve (la petite)

Prist l'escu eskequere (triangulaire)

Puceles fait arouter (conduire, accompagner)

Parmi les tres lances, porter

Lor a fait cent,

N'a pas trives (trêve) demandé.

Sans arouter

Vait por jouter

Droit à la gent.

Entorli (autour d'elle) ont flehuté et viélé (joué de la flûte

Si k'esgardé (escorté) (et de la vielle)

L'ont durement

Vencu a et oultré (mis hors de combat),

Tout de ça et de là.

Desous Torci el pré

Son pavillon dréça

(1) *Cresson-Essart*, dont il est ici parlé, doit être le même lieu que *Cressonsacq*, aujourd'hui commune de l'Oise, arrondissement et à cinq lieues de Clermont, canton de St.-Just-en-Chaussée.

(2) C'est aujourd'hui *Villegagnon*, du département de Seine-et-Marne, arrondissement et à quatre lieues de Provins, canton de Nan-gis.

Illuec (là) jut (jeu, plaisirs) s'a doné
 La nuit, quanques ele a (tant que la nuit dura).

La seconde chanson d'Huon d'Oisy est dirigée contre Quènes de Béthune à l'occasion de la croisade; il paraît que ce dernier seigneur, qui lui-même était un trouvère artésien, avait pris la croix et annoncé son départ par une ballade qui commençait ainsi :

« Ahi amors! com dure départie.... » (1)

Par une licence plus que poétique, le comte de Béthune, ou ne partit pas alors, ou revint sans avoir mené son vœu à bonne fin; Hugues d'Oisy, son frère en Apollon, ne le ménagea pas; il le relança vertement dans la chanson suivante, dont il nous manque les deux premiers vers :

.....

 Maugrez tous sainz et maugré Dieu ausi
 Revient Quenes, et mal soit-il vignans.
 Honni soit-il et ses prééchemans;
 Et honniz soit que de lui ne dit : fi!
 Quant Dex verra que ses besoinz ert grans,
 Il li faudra, car il li a failli.

(1) Nous donnerons cette chanson et d'autres de Quènes de Béthune dans nos *Trouvères Artésiens*.

Ne chantez mais, Quenes, je vous en pri ;
 Car vos chançons ne sont més avenanz.
 Or menrez vos hontuse vie ci ;
 Ne voulaistes por Dieu morir joians ,
 Or vous conte-on avec les récréanz.
 Si remaindrois , avec vo roi , failli.
 Jà dame Diex qui seur tout est puisanz ,
 Du Roi avant , et de vous n'ait merci.
 Tout fu Quenes preux , quant il s'en ala ,
 De sermoner et de gent préeschier ;
 Et quant uns seuz en remanoit deça ,
 Il li disoit et honte et reprouvier.
 Ore est venuz son lieu réconchier ,
 Et s'est plus ords que quant il s'en ala ;
 Bien puet sa croix garder et estoier (élever, montrer) :
 K'encor l'a-il tele k'il l'enporta.

En voyant le trait et l'énergie qui dominant dans cette
 pièce , on regrette que le reste des œuvres de ce trouvère
 n'ait pas été retrouvé (1).

Hugues d'Oisy avait quelque droit de tancer le croisé

(1) C'est bien à tort que cette chanson a été attribuée au poète
Gace brulé, dans un manuscrit provenant de la bibliothèque de
 Clairambaut, qui a été si malheureusement dispersée; elle est bien
 et d'ament acquise au châtelain de Cambrai, dont le nom se trouve
 en tête de la chanson dans les manuscrits 7222 et 184 du supplément,
 de la bibliothèque du Roi, et dans deux autres qui ont appartenu à
 MM. de Sainte-Palaye et de Noailles.

Quènes de Béthune, car il paraît qu'il fut son maître
en Apollon, selon ce qu'avoue l'élève lui-même à la fin
d'une de ses chansons :

Or vos ai dit des barons *ma semblance* :
Si lor poise de ceu que vos ai di,
Si s'en preignent à mon maistre d'Oisi
Qui m'a appris à chanter dès enfance.

Cette seconde chanson de Messire Hugues d'Oisy a été
publiée par M. De La Borde dans son *Essai sur la Mu-
sique* et en 1833, dans le *Romancéro françois* de M. Pau-
lin Paris, pages 103-104. C'est par suite d'une erreur
matérielle que le même Romancéro donne, page 189, à
Messire Hues d'Oisy, une troisième pièce qui appartient à
Messire Hues de la Ferté. *Cuique suum*.



Jacques de Cambrai.

Ce trouvère chansonnier cambrésien, que l'on nomme aussi quelquefois *Jacquemès*, est peu connu et ne le serait peut-être pas du tout sans le service rendu aux lettres par Jacques Bongars, conseiller et maître d'hôtel du roi Henri IV, qui rassembla une précieuse collection de manuscrits provenant des bibliothèques dispersées de Saint-Benoît-sur-Loire et de la cathédrale de Strasbourg, lors des guerres de religion. Dans toutes les tempêtes politiques, surtout lorsqu'il s'y mêlait quelque peu de guerre civile, les monumens historiques et littéraires ont éprouvé de rudes atteintes, trop heureux quand il se trouvait là des hommes éclairés comme Jacques Bongars pour sauver les débris du naufrage. Cet estimable collecteur eut le bonheur de réunir beaucoup de documens précieux qui passèrent après lui dans la biblio-

thèque publique de Berne : là, se trouvait jadis, sous le n° 389, un manuscrit de 276 feuillets extrêmement intéressant pour notre histoire littéraire, puisqu'il renfermait un recueil de chansons cambrésiennes, picardes et artésiennes, toutes du XIII^e siècle, et précédées de lignes de musique sur lesquelles on avait oublié de noter les airs. Ces chansonniers sont au nombre de *trente-et-un*; Jacques de Cambray se trouve là en fort bonne compagnie : on y remarque le châtelain de Coucy, le comte Thibaut de Champagne, les rois d'Angleterre et de Navarre, le duc de Brabant et autres rimeurs de très-bon lieu; et, parmi ceux dont l'origine se rapproche davantage de celle de Jacques de Cambray, on peut citer *Quènes* ou *Cuno de Béthune*, *Moniot*, *Audefroy-le-bastard*, et *Jean Carpentier*, d'Arras.

Ce recueil, le seul qui contint jadis, du moins à notre connaissance, quelque œuvre de Jacques de Cambray, a été décrit par *Sinner*, bibliothécaire de Berne, pages 64 et 65 de ses *Extraits de quelques poésies des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles*, Lausanne, Grasset, 1759, in-8° de 96 pages, honorablement cité par *M. Paulin Paris*, dans son délicieux *Romancéro français*, Paris, Téche-ner, 1833, grand in-12, p. 92.

Peu après la révolution française, lorsque Fouché était ministre de l'Intérieur, on eut besoin à Paris du manuscrit de Berne, n° 389; on le demanda aux autorités bernoises, et comme alors rien ne résistait au Gou-

vernement français, le manuscrit fut expédié pour Paris ; peu de jours après il fut volé sur le bureau du ministre et il disparut sans que jamais depuis on en ait entendu parler. Le manuscrit ne fut pourtant pas perdu pour tout le monde ; quant à la ville de Berne, elle reçut en indemnité du gouvernement français un exemplaire de l'Iconographie grecque et latine : elle dut encore remercier et se taire. Heureusement pour la science, M. De la Curne de Ste.-Palaye avait fait tirer une copie exacte de ce manuscrit. On la trouve aujourd'hui en deux volumes in-f°, à la bibliothèque du Roi, sous le n° 10557. C'est là que nous avons pu puiser ce qui nous reste des œuvres de Jacques de Cambay, et comme ce trouvère est peu ou n'est point connu, on nous excusera de donner en entier ses chansons qui ne sont imprimées nulle part.

CHANSONS D'AMOUR.

Jaiques de Cambay.

Amors et jolieteis
 Et ma dame a cui je sui
 Me fait muelz ameir c'atruï (mieux aimer qu'une autre)
 Et c'est teiltz mes cuers, et ma volenteis
 Ke tous tens veul, et désir
 Bien ameir et mal haïr.
 Ensi, ceuz enamoreis (ainsi, vous amoureux),
 Si très grant bien curteis (si vous cherchez le bonheur),

N'avanrait jamais ne lui
 Com moi, le son cuer eslui
 A ces greis obéir
 Et loialtez me fait, et ferait servir
 Douce dame, et dou merir (et de la récompense)
 Soit ensi com vos voreis.

Ce couplet peint un homme bien épris et entièrement dévoué à l'objet de sa passion ; voici maintenant une chanson en cinq couplets dans laquelle l'auteur se fait figurer lui-même comme donnant un coup de canif dans le contrat qui semblait le lier avec sa douce dame. Le premier couplet explique sa requête à une bergère, le second contient la résistance de la pastourelle, et les derniers rapportent le dénouement tel que le demandeur le désirait. On remarquera dans cette chanson, ou Jacques de Cambray ne prend que le titre de *Jongleur*, une foule de mots tout-à-fait usités encore aujourd'hui dans le patois du nord de la France.

Jaike de Cambray. — Li chans sire Kereticamba.

I.

Eier matin, delez un vert buisson,
 Trovai touse (fille) soule (seule) sans compaignon,
 Jone la vi (je la vis jeune), de m'amor li fis don.
 Se lui ai dit : — Damoiselle,
 Simple et saige, bone et bele,
 Dous cuers pleins d'envoiesure (d'amabilité),

Per vostre bone aventure ,
 Et per bone estraine vos présente
 M'amor et m'entente.
 Debonaire ,
 Sans retraire ,
 Bele houce
 Douce ,
 Je vos servirai tos tens ,
 Cuers debonnaire et frans
 Et plaisans.

II.

La bergière m'a tantost respondut :
 — Sire , vos don ne prise pas un festut
 Raleis vos en , ke pouc vos ait valut
 Vostre longue triboudaine (litanie , kirielle , chanson ,
 Une autre amor me demeine complainte)
 Je n'auroie de vous cure (soucis) ;
 Robins est en la pasture (prairie)
 Cui je seux amie
 Aleis arrière
 K'il ne vous fiert (frappe)
 C'est folie ,
 Musardie ,
 C'est outrage , n'ai-je pais loeit (approuvé , consenti)
 Robins est fel et *gringnus* (fort et bougon)
 Se poreis estre férus (frappé)
 Et batus.

III.

Quant j'ai véu ke , per mon bial proier ,
 Ne me porai de li muels acointier ,
 Tout maintenant la getai sor l'erbier
 En milieu de la préelle ,

Si li levai la gonelle (robe, en anglais *gown*)
 Et après la foureure
 Contremont, vers la senture (ceinture)
 Et elle s'escrie :
 « — Robins, ave (aide) !
 » Car pran ta massue ! »
 Je li proie,
 Ke soit coie (tranquille)
 Dont s'acoixe (s'apaise) noxe (nuisance, dommage) ne fist plus.
 Se menaismes nos solais
 Sor l'erbete et sor les glais (glayeuls, joncs)
 Brais-à-brais (bras-dessus-dessous).

IV.

Riant, juant, somes andui assis
 Lez le buisson ki iert (était) vers et foillis
 Et vos Robin, ki vint tout esmaris (ému)
 Trainant sa massuete ;
 Escrie à la bergerette :
 — Di vai ! t'ait-il atouchie ?
 Ne fait point de velonnie
 Je t'en vengeroie.
 — Robin, ne doute ;
 C'ancor y seux toute
 Ne t'esmaie (ne t'esmeut) paie le juleir
 K'il m'ait apris à tumeir (à faire le moulinet, mettre la tête en
 Et je li ai fait dancier bas)
 Et bailleir (sauter).

V.

Et dist Robins : — Onkes mal n'i pensai ;
 Mais or me di coment l'apellerai ?
 Je respondi ke Jaiket de Cambrai
 M'apelle l'om, per Saint Peire.



I.

ॐ

⑧

D'amors, dame, et de loiaul amie
Saurai d'amer la joie et lou solais (soulagement),

II.

Hé! cuers hautains, plus ke jerfaus (oiseau de proie) sor bixe
Fais por haïr orguel, et vilains gais, [autre oiseau]
Dame, ke es de bel acoent (accès) aprise
A vos montroi (montrer) ne me refuseis pais (pas).
Et, si je fau (manque) jolis cuers a mercit
Trestuit li bien me seront defaillit
Si eirt (sera, *erit*) por moi de la mort en porchais.

III.

Ne morai pas, maix la mort m'iert près mise
Cor i penseis, belle, ensi com je fais
Elais dolans, ou est or convoitisse?
Lai (là) où je veul, ke lai n'est-elle pais!
Cor covoities, belle, je vos empri,
Moi a amer et amors autresi (semblablement)
Ou je dirai: Deus! *de si haut, si bais.* (Proverbe.)

IV.

Cil est moult haut, ki joie ait entreprise
De bone amor; maix ceu ne di-je pais:
Ke fort eur ne soit por moi remise
S'ensi défaut, trop iert pensis, et mais (triste),
Car à premier, dame, quant je vos vi
Mes cuers, por vos, de moi se départi
Or lou gairdeis, je m'en voix, vos le lais.

V.

Je lairai donc, dame, en la votre franchise;
Foi et dousour, o cuers ki remainrais

Tu fus jai (jadis) miens, soies en son service
 Se ne le fais, à tous jors trait m'ais.
 Et non porcant, il ne tient fors c'ali
 Siens est ségur (sûrement) ai amors ai plevi
 Ke en mon cors jamais ne revaurais.

CHANSONS DÉVOTES.

Les trois chansons suivantes sont des espèces de *Sirventes*, ou *Servantois*, ou, pour mieux dire, des actes de service et d'honneur adressés à la Vierge Marie; Jacques de Cambrai n'y semble pas avoir perdu l'habitude de ses termes d'amour et se ressent encore de son métier de poète profane; à cette époque, on changeait peu de ton, et c'est à peine si on se servait de mots décens pour les sujets les plus grands et les plus respectables. Les titres des couplets qui suivent indiquent sans doute des airs connus de l'époque sur lesquels on pouvait les chanter.

Jacques de Cambrai, ou chant Loaus amors et désirés de joie.

1.

Grant talent ai k'a chanteir me retraie
 Si me covient, per chanteir, esjoir
 Loiaul amor, droiturière et vraie
 Me fait ameir de cuer et obéir
 A la millor ke nuls hom puist veir
 Hé, franche riens (reine)! ki aveis signorie

Là sus el ciel, soies de ma partie,
Quant en dous pairs (parties) me conveurait partir.

II.

Dame poissans (puissante), ceu m'ocist et esmaie;
K'en pechiet maing (je reste), et si n'en puis issir,
Maix li grans biens de vos, mes mals apaie;
Por ceu, vos veul honoreir et servir.
Il ne m'en puet, se grans biens non venir,
Car ki a vos ait s'amor otroieie
En dous leus puet demoneir (mener) bone vie,
Si (ici) et en ciel, pou après le morir.

III.

Hé! très dous cuers! se mercis me délaie;
Je ne saurai ou aleir, ne foïr (fuir)
Et c'il vos plaist, douce dame, ke j'aie
La vostre amor, rien ne me puet nuisir (nuire),
Doneis la moi, s'il vos vient à plaisir,
Ou atrement joie n'iert defaillie
Dame, mercit, à jointes mains, vos prie,
Por celi Deu (Dieu, *Deus*) ki de vos volt nasquir.

Jaikes de Cambrai, ou chant *Tu mi desirs*, intitulé dans
un autre recueil de Ste.-Palaye : *Tuit mi desirs et tuit
mi grief tormant*.

I.

Kant je plus pense a comencier chanson
Et plus me plaist celle où j'ai mon cuer mis;
K'ains de millor (meilleur) n'oi parleir nuls hon

Ki s'onorait, en honor et en pris.
 Seroit moneis, el grant jor del jués (jugement)
 Et qui ne l'ait, Deus, si Marains fut neis,
 Ke, sans mercit, seroit mors et dampneis.

II.

Dame ki pués (qui pouvez), et ki doit, per raison
 Estre por nos, et proier ke tes fils
 Per sa pitié nos faire vrai pardon
 Car autrement ne doit estre requis
 Or le fai dont, franche dame gentil,
 Si voirement k'en tes beneois leis (flancs bénis)
 Fu li vrais Deus concéus et porteis.

III.

Sire, ki es, et vrais Deus, et vrais hons,
 Et ki, por nos, fus en la croix occis,
 Quant tu, por nos, donais si riche don
 Com ton saint cors, ki tant est de haut prix,
 Bien nos puet estre otroiés Paradis
 Car tu vals muels (tu vauls mieux) ke Paradis aisseis (beaucoup)
 Hé! veuillez dont ke il nos soit doncis.

Nous terminerons cet article par la piècesuivante, qui
 est toute mystique et qui montre que nul sujet n'était
 exclu du chant des trouvères.

Jaihes de Cambrai, ou chant de l'Unicorne.

I.

Haute dame, com rose et lis
 Ont surmonté toute color,

Et ke li blans prent resplandor
 Ou vermoil k'est en li espris,
 Tout ausi prist li souverains rois
 Colour dedens le lis cortois
 En patience, et per amor
 Et soffri mort, ou fust croixiet (crucifié)
 Por vancre (vaincre) le vilain péchiet.

II.

Dame, si tu portais la flor
 De ton peire, ki est tes (ton, *tuus*) fils,
 Il ne m'en doit pas estre pis,
 Quant tu ais sormontoit valor.
 Cil qui tous biens ait enbraisiés (renferme toutes les perfections)
 Vint en ton cors per amistiés
 Por moi, s'en dois avoir merci
 Et conforteir (consolation), ceu est tes drois
 Por eil ne pendi Deus en croix.

III.

Bien ait son cuer d'amerous prix,
 C'il ki son cors livre à dolor
 On le tenroit or à folor (à mensonge, folie)
 Mais tuit (tout) fuis siens a noient mis
 Se ne fust cil ki fut en croix
 En enfer, o les Abeiois (Albigéois)
 Alaist chascuns, sens nul retor
 Ainçor nos seroit reprochié
 Quant li mal fait seront jugié.

IV.

Cil ki est appellais David
 Et compairais à pellican,

Adroit ait a nom Habraham
 Et tous biens est en ses brais (bras) mis (renferme tous les biens
 Li doux fenis sens compaignon en lui-même).
 Li doux aignial (agneau), et li fiere hom
 Nos abovrait tons de son sang
 Humiliteis nos ot besoing,
 Mas la fierteit forment resoing.

V.

Dame, tu es ave (aide) presan,
 Et Eva fut nos anemis;
 Tn es porte de Paradis,
 Et c'es li boissons Moysen (buisson ardent).
 Jhérémie entrais a tesmoing
 Cinq mil ans et noef cens de loing.
 Davant vos et après Adam;
 Dist ke, aincor vanroit (viendrait) li homs
 Ki nos metroit hors de pixon (nous délivrerait du purgatoire).

Jehan du Pin.

Jehan du Pin , ou *Dupain* selon M. de Roquefort , moine de la riche et antique abbaye de Vaucelles , de l'ordre de Clteaux , fondée en 1132 sur les bords du Haut-Escaut , peut être considéré , quoique né loin du Cambrésis , comme un des plus fameux trouvères de cette province , par le long séjour qu'il y fit et les travaux auxquels il s'y livra.

Si nous l'en croyons lui-même , il vit le jour dans le Bourbonnais , en 1302 :

Je suis rude et mal cortois ;
Si je dis mal pardonnez-moi ,
Je foyz par bonne intencion ;
Si n'ay pas langue de françois ,

De la duché de Bourbonnoys
Fust mon lieu et ma nation.

La Croix du Maine, et d'autres après lui, donnent à Jehan du Pin, une foule de mérites qu'on pourrait lui contester; ils en font un profond théologien, un savant médecin, un ingénieux naturaliste, un orateur distingué et un grand poète : ce n'est que sous ce dernier titre que nous avons à l'examiner aujourd'hui, mais il n'est pas inutile de dire en passant que le modeste religieux de Vaucelles avait lui-même une beaucoup moins haute idée de son savoir, et avouait ingénûment qu'il était sans lettres et sans érudition; voici comment il s'exprime naïvement à la fin d'un de ses ouvrages :

Se j'ai point dit ici folle
Nul ne m'en doit en mal reprendre,
Car je ne sçay mot de Cleigie :
Donc j'ay fait par mélancolie
Des faits ce que j'ai veu entreprendre;
Selon mon sens et mon usage,
Fis ces proverbes en mon langage
Sans patron et sans exemplaire.

Puis il ajoute :

Je ne suis clerc, ne usager,
Ne ne sçay latin, ne ébriez.

Il paraît difficile d'établir comment un religieux, qui ne savait ni le latin, ni l'hébreu, pouvait, au XIV^e siè-

cle, être théologien et médecin. On se consolera aisément de cette absence de haute érudition, puisque c'est évidemment la raison qui fit écrire Du Pin en langue vulgaire et qui nous a procuré un monument de plus du vieux langage et de l'ancienne poésie de nos contrées.

Du Pin quitta de bonne heure le Bourbonnais, et vint faire profession à l'abbaye de Vaucelles; on ignore la cause qui l'amena dans le Cambrésis. Ce fut en 1324, et à l'âge de 22 ans qu'il se mit à composer des vers; il consacra à cette occupation seize années de sa vie: la dernière fut employée à rassembler ses vers en un corps d'ouvrage dont il donne lui-même la date au commencement et à la fin de cette partie de son livre qui est en prose. Il dit en débutant: « En l'an l'incarnation Jésus-Christ mil trois cent quarante, que pape Benedic » (Benoit XII) qui fust de l'ordre de cisteaux estoit pape » de Romme et Loys de Bavières se disoit empereur, et » tenoit grant partie de l'empire, oultre le vouloir du » pape; et lors estoit messire Phelippe de Valois, roy de » France, qui avoit guerre de long-temps au roy d'Angleterre.... si entrepris à compiler un livre révélé » par manière de vision, par exemples de congnoistre le » monde et les condicions des personnes qui par le temps » d'ores (d'aujourd'hui) habitent sur la terre, et *amender la vie* de ceulx qui verront et entendront. » Il ajoute peu après qu'il commença *son songe en l'eege de trente-sept ans*, et à la fin, que lorsqu'il *s'éveilla*, c'est-à-dire qu'il acheva son œuvre, il *se trouva en l'eege de trente-*

huit ans, sus le terme de l'incarnacion mil trois cent et quarante.

On a donné beaucoup de qualités à Jehan Du Pin ; peu de biographes néanmoins lui ont rendu la justice de le citer comme philosophe : c'est cependant là un mérite que quiconque a médité ses vers ne saurait lui dénier. En effet, l'auteur s'élève souvent dans ses ouvrages à de hautes considérations philosophiques ; il prêche la réforme et flagelle du fouet de la satire les hommes vicieux de son tems quelque élevé que soit le rang où la fortune les a placés. Sa poésie est franche dans son allure et naturelle dans son expression ; elle respire cette hardiesse de pensées et de mots qu'on trouve dans presque tous les récits antérieurs à l'invention de l'imprimerie, alors que les livres n'étaient composés que pour le plaisir des auteurs mêmes et pour être communiqués seulement à un petit nombre d'amis ou de commensaux.

Dans ses vers, le moine de Vaucelles rappelle quelques événemens arrivés de son tems ; il était né à la fin du règne de Philippe-le-Bel, il avait vu passer rapidement Louis X, Philippe V et Charles IV ; c'est ce qui lui fait dire :

« Je vy en moins de quatorze ans
» Quatre roys en France régner,

» Grans et fors, ce ne veuil céler,
 » Tous forent morts en peu de temps. »

La découverte de l'imprimerie a fait passer jusqu'à nous le principal ouvrage de Du Pin. Il porte le titre allégorique suivant : *Le livre de bonne vie, qui est appelé Mandevie*, par Jehan Du Pin, imprimé à Chambéry, par Antoine Neyret, 1485, petit in-f° goth. (1) de 125 pages.

Ce livre eut alors un grand succès puisqu'il subit peu après une réimpression sous ce titre plus développé : *Le champ vertueux de bonne vie, appelée mandevie, ou les mélancholies sur les conditions de ce monde, composées par Jehan Du Pin, l'an 1340, divisées en sept parties écrites en prose avec une huictiesme en vers, appelée la somme de la vision Jehan Dupin*, imprimé à Paris, Michel Le-noir (sans date, mais évidemment vers 1520), in-4° goth. de 142 feuillets à longues lignes.

Cette édition a cela de remarquable qu'elle reproduit, à la fin du volume, trente-deux vers qui ne sont point de Du Pin, mort longtems auparavant, et dont voici les premiers et les derniers :

(1) Le n° 1824 du catalogue de Gaignat indique le titre et le format ainsi qu'il suit : « Le beau livre de Mandevie, appelé Bonnevie, » contenant plusieurs beaux enseignemens moraux, et composé tant » en prose qu'en ryme françoise, par Jehan Dupin. » Imprimé à Chambéry en Savoie, en 1485, in-4° goth.

Cy finé en forme iolie
 Le beau liure de Mandevie.

 Imprimé tout par bonne voye
 Dedans Chambery en Sauoye
 Par ung dit Anthoine Neyret
 Ce moys de may tant verderet
 Lan courant mil et quatre cens
 Quatre vings et v se bien sens
 Dont loae soit le tout puissant
 Et la douce mère. AMEN.

Ces vers, composés exprès pour l'édition de Chambéry, sont déplacés à la fin de celle de Michel Lenoir, de Paris; mais, à cette époque surtout, les imprimeurs faisaient les réimpressions mécaniquement et sans les soins et l'érudition qu'on devrait toujours apporter dans les compositions typographiques.

Ce volume est le premier ouvrage connu en France, où la prose et la poésie se trouvent réunies; il est vrai de dire qu'il est divisé en deux parties dont l'une n'est guères que la traduction de l'autre en vers. La première, celle en prose, est partagée en sept livres; c'est le récit d'un songe pendant lequel l'auteur parcourt toutes les conditions de la vie sociale, guidé par un chevalier nommé *Mandevie* (1) qui lui apparaît pendant son sommeil.

La seconde partie, qui forme le huitième livre, roule

(1) Le mot *Mandevie* vient d'*amender sa vie*, se corriger, se convertir, vivre mieux.

à peu près sur le même sujet ; l'auteur, toujours sous le voile allégorique d'un songe, critique, moralise et satyrise tous les états ; c'est comme un sommaire des sept autres livres, c'est *la somme de la vision Jehan Dupin*, comme l'indique si bien le titre qui vient d'être cité. Ce poème est lui-même divisé en 40 chapitres, que Duverdier, dans sa bibliothèque française, désigne comme *ordonnez par rubriques*, c'est-à-dire, divisés par articles ou strophes, qui commencent par des lettres rouges, enluminées par le *rubricateur*.

Ce traité, à la fois satyrique et moral, est des plus curieux comme peinture piquante des mœurs du tems ; l'auteur y passe en revue, avec une rare liberté, toutes les professions profanes et sacrées ; il donne aux hommes qui occupent les unes et les autres, des conseils sur la manière dont ils devraient vivre : quelquefois il trace des peintures d'états qui ont été justes, jusqu'à des tems non loin de nous. Voici, par exemple, ce qu'il dit des avocats, qu'il nomme *clercs de loix* :

Clercs ont la langue envenimée,
De faulce parole fardée ;
Avarice leur est à dextre ;
Robes ont d'envie herminée,
Housse d'ypocrisie fourrée,
Chapeau de paresse en la teste ;
Leurs maisons sont d'yre parées,
D'orgueil et de deuil fondées ;
De luxure font leur digeste ;
Loyaulté, droieture est faillie,

Car tout le sens de cette vie
Est transporté en faulceté.

Si on ne savait que l'auteur de ces vers acerbes et mélancoliques est un modeste religieux, vivant séparé du monde, ne le prendrait-on pas pour un plaideur ruiné par la chicane ? Mais Du Pin ne craint pas de parcourir, avec cette même intempérance de langue, toutes les positions, depuis le prince jusqu'au simple artisan, et toujours il se montre censeur impitoyable. Il proteste toujours contre toute idée de partialité et d'exagération dont on pourrait l'accuser ; il assure qu'il ne frappe que l'injustice, la déloyauté et le vice, et qu'il est plein de respect pour ceux qui suivent sans s'écarter la ligne de leur devoir.

Le moine de Vaucelles ne se gêne guères pour dévoiler les méfaits du clergé de cette époque reculée ; il tonne contre les prêtres, et surtout contre les juges ecclésiastiques, les membres des officialités ; il trace un portrait peu flatteur des chanoines et des moines, sans épargner les disciples de St.-Benoît et de St.-Bernard (qu'il désigne sous le titre de *moines noirs* et de *moines blancs* ; aux chartreux il se contente de dire qu'ils

Ne sont bons à rien que pour eux :
.....
C'est une gent moult ressolue :
Chascun mange seul son pain.
Bel service font soir et main (matin)
Peu est leur règle cogneüe.

La critique du poète s'élève jusqu'aux abbés, évêques et cardinaux qu'il accuse hautement de luxe, de simonie, d'avarice et d'autres crimes plus répréhensibles encore. Il faut l'avouer, si les couleurs ne sont pas trop chargées, nous n'avons qu'une faible idée du relâchement des mœurs des membres du haut clergé, durant le moyen-âge. L'auteur termine en leur proposant pour modèle la vie des apôtres et des chrétiens de la primitive église : enfin, dans son ardeur de remontrance, il va jusqu'à se mêler de donner une leçon au Saint Père. Il explique la manière dont le pape peut pécher, comme homme, quoiqu'il soit infallible à la tête de l'église. Il est assez curieux de voir un moine traiter cette question avec une telle franchise, et en vers :

Le pape pécher ne pourroit
Comme Saint Père ; ce seroit
A c'état (son état) imperfection ;
Mais comme hom cil (lui) pecheroit ,
Ainsi qu'autre cheoir pourroit
Par aucune temptation....
Le Pape doit souvent penser
Pour nous en vertus avancer ;
Il est Dieu souverain en terre ;
De prier Dieu ne se doit lasser
Tous prestres en sainteté passer,
S'autrement fait, je dys qu'il erre.

On s'étonnera peu sans doute que les deux éditions d'un poème aussi piquant soient devenues aujourd'hui d'une excessive rareté. Depuis les ventes célèbres de

Gaignat et du duc de la Vallière, il n'en a pas paru dans le commerce (1).

Le second ouvrage de Jehan Du Pin a peut-être plus d'intérêt encore ; s'il a fait preuve d'une grande connaissance du cœur humain dans son livre du *Champ vertueux de bonne vie*, il n'est pas resté en arrière sous le rapport des aperçus fins et satyriques, dans son poème de l'*Évangile des femmes*. C'est une ironie continue et amère contre les dames, écrite en vers alexandrins que l'on appelait alors *vers de longue ligne* ; on s'attendrait peu à trouver une pareille matière traitée si pertinemment par un moine de Vaucelles, mais Du Pin a voulu après avoir fait la leçon aux hommes de tous les états, donner, dans un traité à part, des conseils et des coups de patte au beau sexe. Il a jugé la plus belle moitié du genre humain digne d'être chantée en vers héroïques de douze syllabes.

Ce poème se trouve conservé dans les manuscrits de la bibliothèque du Roi, cotés n^{os} 7218, 7595, 7615, ancien fonds, et dans le n^o 2 de l'église de Paris ; il n'avait jamais été imprimé jusqu'à ce que M. *Achille Jubinal* eut l'idée de l'insérer dans un fort joli volume intitulé *Jon-*

(1) *Jean Taffin* dit le *Vieux*, né à Tournai, en 1528, a composé une pâle et pitoyable imitation de ce livre, sous le titre de : *Traité de l'amendement de vie*, Genève, 1621, in-12. — Traduit en flamand par J. Crucius, ministre de Harlem, Amst. 1628, in-12. Il n'a guères d'autre rapport avec l'original que celui du titre.

gleurs et Trouvères, ou choix de saluts, épîtres, rêveries et autres pièces légères des XIII^e et XIV^e siècle, Paris, Mercklein, 1835, in-8°, pages 26-33. Malheureusement cet ouvrage, imprimé à trop petit nombre, n'a pas été aussi répandu qu'il le méritait : c'est ce qui nous encourage à insérer ici l'*Evangile des femmes*, qui est encore restée une pièce fort peu connue quoique bien digne de l'être. On verra que ce poème forme une espèce de complément, dans un genre un peu plus plaisant, au livre de *Mandevie* :

L'EVANGILE AS FAMES.

L'Euvangile des femmes vous weil cy recorder,
Moult grant prouffit y a qui le veut escouter.
Cent jors de hors pardon s'y porroist conquister :
Marie de Compiègne le conquist oultre mer.

L'Euvangile des femmes si est et bonne et digne ;
Femme ne pense mal, ne nonne, ne béguine,
Ne que fait le renart qui happe la geline,
Si com le raconte Marie de Compiègne (1).

Quiconques velt mener pure et saintisme vie,
Fames aint et les croie et du tout s'i s'ie,
Car par eles sera s'ame saintefie,
Ausi certains en soit com cho qui est n'est mie.

(1) Ce passage tendrait à éclaircir un point littéraire controversé, savoir : la patrie de Marie de France, qui parle dans ses fables du renard et de la poule ici cités. Selon Jehan Dupin, elle serait de Compiègne, et non de Bretagne, ni de Flandre.

Lor consaus (conseils) est tant dous, et tant vrai et tant piex,
 Qui bien les croit, acertes, plus li est douz que miex (miel)
 Mères sont par pitié, gent traient de perieix,
 Aussi com je di voir lor aît Dame Diex.

Onques cil bien m'ama qui les fames n'ot chier;
 Lor vertuz et lor grâces font à esmerveillier;
 Quar on les puet aussi reprendre er chastoier (corriger),
 Que l'on porroit la mer d'un tamis espuisier.

Leur conseil est cortois et tant voir et tant fin,
 Que autant font acroire comme font jacin.
 Conseilliez-vous à femme, au soir et au matin,
 Si serez tot certains de faire male fin.

Femme convoite avoir, plus que miel ne fait ourse,
 Tant vos amera femme com arez bien en bourse,
 Et quant elle saura qu'elle sera escousse (vide)
 Aussi la pavez prendre comme un lièvre à l'acourse.

Ce que femme a en lui à poinne le acet nulz,
 Car c'est uns biens emblez qu'à poines est sceuz,
 Com li or enterrez ou soubz la cendre fus;
 Qui plus s'y asséure c'est li plus tost perdux.

Se uns homme a à femme parlement ou raison,
 L'en ne doit ja cuider qu'il y ait se bien non;
 De quanques elles dient bien croire les doit-on,
 Tout aussi com le chat quant il monte au bacon (lard).

Se vous veez a femme mener joieuse feste,
 Soiez aussi seur contre toute tempeste,
 Com un qui couchiez iert par dessous lez la beste,
 Qui point devers la queue et blandist comme teste.

Femme fait volentiers, ce semble, son povoir,
 Afin qu'on ne la puisse par engin decevoir,

Si a envis fait chose où il n'ait grant savoir,
Com renart prent geline quant il la veult avoir.

Quiconques trueve en fame discretion ne bien,
Dont sache sanz doutance ce n'est mie du sien;
Mès ele se fet sage, humble et de douz maintien,
Por couvertement (à voix basse) dire : « Donz amis, ça revien. »

Savoir talent (désir) de femme et comment se scet feindre,
Ce ne puet bouche dire, cuer penser ne atteindre;
Quant el scet une chose si la puet-on esteindre,
Aussi com on porroit un vert drap en blanc teindre.

Oiez comme est aaise, et comme a bonne vie,
Hom qui se fie en fame quant ele le chastie;
Humble est comme brebis, comme lyon hardie,
Bien doit estre apelée : « J'ai à non faus-s'i-fie! »

Hom qui fame a en cuer, comment auroit mésaise,
C'est une médecine qui toz les maus apaise;
L'en i puet aussi estre asséur et aaise
Comme plain poing d'estoupes en une ardant fornaise.

Quoi c'on die de fame, c'est une grant merveille :
De bien fère et de dire chascun jor s'apareille,
Et ausi sagemennt se pourvoit et conseille
Com fet li papeillons qui s'art à la chandaille.

Douce chose est de femme et en diz et en fais,
Ne sont pas riottenses (querelleuses), n'ont mie trop de plais;
Quant sont esmeues, on les metroit en paix
Aussi tost com li juges feroit pour les mauvais.

S'a mult biens en femme souvent et d'onesté :
Sages sont et honnestes, et pleines de honté;
On peut tout aussi bien garder leur amitié
Com on porrait garder un glaçon en esté.

J'ay mult chieres les femmes pour les biens que j'y voy ;
Elles ont pour moy fait tant que louer m'en doy.
De tout que hom médient, tout aussi bien les croy
Com celuy qui cent foiz m'auroit menti sa foy.

Qui conseil veult avoir et seur et certain ,
A femme le voit querre , ne l'aura pas en vain.
Leur conseil est tant douz et au soir et au main
Jà homs n'iert honniz se femme n'y met la main.

Qui a fiance en femme ce n'est mie merveille ,
Car en bien faire et dire , chascune s'appareille,
Et aussi coye se taist de ce qu'on lui conseille
Com cil qui va tirant le ven et la corbeille.

Mult a de bien en fame , mais il est trop repus ,
Car à mult grandes peines le puet percevoir nus ;
Lor fiance resamble la maison Dédalus :
Quant l'en est enz (dedans) entrez, si n'en fet issir nus (nul).

Sur toute riens est femme de muable talent (désir) ;
Par nature veult faire tout quanqu'on leur défend.
Un pense, autre dit ; or veust, or s'en repent ;
En son propos se tient comme le cochet au vent.

N'est plus droiz ne neson que des fames mesdie :
Sages sont et senées, plaines de courtoisie ,
Et quoi c'om die d'eles, fols est qui ne s'i fie
Tant com paistres au leu qui sa beste a mengie.

Seur toute rien doit-on partout fame honorer ;
Fermes sont et estables , et bien sevent celer ;
De chose c'om leur die ne se covient douter
Nient plus que s'on estoit en un panier en mer.

Les granz biens à la fame ne puet percevoir nus ,
Ce n'est pas bien apers (*apertus*, visible), ainçois est maus repus ;

Humble samble com cendre là ou gist ardanz fus (feu),
Qui plus s'i asséure, c'est li plus tost perdus.

Hom quise fie en fame, bien a el cor la rage,
Sa pais et son preu het (hait), et s'aime son damage;
Quar com plus li samble humble et tremeteuse (tremblante) et sage,
Adonc la croi autans comme chat au frès frommage.

Je vois trois biens en femme qui sont bien à louer;
Simples sont et senées, il n'y a que blamer:
Tout fait bon et seur contre elles converser
Com un hom tout nu en feu ardent aler.

Feme est comme goupille (renard) preste adies à déchoivre (trouper)
Autretant puet dz cols comme une ourse rechoivre,
De la mort Jhesucrist chieus qui l'aiment desoivre;
Del' dyable est plus tant pir com est venins de poivre.

Feme ensaigne tot dis et norist et adrece,
Par li va on à Diu, car chou est li adrece,
Ensi com longement poissons en sequereche (sécheresse)
Puet vivre sans iaue; l'i envoit Dex léece (joie, lyesse)!

Femme est la gentil chose que Dieu fist à s'ymage;
Ses yeux vers et rians, et de gentil corsage,
Les membres bien formés, et aussi le visage.
.....(Lacune dans le manuscrit.)

.....
Requerre sa merci et souvent la prier,
De corps et de chatei du tout s'y affier,
Car ele seit touz malz faire et biens oublier.

Compagnie de fame est mult sainte et honeste;
Nus n'i porroit souffrir mesaise ne moleste.
Si seur fet entre eles mener et geu et feste
Comme sanz gouvernail, en mer, par grant tempeste.

C'est merveille de fame c'onques tele ne fu,
De bien sêre et de dire a toz jors l'arc tendu;
Diseteurs de conseils sont par els secorn,
Autant comme oiselet quant sont pris à le glu.

Qui bien avise en femme et ses faiz et ses diz,
Com elle acet aidier à trestouz ses amis,
Ne sera ja tant folz qu'il n'ait tost apris
Que quiconque croit femme devient povre et chétiz.

Qui le sien met en femme bons loyer en agra.
De bras l'acolera, de bouche lui rira,
Courtoisement et bel tout ses bons li dira;
Jusqu'à tant l'ait plumé ainsi le honira.

Mult fait femme à amer son sens et sa mesure,
Moult est bonne à garder l'amour tant com il dure;
Femme quant el fait bien c'est reson et droiture,
Ce s'elle est pute et fole ce n'est que sa nature.

Convers de Cantimpré (1), je di bien et tesmoingne :
Pésiblement vivez, n'est mestier (il n'est danger) c'on vous poingne.
Mestre Ysabiaus i est, quanques puet du nez froingne,
Dont n'i a si hardie qui forment nel résoingne.

Ces vers, Jehans Durpain, uns moines de Vaucelles,
A fait mult soutilment; les rimes en sont bèles.

(1) *Cantimpré* était une abbaye aux portes de Cambrai, fondée, en 1180 environ, par Hugues d'Oisy, châtelain de Cambrai, trouvère distingué dont nous avons parlé plus haut. On appela ce monastère *Cantimpré* (*Cantipratum*), parce que le bienheureux Jean, son premier abbé, avait coutume de chanter les psaumes dans le pré où il était bâti.

Priez por lui, béguines, vielles et jovenceles,
Que par vous sera s'ame portée en deux fisselles (paniers) (1).

Explicit l'Evangile as fames.

Tout est satyrique dans cette pièce; le dernier vers de chaque quatrain contient presque toujours une contre-vérité pleine d'une ironie fine et mordante. L'auteur, tout moine qu'il était, avoue franchement avoir eu souvent à faire aux femmes par le vers : *Elles ont pour moy fait tant que louer m'en doy*, et Dieu sait comme il s'en acquitte ! Il termine enfin par un dernier trait en engageant les Béguines, les vieilles et les jeunes, à prier pour lui.

Jehan du Pin mourut dans la seconde moitié du XIV^e siècle, au milieu de ses co-religieux et dans l'abbaye de Vaucelles. C'est le cas de relever ici une erreur qui s'est glissée dans les anciennes biographies et qui a été renouvelée et recopiée trop exactement par les plus nouvelles. La Croix du Maine, l'abbé Goujet, le savant Weiss lui-même, font mourir Jean du Pin à Liège, en 1372, et le font enterrer dans le couvent des Guillelmites de cette ville, où, disent-ils, *on lit son épitaphe*. Voici ce qui a pu

(1) Le manuscrit de la bibliothèque du Roi n° 7615 donne la variante qui suit des deux derniers vers du poème :

» Femmes, priez por lui, dames et damoiselles,
» Et par vous soit s'ame mise entre deux foisselles. »

donner lieu à cette erreur, sans cesse perpétuée, et qu'il est tems de réparer.

Jean de Mandeville, chevalier anglais, né à St.-Alban dans la Grande-Bretagne, la même année que Du Pin voyait le jour dans le Bourbonnais, passa 34 années de sa vie à voyager dans les trois parties du monde connu ; la relation de ses courses fut imprimée en plusieurs langues et entr'autres pour la première fois en français sous le titre suivant : *Le Livre appelé Mandeville, faict et composé par M. Jehan Mandeville, et parle de la terre de promission et de plusieurs autres isles de mer, etc.* Lyon, Barth. Bayer, 1480, in-f^o.

Or, après avoir tant couru le monde, ce fut à Liège que le chevalier anglais fit son dernier voyage ; il expira dans cette ville le 17 novembre 1372, et fut enterré dans l'église des Guillelmites. On y lisait une pompeuse épitaphe en l'honneur de l'auteur du *Livre appelé Mandeville* (1). Les premiers historiens qui remarquèrent ce

(1) Voici l'épitaphe de Mandeville qu'on voyait aux Guillelmites de Liège ; nous demandons s'il est possible, quand on l'a lue, de l'attribuer le moins du monde à Jehan Du Pin :

- « Hoc jacet in tumulo, cui totus patria vivo
- » Orbis erat, totum quem peragrasse ferunt.
- » Anglus Equesque fuit, nunc ille Britannus Ulysses
- » Dicatur, Graio clarus Ulysses magis.
- » Moribus, ingenio, candore et sanguine clarus,
- » Et verò cultor Religionis erat.

fait confondirent cette œuvre avec *Le Livre de bonne vie*, qui est appelé *Mandevie*, et dès lors on consacra le principe que Jehan Dupin son auteur était allé mourir à Liège en 1372. Tous les bibliographes sans distinction ont répété cette erreur.

Ce n'est donc pas à Liège, mais dans les ruines de Vauzelles, près Cambrai, qu'il faut aller chercher les cendres du moine-poète du XIV^e siècle; c'est là qu'il a dû mourir, c'est là qu'est son tombeau!

» Nomen si quæras, est *Mandevil*, Indus, Arabsque

» Sat notum dicet finibus esse suis. »

(*Illustrium epitaphiorum et præclarissimarum totius Europæ civitatum flores*, per Pet. And. Canonherium. Duaci, B. Bellefusi, 1636, in-8°, pag. 131.)



Jehan le Tartier.

Sire Jehan le Tartier était prieur de l'abbaye de Cantimpré, près Cambrai. Ami du célèbre Froissart qui passa près de lui les dernières années de sa vie dans son abbaye, il est regardé comme l'ayant imité dans la composition de quelques *lais*. Soit que l'exemple de Froissart, qui écrivait ses chroniques, entraîna aussi le prieur, Jehan le Tartier se mit à composer en langue vulgaire une généalogie de plusieurs rois de France et de leurs descendants; une série de faits curieux sur le règne de Philippe-le-Bel; des détails sur les Flamands; sur le siège de la ville de Lille; sur l'origine des divisions et guerres entre la France, l'Angleterre et la Flandre. Cette production semble faite à dessein pour servir d'introduction à la chronique de Froissart, dont elle se rapproche beaucoup par le style et le langage.

Les œuvres de Jehan le Tartier n'ont jamais été imprimées ; les manuscrits en sont même fort rares ; une copie authentique jointe aux chroniques de Froissart, a été possédée par l'abbé *Favier*, bibliothécaire de St.-Pierre de Lille, et fut vendue, en 1765, sous le n° 5564, pour la somme de 440 fr. (2 vol. grand in-f° en maroquin noir). M. *A. Buchon*, laborieux éditeur de la Collection des chroniques nationales, a jusqu'ici cherché vainement à se procurer une copie de l'introduction de Jehan le Tartier pour joindre à son édition complète des Chroniques de Froissart ; espérons qu'un heureux hasard viendra bientôt le favoriser pour faire jouir le monde savant de cette œuvre inconnue du prieur de Cantimpré.

Mars de Cambray.

(Voyez ALARS DE CAMBRAY.)

Martin le Béguins.

Ce trouvère du XIII^e siècle, dont le nom annonce le défaut de prononciation qui lui était ordinaire, porte aussi un prénom dont la popularité dans ces contrées, et surtout à Cambrai, est, comme on le voit, de toute ancienneté (1). Martin le Beguins paraît s'être livré exclusivement à la composition de chansons, que, tout porte

(1) Le nom de *Martin* à Cambrai est aussi populaire que celui de *Jehan* à Nivelles; dans l'une et dans l'autre de ces deux villes il existait, de toute antiquité, un personnage grotesque en bronze, qui répétait les heures à l'horloge, et qu'on montrait aux étrangers comme une des curiosités de ces deux cités. Aussi, *Jehan* de Nivelles et *Martin* de Cambrai étaient-ils jadis les personnages les plus connus de la contrée. Tous deux ont donné lieu à des contes fabuleux et à des traditions vulgaires qui ont encore quelques racines dans le pays.

à le croire , il ne chantait pas lui-même. Il ne nous est resté aucun détail sur sa personne. Le n° 2719 du catalogue de la Vallière contenait une chanson de ce trouvère, qui se trouvait au milieu de celles du roi de Navarre, du duc de Brabant (Henri III), de Charles d'Anjou, de Blondel, ami de Richard Cœur-de-Lion, de Raoul de Soissons et de Guillaume de Béthune.

Un intérêt particulier qui doit s'attacher à cette chanson du trouvère Cambrésien, et à celles qui y sont annexées, c'est que les premières strophes de chacune d'elles sont notées en musique. M. De la Borde n'a pas manqué de signaler ces monumens intéressans de notre histoire musicale dans son Essai sur la musique.

On connaît encore quatre autres chansons de Martin le Beguins consignées dans un précieux manuscrit qui repose à la bibliothèque de Vatican; on s'étonnerait à bon droit de voir les œuvres légères d'un poète de Cambrai reléguées aussi loin, et logées jusques sur les tablettes sacrées du Saint Père, si l'on ne savait que la reine Christine de Suède légua à ce vaste dépôt la curieuse collection de manuscrits qu'elle avait fait rassembler à grands frais en France, en Italie, dans les Pays-Bas et sur les principaux points de l'Europe. C'est à cette circonstance fortuite que le chansonnier Cambrésien doit l'honneur de figurer aujourd'hui dans la bibliothèque du Pape.

Ces quatre chansons, qu'un heureux hasard peut faire

découvrir en France, commencent par les vers suivans :

La première :

Bonne aventure ait ma dame.

La seconde :

Loians amours, bone de fine.

La troisième :

Loians désirs et pensée jolie.

Et la quatrième :

Pour demeurer en amour, etc.



Raoul de Cambray.

Plusieurs des écrivains qui ont écrit sur les productions romanes, par une erreur bien excusable lorsqu'on parle sur des œuvres mal intitulées, et que l'on n'a pu analyser à fond, erreur que nous avons partagée nous-mêmes dans nos précédentes éditions, ont pris et cité le nom d'un poème pour celui d'un poète, et ont ainsi élevé au rang des trouvères *Raoul de Cambray* qui n'est que le titre d'une œuvre anonyme, que du reste l'on peut supposer, sans trop de présomption, le fruit d'une muse cambrésienne. Il est tems cependant de remettre chaque chose en son lieu, et de rendre à la vérité son empire : Cambrai d'ailleurs ne perdra pas au change, si on lui enlève un poète, on lui restitue un héros.

Passant désormais sous silence ceux qui ont été con-

duits à citer *Raoul de Cambray* comme trouvère, nous arriverons de suite aux écrivains qui en parlent comme héros de roman. Le troubadour Arnaud d'Entrevènes le mentionne comme un des plus fameux romans du XIII^e siècle; il aurait pu faire reculer sa célébrité de cent ans encore sans se compromettre; ceci prouve du reste que sa réputation, devenue populaire, avait, comme l'on voit, franchi la Loire et s'y était longtemps maintenue, car un autre troubadour, Folquet de Romans, en met aussi la citation dans la bouche de ses acteurs : « Vous avez, ô »
 « dame, mon cœur que je vous laisse, à condition de ne »
 « jamais le reprendre; que mieux ne prit à *Raoul de* »
 « *Cambray*, etc. » Le savant Raynouard a récemment cité avec honneur ce roman dans le tome II du *Choix des poésies originales des Troubadours*, pages 297 et 311.

Le roman de *Raoul de Cambray* est d'une haute antiquité; selon l'opinion de M. Paulin Paris, c'est l'une des plus anciennes compositions de la langue d'oïl, et l'on peut sans crainte la faire remonter même au commencement du XII^e siècle. On n'a aucune espèce de donnée sur le poète qui a pu enfanter cette brillante épopée, composée d'environ 6,000 vers de dix syllabes, et écrite comme la plupart des chansons de geste en tirades de vers omiotelentes et en assonances. On ne connaît qu'un seul manuscrit de ce roman; c'est celui de la bibliothèque du Roi, inscrit sous le n° 8201.

L'action est bien antérieure à la date de la composi-

tion du poème, puisqu'elle se passe sous le règne de Louis IV d'Outremer; l'auteur désigne un évêque de Cambrai, sous le nom de *Régnier*, ce qui n'est qu'une fiction de poète. Toute l'épopée roule sur l'histoire du Cambrésis, de l'Artois et de la Picardie. On y voit que Raoul, comte de Cambrai vers 940, fils de Taillefer de Cambrai, ayant incendié l'abbaye d'Origny en Vermandois (1), événement qui tient de la place dans le poème (2), se prend de dispute avec Bernier de Ribemont (3), son écuyer; ce qui donne lieu à un épisode qui offre quelque réminiscence de celui de la querelle d'Agamem-

(1) Origny-Ste.-Benotte, bourg de l'arrondissement de St.-Quentin, est situé sur l'Oise, entre Guise et Ribemont; il tire son nom de sa patronne Ste.-Benotte, qui passe pour y avoir subi le martyr en 302. Une abbaye de bénédictines y fut fondée vers 850.

(2) L'incendie de l'abbaye d'Origny, épisode du roman de *Raoul de Cambray*, parut en 1834, avec une traduction et des notes par M. Ed. Le Glay, élève de l'école des Chartes, dans *la Jeune et vieille France*, et en 1835, dans les *Mémoires de la Société d'Emulation de Cambrai*, années 1832-33, pages 145-178.

(3) Ribemont est un bourg de Vermandois, jadis siège d'un châtelain puissant dont plusieurs terres voisines relevaient. Plusieurs seigneurs de ce nom furent célèbres dans les croisades; ils descendaient de Bernier de Ribemont que l'histoire donne comme un fils naturel d'Eilbert, et d'une converse d'Homblières, qui, depuis devint, dit-on, abbesse d'Origny-Ste.-Benotte. Bernier, suivant l'histoire, se fit moine en 948 et devint premier abbé régulier d'Homblières. (*Mémoires pour servir à l'histoire du Vermandois*, par Colliette, Cambrai, 1771, in-4°, t. 1, p. 295.)

non et d'Achille, dans l'Iliade. L'écuier finit par tuer Raoul dans un combat près de St.-Quentin ; il demande pardon à Dieu de ce meurtre et fait plusieurs pèlerinages pour l'expier. Gerin d'Arras, oncle de Raoul, après plusieurs refus, consent enfin à donner à Bernier pour épouse la belle Beatrix sa fille. Mais un jour qu'il revenait avec son gendre de St.-Jacques de Compostelle, en passant sur le champ de mort de Raoul, Gerin se trouve exalté par le souvenir de la perte de son neveu, il frappe Bernier d'un coup d'étrier et lui brise la tête.

Cette brillante épopée est pleine de poésie et de charme : tous les détails d'intérieur y sont d'une naïveté piquante et surtout d'une vérité bien remarquable ; l'auteur pousse même sa franchise jusqu'à appeler chaque chose par son nom et sans aucune circonlocution : la civilisation n'avait pas encore appris aux écrivains à dire plus dans ce qu'ils laissaient supposer que dans ce qu'ils énonçaient littéralement. On trouvera en outre dans ce poème une foule d'événemens dont le tems avait entièrement effacé les traces, ou dont il ne nous restait que des récits imparfaits et confus.

Le roman de *Raoul de Cambray*, retrouvé par M. Paulin Paris, copié et traduit par M. Edouard Le Glay, avocat et élève de l'école des Chartes, paraît en ce moment, par ses soins, à Paris, chez Téchenet, en 2 vol. grand in-12 ; il est précédé de l'analyse de tout le poème et accompagné de notes historiques et philologiques et de la traduction littérale des épisodes les plus remarqua-

bles. Ce travail, fait consciencieusement par un jeune homme érudit et capable, nous dispense d'entrer dans de plus grands détails sur un monument littéraire que chacun voudra posséder en entier : nous nous bornerons ici à donner les premiers et les derniers vers du poème de Raoul, pour en offrir un avant-goût aux lecteurs.

Voici la première strophe :

I.

Oiez chançon de joie et de bandor !
Oit avés auquant et li plusor :
Echantet vus ont cil autre jogleor
Chançon nouvelle, mais il laissent la flor
Del grant barnaige qui tant ot de valor :
C'est de Raoul ; de Cambrai tint l'onor :
Taillefer fu clamés par sa fieror.
Cis ot I. fil qui fu bon poigneor ;
Raoul ot non, molt par avoit vigor,
As fils Herbert fist maint pesant estor,
Mais Bernecous l'ocit puis à dolor.

DERNIÈRE STROPHE.

Grans fu l'assaut par verté le vus di :
Bien se deffent d'Arras li sor Géri.
Ruent il pierres et maint cailloux faitis
Ens el fosset, assés en abati ;
Et Juliens si c'escrie à hau cris :
Laiassés l'assaut pour le cor St.-Félis !
Et li nuis vint con n'il pot plus véir.
Quant il fu nuis, par verté le vus di,
Li sor Géri de la cité issi

Sor son cheval, si ala en escit,
 Mais on ne set certes que il devint :
 Hermites fu ainsis con;ai oit,
 Et Henriés ot Arras la for cit
 Et si fu Sires de Artois je vus dis
 Et Julliens r'ala à Saint Quentin,
 Puis fu il cuens de Sain Gile autresis.
 D'or an avant faut la chançon ici :
 Beneois soit cis qui l'a vus a dit,
 Et vus ausis qui l'avés ci oit.

Explicit.

On voit par cette fin qu'après le meurtre de Bernier
 par le vieux comte Géri d'Arras, Julien, fils aîné de Bernier,
 mit le siège devant la capitale de l'Artois et ravagea
 le pays ; le rancuneux Géri ou Gérin se sauva à cheval ;
 l'auteur présume qu'il se fit ermite : la cité d'Arras resta
 à Henry. Julien retourna à St.-Quentin et devint comte
 de Saint-Gille.

Rogeret de Cambray.

Rogeret de Cambray, que Claude Fauchet (1) appelle *Roger*, et De La Borde *Rogerin*, fut un trouvère florissant vers l'an 1250. Ses poésies ne se composent que de chansons d'amour, bien vives, bien chaleureuses et telles qu'on ne les supposerait pas sorties de la tête d'un homme du Nord. Elles sont conservées parmi les manuscrits de la bibliothèque du Roi.

Le poète Rogeret joignait à son talent de versificateur celui de musicien. A la fois trouvère et ménestrel, il accompagnait ses chants en jouant de la vielle, instrument

(1) Dans son *Recueil de l'origine de la langue et poésie françoises, ryme et romans; plus, les noms et sommaires des œuvres de 127 poètes françois vivants avant l'an 1300*. Paris, Patisson, 1581, in-4°.

fort en vogue au XIII^e siècle. Ce fait nous est confirmé par ce vers d'une de ses ballades :

« Por li (pour lui) faz sonner ma vièle. »

Dans les manuscrits du marquis de Paulmy (aujourd'hui déposés à la bibliothèque de l'Arsenal) et dans ceux du savant La Curne de Sainte-Palaye, et de Clairambaut, on a trouvé une chanson de Rogerin de Cambray qui commence ainsi :

Nouvele amour qui si m'agré.

Il n'y a pas grande variété de pensées dans les vers qu'on cite de Roger; il roule constamment dans le même cercle d'idées; il répète sans cesse qu'il ne saurait chanter autre chose que les louanges de sa dame, toute ingrate qu'elle est. C'est le refrain de la plupart de ses chansons (1).

(1) M. bl. Bib. mas. cot. 43. (Tableau historique des gens de lettres, par l'abbé De Longchamps. Paris, 1770, t. VI, p. 276-277.)

Roix de Cambray.

Roix de Cambray vivait en l'an 1300; ce trouvère fut assez fécond; il a composé une foule de petits poèmes, d'un esprit passablement mordant, parmi lesquels on remarque une *Satire contre les ordres monastiques*, qu'on trouve dans les manuscrits de la bibliothèque du Roi, n° 7218, et qui commence par ces deux vers :

Si le Roix de Cambrai veut
Le siècle si bon comme il fust.
.....

Quoiqu'assez virulente, cette pièce est moins forte que celle du même tems connue sous le titre de : *Complainte de Jérusalem contre la cour de Rome*.

On cite encore parmi les opuscules rimés de Roix de Cambray :

1° *Li A, B, C, par éhivoques, et li signification des lettres en vers.* *v. Julien? nov. feb.*

Cette facétie, dans le goût du tems, se rapproche des rébus qui, même à cette époque, portaient déjà le nom de *rébus de Picardie*.

2° *Li Ave Maria, en Roumans* (c'est-à-dire en langue vulgaire).

Outre Roix de Cambray, il y a deux trouvères qui ont écrit un *Ave Maria* en vers français : ce sont Rutebœuf et Baudouin de Condé. Les librairies des fils du Roi Jean possédaient deux manuscrits sous ce titre ; ils sont signalés dans la *Bibliothèque Prototypographique* (Paris, 1830, in-4°) publiée par M. Barrois, riche et savant bibliophile de Lille : le premier, sous le n° 741, indique « ung » gros livre en parchemin couvert de cuir blanc, intitulé au dehors : *Le Ave Maria*, començant au second feuillet, *En main*, et au dernier : *et de tout ce.* »

Le deuxième signale, sous le n° 1683 : « un autre » grant volume couvert de cuir blancq, deux cloans et cinq boutons de léton sur chacun costé historié et intitulé : *L'Ave Maria*, començant au second feuillet : *En main ains le doit-od visiter* ; et finissant au derrenier par : *Gabriel fut de Dieu salués.* » Il se pourrait qu'un ou peut-être ces deux poèmes faisant par-

tie de la bibliothèque des ducs de Bourgogne fussent des copies de celui de Roix de Cambrai.

3° *Vie de Saint-Quentin.*

Cette légende sacrée du saint patron du Vermandois est en forme de cantiques, et paraît avoir été composée vers l'époque où toute la contrée retentissait encore du bruit des miracles arrivés lors de la levation du corps du saint qui eut lieu l'an 1229.

4° *C'est de le mort de nostre seigneur.* (Espèce de poème sur la Passion.) Alors et depuis ce sujet a souvent été traité en vers par les écrivains les plus populaires. C'est peut-être celui qui a fourni dans le moyen-âge le plus grand nombre de poèmes.

5° *La description des religions.*

Cette dernière pièce pourrait bien n'être rien autre chose que la satire dont il a été question d'abord.

Suivant l'usage des poètes de son tems, Roix de Cambray, comme le *Roix Adenez*, porta toute sa vie le titre de *Roi* qu'il avait gagné dans un concours de poésie, ou *Puy d'Amour* du pays. Son nom termine assez bien la petite pléiade des trouvères cambrésiens ; on ne pouvait mieux faire que d'en clore la liste par un poète couronné.

CONCLUSION.

Tels sont les titres littéraires que des recherches consciencieuses nous ont mis à même de produire en faveur des poètes Cambrésiens du XIII^e siècle; nous ferons voir bientôt que les trouvères Artésiens et Flamands de la même époque étaient plus nombreux encore et non moins féconds : ce faisceau de noms, la plupart glorieux, soutenus par des preuves irrécusables, montrera dans quelle atmosphère poétique et chevaleresque vivaient nos pères; combien leur caractère subtil, ironique, joyeux, ami des dames et de la bonne chère, des danses et de la chanson, était loin de cet esprit si lourdement mercantile, si gravement mystique, si pauvrement intelligent, que leur inculqua la pesante domination espagnole dont les dernières traces ne sont pas encore parfaitement effacées dans certaines classes de la population. Quiconque prend part à l'honneur littéraire de nos provinces du Nord, ne verra pas,

je pense, sans quelque intérêt, ces titres de noblesse pour ainsi dire réunis; qui ne sera fier d'appartenir à une contrée dont les habitans avaient déjà si généralement la tête poétique, alors que tant d'autres étaient encore plongées dans les ténèbres de la barbarie? Pour moi, j'avouerai ingénument que j'ai ressenti une émotion, puérile peut-être, mais délicieuse du reste, en retrouvant dans les œuvres d'hommes de mon pays, presque oubliés depuis six cents ans, les idées-mères des contes les plus piquans du croustilleux Bocace, de la gente reine de Navarre, et de ce bon La Fontaine, regardé par les modernes comme *inimitable*, mais qui sut, lui, si bien et si souvent imiter les anciens.



Table des Matières.

	Pages
Avertissement.	v.
Prodrome.	vii.
PREMIÈRE PARTIE.	1.
SECONDE PARTIE.	45.
XIII Adam de le Halle.	ibid.
XIII. Alars de Cambray.	72.
XIII Albert de Cambray.	75.
XIII. Camelain de Cambray.	76.
XIII. Enguerrand de Forest.	82.
XIII. Enguerrand d'Oisy.	85.
XIII. Foucquart de Cambray. <i>Evangelin de P. de Cambray</i>	103.
<i>Com.</i> XIII. Geoffroy de Barale.	109.
Girard de Cambray. <i>P. de Cambray</i>	112.
XIII. Guy de Cambray.	117.
XIII. Hugues de Cambray.	123.
XIII. Hugues d'Oisy.	126.
XIII. Jacques de Cambray.	143.
XIII. Jehan du Pin.	156.
XIII. Jehan le Tartier.	175.
XIII Mars de Cambray.	176.
XIII. Martin le Béguins.	177.
XIII. Raoul de Cambray.	180.
XIII. Rogeret de Cambray.	186.
XIII. Roix de Cambray.	188.
Conclusion.	191.
Table.	193.

**TROUVÈRES,
JONGLEURS ET MÉNESTRELS**

du Nord de la France

ET DU MIDI DE LA BELGIQUE.

II.

TROUVÈRES DE LA FLANDRE ET DU TOURNAISIS.

VALENCIENNES, IMPRIMERIE DE A. PRIGNET.

LES
TROUVÈRES

DE
LA FLANDRE ET DU TOURNAISIS,

Par M. Arthur Dinaux.

Président de la Société d'Agriculture, des Sciences et des Arts de Valenciennes, membre correspondant de la Société royale des Antiquaires de France, de celles des Antiquaires de la Morinie et de la Somme, des sociétés centrales du Hainaut et de Douai, de la Société d'Emulation de Cambrai, de celle des Bibliophiles de Mons, etc.



A PARIS,
Chez TÉCHENER, libraire, Place du Louvre, N° 12.
ET A VALENCIENNES,
Au Bureau des *Archives du Nord*, rue de la Halle, n° 7 bis,
et chez les principaux libraires.

1839.

AVANT - PROPOS.

Le congrès scientifique de Douai, dans sa séance du 9 septembre 1855, ayant, sur la demande de M. le docteur Le Glay, émis le vœu exprimé dans son programme sous le n° 4, de voir les Sociétés savantes et les littérateurs donner une Histoire des Trouvères du nord de la France, j'ai cru qu'il me serait permis d'entrer dans l'arène, et de tenter de satisfaire ce désir d'une assemblée composée en majorité d'hommes de nos provinces septentrionales. Déjà, sur un appel fait par la Société d'Emulation de Cambrai, j'avais traité cette question pour la province du Cambrésis; moi-même au congrès de Douai je lus sur cette matière un mémoire succinct qui déterminait le vœu de l'assemblée: je me mis donc à l'œuvre, et, revisant et complétant mon premier travail sur les Trouvères Cambrésiens, j'en donnai

une dernière édition, en 1837, pour former la première partie d'un ouvrage complet que j'intitule : Trouvères, Jongleurs et Ménestrels du nord de la France et du midi de la Belgique. Voici venir la seconde portion de ce grand travail ; elle comprend l'histoire des trouvères des anciennes provinces de la Flandre et du Tournésis : je la fais précéder, comme la première partie, d'un discours préliminaire qui reproduit quelques-unes des notions déduites par moi devant le congrès de Douai, mais ici elles sont plus élaborées et considérablement étendues. On ne s'étonnera pas, j'espère, que je fasse intervenir ici le midi de la Belgique, bien que le congrès de Douai n'ait parlé que du nord de la France ; s'il s'agissait d'un sujet moderne, nous nous en tiendrions volontiers aux frontières que les traités ou les congrès nous ont données ; mais comme il est ici question d'une époque qui remonte à cinq ou six siècles au moins, on nous permettra de nous circonscrire aux vieilles délimitations, et, dans une question où l'on ne traite que des origines de notre langue et de notre littérature, de ne regarder comme barrières raisonnables, pour l'étendue, que celles mêmes que nous opposent le changement d'idiome, et pour le tems, que l'absence de toute notion écrite. Ainsi donc tout bon flamand qui a versifié en français, ou plutôt en langue romane mère du français, est pour nous de bonne prise : nous le traduisons à notre barre et nous le faisons comparaitre devant nos lecteurs, dont nous le regardons comme justiciable.

La troisième partie de notre travail comprendra les Trouvères du Hainaut et du Brabant et la dernière les Trouvères Artésiens ; elles seront également précédées d'introductions qui auront des rapports immédiats avec les localités dont il sera question. Cet ensemble formera ainsi une histoire complète de l'origine de la littérature poétique de toutes les provinces de la France septentrionale comprises entre la rivière de la Somme et les cantons où la langue française cesse d'être parlée et comprise. Elle a exigé beaucoup de recherches, d'excursions et de dépenses ; il n'est pas aisé, dans le fond d'une province, de traiter des sujets aussi peu connus et dont les données reposent presque toutes dans les poudreux manuscrits des grandes bibliothèques, aussi ai-je la confiance que je trouverai de l'indulgence chez les lecteurs à qui je n'apprendrai que peu de chose et de la sympathie chez les amis de la littérature du moyen-âge qui n'ont point encore puisé dans les vieilles sources. Quant aux peines que j'ai prises, je m'en trouve bien payé par le plaisir que j'ai trouvé dans la lecture des œuvres d'hommes naïfs et simples, qui sont bien plus intéressants à mes yeux que les écrivains prétentieux et gourmés des siècles civilisés. Mes propres jouissances ont compensé mes labeurs, et je puis dire comme notre vieux concitoyen Froissart, de glorieuse mémoire et de gentil souvenir, lorsqu'il mettait en écrit les faits de son époque : « Ainsy ai-je rassemblé la noble et haulte histoire ; et » tant que je vivray, par la grâce de Dieu, je la conti-

- nueray ; car plus j'y suis et plus y labeure , plus me
- plaît. Car ainsy comme le gentil chevalier ou écuyer qui
- aime les armes , en persévérant et continuant , se nourrit
- » et perfectionne ; ainsy , en labourant et ouvrant , je m'ha-
- bilite et me délecte . -

A. D.



DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

L'enfance ou la jeunesse des peuples a toujours des souvenirs attachans, surtout dans les sociétés qui vieillissent; et pour une civilisation avancée, le spectacle même de la barbarie peut paraître quelquefois poétique. Rien n'est plus naturel que ce retour vers le passé, et c'est ainsi que dans la vie humaine, lorsque la froide expérience a glacé nos sens et flétri nos cœurs, nous aimons à revenir par la pensée vers l'âge des illusions et des passions généreuses.

MICHAUD. *Croisades*. Liv. XXII.

L'histoire littéraire du pays, la plus intéressante et la plus négligée de toutes les histoires, comme on l'a dit souvent, a eu ses diverses époques et ses diverses phases; la plus ancienne et la moins connue est celle des *Trouvères*: rien n'a été écrit pour notre contrée, sur cette période brillante, et c'est précisément pour cela qu'elle a attiré plus particulièrement nos regards. Faire un livre avec des livres est chose assez facile,

il ne faut pour cela que connaître la mise en œuvre ; mais fouiller dans la poussière des chartes et des archives , rechercher les gothiques monumens du moyen-âge , déchiffrer les plus vieux manuscrits , tirer de leur lecture des inductions nouvelles et des renseignemens ignorés , rebâtir pour ainsi dire toute la base de l'histoire littéraire d'une province , c'est là , selon nous , un noble travail , bien ingrat il est vrai , mais plein d'intérêt parce qu'il redonne la vie à des morts illustres oubliés depuis des siècles , et qu'il ajoute à la gloire du pays une part de célébrité qu'on semblait lui dénier depuis trop longtems.

Nous en sommes encore aujourd'hui à éprouver le regret de n'être initié que d'une manière incomplète dans les secrets de la naissance de notre propre littérature ; nous , à qui on n'a presque rien laissé ignorer de toutes les gloires grandes et petites de la haute antiquité. Assurément les anciens , dont d'heureuses imitations ont fait naître plus tard tant de merveilles littéraires , nous présentaient d'utiles et parfaits modèles dans tous les genres ; mais en se passionnant si vivement pour les Grecs et les Latins , dont il n'est pas permis au reste d'ignorer les belles œuvres , les peuples modernes ont peut-être trop dédaigné leurs propres antiquités qu'ils foulaient aux pieds sans les apercevoir , pour s'occuper de préférence de celles de Rome et d'Athènes , qui , bien qu'elles fussent plus éloignées , leur apparaissaient à travers un prisme toujours flatteur.

Cependant, comme l'a dit un judicieux écrivain (1), la pensée des aïeux ne se mêlait point à cette étude des chefs-d'œuvre qui n'étaient pas notre propre gloire, et les lumières qu'ils nous ont apportées n'ont rien ajouté à notre patriotisme. Ce qui nous donne l'amour du sol, ce qui nous rattache par une multitude de liens au pays qui nous a vu naître, c'est la connaissance parfaite de son histoire, de ses mœurs locales, de ses souvenirs ou glorieux; c'est ce qui fonde enfin la nationalité, vertu qui, en augmentant la masse du bonheur des peuples, a servi plus d'une fois à reculer la chute des empires. Quel intérêt, quel prix doivent avoir pour nous les vieux souvenirs du pays, retracés par une littérature formée d'après les mœurs de la contrée, et qui, en quelque sorte, est aussi ancienne que la nation elle-même!

S'il faut s'en rapporter aux autorités les plus respectables et aux traditions les plus reculées, le goût de la poésie a toujours été une passion dominante chez les peuples des Pays-Bas. On s'étonnera moins de ce goût originel en considérant que les flamands sont de race germanique, et que leurs premiers pères, même avant que l'art d'écrire leur fût connu, avaient, au dire de Tacite (2), des Bardes, qui, tandis que les Druides

(1) *Michaud*, (Croisades, livre XXII).

(2) *De moribus Germanis*. Cap. 2 et 3.

s'occupaient des sacrifices , immortalisaient les grandes actions des héros défunts , par des chansons dans lesquelles se résu-
maient toutes les annales de ces peuples.

Les chants des Minnesingers chez les Allemands , ceux des Trouvères chez les premiers Français , sont donc les derniers échos de la harpe des Bardes.

La langue francisque , teutonique , tudesque ou thioise , apportée dans nos provinces par les peuples Francs , envahisseurs des Gaules , s'y maintint assez florissante pendant plusieurs siècles et tant que ces peuples restèrent attachés à leurs idoles ; mais à mesure que les vainqueurs , policés par les vaincus qui avaient retenu une partie de la civilisation latine , furent convertis à la religion du Christ dont tous les ministres parlaient la langue romane , le langage tudesque fut repoussé et cantonné vers les embouchures de l'Escaut et de la Meuse. Cette conquête du langage vulgaire d'alors , de cette langue romane , mère de la langue française , sur l'idiome des vainqueurs , fut lente et progressive , et ne peut pas même être déterminée par des dates fixes. Car il arriva en Flandre , en Hainaut et en Artois , pendant cette lutte des langues des vainqueurs et des vaincus , ce qu'on vit advenir après la conquête des Normands en Angleterre où l'on parlait à la fois le langage de la vieille Albion et celui tout nouveau et tout courtoisanesque de la Normandie ; il y eut , pendant quelques siècles , mélange des idiomes compris à la fois , sinon parlés , par la

majeure partie des populations comme cela se passe encore aujourd'hui à Bruxelles pour le français et le flamand, e dans la Biscaye pour l'espagnol et le basque (1).

Ce qui prouve cet usage double des deux langues dans les mêmes provinces et durant le même tems, ce sont les diverses autorités, également respectables, qui se présentent presque à la fois en faveur de la langue vulgaire romane, et de la langue tudesque. *Hariulfe*, moine de l'abbaye de St.-Riquier, affirme qu'à la fin du XI^e siècle on chantait encore dans toute la Flandre, qui comprenait l'Artois, des chansons de gestes retraçant les malheurs des invasions normandes, et vraisemblablement les vers teutoniques composés en l'honneur de Louis III, fils de Louis-le-Bègue, en mémoire de la victoire remportée sur les Normands en 881. D'un autre côté, *Monmolin*, homme de sainte vie, qui succéda à St.-Eloi mort

(1) Guillaume, roi des Pays-Bas, eut un instant l'idée singulière de faire reculer la langue française jusqu'aux frontières à lui assignées par le congrès de Vienne et de forcer les provinces wallonnes de la Belgique à parler la langue néerlandaise. Les plaidoiries, les actes publics, les jugemens, tout devait être rédigé en hollandais à Tournai, à Mons, à Namur et à Liège, où cette langue n'était pas comprise : cette prétention exagérée ne fut pas une des moindres causes qui rendirent son gouvernement impopulaire dans les provinces méridionales du royaume qui lui avait été imposé en 1814.

évêque de Tournai en 659, prêchait en roman et en tudesque dans le VII^e siècle.

Bien plus, nous possédons à la bibliothèque publique de Valenciennes, à la fin d'un manuscrit précieux provenant de l'antique et riche abbaye de St.-Amand sur l'Elnon, ce même chant teutonique auquel fait allusion Hariulf, composé pour célébrer la victoire de Louis sur les Normands, et écrit sans doute peu de tems après sa composition. A côté de ce chant teuton se trouve une pièce du même âge et de la même main, écrite en vers romans en l'honneur de Sainte Eulalie. Cette réunion des deux chants en langues teutonique et romane, prouve assez notre assertion que vers les VII^e, VIII^e et IX^e siècles, les deux idiomes étaient parlés ou compris dans certaines provinces du nord de la France qu'on peut circonscrire dans les anciens évêchés de Cambrai, d'Arras, de Tournai et de Thérouanne.

La pièce sur Sainte Eulalie dont nous venons de parler est un monument trop antique et trop précieux de l'ancienne versification romane pour n'être pas offerte en entier à nos lecteurs; nous la transcrivons sur le manuscrit même que possède la bibliothèque de Valenciennes (1) et qui a déjà été

(1) Ce manuscrit, côté B. 5. 15, de format in-4°, porte le titre de : *Libri octo Gregorij Nazanzeni epi*. Ce n'est qu'à la fin de l'ouvrage

signalé par Montfaucon et plus récemment par un savant allemand, M. *Hoffmann de Fallersleben*, qui l'a confié aux presses gantoises (en 1837) avec les remarques de M. *J.-F. Willems* (1).

Voici donc la copie littérale de la plus ancienne pièce de poésie française que l'on connaisse jusqu'à présent et dont la transcription est due aux anciens moines de St.-Amand.

Légende de Ste.-Eulalie.

Texte roman du IX^e siècle.

1. *Buona pulcella fut Eulalia.*
2. *Bel avret corps bellezour anima ;*
3. *Voldrent l'aveintre li deo inimi ,*
4. *Voldrent la faire diaule servir ;*
5. *Elle nos eskoltet les mals conseillers*
6. *Quelle deo raneiet chi maent sus en ciel ,*
7. *Ne por or, ned argent, ne paramenz ,*

de St.-Grégoire de Nazianze, au f° 141, qu'on trouve les vieux fragments que nous citons.

(1) *Elnonensia*. Gand, Gyselinck, imp.-lib. Brochure gr. in-8° de 34 pp.

**TROUVÈRES,
JONGLEURS ET MÉNESTRELS**

du Nord de la France

ET DU MIDI DE LA BELGIQUE.

II.

TROUVÈRES DE LA FLANDRE ET DU TOURNAISIS.

VALENCIENNES, IMPRIMERIE DE A. PRIGNET.

LES
TROUVÈRES

DE
LA FLANDRE ET DU TOURNAIS,

Par M. Arthur Dinaux.

Président de la Société d'Agriculture, des Sciences et des Arts de Valenciennes, membre correspondant de la Société royale des Antiquaires de France, de celles des Antiquaires de la Morinie et de la Somme, des sociétés centrales du Hainaut et de Douai, de la Société d'Emulation de Cambrai, de celle des Bibliophiles de Mons, etc.



A PARIS,
Chez TÉCHENER, libraire, Place du Louvre, N° 12.
ET A VALENCIENNES,
Au Bureau des *Archives du Nord*, rue de la Halle, n° 7 bis,
et chez les principaux libraires.
1839.

lorsque l'usage de l'imprimerie fut généralement répandu ; on peut conclure , disons-nous , que la langue romane n'a été complètement et seule usitée dans les provinces du nord de la France actuelle que vers 1100. Disons en même tems que depuis lors elle y a toujours été sans interruption la langue vulgaire , car ses traces y sont encore toutes vivantes et toutes entières dans les patois picard , artésien et wallon.

Les premiers poètes nationaux qui s'emparèrent de cet idiome ne furent d'abord que de naïfs versificateurs de légendes religieuses, comme celle de Sainte-Eulalie, et de stances héroïques, comme les chants de victoire ; puis vinrent les chanteurs des hauts faits, des gestes et des actes de courage des flamands ; enfin arrivèrent les hommes d'imagination qui forgèrent des incidens romanesques qu'ils cherchèrent à faire goûter par le charme du merveilleux. Mais, même dans ces fictions d'un génie primesautier, il y a une part véridique ; c'est la couleur locale de la composition. Comme l'a judicieusement remarqué M. de Sismondi, telle légende apocryphe par le fond reste vraie par les accessoires ; et si le récit principal est faux, les détails ne le sont pas (1).

(1) Robert Wace, parlant des fables que les trouvères mêlent dans leurs chroniques rimées et chansons de gestes, dit naïvement que tout n'est pas vrai, mais que tout n'est pas faux non plus dans les histoires

Les productions les plus remarquables des trouvères flamands, brabançons et hainuyers furent sans contredit les chansons de gestes et les chroniques rimées. Dans la première catégorie se trouvent d'immenses épopées renfermant de charmans épisodes où les mœurs du tems sont dépeintes avec une fidélité, une naïveté et une fraîcheur peu communes. Tels sont le délicieux roman de *Berte aus grans piés*, qui n'est rien autre que la *reine Pédauque* et qui a fourni le dicton : *du tems que la reine Berte flait* ; celui de *Cléomadès*, qui ne pouvait manquer d'être fort à la mode dans le pays de Flandre, la princesse Marie de Brabant en ayant dicté l'histoire, ou plutôt la fable bien plus piquante que l'histoire, au *Rois Adenez*, ménestrel du duc son père ; puis encore une des principales branches du roman du *Renard*, par Jacque-

des chevaliers de la Table ronde ; pour embellir les contes, on a tant inventé, ajoute-t-il, qu'on a fait passer le tout pour des fables :

En oel grant paiz que jo vus di,
Ne sai si vus l'aves oi,
Furent les merveilles prouvées,
Et les aventures trovées
Qui de Artur sont tant contées,
Et a fables sunt atournées ;
Ne tot mençoige ne tout voir,
Ne tot foler, ne tot savoir ;
Tant ont li contéor conté,
Et li fabléor tant fablé,
Por lor contes embeleter,
Que tot ont fait fable sembler.

mars Gielée, de Lille; le roman de *Jehan d'Avesnes* dont on a perdu le premier type versifié, et qui ne nous reste qu'en prose; celui de *Baudouin de Flandres* dont je n'ai retrouvé que quelques vers, mais dont la prose entière a été récemment réimprimée; celui de *Gilles de Chin* dont j'ai reconnu la première version rimée à la bibliothèque de l'Arsenal sur l'indication d'Haenel; le roman de *Guiteclin* de Brabant; les œuvres historiques de *Colins*, de Hainant; la grande chronique rimée de *Philippe Mouskes*, de Gand; les poèmes sacrés de *Gilles li Muisis*, évêque de Tournai; l'histoire des *Ronds de Hainaut*, perdue depuis cinq siècles; et tant d'autres, qui, pleins de verve, d'images et d'ingénieux détails, rappellent avec franchise et vérité la vie intime de la bourgeoisie et surtout de l'aristocratie de ces temps reculés.

Souvent aussi cette poésie métaphorique des Trouvères du nord semble illuminée d'un rayon du soleil d'Orient: qu'on se rappelle alors que les croisés flamands ont longtemps inondé les champs de la Syrie, et que les plus illustres d'entr'eux se sont assis tout éperonnés sur le trône impérial de la vieille Byzance. Que d'histoires, de légendes orientales, nos pères durent rapporter en Flandre de cette terre si poétiquement animée! Elles enrichirent tout naturellement le répertoire des Jongleurs et des Ménestrels et donnèrent probablement naissance au *Chevalier du Cygne*, ou la conquête de Jérusalem, cantilène de *Gandor de Douai*; à la fameuse épopée de *Baudouin de Sebourg*, l'un des membres de la noble famille de

Godofroid de Bouillon ; et au roman de *Gillion de Trazegnies*, si plein d'incidens aventureux et d'épisodes romanesques.

Des trouveres et des ménestrels d'ailleurs se mêlèrent quelquefois à la multitude guerrière qui partait pour la croisade : il est inutile de dire que, bien que sur des rives étrangères, on ne perdit pas l'habitude de chanter dans des armées où se trouvaient des Français : toutefois on remarqua qu'il régnait une empreinte générale de tristesse et de mélancolie dans les chants des trouvères qui se sentaient si éloignés de leur patrie. Plusieurs poètes du nord, compagnons de Thibaut comte de Champagne, tombés au pouvoir des Sarazins à la bataille de Gaza, ne cessèrent de chanter, dans les prisons du Caire, *la France, ce doux pays que tant ils aimaient*.

Quelquefois aussi la galanterie entraînait les chevaliers guerriers et chanteurs dans les aventureuses entreprises des Croisades ; un roman en vers du XIII^e siècle nous apprend que le chevalier de Concy se décida à prendre la croix parce que la belle Gabrielle de Vergy devait aller en Palestine : « Quand vous serez en Orient, disait l'écuyer Gobert à son maître, vous verrez votre dame plus facilement que dans le comté de Fayel. » (1)

(1) *Bibliographie des Croisades.*

Tous ces hauts faits d'amour et de guerre accomplis durant les croisades , mêlés de noms chers au pays , étaient chantés dans les nobles cours des comtes de Flandre et de Hainaut ; les voûtes du château de la Motte-Madame à Lille, de la Salle-Comte à Valenciennes , et les antiques castels de Sebourg , de Trazegnies , de Berlaimont , du Quesnoi , de Mortagne et de Beaumont , retentirent bien souvent des applaudissemens que les belles châtelaines et leur suite donnaient aux ménestrels qui récitaient de si hautes prouesses ; souvent même les chevaliers qui en avaient été les héros se trouvaient dans la nécessité de débiter leur propre histoire dans les châteaux où ils recevaient l'hospitalité : tantôt ils retraçaient , *en chambrée devant les dames* (1) , leurs périls et leurs luttes guerrières , et plus souvent l'auditoire féminin recevait la confiance de succès moins sanglans et de plus doux combats.

Les traditions des plus vieux romans de la Table ronde étaient également populaires en Flandre et en Hainaut ; plusieurs épisodes de ces épopées chevaleresques se passent dans nos localités : Bégon de Bélin , un des personnages du roman

(1) *Par la greffe Dieu ! s'écriait le comte de Soissons sur le champ de bataille de Mansourah en Egypte, nous parlerons encore de cette journée en chambrée devant les dames ! (Joinville, histoire de St - Louis.)*

de *Garin ti Loherains*, meurt près de Valenciennes, après avoir chassé le sanglier dans la forêt de Vicogne, et ses obsèques ont lieu à l'abbaye de St.-Amand; le cantilène de *Garin de Montglaise* (n° 2729, fonds La Vallière) commence ainsi :

« Oïés, seignor, por Dieu omnipotent
 » Que Dame Diex vos oïnst honor et joie grent ;
 » Oï avez conter de *Bernart de Braibant*,
 » Et d'Ernaret, de Beaulande, et d'Aimeri son enfant. »

Le roman des *Quatre fils Aymon*, le plus populaire du recueil de la bibliothèque bleue, paraît avoir existé en flamand avant d'être en français (1). Il n'est pas une ville des anciennes provinces des Pays-Bas qui n'ait eu, dans des tems reculés, une vieille hôtellerie avec l'enseigne des *Quatre fils Aymon* montés sur le même coursier, pour annoncer sans doute qu'on y logeait les hommes et les chevaux dans la même proportion que celle indiquée au tableau. Les aventures chevaleresques et amoureuses de *Lancelot du Lac* ont souvent et longtemps servi de sujet pour les belles tapisseries de Flandre; aussi les noms des principaux personnages de ces vieux poèmes ont-ils été

(1) Colvener cite cette vieille épopée flamande dont quelques fragments ont été imprimés; on le regarde comme composé dans le XIII^e siècle par *Nicolas Verbrechten* ou *Van Brechten*.

laissés aux salles de nos hôtels-de-ville et de nos châteaux princiers qu'ils décoraient, bien longtemps après la destruction ou le renouvellement de ces riches tapis : c'est là une preuve irréfragable que ces vieux souvenirs avaient pris une place notable dans la mémoire des peuples (1).

Le Brabant revendique encore le gothique cantilène sur

(1) Ce ne fut qu'au commencement du XVI^e siècle qu'il s'opéra un changement et une réforme dans ces tapis ; les sujets saints remplacèrent les sujets chevaleresques, et souvent encore on mêlait les deux genres. Voici comment le poète Gilles Corrozet engage les riches à répudier les tapisseries représentant des sujets poétiques et profanes, pour adopter celles qui ne montraient que des tableaux sacrés et moraux.

Donques ostes de vos maisons et salles

Tout de tapis et de peintures salles,

Ostes Vénus et son filz Cupido,

Ostes Heleine, et Phyllis et Dido,

Ostes du tout fables et poésies,

Et recevez meilleures fantasies.

Mettes au lieu, et soyent vos chambres ceintes

Des dictz sacrez, et des histoires saintes,

Telles que sont celles que voyez cy

En ce livret. Et si faites ainsi

Grands et petis, les jeunes et les vieux

Aurent plaisir, et au cœur et aux yeulx.

(Préliminaires du livre intitulé : *Icones historiarum veteris Testamenti*. Lugduni, Frellonius, 1547, pet. in-4° avec figures de Hans Holbein.)

l'innocence de *Généviève de Brabant* et la méchanceté du traître *Golo* dont le nom est devenu presque proverbial en Flandre ; il réclame enfin comme un de ses enfants ce *Jean de Nivelles*, que les vieux chants ont fait si niais et rendu si populaire. Tous ces chants ont un reflet d'intérêt local que les siècles n'ont pas encore totalement effacé ; ils furent primitivement composés par des poètes du sol, et répétés traditionnellement d'âge en âge jusqu'à nos jours avec les faibles modifications que le temps imprimait au style.

Après le roman de gestes et la chronique rimée, le conte ou fabliau tient le rang le plus important parmi les poésies de nos trouvères ; là nous retrouvons ces peintures familières et railleuses de la vie privée qui eurent tant de vogue dans le monde d'alors, que les Italiens des XV^e et XVI^e siècles, quoiqu'à la tête de la civilisation européenne, ne dédaignèrent pas de les emprunter, de les traduire, et d'en composer de semblables qu'ils appelèrent *Canzonette alla francese*. Ce sont toutefois ces imitations des trouvères qui fournirent à Boccace et à ses plagiaires de si bons contes, et qui établirent en général la réputation des nouvelles italiennes, si populaires depuis, et qui sont le fondement du genre le plus national de l'ancienne littérature d'au-delà les Alpes.

Quelques auteurs italiens poussèrent même plus loin l'amour de la littérature des trouvères ; ils allèrent jusqu'à écrire en langue romane. En 1260, *Bruneto Latini*, précepteur du

Dante , composa dans cet idiôme son petit tresor ; et « s'aucuns , dit-il , demande *pourquoy chis livres est écrit en romans , selon le patois de France , puisque nous sommes Italiens , je diroie que c'est pour deux raisons : l'un porce que nous sommes en France , l'autre si est porceque françois est plus dilitaibles langages et plus communs que moult d'autres*. Et quand ce même écrivain voulut publier une grammaire française , il l'intitula : *De la bonne parleure qui enseigne à bien parler*. Enfin , Martino da Canale ayant à écrire sa chronique de Venise , voulut la produire en langue d'oïl , et il explique sa prédilection particulière en disant : *que la langue françoise cort parmi le monde , et est plus délitabile à lire et à oyr que nulle autre*. Voilà des preuves assez palpables de la vogue qu'obtinrent la langue et la littérature des trouvères au moyen-âge.

On ne saurait dire à quel point l'Europe entière s'est empressée d'adopter les récits des trouvères et de les reproduire. La moitié au moins des *Contes de la reine de Navarre* provient de cette source féconde ; les *Cent nouvelles nouvelles* rassemblées et contées à la petite cour que Louis XI , encore Dauphin , tenait à Nivelles , lorsqu'il était réfugié dans les états du duc de Bourgogne , n'ont pas une autre origine : ce ne sont , pour la plupart , que des anciens fabliaux de nos plus anciens trouvères tournés en prose.

Bien plus , il n'y a pas de bons contes modernes , de mali-

iceuses épigrammes bien tournées , bien acérées , allant droit au trait , qui , vérification faite de leur origine , ne soient empruntés aux trouvères narquois et renarés. Il n'est pas jusqu'à Molière , qui eut seul le droit de dire qu'il prenait son bien partout où il le trouvait , qui n'emprunta aux trouvères les traits les plus piquans de son *Médecin malgré lui*. Le spirituel Charles Nodier raconta d'une manière charmante la *Légende de sœur Béatrix* dans la Revue de Paris du 29 octobre 1837 ; eh bien ! cette légende , qu'il a tirée de *Bzovius* , hagiographe peu connu , continuateur de *Baronius* ; cette légende , dis-je , est l'ouvrage d'un trouvère : Legrand d'Aussy en a donné l'analyse dans ses contes dévots , et Méon l'a publiée en original dans son *Nouveau Recueil de Fabliaux et Contes inédits* , sous le titre de la *Soucretaine* (sacristaine) *qui lesa s'abaie , que nostre Dame i remist* (1).

Il y a peu de tems qu'une romance fort jolie , bien qu'elle soit peu à la louange des dames , eut un grand succès dans les salons : peu de personnes sans doute imaginaient que l'idée en avait été conçue par un trouvère il y a sept cens ans. Elle appartient toute entière à *Chrestien de Troyes* , qui eut pour Mécène Philippe d'Alsace , comte de Flandre , et qui en fit le joli conte que voici sous le titre du *Chevalier à l'Epée*. —

(1) Nouveau recueil , etc. Paris , 1823 , in-8°, tome 2 , p. 154.

« Gauvain , preux chevalier du roi Artus , épouse une belle dame ; il veut la mener à la cour , et , suivant l'usage de son tems , il la fait monter en croupe derrière lui. Un inconnu , armé de toutes pièces , les rencontre , se met sur leur passage et veut enlever la belle. Gauvain lui représente qu'elle est à lui. L'inconnu lui répond : — « Si elle aimait mieux me suivre , ne me la céderiez-vous pas ? — Oui , reprit Gauvain. » Le choix étant donné à la dame , son époux fut fort surpris de la voir se déclarer pour le chevalier aux armes d'or. Gauvain , délaissé de sa belle , continue tristement sa route accompagné de deux beaux lévriers blancs. Cependant la dame , qui aimait ces chiens , exige de l'inconnu qu'il aille les redemander à Gauvain. Le chevalier le rejoint et lui fait sa demande ; mais l'époux abandonné lui dit alors : — « Vous m'avez pris ma femme parce qu'elle a voulu vous suivre ; il est juste que la même épreuve décide de la propriété des lévriers ; ils seront à celui qu'ils suivront. » L'inconnu accepte le marché : chacun part de son côté appelant les chiens à qui mieux mieux ; mais les animaux , plus fidèles que l'épouse , n'hésitent même pas un seul instant , ils suivent en bondissant et d'un seul trait leur ancien et triste maître. » (1)

(1) Ce conte , traduit par Le grand d'Aussy , est également inséré en original , dans le *Nouveau Recueil de Fabliaux et Contes inédits* , publiés par Méon , en 1823 , tome 1^{er} , page 127-164.

Et qu'on ne s'étonne pas de l'amour de nos ancêtres pour les contes joyeux et dévots : aujourd'hui encore l'enfance curieuse demande sans cesse à l'ayeul des contes et des histoires ; ainsi, dans le moyen-âge, la société toute entière, neuve encore et pour bien dire dans les langes, voulait être amusée par des récits qu'on prenait le soin de rimer pour les rendre plus harmonieux et plus frappants. De là cette multitude de conteurs qui surgirent aux XII^e et XIII^e siècles dans toutes les bonnes villes et les bourgs de la Flandre, et qui peignirent des mœurs vraies, tout en racontant des aventures qui peut-être ne l'étaient pas.

Au reste, l'amour du conte était tellement en faveur, que les prédicateurs récitaient fréquemment, dans leurs sermons, des histoires profanes et des fables d'Esopé, pour réveiller l'attention d'un auditoire tant soit peu frivole. C'est sans doute cette première irruption du prêtre dans le domaine du conteur qui attira les représailles que les jongleurs ne firent pas attendre. Nous avons une foule de pièces de vers où le mélange du sacré au profane se trouve combiné de la manière la plus étrange. Le manuscrit n° 7218 de la bibliothèque du Roi, qui ne contient guères que des pièces appartenant au nord de la France, nous offre des exemples de ce genre bâ-tard : tels sont le *Paternostre d'amour*, le *Credo au ribaut*, les *Saluts d'amour*, les *Pater-nostres farcis* ou *glosés*, le *Vergier de Paradis*, les *Complaintes d'amour*, l'*Oraison de la litanie*, les *Prières de Notre-Dame rimées*, etc.,

etc. , toutes poésies où la prière , même avec son texte latin , se trouve mêlée à la galanterie de la langue d'oïl.

Il paraît que ces contes entièrement profanes se redisaient tous les jours de la semaine ; mais aux bonnes fêtes et aux dimanches , on n'abordait que les sujets sacrés , tels que des histoires tirées de la Bible, des vies de saints personnages extraits des légendes et des contes dévots où le moraliste sévère trouverait néanmoins bien des choses à reprendre.

On conçoit que dans un tems où les jeux tranquilles étaient rares , les cartes ignorées , les livres chers , les plaisirs de la table réduits aux besoins du corps , le théâtre inconnu , les conteurs devaient être des personnages importants et appréciés. Dans le monde élégant c'était un complément d'éducation fort recherché que de savoir des fabliaux ou des chansons de gestes : le poète *Trébor*, dans ses enseignemens pour former un jeune gentilhomme , ne manque pas de lui dire , s'il veut faire preuve de gentillesse et de courtoisie :

« Fiz , si tu sez contes conter,
» Ou chansons de gestes chanter,
» Ne te laisse pas trop proier. . . »

Savoir des contes et pouvoir les réciter , cela donnait une position dans le monde ; comme l'a dit M. Villemain : « C'était le bel-esprit de quelques grands seigneurs ; c'était le gagn e-pain de quelques pauvres gens d'esprit. »

C'est dans les vers des trouvères mêmes que nous puison
le fait de la considération avec laquelle ils étaient traités en
cour et dans les châteaux des grands seigneurs :

L'en dit qui bien nage et bien rime
Qui de haute mer vient à rive
Qui à port de bien dire arrive
Plus l'en proisent et roi et conte.

Lai de l'ombre. — Jehan Renault.

Comme tout le monde ne savait pas par cœur des poèmes,
des lais et des fabliaux, et qu'un plus petit nombre encore
pouvait les lire et les chanter quand ils étaient écrits, il s'or-
ganisa des jongleurs et des ménestrels qui avaient pour état de
réciter les œuvres des trouvères dans les châteaux :

Caroles, vièles, romanz
I péüst-on assez oïr
Qui les amanz font resjoïr.

Lai du Conseil.

Ces chanteurs étaient par rapport aux trouvères ce que les
acteurs sont aujourd'hui aux auteurs dramatiques ; cependant
il y avait des trouvères qui n'abandonnaient à personne le soin
de chanter leurs productions ; ceux-là jouissaient de plus de
faveur dans les nobles assemblées.

Watriquet de Couvins, dans son *Dit des Trois Vertus*,
fait la distinction du ménestrel-trouvère et du ménestrel-jon-

gleur, et il fait observer que le premier ne recevait jamais d'argent, mais seulement des dons en riches vêtements ou d'autres cadeaux en nature, tandis qu'on ne payait le second qu'en argent. Là était la démarcation qui a dû mettre entre eux pendant longtemps une distance énorme sous le rapport de la considération dont on les entourait.

Cependant il faut ou que cette mode changeât ou qu'elle ne fût pas générale, car on lit dans le *Roman des vœux du Paon* :

Cil maistre menestrel, qui sont de renomée,
Y ont en lor vielte mainte note chantée. . . .
La feste fu si belle que quinze jours dura,
Ou maint bon menestrel de son mestier joua;
Qui fu gentil de cuer sa robe desponilla,
Et pour faire s'onneur à un d'els la dona.

On dit aussi dans le *Roman d'Erec et d'Enide* :

Cel jor furent jugléor lié
Maint bel don lor fu doné,
Robes de vair et d'ermineutes,
De conin (lapin) et de violettes,
D'escarlade, de draps de soie;
Qui voit cheval, qui voit monoie,
Chascun ot s'oulonc son savoir,
Et si bon com il dut avoir.

En résumé, on voit qu'il n'y eut pas de règle bien fixe ou bien générale, à l'égard de la matière avec laquelle on ré-

compensait; toujours est-il que les maitres de maison étaient généreux et n'épargnaient rien quand les trouvères, les jongleurs et les ménestrels avaient du talent et réussissaient à les intéresser.

C'est sans doute à ces cadeaux, que les conteurs recevaient des grands dont ils charmaient l'esprit et les oreilles, qu'il faut faire remonter l'usage des dons en bijoux offerts plus tard, en place d'argent, aux auteurs, aux compositeurs, aux acteurs et aux musiciens qui avaient eu l'honneur ou le bonheur de montrer leur savoir faire à de grands personnages. Les chaînes d'or, les tabatières, les bagues, enrichies de brillans, qui tombent d'une main princière dans celle de l'artiste, ne seraient donc qu'une réminiscence des robes d'hermine, des fourrures de vair, des riches défroques placées jadis sur les épaules des plus sémillans trouvères pour couvrir leur poétique nudité.

Cependant il arriva des momens, rares il est vrai, où les grands se faisaient tirer l'oreille pour rémunérer leurs conteurs. C'est du moins la conséquence qu'on peut tirer de la chanson suivante qui appartient à notre province : elle est de *Colin Muset*, jongleur-ménestrel fort gai, qui l'adresse à un comte de Flandre ou d'Artois qu'il se garde bien d'appeler par son nom. On y trouve de curieux détails sur les récompenses que les chanteurs avaient droit d'attendre des grands seigneurs qui les attiraient dans leurs châteaux :

Colin Muset.

I.

Sire Cuens , j'ai vielé
 Devant vos en vostre ostel ,
 Si ne m'avés riens doné
 Ne mes gages aquités
 C'est vilanie!
 Foi que doi Sainte Marie
 Ensi ne vos sievre-je mie ;
 M'aumoniere est mal garnie
 Et ma borse mal farsie.

II.

Sire Cuens , car commandez
 De moi votre volenté
 Sire , s'il vos vient a gré
 Un biau don car me donés
 Par cortoisie,
 Car talent ai , n'en dotés mie ,
 De raler à ma mesnie ;
 Quant j'y vois borse desgarnie
 Ma fame ne me rit mie.

III.

Ains me dit : « Sire Engele,
 » Enquel terre avés esté,
 » Qui n'avés riens conquesté?
 » Aval la vile vez
 » Con votre male plié,
 » El est bien devant farssie :
 » Honi soit qui a envie
 » D'estre en votre compaignie! »

IV.

Quant je vieng à mon ostel
 Et ma fame a regardé
 Derrier moi le sac enflé
 Et gie (je) qui sui bien paré
 De robe grise,
 Sachiez quele a tost jus mise
 La quenoille sans faintise;
 Ele me rit par franchise,
 Ses deux bras au col me lie.

V.

Ma fame va destrousser
 Ma male sans demorer;
 Mon garçon va abuvrer
 Mon cheval et contréer (soigner);
 Ma pucele va tuer
 Deux chapons por déporter
 A la iause aillie (à la sauce à l'ail);

Ma fille m'apporte un pigné
 En sa main par cortoise ;
 Lors sui de mon ostel sire
 A moult grant ioie sans ire
 Plus que nus ne porroit dire (1).

Pour nous, nos conteurs les plus gais sont *Bauduins et Jehan de Condé*, *Durans*, de Douai ; *Basir*, du Brabant ; *Gautier le long*, de Tournai ; *Jakes de Basiu* ou *Baisieux*, *Paiens de Maisières*, et une foule d'autres qui gardèrent l'anonyme à cause peut-être de la hardiesse ou de la crudité de leurs contes. Au nombre de ceux-là il faut mettre le *Fabliau d'une dame de Flandre c'uns chevalier tolli à un autre par force* (2) ; le *Villain de Bailleul* (3), fabliau trop leste pour qu'on en puisse rien rapporter à des lecteurs du XIX^e siècle ; *De la dolente qui fu f..... sur la tombe* (4), conte dont la scène se passe en Flandre et qui a servi à La Fontaine pour composer sa *Matrone d'Ephèse*. Voici la pérorai-

(1) MS. fonds de Caugé, n° 67, f° 231.

(2) MS. fonds de l'église de Paris, n° 2, fol. 4, v°.

(3) MS. 7218, f° 242, v°.

(4) MS. 7218, f° 166.

son du cynique trouvère, ce sont les seuls vers qu'on en puisse citer décemment :

Ainsi la dame se confortè
 Qui ore demenoit tel dol (deuil)
 Porce tieng-je celui a fol (comme fou)
 Qui trop met en fame sa cüre (ses soucis) ;
 Fame est de trop foible nature
 De noient (rien) rit, de noient pleure ;
 Fame aime et het en trop poi (peu) d'eure .
 Tost est ses talens (résolutions) remuez ,
 Qui fame croit si est deruez (perdu).

Il nous reste aussi des lais et fabliaux anonymes dont le style est à l'abri de tout reproche de cynisme, et qui appartiennent également à nos localités : nous citerons entr'autres *Le trespas du sire de Berlaimont*, aliàs *le Triumphe des Carmes* dont la scène se passe en 1311 à Valenciennes ; poème curieux que j'ai déjà publié en société avec mon honorable et savant ami M. *Aimé Leroy*, d'après une assez mauvaise copie que nous avons trouvée à la bibliothèque de Valenciennes et qui nous a entraînés dans quelques légères erreurs de texte (1) ; les *Rimes sur la mort de Monseignor Anseau de L'isle* (2),

(1) M. de Monmerqué en possède une copie plus ancienne et plus exacte que celle qui nous a servi.

(2) MS. 7218, f° 306, v°. — Contient 56 vers de huit syllabes.

pièce à rimes mêlées, pleines de jeux fatiguans sur les mots, et trop insignifiante pour être autrement citée; *Le Dit des trois Jugemens du bon Seneschal de Hainaut* (1); *Les Jeux-Partis de Bouchart et Jehan* (2), etc., etc., etc.

Les conteurs que nous venons de signaler marchent en tête d'une bande joyeuse et nombreuse qui ne fut pas toujours bien chaste, il faut le dire, dans ses compositions rimées; mais heureusement que ces chanteurs, tant soit peu *délurés* dans leurs vers, n'étaient pas tous pour cela licenciés dans leurs mœurs, et plusieurs ont pu dire avec Martial :

Lasciva est nobis pagina, vita proba.

Depuis lors, on a beaucoup changé de méthode : rigide sur les mots, relâché dans les actions, on a fait dire justement à un ingénieux poète :

« Chastes sont les oreilles,
» Encor que les yeux soient fripons. »

Les contes de nos vieux trouvères flamands ont quelque

(1) MS. bibl. du Roi 10557. — De Berne, 389.

(2) Idem — ibidem.

chose de traditionnel qui attire naturellement tout l'intérêt des habitants de ces mêmes contrées, où ils chanteraient il y a tant d'années. J'ai été soutenu dans mon travail par le sentiment national qui attache au sol où l'on a pris naissance ; j'espère que le même esprit national donnera quelque prix à mes recherches. J'en appelle à tous les souvenirs d'enfance : les vieux chants vulgaires du pays ont un attrait indélébile ; et il est peu d'hommes pensant qui ne disent, même dans un âge avancé, avec le bon La Fontaine, ce roi des conteurs :

« Si Peau d'âne m'étoit conté,
» J'y prendrais un plaisir extrême. »

A la suite des contes, viennent les chansons : les chansons sont comptées parmi les pièces les plus nombreuses des trouvères de Flandre et de Hainaut ; nous pourrions presque dire, en faisant abstraction de la facilité du genre, qu'elles sont peut-être aussi les plus remarquables. *Gilbert de Berneville*, le duc *Henri de Brabant*, *Jacques de Cyjoing*, *Gilles de Beaumont*, *Regnier de Quaregnon*, *Gauthier de Soignies*, ont une grâce, une légèreté, qui ne sont sans doute pas introuvables aujourd'hui dans leur pays natal, mais qu'on y rencontre néanmoins bien rarement.

C'est ici le lieu de faire une remarque importante qui doit tendre à rectifier certain préjugé assez généralement répandu. Les princes et les seigneurs du moyen-âge, les plus distingués

par leur naissance et leur mérite , ont presque tous composé quelques poésies ; et , on doit le dire, elles se font remarquer par la finesse de la pensée et par l'élégance de l'expression. La fréquentation des cours , la société des dames , ont épuré le goût de ces nobles trouvères qui sont souvent supérieurs à leurs contemporains. Quand on trouve une chanson dont le nom de l'auteur est précédé du titre de *messire* , on est presque toujours sûr d'y rencontrer de la finesse , du sentiment et du goût. On s'est longtemps récréé sur l'ignorance de l'antique noblesse , sur l'incapacité de tel ou tel seigneur, qui ne savait pas écrire , *attendu sa qualité de gentilhomme* ; si l'on se reporte au tems où tout châtelain avait à ses côtés un *clerc* ou chapelain , dont l'emploi était de tenir la plume pour son maître , on verra qu'il n'y avait rien d'extraordinaire à ce que le seigneur se dispensât d'écrire. Les écrivains alors remplaçaient les imprimeurs d'aujourd'hui , et étaient destinés comme eux à transmettre aux siècles futurs les pensées et les actes de leur époque ; et nous sommes fort heureux en ce moment que peu de monde au moyen-âge ait su tenir la plume ; les gens du métier seulement transcrivaient ce qu'on voulait conserver, il en résulte de belles et uniformes copies , des manuscrits soignés et réguliers de presque toutes les compositions de cette période ; tandis que dans le cas contraire, il ne nous serait parvenu que des griffonages peut-être illisibles, tracés par de pesantes mains plus habituées à manier la lourde lance des tournois que le léger instrument des calligraphes.

Les chansons des trouvères flamands se divisent en trois catégories : les chansons historiques, les chansons d'amour et les chansons de piété.

Les premières sont les plus intéressantes, et si quelqu'homme de goût s'avisait de les rechercher toutes et de les réunir en un *Romancéro* de la Flandre, à l'instar des romancéros espagnols, il en formerait un résumé complet des plus anciens faits historiques du pays. Nous croyons devoir donner ici, comme spécimen, la *Chanson du comte de Bar*, qui tient tout-à-fait à l'histoire de la contrée. Elle fut composée vers 1189 ou 1190, probablement par Henri I^{er}, comte de Bar, mort sans enfans au siège d'Acre en 1191. L'auteur semble retenu dans les fers par quelqu'ennemi, sur les terres de Flandre, au *Thyois pays*, comme il dit; et il implore, pour sortir de prison, l'assistance d'un duc de Brabant (sans doute Godefroi III, mort en 1190), de sa belle-mère, et du dernier comte d'Alost, Philippe, second fils de *Baudouin-le-Courageux*, comte de Hainaut. Il paraît aussi compter sur l'aide d'un comte Othon, et il s'adresse au sire Erars, son compagnon d'armes et peut-être d'infortune. Voici comment il s'exprime :

Chanson du comte de Bar.

I.

De nos Seigneur que vos est-il avis ,
 Conpains Erars ? Dites vostre semblance :
 A nos parens et à tox nos amis
 Avom-i-nos nule bone atendance
 Parcoi soions hors du Thyois païs
 U nous n'avons joie , soulaz , ne ris ?
 Au comle Othon ai mout grant atendance.

II.

Dux de Brabant, je fui jà vostre amis ,
 Tant con je fui en délivre poissance ;
 Se vos fussiez de rienz nule entrepris ,
 Vos éussiez en moi mult grant fiance.
 Por Dieu vous proi ne me soïez eschis (déserteur),
 Fortune fait maint Prince et maint Marchis ,
 Meillor de moi , avenir meschéance.

III.

Bele-mere , sinc rienz ne vos meffis
 Par qu'éusse votre male-vueillance.
 Dès celui jor que votre fille pris

Vos ai servi loiaument dès m'enfance ;
 Or sui por vos ici loiez et pris
 Entre les mains mes morteus anemis ,
 S'avez bon cuer, bien en prendrez vengeance.

IV.

Bons cuens d'Alost , se par vos sui hors mis
 De la prison où je sui en doutance (en incertitude) ,
 Où chacun jor me vient de mal en pis ,
 Toz jors i sui de la mort en baance (en pensée) ,
 Sachiez par voir (par vrai) , se vos m'estes aidis ,
 Vostres serai de bon cuer à toz-dis ,
 Et mes pooir sanz nule retenance.

V.

Chançon , va , di mon frère le marchis
 Et mes homes , ne me facent faillance ,
 Et si diras à ceus de mon país
 Que loiautez mains pseudomes avance.
 Or verrai-je qui sera mes amis ,
 Et connoistrai trestoz mes anemis !
 Encor aurai , se Dieu plaist , reconvrance.

Voici un exemple de la forme la plus usitée des chansons d'amour, que l'on nomme aussi *pastourelles* ; qui en a lu une en connaît cent pour la pensée. Le fond est toujours le même : c'est un chevalier qui sort au printemps , lorsque la nature se renouvelle , et qui rencontre une bergère ; il lui fait une dé-

claration d'amour et lui offre des présens ; quelquefois un berger arrive et fait fuir le galant ; plus souvent la jeune fille accepte le marché dont la conclusion est décrite avec toutes ses circonstances. Ces petites compositions offrent de l'action, un dialogue plein de naïveté et de finesse, mais souvent trop libre. Celle-ci a le mérite de pouvoir être transcrite en entier (1) :

I.

Entre Arras et Dowai,
De fora Gaverelle,
Ainsi com mè chevachai (je chevauchai)
Trovai Perrenelle,
En un pré herbe eoillant
Et joliment chantant,
Si com l'ai oïe :
« Hé huves (j'ai coiffé) a blanc tabair (et blanc manteau)
» Vos ne l'enmoindrés mie. » (Vous ne l'enlèverez pas.)

II.

Sitôt com chosie l'ai
Tornai vers la belle
Gentement la saluai,

(1) Extraite du MS. n° 10557 de la bibliothèque du Roi, copié par les soins de La Curne de Ste-Palaye sur le MS. 389 de la bibliothèque de Berne.

Baisai sa bouschelle.
 Ne respont ne tant, ne quant,
 Aisseis plux hault ke davant
 Chante à voix série (mélodieuse) :
 « Hé hūwes à blanc tabair
 » Vos ne l'enmoirés mie. »

III.

Sitôt com me retornai,
 Vers la pucelette,
 Et je l'en cuidai porteir
 Pardevant ma celle.
 Quant mi compaignon huant
 Vindrent après moi huchant (criant)
 Por lor estoutie (étourderie) :
 « Hé hūwes à blanc tabair
 » Vos ne l'enmoirés mie. »

Nous terminerons ces citations par la transcription d'une chanson en forme de ronde, dont le mouvement, à en juger par le rythme, devait être vif et animé. C'est en même tems un petit drame qui a son intrigue et son dénouement. Une dame ayant introduit son amant dans la tour où elle est enfermée, s'adresse à la sentinelle et lui dit de faire bonne garde ; pendant que le guetteur veille et corne, la dame propose de chanter à son ami les amours de Flore et Blanchefleur, sujet galant du moyen-âge. L'amant fait mieux que de chanter, la sentinelle continue à guetter et à corner, enfin l'aube du jour vient

forcer le galant à déguerpir, ce dont il se plaint amèrement. La naïveté et la vivacité de cette petite pièce sont des plus remarquables : pour qui a visité nos villes de Flandre où s'élèvent encore des antiques beffrois au haut desquels veillent des *guetteurs* qui, à chaque heure de la nuit, avertissent par le son de leur cornet qu'ils sont éveillés, pour ceux-là, disons-nous, le refrain de cette chanson aura une harmonie imitative toute naturelle ; pour nous, habitans du Nord, il n'a aucunement vieilli.

LA DAME.

« — Gaité de la tor !
 » Gardez entor (autour)
 » Les murs, si Deus vos voie ! (Et qu'ainsi Dieu soit avec vous !)
 » Car sont à séjor (sont rentrés)
 » Dame et seignor,
 » Et lairron (voleurs) vont en proie ! »

LA GAITE (le guet, la sentinelle) corne.

— « Hu et hu et hu et hu !
 » Je l'ai vœu (le voleur)
 » Là jus soz la coudroie (sous les coudriers).
 » Hu et hu et hu et hu !
 » A bien près l'ocirroie. » (Pour un peu je le tuerais.)

LA DAME (à son amant).

« — D'un dous lai d'amor
 » De Blancheflor,

- » Compains (ami), vos chanterois ;
- » Ne fust la péor
- » Del traitor (le traître, le mari)
- » Cui je redotterois.
- » — Hu et hu, etc. »

L'AMANT (à sa dame).

- « — Compains (mon amie) en error
- » Sui, qu'en cest tor
- » Volentiers dormirois. »
- « — N'aiés pas péor (peur),
- » Voist à loisor
- » Qui aler vuet par voie :
- » — Hu et hu et hu et hu ! »
- » — Or soit téu,
- » Compains, à ceste voie. »
- « — Hu et hu et hu et hu !
- » Bien ai séu
- » Que nous en aurons joie. »

LA GAITE.

- « — Ne sont pas plusor
- » Li robeor (les voleurs),
- » N'en a qu'un que je voie,
- » Qui gist en la flor
- » Soz covertor,
- » Cui nomer n'oseroie.
- » Hu et hu, etc.

- « Cortois améor (amant)
- » Qui a séjor (dans l'intérieur)

- » Gisez en chambre coie (tranquille),
 » N'aiés pas fréor (frayeur),
 » Que trèsqu'à jor (jusqu'au jour)
 » Poès demener joie
 » Hu et hu, etc. »

L'AMANT (*a la Gaité*).

- « — Gaité de la tor !
 » Vés mon retor
 » De là où vos ooie (je vous entendais) ;
 » D'amie et d'amor
 » A cestui jor
 » Ai ce que plus amoie. »
 « — Hu et hu et hu et hu ! »
 « — Pou (peu) ai-je éu
 » En la chambre de joie. »
 « — Hu et hu et hu et hu ! »
 » Trop m'a néu (nui)
 » L'aube qui me guerroye (contrarie, fait la guerre). »

- « Sé, salve l'onor
 » Au créator
 » Estoit, tot tens vodroie
 » Nuit féist del jor,
 » Jamais dolor
 » Ne pesance (ennui) n'auroie.
 » Hu et hu et hu et hu !
 » Bien ai véu
 » De biauté la montjoie,
 » Hu et hu et hu et hu !

» C'est bien sçu.

» Gaite à Deu ! tote voie. » (1)

Les chansons d'amour ici, comme dans tous les pays, sont les plus nombreuses ; un sentiment, qui tenait tant de place dans la vie des trouvères, devait leur inspirer des vers tendres et galans. Robert de Marberolles se plaignait déjà, au XIII^e siècle, de la décadence de la loyauté en amour ; il ne croit plus à la fidélité parce qu'il n'y a plus de véritable attachement de cœur sur la terre :

« Mort est amors, morts sont cils qui amoient

» Les faus amans l'ont fait du tout faillir. »

Cependant la masse de nos chansonniers de la bonne Flandre paraissent, dans plus de mille pièces que nous avons parcourues, bien épris et bien fidèles... du moins en chansons.

« Les bonnes chansons naissent du cœur, a dit Bernard de Ventadour, un des premiers poètes de la Provence, bon juge

(1) Cette chanson curieuse est tirée d'un manuscrit du XII^e siècle et a été publiée en partie à la fin du *Roman de Berte aus grans piés*, Paris, Techener, 1832. — Ibid. 1836, gr. in-12, p. 195 ; et en entier dans *Le Romancéro français*, par M. Paulin Paris, Paris, Techener, 1833, gr. in-12, p. 66. — Analysée par St.-Marc Girardin, *Journal des Débats* du 2 septembre 1834.

en pareille matière, mais le cœur qui peut l'animer, si ce n'est l'amour.....? Celui qui aime le plus, doit aussi le mieux chanter. » C'est pourquoi l'on fut redevable aux dames, et aux cours d'amour qu'elles présidaient, des chants les plus gracieux des trouvères.

Parce que les cours d'amour du nord ont laissé moins de traces de leur existence que celles du midi, parce que leurs arrêts badins n'ont pas été réunis en un corps de droit damedret, pour établir la jurisprudence de l'antique galanterie de nos pères, on a cru devoir avancer que jamais tribunal d'amour n'avait siégé sous le ciel nuageux de la Flandre (1); on a voulu deshériter notre contrée de ces traditions chevaleresques et courtoises, qui reposent agréablement l'imagination au milieu de tous ces souvenirs, glorieux sans doute, mais presque toujours sanguinaires, qui ne remplissent que trop les annales d'un aussi beau pays. On a pu, à la vérité, être facilement conduit à l'erreur que nous signalons, d'après le silence gardé sur le fait des cours d'amour de la Flandre, par les principaux chroniqueurs de ces provinces; mais comme ils appartenaient presque tous à l'état ecclésiastique, leur sainte profession les empêchait de s'occuper de divertissemens pro-

(1) M. Hécart. *Préliminaires des Servantois et Sottes Cançons couronnés à Valenciennes*. Valenciennes, Prignet, 1827, pet. in-4°, p. 1X.

lanes, que les lois de l'église défendaient et qui répugnaient à la gravité de leurs occupations. Et d'ailleurs, ces mêmes chroniqueurs ont-ils parlé des œuvres des trouvères dont personne jusqu'à présent n'a songé à révoquer en doute l'existence? Mais non, les chroniques alors n'étaient que l'histoire des familles suzeraines, des batailles gagnées ou perdues, et des fondations religieuses qui nourrissaient ceux qui les écrivaient : quant à l'histoire littéraire, point n'en était question, comme si cette matière devait brûler ceux qui pouvaient la toucher. C'est à nous aujourd'hui de raviver ces souvenirs presque éteints, d'en recueillir les documens épars, et de les présenter comme une peinture fidèle des mœurs et de la littérature légère d'un tems déjà si loin de nous. C'est pourquoi nous allons mettre sous les yeux du lecteur quelques pièces prouvant l'existence des anciennes cours d'amour du nord.

Quand nous disons *Cour d'amour*, nous ne voulons pas prétendre que des amans portaient plainte à des cours souveraines où ne siégeaient que des femmes, car il n'a jamais existé au nord, non plus qu'au midi, de tribunaux *permanens* juges de semblables débats ; ceux qui ont cru à leur existence sont tombés dans une grave erreur, qui a été relevée savamment dans l'ouvrage de M. Dietz, publié en Allemagne sur cette courtoise matière. Les cours d'amour, telles que nous les entendons et telles qu'elles ont réellement existé, consistaient en des arbitrages amiables confiés à quelques personnes haut placées, qui décidaient des querelles des amans et qui tranchaient

de subtiles questions amoureuses qui leur étaient déferées. Les décisions qui en émanaient fournissaient et alimentaient des jeux d'esprit dont les poètes s'emparaient et qui donnaient lieu à des *tensons*, à des *Jeux-Partis*, dont nous avons beaucoup d'exemples dans nos vieilles poésies. De ces cours d'amour, restreintes au reste dans le cercle des hautes sociétés du moyen-âge, il en exista en Flandre et en Hainaut pendant plusieurs siècles.

Un vieil auteur, que les uns disent avoir été aumônier d'un roi de France, et que d'autres font chapelain d'un des papes qui prirent le nom d'Innocent, parle de nombreux jugemens rendus en cour d'amour par une comtesse de Flandre au XII^e siècle (1). Cet écrivain du moyen-âge, souvent cité sans indication positive, et que nous supposons être *André*, le chapelain de la cour de France que Fabricius fait vivre vers 1170, a composé un livre curieux qui traite *De arte amatoria et reprobatione amoris*; il y expose les règles d'un amour pur et honnête et cite les cours d'amour et leurs arrêts comme pouvant maintenir la courtoisie entre les amans. Voici un des cas décidés par la comtesse de Flandre que l'auteur ne nomme pas, mais qui pourrait bien être la comtesse *Sibylle*, fille de Foulques d'Anjou, qui épousa le comte Thierry de Flandre

(1) *Essai sur les Trouvères*, etc., par l'abbé De La Rue, t. 1, p. 221.

en 1154. Elle a pu apporter, des contrées situées au-delà de la Loire, l'institution des cours d'amour. Quoi qu'il en soit, voici une des questions qui lui furent soumises et le jugement qu'elle en porta.

Question. • Un amant, déjà lié par un attachement convenable, requit d'amour une dame, comme s'il n'eût pas promis sa foi à une autre; il fut heureux: rassasié de son bonheur, il revint à son premier amour et chercha querelle à sa seconde amante. Comment cet infidèle doit-il être puni? »

Jugement de la Comtesse.

« Ce méchant doit être privé des bontés des deux dames, aucune femme honnête ne peut plus lui accorder ses faveurs (1). »

(1) Voici le texte même d'André le chapelain :

« Quidam satis idoneo copulatus amori, alterius dominæ instantissime petit amorem, quasi alterius mulieris cujuslibet destitutus amore, qui etiam sui juxta desideria cordis plenarie consequitur quod multa sermonis instantia postulabat; hinc autem, fructu laboris assumpto, prioris dominæ requirit amplexus, et secundæ tergiversatur amanti. Quæ ergo super hoc viro nefando procedet vindicta? »

« In hac quidem re Comitissæ Flandrensis emanavit sententia talis: vir iste, qui tanta fuit fraudis machinatione versatus, utriusque meretur amore privari, et nullius probæ feminæ debet alterius amore gaudere. » (*De Reiffenberg, Nouvelles Archives historiques des Pays-Bas*), avril 1830, in-8°, p. 265.

On trouve dans le *Champion des Dames*, de *Martin Franc*, imprimé à Paris en 1510, in-8°, des détails curieux sur les *Puis* ou *Cours d'amour* qui avaient encore lieu, par suite d'anciens usages, dans les principales villes de la Flandre et de l'Artois, et sur les différentes pièces de poésie qu'on y couronnait.

La cour de Hainaut, sans être aussi brillante que celles d'Arles et de Toulouse, était néanmoins galante et poétique; les monumens nombreux de nos trouvères l'attestent. Un sénéchal du comté surtout, issu de l'ancienne famille de Verchin, dans laquelle cet office était héréditaire, est souventes fois cité comme l'arbitre des questions galantes qui se trouvaient soulevées dans cette petite cour, et l'on s'en rapportait à son expérience et à sa courtoisie pour trancher toutes les difficultés amoureuses des nobles preux et des belles châtelaines de la contrée. A l'appui de ce que nous avançons on peut consulter la jolie pièce de vers intitulée : *le Dict des trois Jugemens*, contenu dans le manuscrit de la bibliothèque de Berne, n° 389, dont une copie, faite par De la Curne de Ste-Palaye, repose à la Bibliothèque du Roi sous le n° 10557. Nous croyons devoir en donner ici le commencement et la fin :

Le Dit des trois Jugemens.

Bon seneschal de Haynault
Preux et saige,

Vaillant en fais,
 Et gentil en lignage;
 Loyal, courtois en fait
 Et de langaige
 Duit (instruit) et apris;
 De tous les biens qui en bon sont compris
 Par noblesse de cuer soubz mis et pris
 Et las d'amours pour accroistre le pris
 De vo noblesce
 Saige jugier du mal d'amours qui blece
 Quelz sont les tours soit ou force ou foiblesce
 Pour ce vous ai, chier sire, plain d'umbléce (humilité)
 Eslen a juge;
 Car vo bon cuer bien scay que le droit juge
 Qu'il affiert pour celluy a refuge
 A vos ainsi come ou temps du déluge,
 Qui tout noya,
 Le coulön (pigeon) blanc à l'arche s'avoya (se mit en voie)
 La attendy tant que soleil roya (rayonna)
 Auquers ainsi mon cuer telle voye a
 Prise sans faille
 Le débat de certaine fermaille (gaceure)
 Qu'aucuns amans beaux de corps et de taille
 Ont ensemble, si veullent que j'en taille
 Le court ou long;
 Mais je ne vy tel ens avenir onq
 Et trop peu scay pour en bien jugier donq
 Juge en soyez; et le diray au long
 Tout leur descort (querelle),
 De mot en mot si com j'en ai recort (souvenir);
 Et à voz dix en tous cas je m'accort
 Si feront ilz, car votre bon recort
 Doit bien souffire.

Le poète entre ici en matière, et déduit avec des détails circonstanciés, les différens cas soumis à la décision du juge; il semble même, par des longueurs et des redites, imiter les allures et la manière des avocats dans leurs plaidoiries; la pièce se termine ainsi :

Le Jugement aux dames on demande
 Leur bon avis, et si se recommande
 En leur priant que chascune y entende
 Diligemment,
 Et puis si soit donne le jugement;
 Ainsi gréé c'est accort bonnement
 Ont ambedeux adonc leur parlement
 Ont affiné,
 Et puis après de cercher nom finé
 Juge par qui il soit déterminé
 De leur débat et leur procès finé,
 Si sont venu
 Pardevers moy, combien qu'appartenu
 N'ait pas amy, et si se sont tenu
 Sur mon avis; adont m'est souvenu
 De vous, chier Sire,
 Si leur ay dit qu'ilz vous veullent eslire
 Car mieulz savez de leur débat voir (vrai) dire
 Et droit jugier que moy, car à bon mire (médecin)
 Doit le navré (malade)
 Soy adrecier s'estre veult délivré
 De son grief mal dont par vous desseuré
 Le droit du tort soit, si ont recouvré
 Droit justicier.
 En vous, Sire, si vous plaist radrecier
 Le grant débat dont je l'oy tencier.

Mais or est temps de mon œuvre avancier
 Et affiner ;
 Le demourant coment à parfiner
 A vo bon sens car bien savez finer
 De ce qu'il fault à bien l'œuvre affiner
 Et la parfaire.
 Si est saison (il est tems) que je m'en doye taire :
 Mais au dernier ver vueil dire et retraire
 Quel est mon nom ; qui le voudra hors traire
 Comme il deffine ,
 Et en la fin de pensée entérine
 Que vous ottoit joye parfaite et fine
 Pry Jhesu-Crist qui ne fault né ne fine.

Explicit le dit des iij Jugemens.

Le même manuscrit contient une autre pièce intitulée *Ju-
 gemans d'amors* que j'attribue à *Gillibert de Berneville* et
 qui débute ainsi :

Amors , je vos requier et pri
 Ke vos me faites jugement
 D'une amie et de son amin
 Ki entre-aimeit sont longuement
 Despues kil furent jouvencel.
 Or sont si grant ke del donsel
 Ait-on piece ait fait chevelier
 Et c'est prous (beaucoup) , mais je tesmoignier
 Ke il ne paroit barbe avoir
 Puet l'amor durer, ne valoir.

et se termine par ces vers :

Amors, la comtesse en apel,
 Se nuls hom ki ait teil musel (telle figure)
 Doit par aïours dame embrasçier ?
 Chaistelains venés moy aidier
 De Biaumé, tost ferés paroir
 Lou droit et le tort enchéoir.

On voit par ces citations, que nous pourrions multiplier au besoin, et dont on retrouvera des exemples dans les biographies qui vont suivre, que les petites cours du nord s'occupaient tout autant de galanterie que celles du midi. Nous avons trouvé qu'un *Roi des Menestrels* était attaché ordinairement au comte de Hainaut; Guillaume IV, comte de Hainaut et de Hollande, conserva le sien, nommé *Jehan Partans*, jusqu'en 1412; nous lui consacrons un article et nous rapportons les quittances des honoraires de ce roi des menestrels que l'on conserve en original dans les archives de la ville de Mons. Au reste, tous les renseignemens laissés par les trouvères eux-mêmes, tels que Bauduins et Jehans de Condé, prouvent que dans la riche province de Hainaut l'art de *menestrandie* était fort en honneur.

Ceulx de Haynault chantent à pleines gorges! a-t-on dit avec juste raison (1), et les pièces que nous avons à produire

(1) Epigraphe choisie par le spirituel *Van Hasselt* pour son Mé-

l'attestent ; mais on peut ajouter aussi qu'ils ont jadis chanté avec délicatesse et sentiment. Y a-t-il un chant plus rempli de charme que la ballade suivante adressée peut-être au même sénéchal de Hainaut que nous avons cité tout-à-l'heure , lorsqu'il était jeune et superbe ? Nous soupçonnons que cette jolie romance est l'expression de l'admiration d'une noble muse Montoise ou Valenciennoise , qui s'est modestement cachée sous le voile de l'anonyme.

I.

Senechal vaillant et saige
De Hainaut , plain de valour,
Chevalier ou vasselage
Et prouesse fait d'amour,
Fincrez-vous jamais jour
Par mainte terre loingtaine
D'entreprendre armes et paine ?

II.

Veult dont vo noble courage
Vo beau corps mettre à doulour
En péril de mort sauvage ,

noire sur les poètes du Hainaut couronné à Mons en 1838. Elle est tirée de la 223^e épigramme de Clément Marot , adressée à *Salé*, sur les poètes français.

Pour tousdiz poursuivre honneur !
 En vo vueil que sans séjour
 Ainsi vo vie se paine
 D'entreprendre armes et paine !

III.

Vous ne plaignez le damage
 Dont il s'ensuivroit maint plour,
 Se fortune en son oultrage
 Vous jouoit de son faux tour ;
 Dieux vous en gart qui tout jour
 A victoire vous amaine,
 D'entreprendre armes et paine !

Envoi.

Mais je croy qu'en grant tremour
 Mettez celle qui s'amour
 A du tout en vo demaine
 D'entreprendre armes et paine.

Outre leurs propres trouvères, les provinces de Flandre, de Hainaut et de Brabant même, reçurent beaucoup de jongleurs et de menestrels que Philippe-Auguste chassa de sa cour en 1181 (1); comme le règne de ce roi fut long, ils eurent le tems.

(1) Les chroniques de St.-Denis applaudissent beaucoup à ce ren-

de prendre racine dans leur exil , et comme ce pays était riche en bons écus d'or, et fertile en beaux castels et en nobles dames , ils ne songèrent guères plus tard à s'en retirer. Aussi voyons-nous dès ce moment les princes flamands adopter des trouvères et des ménestrels en titre. La cour de Brabant , la plus *thyoise*, la plus *flamingante* de toutes , eut elle-même sa période poétique pendant laquelle la langue romane y fut en vogue et honorée.

On ne doit pas s'étonner de voir des Brabançons s'exercer dans la poésie romane ou française ; cette langue était composée et parlée dans toutes les petites cours suzeraines : c'était la langue de l'aristocratie. *Rimer en roman*, comme on disait alors , c'était écrire pour le plus grand nombre des hommes éclairés , et pour les auditeurs les plus nobles et les plus généreux. C'est par suite de cet usage si général en bons lieux de la langue des trouvères, langue gracieuse et polie, que toutes les grandes et anciennes familles de l'Europe ont adopté pour leurs armes des crys et des devises romanes ou françaises qui quelquefois même sont rimés.

voï des ménestrels et jongleurs hors de France : *Si tuit li prince et li riche home*, disent-elles , *fisoient ausi com li preuzdons* (Philippe-Auguste) *fist, il ne corroit mie tant de lécheurs aval le pais.*

Cet usage de la langue française en Brabant est bien expliqué par un trouvère de ce pays même, par le *Roi Adenez*, dans son joli roman de *Berte aus grans piés* :

Tout droit à celui temps que je ci vous devis
 Avoit une coustume ens el tyois pais,
 Que tout li grant seignor, li conte et li marchis
 Avoient, en tour aus, gent françoise tout dis
 Pour aprendre françois leurs filles et leurs fils.
 Li rois et la royne et Berte o le cler vis,
 Sorent près d'aussi bien le *françois de Paris*
 Com se il fussent nés el bour à Saint-Denis.

Il est facile de concevoir, d'après cet usage qu'Adenez donne comme déjà ancien de son tems, comment Henri III, dit le *Débonnaire*, duc de Brabant jusqu'en 1260, Mécène du Roi Adenez, fut lui-même un poète distingué de son époque, ainsi qu'on le verra dans le cours même de cet ouvrage à l'article biographique qui le concerne.

Aux XII^e et XIII^e siècles il y avait, dans les cours suzeraines un peu distinguées (et celles de Flandre, de Hainaut et de Brabant étaient de ce nombre), il y avait, disons-nous, un roi des ménestrels. Ce pacifique souverain avait la direction des jongleurs qui suivaient la cour et réunissait en lui les pouvoirs qu'on a depuis divisés entre les chefs d'orchestre et les directeurs des théâtres. Le Roi des ménestrels du duc de Brabant Henri III, fut *Adenez*, qui ajouta son titre à son nom.

En 1277, la cour de Brabant avait, outre le Roi Adenez, les ménestrels *Tassin*, *Boidin* et *Estnol le Sot*; à la même époque, le comte de Boulogne avait les siens qui se nommaient *Martinet* et *Gérardin*; les comtes d'Artois et de Hollande possédaient les leurs; *Gilot* le ménestrel, qui joignait à son mérite ordinaire celui d'arracher les dents, était attaché au comte de Flandre; tous ces noms sont révélés par des comptes authentiques de dépense de l'année 1277, trouvés dans les chartes conservées autrefois au château de Rupelmonde, et renfermant la note des libéralités faites dans un voyage, par le comte de Flandre Gui de Dampierre, à tous les ménestrels qui le divertirent et qu'il aimait tant d'ailleurs qu'Adenez li Rois dit de lui, dans son poème d'*Ogier le Danois* qu'il composa par son ordre :

Li jongléour deveront bien plourer,
Quant il (Gui) mourra, car moult porront aler
Ainz que tel père puissent mais recouvrer :
Or le nous vueille Diex longuement sauver.

C'est surtout aux nobles princes et aux grands seigneurs des provinces flamandes que l'on doit les progrès et l'universalité de la poésie dans ces contrées; presque tous la protégèrent, plusieurs la cultivèrent eux-mêmes avec succès.

Les exemples de protection, d'encouragement, de réception, de dédicaces, de poèmes, de commandes ou de prix

donnés à des trouvères ne manquent pas dans les provinces du Nord : les princesses surtout, amies naturelles des jeux de l'esprit et des chants poétiques, stimulèrent le goût de la poésie et réussirent souvent à le propager. Nous allons citer quelques exemples de ce haut patronage dont les preuves pourraient au besoin se multiplier encore, si l'on ne les trouvait pas suffisantes.

Alix ou Adelaïde de Brabant, fille de Godefroi, premier duc de Louvain, que le roi d'Angleterre Henri I^{er} épousa en secondes noces, le 29 janvier 1122, comme dit le poète :

Il reprist, à grant proïère,
Fille le comte Godefroit
De Louvaing, ki moult bele estoit. . . .

cette Alix, disons-nous, fut grande protectrice des trouvères, elle les appela en Angleterre et leur fournit même des sujets de composition. Sans doute qu'elle avait puisé l'amour de la poésie romane pendant sa jeunesse à la cour du duc son père. Elle engagea un trouvère, dont on ne connaît pas sûrement le nom, mais qui pourrait bien être Herman, de Valenciennes, à mettre en vers romans le voyage de St.-Brandan, ou Brandaines, au Paradis terrestre. Cette légende, qu'on doit reporter à une époque très-rapprochée de celle du mariage d'Alix, dont elle fait compliment à l'Angleterre, doit dater de 1122 ou 1123; elle commence ainsi :

Donna Aelis le reïne
 Par qui valdrat lei divine,
 Par qui croistat lei de teire,
 E remandrat tante guerre
 Par les armes Henri le rei,
 Et par le cunseil qui est en tei
 Salvat tei mil é mil feis.
 Li apostoiles Danz Benediz
 Que commandas ce ad enpris
 Secund c'un sens ad entremis,
 Et si cum fud li toens comanz
 De Saint Brandan le bon abeth... (1)

Philippe de Than dédia son *Bestiaire* à cette même Alix de
 Brabant et le lui adressa en ces termes :

Philippe de Taun en franceise raisun
 Ad estrait le Bestiaire, un livre de grammaires,
 Pur l'onur d'une gemme ki mult est bele femme,
 Aelis est numée, roïne coronée,
 Roïne d'Angleterre, sa ame n'ait ja guerre;
 En ebreu, en verté, est Alis laus de dé.

(1) *L'abbé De la Rue. Essais historiques sur les Bardes, les jongleurs et les trouvères. Caen. 1834. — Achille Jubinal, la Légende de S. Brandaines. Paris, Téchener, 1836, p. VI.*

Enfin, cette princesse, protectrice des lettres dans des tems si reculés, fit encore composer des vers en l'honneur de son mari par le trouvère David et les fit *noter par chant*. Geoffroi Gaimar dit :

Tels mil choses en porrad dire
 Ke unkes Davit ne fist escrire,
 Ke la *Roïne de Louvain*
 N'en tint le livre dans sa main;
 Elle en fist fere un livre grant
 Le primer vers noter par chant. Etc. (1)

Il parait que le nom d'Alix revient souvent parmi les protectrices des lettres et des vers : nous trouvons qu'une Alix de Condé ordonne à Samson de Nanteuil de traduire en vers les Proverbes de Salomon. Ce trouvère chante en même tems les vertus et les hautes qualités de cette illustre Mécène qu'il nomme *sa dame*.

Samson de Nantuil ki sovient
 De sa dame qu'il aime et creient
 Ki mainte feiz (fois) l'en sut prier
 Que li desclairast oet traitied.

(1) *L'abbé De la Rue*. Essais sur les trouvères. 1834. T. 2, p. 45.
 — p. 121. — *Baron de Reiffenberg*. Préliminaires de la chronique de Philippe Mouskes. Bruxelles. 1836-38. 2 vol. in-4°.

Le nun de ceste dame escrit
 Cil ki la translation fist,
Aeliz de Cundé l'apele,
 Noble dame enseigne e bele....

Philippe d'Alsace, comte de Flandre de 1168 à 1191, fut un des plus illustres et des plus chauds partisans des trouvères. C'est à son haut patronage qu'on doit d'avoir vu naître en Flandre les plus beaux essais de poésie de *Chrestien de Troyes*, fameux trouvère du XII^e siècle, qui, s'il faut en croire Huon de Méry dans son *Tournoiement d'Antechrist*, partageait avec *Raoul de Houdanc* la gloire poétique de cette époque :

Si j'ai trouvé aucun espy
 Après la main aux *Hennuyers*
 Je l'ai glané mult volentiers.

Voilà qui prouve assez clairement que les poètes hainuyers et flamands tenaient alors le premier rang dans la littérature.

Tout le monde connaît, au moins de nom, Tristan le Léonois et son amante Yseult aux blonds cheveux, l'épouse de Marc, roi du pays de Cornouailles; l'histoire de leurs amours, chantée dans toutes les langues, fut écrite en roman par Chrestien de Troyes, à ce que l'on croit, et dédiée à Philippe d'Alsace, comte de Flandre.

Ce même souverain des flamands, grand chercheur de livres, fit cadeau à Chrestien de Troyes d'un manuscrit du Saint-Graal tel qu'il était dans sa première forme, et ce fut par son ordre que ce trouvère mit ce roman en vers. Il raconte ainsi ce fait littéraire en l'assaisonnant d'éloges pour son puissant Mécène :

Qui petit seme petit cueilt,
 Et qui auques recoeuillir velt
 En tel lieu sa semence espanse
 Que fruit à cent doubles lui rende :
 Car en terre qui rien ne valt
 Buene semence seche et falt (manque).
Christians seme et fet semence
 D'un romans que il en commence,
 Et si le seme en si buen leu
 Qu'il ne puet estre sans grant preu.
 Qu'il le fet por le plus preud'homme
 Qui soit en l'empire de Romme,
 C'est li quens *Philippe de Flandres*.

.....
Christians qui entent et paine
 A rimoyer le meilleur conte,
 Par le commandement le comte,
 Qu'il soit contez en cort royal.
 Ce est li contes de *Graal*,
 Dont li quens (le comte) li bailla le livre.

C'est peut-être au même Philippe d'Alsace que se trouve adressé un Serventois dont le commencement manque, et que

j'ai vu dans le mss. n° 7222 (f° 14, r°) de la bibliothèque du Roi. Cette pièce est, à ce que je crois, composée par un grand seigneur ; car l'auteur prend dans ses vers un ton doctoral, qui, malgré les licences permises aux poètes, ne pouvait guères aller qu'à un égal dans un siècle où régnait la justice féodale :

Exvoi.

Cuens de Flandres, por qu'il vous doine plaire
 Mon serventois vueill' à vous envoiers,
 Mais n'en tenez nul mot en reprovier,
 Car vos seriez à vostre honor contraire.

A l'ouverture du XIII^e siècle, les dames gouvernantes de la Flandre reparaissent comme protectrices déclarées des trouvères. Marie de Champagne, femme de Baudouin IX, dit de Constantinople, comte de Flandre, morte de la peste à Acre en 1204, choisit elle-même le sujet du second roman du nom de Lancelot, qu'on appelle *Lancelot de la Charrette*; elle l'avait tirée d'un incident de Lancelot du Lac. Ce poème, commencé par *Chrestien de Troyes* et terminé par *Godefroy de Ligny*, est dédié à la comtesse de Flandre qui en avait fait l'évocation.

Son mari, l'illustre Baudouin de Constantinople, avant même qu'il fût comte de Flandre et de Hainaut, s'exerçait dans les joûtes littéraires, et composa, chose fort bizarre pour un homme du nord, des vers en langue provençale.

Leur fille aînée, la comtesse *Jeanne*, unit l'amour des vers à celui de l'humanité ; elle encouragea à la fois les trouvères et fonda à Lille un lieu d'asile qu'on appelle encore l'Hôpital-Comtesse. Cette princesse, tante des comtes Guillaume et Gui auxquels elle inspira aussi le goût de la poésie, reçut, entre les années 1208-1210, une dédicace du trouvère *Manessier*, qui, peut-être, est né dans nos provinces, et qui acheva le roman de *Perceval*, commencé par Chrestien de Troyes. Il dit en finissant :

Si com *Manessiers* le témoigne
 Qui a en traist ceste besoigne,
 El non *Jehane*, la contesse,
 Qui est de Flandres dame et maistresse.
 Et par ce que tout ie apris
 De ses bones mours à délivre,
 Ai en son nom finé mon livre.

Enfin, l'amour de la poésie était tellement incrusté en Flandre à cette époque du commencement du XIII^e siècle, qu'un châtelain de Lille, Rogier, III^e du nom, 9^e châtelain, mort vers 1229, se donna aussi le plaisir, comme les comtes et comtesses de Flandre (et peut-être le fit-il par esprit de courtoisannerie) de commander une chronique en vers à un trouvère dont le nom n'est pas parvenu jusqu'à nous, mais qui se donne comme vassal du châtelain de Lille. Voici comment il déclare son instigateur :

Qu'cu penseroy conter à plain,

Por qu'il plaise le *Kastelain*
De l'Isle, Rugier, mon seignor,
 Cui Dieu doint santé et honor (1).

Les neveux de la comtesse Jeanne dont nous avons parlé plus haut, Gui et Guillaume de Dampierre, suivirent les mêmes errements que leur tante. Le comte Gui avait plusieurs poètes à sa cour qui l'accompagnaient partout ; on a vu ci-devant quelle était sa générosité envers les jongleurs et ménestrels. Le comte Guillaume de Dampierre était la vraie fleur de chevalerie. Il est aujourd'hui constant que les jolies fables de Marie de France ont été traduites de l'anglais pour lui :

Par amur le cunte Williaume,
 Le plus vaillant de cest royaume,
 M'entremis de cest livre feire
 Et de l'angleiz en roman treire. Etc.

Dans un autre endroit elle lui adresse ce compliment :

..... Monsieur Guillaume
 Qui de l'Empire et du royaume
 Porte le pris de chevalier
 Et de prend'homme droiturier.

(1) *Baron de Reiffenberg*. Introduction à la chronique de Philippe Mouskes. Tom. 1^{er}, p. CCVI.

Le *Renard couronné*, dont on lira l'article plus loin, est encore un poème dédié à Guillaume de Dampierre par un poète du pays qui, à l'imitation de Marie de France, exalte dans ses vers ses vertus chevaleresques :

Pour la noble chevalerie
 Qui jadis fu si ensauchie (exhaumée)
 En France et en toute Bretaigne,
 En Angleterre, en Alemaigne,
 Partout l'Empire et le royaume
 Dont preu vaillant conte Willaume
 Qui jadis fu conte de Flandres....

.....
 Et pour cou du conte Guillaume
 Qui cest honor eut encharcie
 Pris men prologue come Marie
 Qui pour lui traita d'Isopet (d'Esopé).

On trouve encore un bel et juste éloge du preux comte Guillaume dans le roman de *Judas Machabée*, par le trouvère Gaultier de Belleperche.

Nous avons dit plus haut comment Henri III duc de Brabant, dont nous parlerons plus au long à son article spécial, cultivait la poésie et protégeait les trouvères ; sa fille, *Marie de Brabant*, depuis épouse de Philippe-le-Hardi, hérita de ses goûts, et ne fut ni moins éclairée, ni moins poète que lui. On lui décerna même les honneurs de la maternité touchant quelques œuvres qui passent sous le nom du Roi Adenez.

On cite encore la duchesse Bonne de Luxembourg, femme du prince Jean que Philippe de Valois, son père, créa duc de Normandie, laquelle reçut en 1345, du trouvère *Adam Raymont*, la dédicace du poème de l'*Arbre d'amour et de ses fruits bons et mauvais*; mais parmi tous ces protecteurs des deux sexes, celui qui brille du plus bel éclat est sans contredit Wenceslas de Luxembourg, duc de Brabant, mort en 1384, qui ceignit tout-à-la-fois la couronne ducal et le chapel de fleurs du trouvère. Il s'égaya dans sa jeunesse à faire chansons, balladès, rondeaux et virelais, réunis depuis en un seul corps par les soins du gentil Froissart, et contenus dans

Le Roman de Méliador
Le chevalier au Soleil d'or.

Ce dernier prince obtint une illustration de plus que tous les autres : il fut assez bien inspiré pour reconnaître le mérite de Jean Froissart et pour se faire son protecteur et son ami. Il partagera son immortalité ! C'est son poète favori, c'est ce Valenciennois célèbre qui viendra fermer chronologiquement les nombreuses listes de nos trouvères du nord, depuis le commencement du XII^e siècle jusqu'à la fin du XIV^e. C'est l'étoile la plus brillante de cette pléiade et celui qui fit faire le plus grand pas à l'art d'écrire et en vers et en prose. Le judicieux Pasquier, dans ses *Recherches sur la France* (1),

(1) Liv. 7, chap. V.

ne manqua pas d'en faire l'observation dès le XVI^e siècle :

« Celuy que je voy, dit-il, avoir grandement avancé ceste
 » nouvelle poésie (des chants royaux et des ballades), fust
 » *Jehan Froissart*..... et m'estonne comme il n'ait esté re-
 » commandé en ceste qualité de poëte par l'ancienneté : car
 » autrefois ay-je veu en la bibliothèque du grand roi François
 » à Fontainebleau, un grand tome de ses poësies, dont l'inti-
 » tulation estoit telle : *Vous devez sçavoir que dedans ce*
 » *livre sont contenus plusieurs dictiez du traittez amou-*
 » *reux et de moralité, lesquels sire Jehan Froissart,*
 » *prestre et chanoine de Chimay, et de la nation de la*
 » *comté de Hainault et de la ville de Valentianes a fait*
 » *dicter et ordonner à l'aide de Dieu et d'amours, à la*
 » *contemplation de plusieurs nobles et vaillans, et les*
 » *commença de faire sur l'an de grâce 1362, et les cloist*
 » *en l'an de grâce 1394. Le Paradis d'amour, le Temple*
 » *d'honneur, un Traité où il loue le moys de may, la*
 » *Fleur de la Marguerite, plusieurs laiz amoureux, pas-*
 » *torales, la Prison amoureuse, balades, virolaiz, et*
 » *rondeaux, et le Playdoyer de la roze et de la violette. Je*
 » vous ay voulu par exprès cotter mot après mot cette intit-
 » tulation, d'autant que depuis ce tems-là toute notre poésie
 » consistoit presque en ces mignardises. »

Ce sont donc les poésies de Froissart, qui, jusqu'au tems d'Estienne Pasquier, c'est-à-dire, jusqu'à ce que *Malherbe* vint, ont donné le ton et servi de modèles. Aussi convient-il de faire un tems d'arrêt après lui, et de finir à son époque

l'histoire des trouvères. Aussi bien, les poètes qui le suivirent sont beaucoup plus généralement connus, quoique peut-être moins dignes de l'être. Aucun nom plus grand, aucun écrivain plus populaire, ne saurait clore plus dignement un cortège poétique. Froissart, l'ami des rois dont il écrivait les annales, l'honneur du Hainaut dont il rehaussa la gloire, le parangon des poètes du moyen-âge, sentait de son vivant toute sa force et tout son avenir : il semble que la prévision instinctive de la juste réhabilitation qu'il devait obtenir de nos jours, lui ait été révélée par son génie. C'est du moins ce qu'on croit découvrir dans ces vers généreux, que je ne puis m'empêcher de citer au moment de terminer cette introduction, et qui sont débités figurément, dans son *Dict dou florin*, par une pièce de monnaie trouvée seule et cachée au fond de son escarcelle, *en ung anglet d'un bourselot*, comme il le dit naïvement :

«
 » Tout premiers vous avés lait livres
 » Qui ont cousté bien sept cent livres
 » L'argent avés-vous mis là bien ;
 » Je le prise sur toute rien ,
 » Car fait en avés mainte hystore
 » Dont il sera encor mémoire
 » De vous ens ou temps à venir,
 » Et ferés les gens souvenir
 » De vos sens et de vos doctrines..... » (1)

(1) Poésies de Froissart; le *Dict dou florin*, vers 199-207.

Ainsi donc, nous tenons à prouver et nous allons tenter de le faire dans la suite de cet ouvrage, que c'est à tort et mal-à-propos qu'on a si souvent parlé de barbarie, de ténèbres du moyen-âge; pour l'investigateur persévérant et heureux, il n'y a guères de solution de continuité dans l'histoire de l'intelligence humaine, et en cherchant bien, on découvre toujours, sous la cendre des siècles éteints, quelques étincelles qui révèlent le feu de l'imagination de nos pères. Sans doute il convient de pousser ces recherches dans les recoins les plus obscurs des dépôts de la science; car, il ne faut pas s'ébahir de rencontrer si rarement les vers de nos premiers poètes dans les bibliothèques du nord de la France: elles furent presque toutes formées des débris de celles des cloîtres, et nos trouvères furent trop malicieux et trop profanes pour qu'on admît ouvertement leurs œuvres sur les tablettes des monastères. Mais il est d'autres collections publiques et particulières, riches en productions du moyen-âge, et pour le philologue courageux, les trouvailles précieuses ne manqueront pas.

On ne doit pas s'étonner que la bonne Flandre ait eu autrefois tant de poètes; là où il y a beaucoup à chanter, les chanteurs sont nombreux. La Flandre est une contrée où le bien-être matériel se manifesta de bonne heure: un sol fécond, d'heureuses institutions, l'esprit commerçant et intelligent de ses habitants lui amenèrent bien vite une aisance générale qui jeta un brillant reflet sur les petites cours de ses suzerains et anima la verve de ses trouvères. Les poètes furent

aussi nombreux dans le nord pendant les XII^e, XIII^e et XIV^e siècles, que le furent les historiens durant les siècles suivans. Il en fournit à lui seul plus que bien des nations de l'Europe : c'est qu'aussi ils n'eurent alors que trop de choses à raconter.

La féconde lignée de trouvères qui jeta tant de gaité, de gloire et d'animation sur nos riches provinces, périt presque toute entière dans ces luttes si rudes et si sanglantes de la noblesse et des communes de la Flandre. Les trompettes guerrières firent taire les modestes vielles des ménestrels, le bruit des armes remplaça les chants de la gaie science, et les joyeux conteurs disparurent. Quand la force matérielle domine tout, les hommes d'armes sont bien plus prisés que les hommes d'esprit, et l'art de tuer et de détruire est cent fois préféré au talent qui fait revivre le passé et donne au présent l'immortalité.

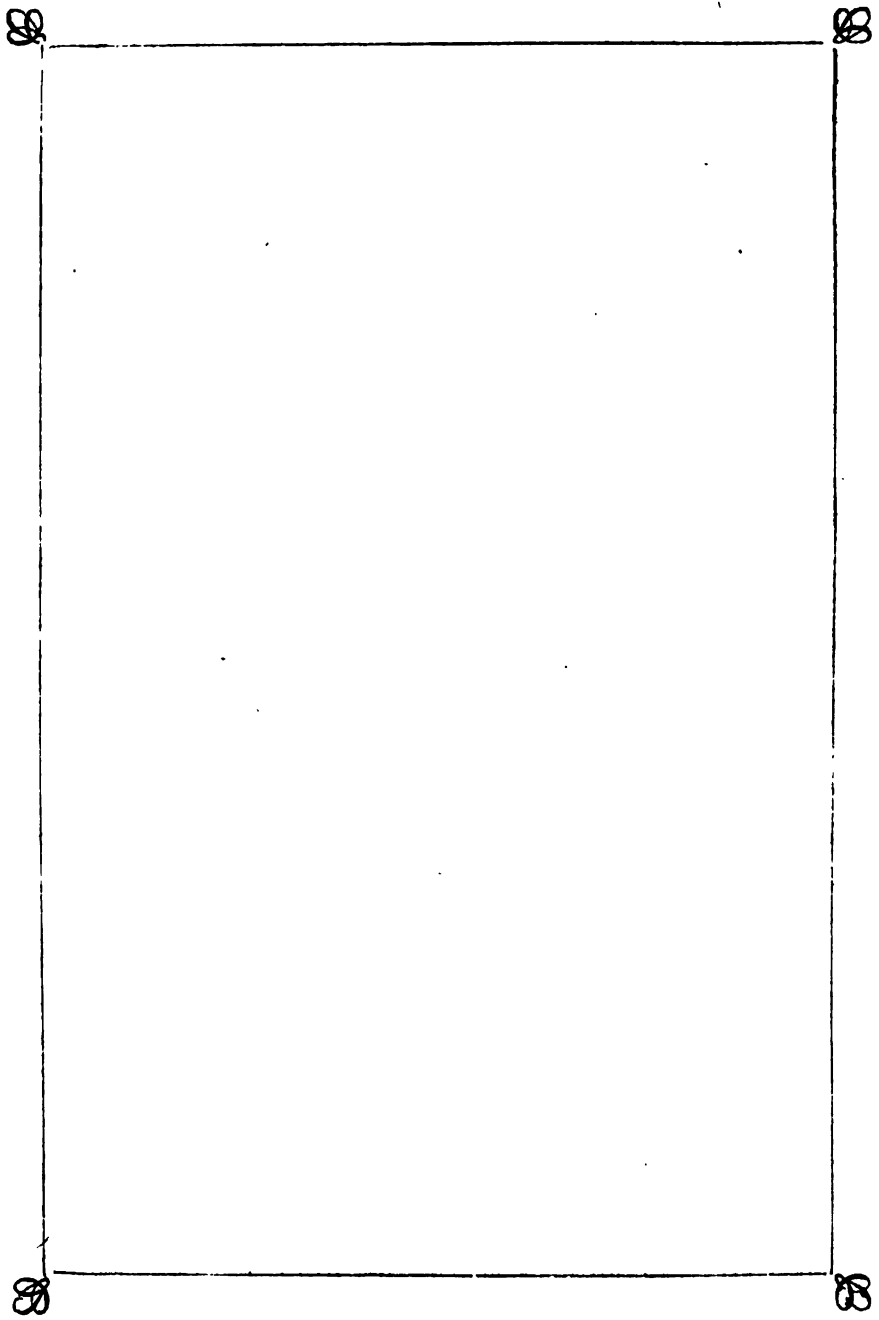
Nous avons l'opinion que l'étude des compositions des trouvères présente plus d'un avantage ; l'histoire y gagne de la clarté, la langue nationale s'explique par ses origines, les mœurs antiques sont mieux comprises, et les usages locaux y retrouvent leur généalogie. C'est à peu près ce que l'abbé Massieu pensait de ces poètes lorsqu'il disait dans son *Histoire de la poésie française* (page 209) : « Reconnaissons » aussi que la génération présente peut retirer des écrits des » trouvères trois sortes d'utilités ; car, outre qu'ils ont tou- » jours quelque chose de bon, et qu'on y trouve des traits

- dont on peut faire son profit , ils marquent encore l'état où
- était notre langue dans le tems où on les composait ; et enfin
- ils sont pleins de circonstances curieuses qui peuvent beaucoup contribuer à l'éclaircissement de l'histoire. »

Mais on conçoit que dans un tel nombre de poètes que ceux que nous pourrions citer, les excellens furent rares, les médiocres abondans et les pires nombreux ; il ne faut donc pas s'engouer de tout chez les trouvères : on doit choisir ; heureusement que la mine est assez riche pour qu'après en avoir retiré l'alliage, la matière pure reste encore abondante. Notre plan exige que nous parlions de tous ceux dont les noms ou les ouvrages sont venus à notre connaissance ; mais la longueur ou la brièveté des articles marquera assez l'importance ou la nullité des personnages dont nous aurons à nous occuper. Nous ferons nos efforts pour que cette espèce de thermomètre littéraire marque avec autant de justesse qu'il est possible le degré de supériorité ou d'infériorité des poètes que nous aurons à analyser, et l'on nous saura gré, nous l'espérons du moins, des réhabilitations des quelques noms inconnus que nous allons produire. Leurs œuvres, ou ignorées, ou peu appréciées, font aussi partie des titres de noblesse de notre vieille langue maternelle : elles doivent donc être révérees, ne fût-ce qu'à ce titre. Aujourd'hui, qu'une juste réaction, qui n'est pas un vain caprice de la mode, porte les études des hommes sérieux vers ces sources de l'ancien langage, on peut compter que la vogue s'attachera longtems aux productions

des premiers trouvères , des poètes *princeps* de la vieille monarchie française ; leur règne s'appuie sur le désir ardent et naturel qui pousse les hommes à connaître l'origine des choses ; désormais il ne peut plus périr que lorsque la langue se détruira tout entière.






AVERTISSEMENT.

Bien qu'il eût été plus rationnel de ranger les notices biographiques et bibliographiques qui suivoient par ordre chronologique, nous avons été forcés de les classer suivant l'ordre alphabétique, parce qu'il serait nécessairement résulté des doutes ou des erreurs dans le rangement d'hommes et de compositions si peu connus qu'on se trouve souvent obligé d'apprécier leur âge à un siècle près. Cette méthode d'ailleurs facilitera les recherches pour tous ceux qui pourraient être dans le cas de consulter ces notices.

Toutes les fois qu'un ouvrage est resté anonyme, et qu'il nous a été impossible de le placer sous le nom de son au-

teur, même présumé, nous lui avons consacré un article sous le nom même du héros du poème, titre sous lequel l'ouvrage est le plus communément connu. Ainsi, la série alphabétique des notices qu'on va lire comprend à la fois des TROUVÈRES et des HÉROS DE ROMAN ; ces derniers ne figurent sur le titre que lorsque les premiers sont restés complètement inconnus. Voulant parler de toutes les anciennes compositions poétiques et traditionnelles de notre contrée, il nous a paru que ce mode était le plus clair et le plus naturel pour présenter, au premier coup d'œil, les points principaux sur lesquels nous nous sommes appesantis.



TROUVÈRES
DE LA FLANDRE
ET
DU TOURNAISIS.

Andrieu de Douay.

Le Sire *Andrieu* est un noble trouvère qui paraît avoir vécu au XIII^e siècle, aux environs de Douai, sur la route d'Arras. Nous l'avons déjà mentionné dans le Discours préliminaire de nos *Trouvères Cambrésiens* (pages 23-25), en le soup-

connant d'être originaire des confins du Cambésis dont il parle le langage, qui d'ailleurs se rapproche fortement du patois douaisien ; le judicieux et savant bibliothécaire du roi des Belges, M. le baron de Reiffenberg, notre honorable ami, l'ayant désigné dans les Préliminaires de son édition de Philippe Mouskes (1), sans doute d'après des indications particulières, comme appartenant à la ville de Douai, nous restituons volontiers ce trouvère à cette ville où prirent également naissance le fameux *Gandor*, *Jehan* et *Pierre de Douay*, *Michel dou Mesnil*, *Durans* et plusieurs autres illustrations d'une cité, qui devait plus tard recevoir un nouvel éclat par l'établissement d'une université célèbre qui l'a placée au premier rang dans la République des lettres et des sciences.

Nous faisons cette restitution non sans craindre néanmoins que Messire Andrieu de Douay ne soit le même que le Sire *Andrieu Contredis*, d'Arras, autre trouvère de la même époque, chantant à peu près sur le même ton. Quoiqu'il en soit, voici la pastourelle, ~~assez~~ jolie, où le chevalier chansonnier raconte d'une façon fort naïve, mais un peu crue, l'aventure galante qui lui arriva sur le grand chemin lorsqu'il retournait d'Arras à Douai :

(1) Page CCIV du *Discours préliminaire* du 1^{er} volume de la *Chronique de Philippe Mouskes*. Bruxelles, Hayez, 1836. In-4°.

PASTOURELLE (1).

L'autrier (avant-hier) quant chevauchie
 Tout droit d'Arras vers Douai ,
 Une pastore (bergère) trouvoie
 Ainz (jamais) plus belle n'acointai (n'acostai).
 Gentement la saluai :

« — Bele, Dex (Dieu) vous doint (donne) lui (en ce jour) joie ,
 » — Sire, Dex le vos otroie
 » Tout honore sans nul délai ,
 » Cortois estes tant dirai. »

Je descendis en l'herboie (la prairie)

Lez li (près d'elle) séoir m'en alai :

« — Si, li di (lui dis-je), ne vous ennoi ,
 » Bele, votre ami serai ,
 » Ne jamais ne faudrai (ne vous serai infidèle),
 » Robe auroie de drap de soie,
 » Fremax (boucles) d'or, huves (coiffe), corroies (ceintures),
 » Cuevrechiés (bonnet), trécors (rubans) ai ,
 » Sollers pains (souliers de couleur) grans (à longues pointes) vous donrai. »

(1) De l'Etat de la poésie française dans les XII^e et XIII^e siècles,
 par B. de Roquesfort. Paris, 1821. In-8°, p. 391.

« — Sire, ce respont la bloie (la blonde),
 » De ce vos meicierei (de ce je vous remercierais)
 » Mas (mais) ne sai comment l'arroie (les aurai).
 » Robin, mon ami que j'ai,
 » Car il m'aime, bien le sai
 » Pucèle sui, qu'en diroie?
 » Ne souffrir ne le pourroie :
 » Mès tant vos otroierai
 » Jamès jor ne vos harrai (ne vous haïrai).... »

.....
 » Biau sire, je n'oseroie,
 » Car por Robin le lairai....
 » S'il venoit ci que diroie....!!!
 » Si m'aït Dieus (si Dieu m'aide), je ne sai,
 » Vostre volenté ferai! »
 Je la pris, si l'assouploie (je la soumis)
 Le gieu (le jeu) li fis toute voie
 Onques guères n'y tarjai (je n'y mis pas grand tems)
 Mais pucèle la trovai.

Elle me semont et proie (demande et prie)
 Si ces convens li tendrai (si je tiendrai les conventions),
 Por tout l'avoir que je ai,
 Sur mon cheval l'encharjai (la plaçai);
 Andrieu sui qui maine joie,
 Ma pucelette doignoie
 Droit en Arras l'enportai,
 Grans bines lui fis et ferai.

Au milieu de la crudité de ses détails, cette pastourelle a un caractère de simplicité et de vérité qui ne laisse aucun doute sur l'exactitude du fait historique que le sire Andrieu raconte. Les excuses de la bergère, fondées sur la connaissance que son ami Robin a de sa vertu, la tentation de posséder les brillans cadeaux qui lui sont promis, et, après les avoir si bien gagnés, la crainte qu'elle manifeste qu'on ne les donne pas, tout cela est de la nature prise sur le fait. Quant au cynisme du chevalier, qui raconte jusques dans les moindres détails son expédition galante, il est de couleur locale : c'est là une peinture d'époque que l'on retrouve à chaque page dans les œuvres légères des trouvères du XIII^e siècle.

Pour ce qui est des expressions, elles sont tellement locales, qu'un villageois intelligent du département du Nord comprendrait mieux aujourd'hui cette chanson du trouvère sans explication aucune, qu'un parisien éclairé qui n'aurait fait aucune étude de la langue romane. *Lez li* pour *près d'elle*, *huvés*, *huvette*, pour *bonnet*, *sollers* pour *souliers*, *l'arroie* pour *l'aurai*, *gieu* pour *jeu*, *lairai* pour *quitter*, *biau* pour *beau*, *tarjai* pour *tarder*, *encharjai* pour *charger*, sont tous mots qui n'ont pas changé le moins du monde dans l'usage des villages situés entre Cambrai, Arras et Douai.

Le sire Andrieu de Douay pourrait bien être l'auteur de la pastourelle du même genre que celle que nous venons de citer

et que nous avons mentionnée dans notre discours préliminaire (page 40), attendu qu'étant anonyme nous n'avons pu la mettre positivement sous le nom d'aucun trouvère. Cette seconde œuvre est absolument le pendant de celle-ci pour le style, le sujet, le dénouement et même le lieu de la scène :

« Entre Arras et Dowai,
 » Defors Gaverelle (1)
 » Ainsi com me chevachai
 » Trovai à Perrenelle,
 « En un pré herbe coillant
 » Et jollement chantant, etc. »



(1) Village situé entre Douai et Arras, sur la grande route qui joint ces deux cités, à trois lieues de la première et à deux lieues de la seconde.

Anonyme de Lille.

Nous avons désigné sous le nom d'*Anonyme de Lille* l'auteur d'une chronique rimée qui traite des événemens arrivés en Flandre à partir de l'année 1379 et delà en avant. Cette histoire est écrite en vers de huit syllabes et d'une versification qui a assez de rapports avec celles de Philippe Mouskes et de Gilles li Muisis, quoiqu'un peu plus récente. Le poète paraît du moins avoir connu ces deux trouvères, car il a suivi leur rythme, et sa chronique rimée peut être regardée chronologiquement comme une suite des compositions laissées par ces deux historiens-poètes. Il ne nous en est parvenu qu'un fragment, aujourd'hui possédé par M. *Ducas*, agent de change, à Lille, dont la bibliothèque renferme plusieurs curiosités bibliographiques et des manuscrits précieux. Nous en publions ici le commencement dans l'espoir que cette mise en lumière en fera découvrir l'auteur ou la suite.

Le sujet de ce poème est la guerre civile et ecclésiastique qui éclata en Flandre sous le Comte Louis III, dit de Mâle. La révolte des Gantois et leur division en deux factions, la tentative des chaperons blancs sur Audenarde, les entreprises de d'Artevelle, l'arrivée des Anglais en Flandre, celle de Charles, roi de France, venant avec son oncle Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne, au secours de Louis de Mâle, la bataille de Rosebecq gagnée sur les Gantois le 27 novembre 1382 et la mort du fameux d'Artevelle sont les principaux événements relatés dans ce poème historique, dont au reste on trouve le sommaire dans les cent premiers vers.

La première page du manuscrit dont nous nous servons étant fort altérée, nous avons été obligés d'en revivifier les caractères avec des acides et ce n'est qu'imparfaitement qu'ils ont pu être lus; de là les quelques lacunes qui se présentent dans le fragment publié.

Le manuscrit que nous avons sous les yeux n'est que le premier cahier d'un volume petit in-f°, dont le reste est égaré ou inconnu. L'écriture est du XIV^e siècle, par conséquent du tems où l'ouvrage fut composé. Le premier feuillet est entouré d'un encadrement fleuroné rehaussé d'or et d'azur. La première lettre laissait un blanc pour y peindre un blason qui n'a pas été fini ou qui a été effacé. Les seize pages conservées sont à deux colonnes contenant chacune 40 vers; ce fragment comprend donc 1280 vers. Nous ne pouvons que déplorer

le malheur qui a fait perdre le reste, peut-être quelque heureux hasard le fera-t-il sortir de l'obscurité dans laquelle il est enfoui.

En attendant, voici le début du poème :

O peres, filz et saintz espris !
 Un Dieu en trois personnes compris ,
 Parfaitement Dieu est cascuns
 Non sont troi Dieu mes est uns
 Qui l' ome du primier fourma
 A sa sainte image et créa.
 Deau (d'eux) viennent par natures
 Toutes humaines créatures :
 De vous , Sires , somes soustenu
 Fols et sages , grant et minu (petit, *minutus.*)
 De votre grace que habunde
 Es bienvollans de tout le monde
 Pour ceste grace vous supplié,
 O boins Dieus , plein de pitié !
 Que vous voelliez enluminer
 Mes sens , et tant visiter
 De boinescience de vostre dons
 Que des noviaux comotions
 Que en Flandres ont esté ,
 Puisse rimer la vérité
 Au plaisir de mon droit Seignor.
 A quoy m' amoine propre-amor,
 Et come uns princes bien doit savoir
 De toutes choses le cler devoir
 Que en sa pays advient ,

Et pluseur choses encore contienent
 De la guerre forte et dure
 Sous l'ombre de la fause couverture
 Et se qu'en un Dieu en ciel aions
 A notre Seigneus terrien tenions
 Abeysanche (obéissance) et droite amour
 Sans aultrement avoir retour ;
 Me celle en ce labourer
 Pour a mon pooir chi exposer (*exponere*)
 Des guerres de Flandres la veritet
 En reymans simplement . . et
 Selon ma lingue que flamengue
 Que ne vault le gît d'une . . . dengue
 Pour justement rimer en Roumans
 les sages bien entendans.
 Tout pour le mieux l'entenderont
 Et pour excuse me tenront
 Se de droit Roumans y faille.
 Pour tout savoir nulz n'en caille
 Quar homs ne vit qui tout le sçet
 Ne jà sauera la veritet ;
 Mais le gros de la matère
 Vous diraie ouverte et clere
 Coment primier se comoverent
 Chil de Gand. Et hors alerent
 Coment le pays tout gaignierent
 Maisons et prisons brisièrent ;
 Coment le pays se faisoit
 Et tost après brisié estoit ;
 Coment les villes se discordèrent
 L'une encontre l'autre . . . nièrent ;
 Et des batailges en advienent ;

Et coment chil de Gand se tienent
 Et gouvernerent de vitaille ;
 Coment il gaignierent bataille
 Dehors Bruges sur leur seigneur ;
 Coment roberer et malfacteur
 Leur droit seigneur et ses gens
 Coment il mirent entente vies
 Pour tout les biens et les gens
 De Flandres avoit sous le mais ;
 Coment en Engleterre envoierent
 E cas Englés se alleyèrent ;
 Coment après la noble aout
 A Rosebeque gaigna l'estout
 De la victore soit Dieus loé ;
 Coment les Englés sont entré
 Ou pays le crois portant
 A l'ayde de la ville de Gand ;
 Coment une bataille gaignierent
 Et devant Ypre leur siège fierent ;
 Coment ils furent encachiet
 Que de le pays n'ont ore on piet ;
 Coment chil de Gand gaignierent
 Audenarde et tout voidierent ;
 Coment les triewes (trêves) sont advenu ;
 Coment li nobles comtes moru ;
 Coment li comtes tout pardonna
 Que li comun a lui meffait à ;
 Coment ses fils sans vergoigne
 Li nobles ducs de Bourgoigne
 A cause sa feme est venu
 A Bruges , a Ypre , et a recheu
 Ses gens en sa protection

Come hants sires de boin renom
 Coment Audenarde fu gaigniet
 Et chil de Gand tout hors cachiet
 Les traitietz qu'entre ce estoient ;
 Coment sur quoy il ce tenoient
 Selonc ce que jai véu (1)
 Et coy dire grant et minu.,
 Selonc mon povre entendement ,
 Et je prie amiablement
 Se je sore en cest labour
 Parlant encontre le honour
 D'aucunuy qu'il l'amende
 Et de moy en nul mal ne prende
 Quar je ne desir nullui blaser
 Mais la vérité enditer.

Li Comtes qui nés à Male
 D'en costé Bruges la biele sale (palaïs)
 De la noble fille du Roy
 Plaine de bouairté et de foy
 A lui voelle comanchier
 Le noble home , le haut princier.
 Quant ses pères de boine mémoire

(1) L'auteur fut témoin oculaire de tous les faits qu'il raconte dans son poème, et il paraît les avoir mis en rime par ordre de son seigneur suzerain, comme il le dit lui-même aux 20^e et 21^e vers.

Fu trespasés passa encoire
 Pour les comotions en ce temps
 L'espace environ de deux ans,
 Ainchois qu'il pooit goyr (jouir)
 De sa comté et y tenir
 Se seignourie come soloient
 Les comtes qui devant lui estoient.
 Quant il com sires estoit entré
 Largement a il pardonné
 A pluseur qui en grant afaire
 A son père furent contraire,
 Et après sa mort mesmes a lui
 Tout pardona certains en-sui
 Et les mist ens ou regement
 Et en concorde mist enssement
 De Flandres tout son boin pays,
 De bien faire estoit d'avis.
 Onques princes n'y soustena
 Si longuement pays com il a;
 Marchandise en boin cours,
 Gaignage gnt (grant) as labourours;
 En sa court justice et droit,
 De lui cascun honor disoit.
 De grants seignors estoit requis
 A lui venant en son pays
 Pour pays faire et acort
 Cascuns requist de lui confort.
 De lui fu boine renommée
 Partout en cascune contrée
 Ses nobleces mout jolies
 Furent partout eshauchies (relevées);
 Tous seigneurs le loerent

Tous marcheurs frequenterent
 Desous lui a leur marchandise ;
 Grand biens ont ses gens acquises
 Ensey estoit illeuc boin (bon) tamps
 Durant environ trente ans ;
 Or et argent ses gens habunde
 Et les biens de tout le monde
 Et par especial au comun ,
 Pour ce le-va le chief rescun
 Et se voloient adonc vestir
 Com nobles gens et maintenir ;
 Orguel comencha à croistre
 Nullui ne voloit soi-mesme cognoistre
 Li riche vilain sans finier
 Leur propos volent avanchier,
 Grand guerre comenche et grant discort
 Entre les gens qui furent fort
 Tout partout en le pays
 Et les villes furent compris
 L'une à l'autre en grand discente ;
 Pour de ce doner sentente
 Les villes viennent bien souvent
 Au prince pour avoir jugement
 De tels faits , mais tout en cler
 Sentence n'eu pooit-on doner ,
 Quar qui sentente pour lui auroit
 A l'autre frainderoit son droit
 Du teneur de sa franchise
 Tant furent contraire mise
 Cascune voloit porter quite
 Les malfaiteurs de leur delict
 Sur les franchises de la ville.

Tels faits adviennent plus que mille
 Et par especial en Gand
 Estendent le main si avant
 En quel point que leur bourgeois
 Un fait firent ou deus ou trois
 Reserverent a leur jugement
 Et le deportent ensesment
 Que jamais n'en fist justice
 Pour contrestre celle malice
 Si furent pris ou deus ou trois
 Dehors le ville de leus bourgeois
 Pour les malfaits que illenc firent.
 Quant chil de Gand le sentirent
 Si comenchant a comover
 Et fortement as armes aler ;
 Li comtes qui tousdis gist
 A Gand, et grand honneur fist
 A le vile et pourfit grand,
 Ore se départi de Gand ;
 A Bruges sa siège tenoit
 Et dedens ce on comenchoit
 A Bruges fortement deviser
 Que il voellent amener
 A Bruges le aigue (*aqua*) de la Lys.
 Ce fait ont-il entrepris
 Non pour li aigue (*aqua*), mais pour conduire
 Tous biens à Bruges par navuire
 Devers Franche et vin et blé
 A l'œuvre sont en vérité.
 Et fouirent (creusèrent) fossés grand
 Quant ce sentirent chil de Gand
 Quident (croyant) perdre la boine rivière

Que moult aiment et ont chiere
 Il bukent et cryent com arragiés (enragés):
 » — Nous sômes trestout hōnissies
 » On nous enfraint notre franchise
 » La Lys sera à Bruges mise
 » C'est temps que nous le defendérons
 » Ainchois que nous le perderons. »
 Grand debat et grand discort
 Or comenche a estre fort.
 Entre les boines villes avant
 Chil de Bruges et de Gand
 Li comtes leur fist journée
 De pays, en milieu el contrée
 Et chil de Bruges plus ne souirent;
 Les villes avant se tenirent
 L'une sur l'autre malcomptent,
 Et chil de Gand ensement
 Se complaignent haut et fort
 Qu'on leur fist injure et tort
 Encontre les juridictions,
 Et toutes boines conditions
 Que d'anchieneté ont estécs
 Partout en Flandres et bien usées
 Encontre le droit de bourgeoisie
 Pluseur cryent pour voir vous die
 Pour avoir leur franchise
 Mes cestoit tout convoitise
 Pour la richece et souveraineté
 Avoir partout en la contrée.

L'an lxxix et trese cent
 En esté furent ensement

En celle enseigne come est dist
 En septembre sis jours ou wit.....

La chronique, commençant en septembre 1379, raconte la fin tragique à Gand du bailli *Rogier d'Outerive*; le départ de 6,000 hommes pour Courtrai, qui eut lieu le 11 septembre, sous la conduite de *Jehans Hyons*, chef des Nautonniers; la sortie de Bruges du comte de Flandre; l'envoi qu'il y fait de *Sire Symons de Brucgdamme* et de *George Del Oye* (Van Der Oye), et la mort de ce dernier, occupent une centaine de vers. *Guillaume Maes* va à Dendermonde; le 4 d'octobre 2,000 hommes armés sortent de Bruges pour aller à Dam, à l'Ecluse et à Ardembourg, et quelques événemens s'ensuivent.

En février 1380, on voit la mort piteuse d'un échevin de Bruges nommé *Jehans li Rouc*; en mai suivant ceux de Gand envoient 2,000 hommes à Ypres; ils y brisent les demeures des nobles, les pillent et se portent sur Poperingues; après maints récits de marches et contremarches et des descriptions nombreuses de troubles populaires, le chroniqueur arrive au siège de Termonde qui eut lieu à la Pentecôte de 1380, et à l'incendie d'une partie de la ville qui s'ensuivit.

Le fragment se termine comme suit par la paix donnée par le comte de Flandre , le pardon des méfaits commis par les communes et l'échange des prisonniers enlevés par les deux partis :

Et quant li nobles comtes entent
De la bataille et comment
Chil de Gand sont convaincu
Tost s'en est li sires méa ,
A une chevauchie biel
Devers Betune et Cassiel ;
Car chil d'Ypres sur le Lis
Avoient les ponts tout jus mis
Volontiers enissent défendu
Que li Sires point ne fust venu.
D'en costé Furnes il venoit
De Bruges envoié lui estoit
Deus milles homes en desier
Pour le Comte convoier
A le Noefport les trouva
Envers Bruges à tout l'ost
A Ghisteles vint-il tost
En le chastiel le nuit gisoit ,
Et l'ost à Audemburch couchoit.
Li capitains chevauchièrent
Au comte par nuit lui supplièrent
Des gens qui sont demouré
En Bruges , où sont a-semblé
Les petites villes et le Franc
A leur poissanche es armes blanc
Et tout atendent pour leur seigneur
Lui priassent de humle (humble) cuer
En que manière que lui plaist

Qu'à sa venue les trovast ;
 Il fu fait selonc son command
 Envers Bruges s'en sont alant
 Lendemain tempre (de bon matin) menent ens
 Li comtes et tous ses gens
 A Bruges sur le marchiet
 Ou il trouva tout a piet
 Bien XXX mil homes armés
 Partout les a il salués
 A l'hostel sont les gens alés
 Quar plusieurs y furent lassés
 Mout y furent joieus de cuer
 Pour la venue du noble seigneur
 Demain bien matin si vos di
 Chil du Franc à grand cri
 En le court anne allerent
 Et au comte demandèrent
 Pour avoir noviele franchise.
 Tout consenta à leur guise :
 Si noble estoit et si courtois
 Com Alexandre li hauts roys ,
 La une bastarts soit trespassés
 Les qui lui sont demourés
 Doivent avoir li parent
 De par le mere. Par son consent
 Cascuns seroit par celle guise
 Franc en se maison com en l'églie ;
 Quiconque sa vie avoit fourfait
 Li comtes ne doit par ce fait
 A ses bieu point mettre main.
 Il estoit de nature vilain
 Qui primiers pensee sans amor

Tele chose acquerre sur sen seignor
 Pour sa seignourie ensai avoir.
 En ce temps, con di por voir (pour vrai),
 Estoit une journée por faire
 Ancore pays (paix) de celle guerre ;
 Et chil de Bruges demanderent
 Que chil de Gand délivrerent
 Les gens qu'a Gand pris estoient ,
 Et aussi ils deliveroient
 Les gens à Bruges enprisoné ,
 Quar chil du Franc les ont gané.
 Nuit et jour selon se poissauche
 Il convint faire concordanche
 Pour leur gens qu'a Gand sont pris ;
 Chil de Gand l'ont escondia
 Avant il demandé ont
 Que trestout fuit pardonné
 Que li comunns avoit meffail :
 Li Comtes sans plus retrait
 Ce consenta deboinairement
 Et pardonna si larguement.
 Ensi fu pays (la paix) tout acordé
 Et tost furent délivérée
 Les prisonniers as deus parties.

.....

Il est bien à regretter que cette chronique ne soit pas plus
 entière : on y aurait trouvé des éclaircissemens et des détails

d'intérieur sur le règne important de Louis de Male , et sur les troubles qui eurent lieu à cette époque ; troubles expliqués différemment suivant que l'esprit aristocratique des nobles , ou le libéralisme populaire des communes tenait plus de place dans l'opinion des écrivains qui ont traité cette période mémorable de l'histoire des Flandres.



Bauduins Butor, de Flandres.

Bauduins Butor, qui florissait dans la seconde moitié du XIII^e siècle, doit être né en Flandre un peu avant l'an 1250 ; on ne pourrait guères le considérer comme un trouvère pour les quelques vers que nous avons à citer de lui ; au contraire, il paraît avoir été un de ces écrivains qui défaisaient les poèmes des autres pour les tourner en prose et les rafraîchir de manière à les rendre plus vulgaires. Butor, que le hasard semble avoir bien nommé, avait donc pour métier de *desrimier*, comme il le dit lui-même, les romans de la Table ronde, la plupart versifiés en Bretagne, et tirés des annales de cette contrée. Il n'a rien composé de son crû que nous sachions, il n'est donc pas *trouveur*, *trouvère*, ou *inventeur*, et ce n'est que parce que ses travaux se rattachent tout-à-fait à ceux des premiers poètes du moyen-âge que nous lui consacrons un article.

Ses versions en prose ont été faites par ordre de Gui, comte de Flandre et marquis de Namur ; Hugues de Châtillon, jadis comte de St.-Pol, depuis comte de Chartres et de Blois ; et Jehan d'Avesnes, comte de Hainaut et marquis d'Ostrevant. Ces trois princes, protecteurs et Mécènes de Butor, vivaient dans la seconde moitié du XIII^e siècle.

Il est assez vraisemblable que les romans de la Table ronde dont nous allons parler, étaient chantés de mémoire, en Flandre et en Hainaut au XIII^e siècle, par les jongleurs et ménestrels voyageurs ; ils faisaient les délices des cours des comtes Gui de Flandre et Jehan d'Avesnes, qui voulurent les posséder en propre, de façon à pouvoir s'en délecter à leur aise : c'est alors qu'ils ordonnèrent à Butor *d'aucuns biaux contes traitier et metre en escrit et en retenance* ; celui-ci s'empressa d'exécuter ce labeur ; il saisit, pour ainsi dire, les vers au vol et en fixa le fond et la pensée sur le papier ou le vélin, en prose romane du tems. Tous ses travaux ne sont pas parvenus jusqu'à nous ; voici ceux que nous connaissons :

I. *Le Roumant de Constant.*

II. *Les histoires de Dafnor et Dorvant et de Pierchefier, liquel furent frere et fil au bon roi de Thaileborch.*

III. *La Vision de Butor*, la nuit de la Purification en l'an 1294.

IV. *Histoire de Libanus, roi de Benvich.*

Les trois derniers ouvrages, qu'on ne connaît que par fragments, paraissent des suites ou des branches du roman de Constans.

Toute l'œuvre de Butor se trouve renfermée dans le manuscrit n° 7554-3.3. de la bibliothèque du Roi, d'une façon fort singulière. Ce manuscrit, en vélin, écrit à la fin du XIII^e siècle, contient, dans ses 58 premiers feuillets, le poème du *Renard couronné*, composition qui appartient sans doute aussi à la Flandre et qui est consacrée à un comte Guillaume (1) mort dans un tournoi où il fut attaqué trahisement par trois chevaliers réunis contre lui. Sur le verso du feuillet qui précède l'histoire du *Renard couronné*, et sur la marge des 58 feuillets qui suivent, on trouve le *Roumant de Constant*, écrit par Butor.

(1) Il ne peut être ici question que de Guillaume de Dampierre, revenu de sa prison d'Egypte et qui, assistant à une joute au château de Trazegnies, fut accablé par des chevaliers du parti des Boucharts d'Avesnes et foulé aux pieds des chevaux, le 3 septembre 1251.

En voici le commencement assez obscur et très-peu lisible :

Il est seut, set on et est a savoir que com il soit ensi ke li pluisor ont oït et oent encores aucuns contes DESRIMÉS (1) liqueil sont estrait des aventures de Bretagne. Mest il pris talens autresi com il a fait por nobles princes Guion conte de Flandres et marchis de Namur. Huon de Chastillon jadis conte de Saint Pol, et tant com a ore conte de Blois, signeur d'Avesnes et de la grant Tieraiss^e que mon tres noble signor et amé prince dit et nomei Jehan d'Avesnes conte de Hainaut et marcis d'Ostrevant, ne me porroie mie legierement tenir dont n'en aie esté requis ainsⁱ com jou ay esté de ciaux deseure només ke avant ke je meure ne me veille travailler et pener a ce, qu'il et autre prince ce sacent pour la sine honor qu'il est seut, fait on et est a savoir ainsⁱ com jou ai dit desus au comencement de mon prologue, qu'il est escrit en l'istioire des Bretons d'un roi tres crien ki ot a non Constans etc.

Cette histoire est puisée aux mêmes sources que les romans de la Table ronde. Le roi Constans, Pandragon, Utherpan-

(1) Mot très-remarquable s'il doit réellement être accentué ainsi : il est bien entendu que le manuscrit porte *desrimes* sans accent.

dragon et l'enchanteur Merlin y jouent les principaux rôles ,
comme dans le Brut de Wace et dans Geoffroy de Monmouth.

Le roumant de Constans n'est point terminé. La dernière
marge finit par ces mots : *Ha , Merlin , Merlin , come je fis
une poure gaigne quant je onques m'entremis de*

A la suite du *Renard couronné* , les feuillets , redevenus
libres , sont remplis par les trois *commencements* des trois
fragments d'ouvrages de *Butor* , qu'on doit considérer peut-
être comme des *branches* ou des *suites* du roman de Cons-
tans , car il y est question de ce personnage , et le premier de
ces fragmens débute par le récit de sa mort.

Voici le commencement du premier fragment :

*Ichi en apriés porrés oïr les histoires de Dafnor et Dor-
vant et de Pierchefier , liquel furent frere et fil au bon roi
de Thailleborch.*

*Il est seut , set on et est a savoir , que nous Guis , cuens
de Flandres et marchis de Namur , Huss de Chastillon ,
cuens de Chartres et de Blois , avomes proitié et requis Bu-
tor , nostre clerch et boin ami , d'aucuns biaux contes traitier
et metre en escrit et en retenance , desqueus hautement nos*

l'en merciomes et avomes fait. Pour laquelle honor je Butors desus dis, je, encore por tres noble prince et honoré Jehan d'Avesnes, conte de Haynnau et marchis d'Ostrevant, me vusil entremettre avant que je muire, por la loie noblece tout n'en ai je esté requis aussi come des autres deseure només d'aucuns dont je mencion li ai fait jadis, por coi je ne doi mie avoir esperance de ma painne à mal emploïer se je n'en ai esté requis, quart je say tout por vérité ke ce li ert necessaire al ame et au cors. Dont je ci en apries li veil faire m'entente travailler a ce que desus ai dit. Et por ce que je mie ne dois recevoir ne atendre proïere qui demeure a faite l'onor de mon tres chier signor si veil je ici endroit commencer en teil maniere ke ce puist iestre à la confusion d'eanemi et al honor de sainte église.

Au début de ce roman, le roi Constans meurt en recommandant à l'amour de ses sujets son successeur *Vertigern*. Les aventures du héros se passent sous le règne de celui-ci, que Butor appelle *Vertiger*.

Au milieu de la prose du récit, on trouve ces vers que l'héroïne, fille du roi sarrazin *Angiers*, écrit à Vertiger :

- « Bien ait amors quant elle m'a promis
- » En si haut lin ke n'i puis asener (atteindre)
- » Et non por quant Vertiger cil amis
- » Ne doit i estre ki ne se vïent pener

» D'entreprendre ce qu'il puet recouvrer
 » Dont a tous jours puet mener noble vie
 » Tant come a ce de recouvrer amie. »

Ce fragment occupe à peine quatre feuillets. Comme nous l'avons dit, il n'y a pas de fin.

Le recto du feuillet suivant commence ainsi : « *Il est seut, seit on et est a savoir à tous, que je Butors, l'an M. CC nonante quatre, el mois de jenvier, le nuit de la benoite purification à la Virge Marie, m'estoie en mon lit couchiés pensant a une chose en laquelle je m'endormi.* »

C'est le récit d'une vision pendant laquelle un ange apparut à Butor pour l'engager à faire un livre. Il est à croire que ce livre n'était autre que le roman de Constans, car les *quatre seules lignes* qui suivent le songe sont à peu près semblables au début de *Constans*.

Au verso du même feuillet, au lieu de la suite de ce fragment, on en trouve un troisième qui débute ainsi :

« *Il est seut, seit on et est a savoir ke je BAUDUINS BUTOR ai traitié, traite et traiterai por noble prince Guion conte de Flandres et marchis de Namur, Huon de Chastillon conte de Chartres et de Blois, encore aucun biau conte*

liqueil seront estrais des contes de Bretagne. — Com il soit ensi qu'il eüst jadis el roiaume de Benvich un roi li queu avoit non Libanus. Cil avoit dame biele et gent, et est dou linage au roi Claudas, et eut non Sabe. »

Après deux feuillets et demi, le récit, toujours puisé à la même source que les précédens fragmens, celle des romans de la Table ronde, est brusquement interrompu. En voici les derniers mots : *Fors a faite ce ke vous porés oïr. A celui tans estoit tant la costume*

On voit, par tout ce qui précède, que Bauduins Butor de Flandres peut être considéré comme le plus ancien de cette série d'écrivains qui mirent en prose les romans de gestes; prose qui nous est toujours restée parce qu'elle fut toujours écrite, tandis que le type original en vers se perdit souvent parce qu'il n'était communément que chanté de mémoire. C'est ainsi que nous avons en prose les romans de Gillion de Traze-guies, de Bauduin de Flandres, du Roi Flore, etc., et que nous cherchons encore les poèmes plus anciens qui y ont donné lieu et dont nous n'avons guères que d'informes fragmens qui laissent seulement soupçonner la composition entière.

Baudoyu de Flandres.

Baudoyu de Flandres est le titre d'un poème en langue romane composé tout à la fin du XIII^e siècle ou dans les premières années du XIV^e, en vers de douze syllabes et en rimes onomatopéïques, par un trouvère de Lille qui a gardé l'anonyme, et qui était contemporain des derniers faits historiques enchaînés dans sa composition avec tous les déguisemens et les ornemens qu'une imagination poétique peut y introduire (1). Le poète a établi son action dans l'espace de plus d'un siècle; elle débute vers l'an 1180 et comprend des événemens vrais ou faux qui se passent en France, en Flandre et en Palestine jusqu'à l'an 1292.

(1) Voyez les notes du livre intitulé : *Constantinopolis Belgica*, par le Valenciennois *Pierre d'Oultreman*, jésuite, publié à Tournay, 1643, in-4°, page 660.

L'auteur commence sa narration sous le règne de Philippe-Auguste, cet antagoniste des ménestrels et des trouvères, lorsque Philippe d'Alsace, au contraire, Mécène né de tous les poètes, était comte de Flandre, et, comme il le rapporte, l'un des douze pairs de France. Le poète, par une de ces licences qui appartiennent à son état, transporte le comte de Flandre en Italie avec 20,000 combattans et lui fait vaincre un payen d'outremer nommé Caquedent qui était la terreur de la chrétienté; puis Philippe établit un pape sous le nom d'*Ignoscent le Second*, qui, par reconnaissance, lui donne le chef de St.-Jacques-le-Mineur, relique précieuse qui se perd dans un gué et se retrouve plus tard par la grâce de Dieu.

Le trouvère donne une explication assez ingénieuse de l'origine des armes de Flandre et du comté de Juliers, explication qui fournit une des plus anciennes autorités touchant l'histoire du blason : il prétend que les comtes de Flandre et de Juliers étant en discussion sur la propriété de l'écu de Caquedent *qui était de fin or coulouré d'un lion rampant*, Philippe-Auguste décida que le comte de Flandre le porterait *entier sans point de différence*, tandis que celui du comte de Juliers serait *ortlé d'un azur vif*.

Après avoir fait mourir Philippe d'Alsace un peu plus tôt que de raison, le poète arrive à *Baudoyne de Flandres* son héros de prédilection, dont il fausse la naissance en lui don-

nant pour père le comte Philippe, et dont il rend le mariage surnaturel en lui faisant épouser le diable de la manière suivante :

Baudoyne chassait dans la forêt de Noyon. Entraîné par son ardeur à la poursuite d'un énorme sanglier, il se sépara de sa suite et se trouva bientôt aux prises avec l'animal furieux.

• Tantost se leva le porc sanglier et cliqueta des dents et de la
 » geulle contre le conte ; et de la geulle escuma et saillit hors
 » du lieu où il estoit, et se lança moult fièrement contre le conte :
 » mais le conte le fêrit si asprement de son espieu, qui luy
 » fischâ parmy l'eschine et cheut à terre le porc, et l'assomma
 » et se assist dessus, et demoura illec tout pensif et ébahy que
 » ne venait à luy aucun de ses gens et se assist illecques en-
 » droit le conte une grant pïesse. »

C'est dans cette position qu'une pucelle qui chevauchait toute seule sur un palefroi noir, vint à lui. Le comte lui demande qui elle est et pourquoi elle va ainsi dans la forêt. La jeune fille lui répond en ces termes : « Sire, ainssi le veult Dieu
 » le père tout-puissant : je suis fille à ung roy devers Orient qui
 » me voulait marier sans mon otroy, mais je jure, et à Dieu
 » fis serment que je n'espouseroie ja mari, si je n'avoie le
 » plus riche conte de la cristienté. Et ainssi me parti de mon
 » père par mal talant et avoie grant compaignie, mais à pré-

« sent je n'en ay point , car je me suis emblée de eulx ; car
 » je doubtoie qu'ils ne me voulaissent ramener à mon père et
 » ay promis à Dieu que jamais je ne iray pas devers luy, jus-
 » ques à tant que j'ay trouvé le conte de Flandres que l'on
 » m'a tant loué. »

Il n'en faut pas plus pour déterminer le comte de Flandre , qui venait de refuser la fille du roi de France , à en faire sa femme , malgré les remontrances des seigneurs de sa suite survenus sur les entrefaites. Le mariage est bientôt célébré , et c'est de ce mariage que naquirent , selon le trouvère , les comtesses Jeanne et Marguerite de Flandres , dont la méchanceté consacra parmi les Flamands la tradition qu'elles étaient filles du diable. L'auteur raconte ensuite comment Baudoyne reconnut qu'il avait épousé Satan, C'était en l'an de grâce 1188 ; le comte de Flandres et dame *Hélius* (nom de baptême de la fille du diable) donnaient une fête à Vymandable , en Flandre , à tous les hauts seigneurs de leur cour , lorsque l'arrivée d'un saint ermite , qui demande l'hospitalité et l'obtient , malgré la répugnance de la comtesse , vient tout-à-coup troubler la fête. L'ermite , interrogé par le comte sur ce qu'il ne mangeait pas , se met pour toute réponse à exorciser assez brutalement la comtesse , qui , incapable de résister à la puissance de la conjuration , avoue qu'elle est le diable , et qu'elle a trompé le comte Baudoyne. Elle explique assez ingénieusement ce qui fait que les esprits des ténèbres cherchent à tenter les hommes. Elle dit que ses pareils n'osent trépasser le

commandement de Dieu. • Car, ajoute-t-elle, nous avons
 » encores espérance de trouver mercy envers lui, quand il
 » viendra jugier tout le monde. Je suis ung ange que Dieu fist
 » gecter de son paradis et avons tous douleur si grande que
 » nul ne le pouroit penser. Et voudrions que tous les aultres
 » fussent actraiz à nostre cordelle, ainsi que à touz ensemble
 » Dieu nous vouldist pardonner nos péchiez, et si nous qué-
 » rons aide, nul ne nous doibt blasmer. » Là-dessus l'es-
 prit disparaît *sans grever personne, fors qu'il emporta un
 petit pillier des fenestres de la salle.*

Le comte, désolé de cette aventure, se rend successive-
 ment à Bruges, à Gand et à Arras ; mais partout où il va, le
 peuple le montre au doigt et le suit en criant : *Voici le conte
 qui a espousé le dyable.* Pour se soustraire à ces moqueries
 et faire en même tems pénitence, il se détermine à partir pour
 Jérusalem. C'est ainsi que le poète explique la cause de la mé-
 chanceté de Jeanne et de Marguerite et en même tems les mo-
 tifs qui firent partir Baudoyne, pour cette expédition où il
 trouva en peu de tems une couronne impériale, un cachot et
 la mort.

Le comte arrive sous les murs de Constantinople, où il re-
 trouve une connaissance de son père, Acquillan, le fils de
 Caquedent. Ici recommencent les défis et les combats singu-
 liers. Constantinople est délivré. Le comte Baudoyne, au lieu
 d'être élu empereur par suite de la vacance du trône et par le

choix des électeurs chrétiens, comme le veut l'histoire, monte sur le trône de l'Orient en épousant « la noble emperere la fille au roi de France », qu'il avait dédaignée quand elle lui fut offerte en mariage : le romancier vient encore là se mettre en lieu et place de l'historien. Il le fait partir, après son mariage, pour la Palestine, où la trahison de Jehan de Hauteville le livre aux Sarrazins, assiégés dans Jérusalem.

Sa disparition subite de la scène du monde, où il avait joué un rôle si brillant, fut aussi merveilleuse que sa gloire soudaine. On ne voulut pas croire à sa mort, et lorsque plus tard, un ermite, profitant de sa ressemblance avec l'infortuné comte, se présenta comme échappé miraculeusement à la captivité des barbares, la multitude aveuglée ne douta pas que ce ne fût Baudouyn. Le trouvère le croit aussi : la situation est trop poétique pour qu'il l'abandonne⁽¹⁾. Il raconte ainsi l'ar-

(1) Il n'est pas étonnant que le poète ait adopté comme vraie la réapparition de Baudouin de Constantinople ; pour le peuple, aucun roi ne meurt naturellement, et ceux qu'il n'a pas vu enterrer de ses propres yeux n'ont pas cessé d'exister. Combien y a-t-il de villages où l'on répète que Louis XVII, Napoléon et son fils vivent encore ? L'homme illétré est plus difficile à convaincre que tout autre ; les preuves matérielles sont les seules à sa portée, et il n'est pas toujours facile de les lui mettre sous les yeux. L'histoire du *faux-Baudouin*, si souvent répétée et que l'on s'est efforcé de faire revivre depuis peu,

rivée du comte en Flandre. Saladin, en succédant au trône de Jérusalem, à la mort de son père Dalphorot, délivre tous les prisonniers chrétiens, au nombre desquels se trouve Baudouin. Celui-ci, après mille traverses, arrive à Tournay en l'an 1209, chez le prévôt Richard du Parc, qui le reconnaît pour son ancien maître, lui raconte ce qui s'est passé pendant son absence et prépare tout pour lui faire recouvrer la souveraineté. La comtesse apprend l'arrivée de son père, et plutôt que de résigner le pouvoir entre ses mains, elle s'avise d'une grande trahison, feint de croire que c'est un imposteur, un certain Bertrand de Rais, qui lui a été signalé par le pape comme traître; le fait saisir et conduire dans la ville de Lille, et sans aucune forme de procès le condamne à être pendu à l'un des bouts de la Halle.

C'est à cette situation du roman que se rapporte le seul fragment du poème original que nous ayons pu retrouver et que nous allons citer pour donner une idée de la versification du trouvère :

n'a pas d'autre fondement, selon nous, que la barbarie du tems où elle prit naissance : nous la regardons comme erronée, et, pour nous, Baudouin de Constantinople est bien mort en 1206, chez les Bulgares, après avoir mis le siège devant Andrinople et être tombé dans les mains de leur roi Joannice.

« En le halle de Lille fut le conte pendus
 » Dont mout (beaucoup) furent les gens dolens et esperdus.
 » A le salle à Saint Pierre (1) sont les bourgeois courus ;
 » Le contesse trouvèrent su (sur) un banc sciant jus ;
 » Le fait luy ont conté , de quoy ils sont esmeus ,
 » Mais elle leur respond : n'en donray-je un fétu.
 » Ains estoit mout liée (gaie) , s'en gracioit Jésus ,
 » Que ainsi fut pendu *Bertrand li malostru*.
 »
 » Jenne le contesse sans nul arrestement ,
 » Le Preuvost de Tournay (2) fit lever vistement.
 » Et ceux qui occis furent avec lui ensement (ensemble)
 » Et les fit enterrer avec luy noblement
 » Et sen pere despendre fit-elle plainement.
 » Drasus une karett (charette) le mit-on pauvrement ;
 » Et dalez (près) *Los* (3) l'abî le fit-on pendre au vent ;
 » Oncques prince ne fut trahi plus faussement ! »

(1) Il est sans doute ici question de la collégiale de St.-Pierre de Lille où la comtesse Jeanne se trouvait alors.

(2) Le prévôt de Tournai était *Richard du Parc* qui avait donné asyle au soi-disant comte Baudouin.

(3) L'abbaye de Loos, très-ancien monastère de l'ordre de Cîteaux, fondé vers 1147, était située près de la ville de Lille. Ses vastes bâtimens, après avoir servi de dépôt de mendicité sous l'Empire, lorsque le département du Nord avait le bonheur d'en posséder un, sont aujourd'hui convertis en une maison de détention.

L'exécution achevée, *un sergent saillit aux fenêtres et s'escria à haute voix :*

« Or, ouës (1), or ouës ! de par monseigneur le conte Ferrant,
 » et par madame la contesse, nous faisons assavoir à tout le
 » peuple petis et grands, que l'omme qui a esté prins par
 » nous, est Bertran de Ray, qui est banni de Rome, qui
 » trahit les Rommains et le pape ; et pour ce le pape a mandé
 » naguière à madame par ses lettres, que s'il estoit trouvé en
 » sa terre, qu'il fust tantost prins et pendu, et que elle le fais
 » publier par tout son pais : et pource, l'on vous commande
 » que vous vous en aillés en vostres maisons, sans plus tenir
 » compte de la chose. »

Le romancier passe bientôt à la manière dont la comtesse Jeanne s'éprit de Ferrand de Portugal sur l'éloge qu'on lui en fit comme chevalier accompli, puis il arrive au message des gentilshommes flamands auprès du roi de France Philippe-Auguste. Là, le trouvère peint vivement et franchement l'esprit de libéralisme qui déjà dominait parmi les Flandres : quand le roi de France déclare aux députés que le comte Fer-

(1) *Or oyiez* (*or, écoutez*) était, il n'y a pas longtemps, la formule par laquelle tout crieur public commençait son annonce dans les villes de la Flandre, du Hainaut et du Cambrésis.

rand est son serf, les nobles flamands indignés quittent sa cour et refusent les coursiers qu'on leur offre en cadeau, disant *qu'ils ne les prendroient point et qu'ils en avoient assez*. Revenus près de leur prince, ils n'hésitent point à lui dire avec leur fierté à demi-sauvage « que puisqu'il étoit clamé » serf, qu'il allât servir le roy, et que jamais il n'entrast en » Flandres, et que tel pays ne doit point estre gouverné par » ung serf, » et lui ajoutèrent : *Sire, si vous ne l'estes, si vous en deffendez, et nous sommes tous prest à vous aider; et, sire, si ainssi est que vous ne vous en deffendés, soies seur et certain que si vous estes encore quinze jours en cestuy pays en Flandres, nous vous ferons couper la teste; si vous advisés bien sur ce.*

Un homme averti en vaut deux : le comte Ferrand se le tint pour dit et s'unit de cœur et d'action avec ses rudes Flamands et les mena contre Philippe-Auguste jusqu'aux portes de Senlis où il gagna une bataille sur les Français. Il devint ensuite le bras droit de la coalition dont le comte de Boulogne fut l'âme et qui se termina par la bataille de Bouvines, laquelle détermina la captivité du comte Ferrand dans la grosse tour du Louvre. L'auteur, après avoir raconté les infortunes du prisonnier et les tentatives faites pour le rendre à la liberté, le fait mourir des suites d'un duel; sa veuve, la comtesse Jeanne, ordonna que son corps fût enterré splendidement dans une abbaye de Flandre et le pleura beaucoup; et, dit le roman, elle s'écriait dans sa douleur :

« Ferrand, de haute seignourie,
 » Je perds en vous honnête compaignie. » (1)

Le poète passe ensuite au règne de Marguerite de Flandre et relate les vicissitudes romanesques de son union avec Bouchart d'Avesnes et le comte Gui de Dampierre; il termine enfin son ouvrage par le récit des événemens qui eurent lieu dans les deux croisades de St.-Louis.

Telle est l'analyse succincte de cette composition historico-romanesque où le trouvère ne s'est pas gêné pour coudre toutes les traditions reçues dans un tems où l'histoire n'était pas écrite, mais seulement racontée à la veillée du château ou au foyer de l'abbaye. On y trouve une peinture fidèle et naïve des mœurs du tems, mérite commun à presque tous les ouvrages de la même époque et du même pays.

Le livre primitif de Baudoyne, tel qu'il fut composé en vers, est perdu, ou du moins on ne sait où se trouve en ce moment la copie que le Jésuite Valenciennois *Pierre d'Oultreman* vit encore à Lille vers le milieu du XVII^e siècle, et dont il nous a conservé le fragment cité plus haut qui a échappé aux investi-

(1) Ce quasi-dystique est encore un débris de l'ancien poème resté dans la version en prose assez mal *desrimée* en cet endroit.

gations des savans éditeurs de la dernière édition du livre de Baudoyt tourné en prose.

Ce poème a été desrimé ou tourné en prose peu de tems après sa composition ; il a eu en cela le sort de presque tous les cantilènes un peu importants du moyen-âge. Cependant la version n'est pas tellement parfaite qu'on n'y reconnaisse de tems à autre des traces de poésie ; des restes de rimes, des épithètes poétiques, quelques mots transposés et groupés avec une certaine cadence, trahissent parfois une métamorphose incomplète et mal déguisée.

Voici le passage correspondant aux vers que nous avons cités, tirés du chapitre 26^e intitulé : *Comment le conte de Flandres fut prins et fut pendu par le commandement de sa fille* :

« Mais nonobstant pour chose que le prévost dist
 » ils ne le voulurent oncques laisser, et le menèrent tantost
 » devers la halle de Lisle en Flandres et fermèrent les portes
 » de la halle et en boutèrent hors le prevost et tous ses
 » gens.... Et tantost la commune de Lisle courut à la porte
 » des halles et crioient pour Dieu que l'on ne fist mal au conte
 » Baudoyt : mais nonobstant ce, les traistes qui le tenoient ne
 » voulurent riens faire ; mais lez traistres le pendirent par le
 » col à ung dez boutz de la halle et illec le firent morir laidement sans jugement.....

« Et tantost ceulx qui avoient pendu le conte Bau-
 » doin yssirent des halles et tuèrent le prévost de Tournay et
 » toutes ses gens. . . . Mais pour vray atant ne souffit-il mie à
 » la faulce dame se son pere fut mort , ainçois le fist despen-
 » dre et charger sur une charrette et le fist porter auprès
 » d'une abbaie nommée *Loz* en Flandres , où il fut de rechief
 » pendu. Oncques mais corps de prince ne fust si villaine-
 » ment desmené. »

Cette dernière phrase surtout n'est-elle pas le dernier vers
 que nous avons cité :

« Oncques prince ne fut trahi plus fausement. »

Au reste , il est bien facile de voir, par le passage en vers
 rapporté plus haut , que le roman en prose n'est qu'une ver-
 sion d'un roman rimé ; le prosateur est tant soit peu plus mo-
 derne , il a délayé un peu plus son style comme tout écrivain ,
 qui , venant en second dans une œuvre, cherche à amplifier le
 texte primitif qui lui a été donné pour thème.

Il existe un manuscrit du livre de Baudouyn tourné en prose,
 antérieur à la première édition imprimée, il repose à la bi-
 bliothèque publique de Rennes sous le n° 149 et inscrit sous
 le titre suivant : *Chronique de Baudouin comte de Flandres*
qui épousa le diable , in-folio du XV^e siècle de 151 feuillets.
 Ce manuscrit a été donné en 1827 à la bibliothèque de Ren-

nes par M. le comte de Lorgeril, maire de cette ville. On trouve, à la suite de la chronique, l'épithaphe en 56 vers français, de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, mort en 1467 (1).

La plus ancienne édition imprimée de cet ouvrage a paru sous le titre de : *Le Livre de Baudoyne, conte de Flandres*, en 1478; la seconde édition est celle de Chambéry, 1483, petit in-f° gothique, figures en bois. Elle débute ainsi : *Ci commence le livre de Baudoyne, conte de Flandres, et de Ferrant, filz au roy de Portingal, qui après fut conte de Flandres*, et se termine par ces mots : *Cy finist ce présent livre intitulé le livre de Baudoyne, conte de Flandres, et de Ferrant, filz au Roy de Portingal, contenant aucunes cronicques du Roy Phelippe de France et de ses quatre filz, et aussy du Roy Saint Loys et de son filz Jean Tristan qu'ils firent encontre les Sarrasins. Imprimé à Chambéry par Antoine Neyret, l'an de grâce mil quatre cent octante et cinq le X^e jour de décembre.*

C'est cette édition de Chambéry (2) qui a servi de copie à

(1) *Description, notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque publique de Rennes, par Dom Maillet, bibliothécaire* Rennes, 1837, in-8°, p. 165.

(2) Le livre de Baudoyne était devenu si rare et si précieux que

la dernière édition donnée par MM. *Serrure et Voisin*, de Gand, et publiée à Bruxelles, chez Berthot et Périchon, 1836, in-8° avec figures au trait copiées sur celles de 1485. Les éditeurs l'ont fait précéder d'un discours préliminaire intéressant, mais ils ont négligé d'ajouter au texte des notes que personne mieux qu'eux ne pouvait donner. Le fait d'une composition poétique antérieure, que nous venons d'établir par la comparaison d'un fragment en vers avec la prose correspondante, avait déjà été soupçonné par ces savans éditeurs; ils en disent même un mot dans leur discours préliminaire, page xxvij : « Quelques phrases rimées font supposer que ce roman a été primitivement écrit en vers et qu'il n'a été mis en prose qu'au XV^e siècle. On sait que dans ce tems la poésie ayant sensiblement, et s'étant pour ainsi dire perdue, plusieurs poèmes français et flamands, tels que *Perceval*, *Lancelot*, les chroniques de *Turpin* et *Roland*, furent métamorphosés en humble prose. »

Dans la même page, MM. *Serrure et Voisin* disent un mot touchant le père putatif de cette œuvre : « L'auteur de ce livre, dont le nom ne nous est pas parvenu, n'appartient

l'exemplaire qui a servi à la réimpression de MM. *Serrure et Voisin*, provenant de M. le baron de Drague, a été vendu à Gand, en 1835, à un libraire de Paris, pour la somme de 1650 francs, qui, avec les frais de vente, est montée à celle de 1815 francs.

• pas à la partie flamingante de la Flandre , quoiqu'il con-
 • naisse assez bien nos localités et qu'il parle des Flamands
 • avec plus d'impartialité que ne le faisaient d'ordinaire les
 • écrivains français de cette époque ; on croit reconnaître à
 • un grand nombre de ses expressions qu'il était originaire
 • de l'Artois et plutôt encore de la Picardie. » Mais ici les
 éditeurs ne font plus de distinction du poète primitif et du tra-
 ducteur en prose , et ils confondent l'auteur de la pensée du
 livre avec l'arrangeur des mots du texte qu'ils ont édité : c'est
 là cependant une distinction essentielle à faire , et , en termi-
 nant , nous oserons donner nos conjectures à cet égard. Pour
 nous , nous pensons avec Pierre d'Oultreman , qui a vu le texte
 entier du poème , que le trouvère primitif était de Lille ; et en
 effet , sans être de la Flandre flamingante , il en a été assez
 voisin pour en connaître les localités et pour être bien nourri
 de tous les détails historiques qu'il intercale dans son roman ;
 et quant au prosateur qui lui a succédé , nous le supposerions
 volontiers de l'Artois , sa manière d'écrire étant assez dans le
 goût de cette province , et le sujet du livre , où les Français
 sont peu amiablement traités , ayant pu sourire davantage à un
 Artésien , province séparée du royaume de France , qu'à un
 Picard qui devait se sentir blessé du rôle qu'on y fait jouer à
 sa nation.



Bertrand de Rais.

Tout le monde connaît l'histoire du *faux Baudouin*, de cet imposteur qui, après la mort de Baudouin de Constantinople, profita d'une ressemblance frappante pour induire en erreur les bons habitants de la Flandre et du Hainaut. L'exaltation soudainée d'un prince flamand sur le trône de Byzance avait tellement frappé l'esprit des peuples qu'ils ne purent croire facilement à la mort d'un si grand héros; et le roi des Bulgares Joannice étanchait déjà sa soif dans le crâne de Baudouin monté en coupe et entouré d'un cercle d'or, que les Flamands croyaient encore découvrir leur valeureux comte sous les traits d'un intrigant adroit et audacieux.

Cette imposture est très-connue dans l'histoire et a fourni des matériaux aux romanciers et aux auteurs dramatiques;

mais ce qui l'est moins , c'est la personne même du faux Baudouin , que les uns ont tiré d'un ermitage placé dans les bois des environs de Mortagne , et que d'autres ont pris parmi les chevaliers revenus d'Orient. Les moindres faits historiques , lorsqu'ils remontent aux tems où l'histoire n'était pas journellement écrite , se trouvent enveloppés de voiles si épais et narrés d'une façon si contradictoire , qu'il devient difficile de les établir d'une manière lucide , exacte et positive. Selon nous , le moyen d'arriver le plus près possible de la vérité est de remonter aux sources les plus anciennes et de consulter les autorités pour ainsi dire contemporaines , qui ont dû relater les faits exactement avant qu'ils fussent altérés en passant de bouche en bouche à travers les siècles.

En consultant les plus anciens documens , nous trouvons que le faux Baudouin se nommait *Bertrand de Rais* ou de *Rains* , et qu'il fut surnommé *Bertrand li clos* , c'est-à-dire le *boîteux* , le *malin* , à cause des bons contes , des dits et des fabliaux qu'il savait. Ce personnage était un ménestrel distingué dans le pays , et c'est à ce titre qu'il a droit de figurer ici parmi ses compagnons chanteurs et trouvères. C'est sans doute autant à cause de son talent dans l'art de ménestrandie , que par suite de sa ressemblance , qu'il parvint pendant quelque tems à tromper les Flamands et les Hainuyers comme faux-Baudouin ; car ce comte de Flandre et de Hainaut eut , parmi ses nombreux mérites , celui de faire des vers même en langue

provençale, ainsi qu'on le verra dans la liste de nos *Trouvères du Hainaut* à son article spécial.

Bertrand de Rais eut pour père *Pierre Cordiele*, vassal du seigneur Clarambaut de Capes, que nous croyons avoir été un des ancêtres de la famille de Bournonville. Il naquit vers 1170, puisqu'il se faisait passer pour le comte Baudouin mort en 1206 à l'âge de 55 ans. Son métier de ménestrel et de *fabulator*, comme l'appelle Pierre d'Oultreman dans les notes de son *Constantinopolis Belgica*, page 660, le mit au courant des usages du grand monde qu'il fréquentait, et sa ressemblance avec Baudouin, la connaissance qu'il avait de quelques détails intimes de sa vie, le doute qui régnait dans le pays sur la véracité de sa mort, l'engagèrent à tenter de jouer le rôle du comte revenu secrètement dans ses états. Il trompa pendant quelque temps le peuple admirateur des vertus héroïques du comte, mais enfin son imposture fut constatée, il fut arrêté, jugé et exécuté à Lille en 1225. Les passages suivans tirés de la chronique rimée de Philippe Mouskes, écrite avec conscience peu d'années après l'événement, viennent servir de preuve irrécusable à ce qui vient d'être dit.

« Li parlement fut al Kesnoit (1)

(1) Quesnoy-le-Comte, petite ville du Hainaut où les comtes de cette province avaient un château.

- » Mahieu cil de Montmorenci (1)
- » Y fut venu , tant s'avanci.
- » Et pour conseiller la contesse
- » Y vint Thomas de Lamprenesse (2)
- » Mikios de Harnes (3) sans desroi
- » Et plusieurs autre home li roi ,
- » Que li rois y faisoit venir
- » Pour la cose à droit maintenir.
- »
- » Entre tans vint une nouvele
- » A la contesse forment (fortement) biele
- » Que pris étoit li barretere (l'imposteur)
- » Li faux quens (comte) , li faux emperere.
- » Messire Erard de Casseuay
- » L'avoit retenu par assay
- » A Rouges-mont , en un hostel ,
- » Ou il contoit et d'un , et d'el.
- » Et saciés (sachez) k'il est *menestreux*
- » En son pays vaillanf et preux.
- » Et mout l'almoient cil del pais.

(1) Mathieu de Montmorency, de l'illustre famille de ce nom, attaché au comte de Flandre.

(2) Thomas de Lamprenesse, seigneur flamand.

(3) Michel de Harnes, trouvère artésien, vieux traducteur de Turpin, favori du comte de Flandre. Sa notice biographique paraîtra parmi celles des trouvères artésiens.

- » S'ot a nom *Bertrand de Rais*,
- » Et s'ot a nom *Bestrand li clos*
- » Pour ses dits, et pour ses boins cos (ses bons contes)
- » N'ot tel gilleur (trompeur, enchanteur) jusqu'à Bordiele (1);
- » Se pere ot nom *Pierre Cordiele*,
- » Si ert hom monsieur Clarambaut
- » De Capes, qui mout sait et vaut.
- »

Aucun des dits, des contes ou des fiabels de Bertrand de Rais n'est parvenu jusqu'à nous; peut-être ce personnage n'était-il que ménestrel comme le disent les vers qui précèdent; alors il chantait les œuvres des autres et se parait des plumes du paon; la grande contrefaçon politique qui fut la dernière de sa vie laisserait assez penser qu'il ne fut rien par lui-même et ne sut que se mettre au lieu et place des autres. C'est le cas alors de moins regretter la catastrophe qui rompit sa carrière au beau milieu de sa vie aventureuse.

(1) Peut-être le poète fait-il ici allusion à *Bodiaux*, *Bodel*, trouvère d'Arras, dont il altère légèrement le nom pour enrichir sa rime.

Buscalus, Bucalio ou Bustalus (Roman de).

Buscalus a été pris longtems, même par des gens très-savans, pour l'auteur de la légende romanesque dont il n'est que le principal héros; c'est Jacques de Guyse, le premier révélateur de l'existence de ce livre, qui donna dans cette erreur que d'autres ont reproduite servilement après lui, comme cela n'arrive que trop souvent. « Il m'est dernière-
 » ment tombé entre les mains une histoire *en vers vulgaires*
 » (c'est *rimée en langue vulgaire* qu'il fallait dire) mais fa-
 » buleuse, qui raconte des choses merveilleuses de la seconde
 » Rome, Hostile, Nervie ou Tournai, et dont l'auteur paratt
 » se nommer *Bucalio*, ou *Buscalus*; mais comme il rap-
 » porte beaucoup de faits incroyables et faux, et que s'il en
 » rapporte quelques-uns de vrais, ils sont en très-petit nom-

• bre et nullement placés à leurs tems, j'ai fait peu de cas de
 » ses récits, et les ai regardés comme indignes d'être rela-
 » tés (1). » Le bon frère Mineur traite assez cavalièrement le
 roman de Buscalus sous le rapport de la véracité, mais il ne
 fait pas attention qu'il n'est ici question que d'un poème où
 l'imagination doit tenir la plus grande place, tandis que lui,
 Jacques de Guyse, composait un corps d'histoire, des *Anna-*
les, où les *faits incroyables et faux*, comme il les appelle,
 ne sont pas mal nombreux.

L'étrange erreur dans laquelle Jacques de Guyse est tombé,
 en prenant le nom du héros de Tournai pour un trouvère du
 pays, a été partagée par le savant *Bergier*, dans son ouvrage
 intitulé : *Le Dessein de l'histoire de Reims*, Reims, 1638,
 où il dit, page 111, que Buscalus a écrit l'histoire de Belges

(1) Histoire de Hainaut, par J. de Guyse, trad. par M. le marquis
 de Fortia. Tome II, p. 251. Paris, 1826, in-8°. — Voici le texte
 même de J. de Guyse : « Reperi siquidem nuper quemdam novellum
 » fictum historiographum *rithmatisatum in vulgari*, qui de se-
 » cundâ Româ, Hostilione, Nerviâ seu Tornaco, mirabilia refert,
 » cujus nomen *Bucalio sive Buscalus* inesse videtur; sed quia ino-
 » pinabilia et falsa multa conscribit, et si qua vera pauca tamen etiâ
 » suis temporibus non applicat; idcirco dicta sua minùs reputans,
 » eâdem ratione indigna non allego. »

en rime normande , prenant ainsi Tournai pour Belges , qui était Bavai. Jehan Le Maire , qui se disait *de Belges* (Bavai) est plus exact , du moins sous le rapport de la ville , en disant que Buscalus a écrit l'histoire de *Ostille*. D'après de telles indications , que pouvait dire le vénérable traducteur de J. de Guyse , M. le marquis de Fortia , membre de l'Académie des Inscriptions , qui a fait passer si consciencieusement et si patiemment dans notre langue les annales du Hainaut ? Répéter la commune erreur : c'est ce qui lui est arrivé dans ses *Mémoires sur l'histoire ancienne du globe* , tome 1^{er} , p. 223 , où il donne à Buscalus le titre d'historien , qu'il n'eût pas mérité quand même il eût écrit le livre qui porte son nom.

Le roman de Buscalus est une longue chronique remplie de fictions , dont la composition ne paraît pas devoir remonter beaucoup au-delà du XIV^e siècle ; écrite d'abord en vers , elle eut le sort commun de tous les vieux poèmes , et elle tomba bientôt du langage élevé des dieux dans l'humble prose du vulgaire. C'est sans doute après cette métamorphose qu'elle se trouva dans la librairie des ducs de Bourgogne où elle figure , parmi les *livres de Gestes* , au n^o 1240 de la *Prototypographie* de M. Barrois avec l'indication suivante :

« Ung autre livre couvert de cuir jaune , fermant à deux
» cloans de fer noir et garny de loches aussi de noir fer lai-

» tonné, escript, en papier, à longue ligne, intitulé au de-
 » hors : *Bustalus, lequel fut seigneur de Tournay et de*
 » *Tournesis*; quementchant au second feuillet : *que les Ro-*
 » *maines destrudirent.....*, et au dernier : *à mort le*
 » *tierch enfant.* »

Le n° 2254 de la même Prototypographie désigne un autre
 exemplaire de ce roman provenant également des librairies des
 ducs de Bourgogne, et portant cette indication : « Chronique
 » de Tournay, ou histoire de Bustalus, Achifer, Blanchan-
 » din, Gloriand, Philipis, Nervus et Turnus. — 2 vol. in-f°
 » en ancienne grosse bâtarde, de 456 feuillets, sur papier;
 » ornés des armes de Bourgogne et de figures grotesques. » (1)

M. Hennebert, archiviste de Tournai, a eu l'obligeance de
 m'indiquer une copie de ce roman qui repose dans le dépôt
 confié à ses soins. Elle n'est que du XV^e siècle et malheureu-
 sement il s'y trouve quelques lacunes intérieures et la fin man-

(1) Voyez *Bibliothèque prototypographique, ou librairies des*
filz du Roi Jean. (Par J. Barrois.) Paris, Treuttel et Wurtz, 1830,
 in-4°, pages 183 et 317 — et *Mémoires de l'Académie de Bruxel-*
les, tome V. Hist. p. 213.

que. Le nom de *M. Johannis Museur* qu'on lit au bas du premier et du dernier feuillet, écrit d'une main plus récente que le corps du manuscrit, n'est vraisemblablement que le nom d'un des anciens possesseurs du livre.

Ce roman est divisé en 95 chapitres, il débute ainsi : *Ci commenche l'histoire et chronique de Buscalus, traictant de la fondation de Tournay et comment elle se nommoit seconde Rome, depuis Hostille; secondement Nerves et depuis Tournay, dont pour le présent elle porte encore le nom. Etc.*

L'auteur donne pour père à Buscalus et à Achifer son frère, le prince *Gaulus* qui sans doute céda son nom au pays des Gaules; il mêle la fondation de Tournai avec celle de Rome et enchasse l'histoire des premiers rois latins, qu'il entoure de fables, dans celle de sa ville de Tournai. Devant elle viennent successivement Nabuchodonosor, Artaxercès, Anthiochus, Ptolémée, Philippe et Alexandre, Pompée et César; le diable lui-même se mêle des aventures de Buscalus; la reine Solime vient s'ébattre avec ses dames sur la prairie autour de la cité; enfin, après une série de combats interminables, l'auteur arrive au fait connu de la révolte des Nerves contre Quintus Cicéron, lieutenant de César, et à la délivrance de ce dernier par les troupes romaines. Tout ce roman est un mélange de noms historiques et de noms fictifs, de faits controu-

vés amalgamés avec des détails connus , le tout encadré dans des fragmens des Commentaires de César, et formant un salmigondis qui a pu avoir quelque attrait lorsqu'il était naïvement rimé , mais qui devient fatigant à suivre dans la version en prose. Il reste néanmoins de ces détails de mœurs et de coûtume qui rappellent l'époque où le livre fut écrit , et qui laissent au lecteur intelligent de curieuses données sur les habitudes du XIV^e siècle.



Druet Vignon.

Depuis assez longtemps *Druet Vignon* est un usurpateur, il est tems de le détrôner : mis au nombre des trouvères dans des catalogues, à l'occasion d'un poème en vers romans qui repose dans la bibliothèque publique de Tournai, il n'était pas digne de figurer dans l'illustre pléiade des trouvères tournaisiens : toutefois nous lui devons un article, ne fût-ce que pour démolir le piédestal sur lequel on l'avait indûment hissé.

Le père Sanderus, dans sa *Bibliotheca manuscripta*, publiée à Lille en 1644-44 (partie 1^{re}, p. 208), avait signalé parmi les manuscrits de Jérôme de Winghe, chanoine de Tournai, *le Roman de Jourdain, composé ou écrit par Druet Vignon en l'an 1261, en vers*; tout récemment M. V.

Deslinne-Mabille, bibliothécaire de Tournai, a publié un *Précis historique et bibliographique sur la bibliothèque publique de Tournai*, 2^e édition, Tournai, 1853, ouvrage sans prétention, dans lequel on lit, page 59, cette brève indication : *Roman de Druel Vignon, écrit en vers en 1261*. Ce manuscrit, sur papier, est un in-f^o de 557 feuillets, ayant effectivement appartenu à Jérôme de Winghe, chanoine, et précédemment à *Jehan Goeunt, taincurier de Wedde* (Guède, pastel) *demorant en le rue du fosset en Tournay*; le plus ancien possesseur néanmoins paraît avoir été un sieur *Maslin Du Bos*.

Sur le premier feuillet est écrit : *Ce livre fut composé ou escript par un DRUEL VIGNON, en l'an 1261, et y meit l'auteur à le composer, ou l'escripoin à escripre 2 mois, asçavoir juillet et aoust dudit an*. Cette note, d'une écriture du XVI^e siècle, n'est que l'explication, faite de bonne foi, de l'acrostiche suivant qu'on lit à la fin du volume :

U ame, Seigneur baron, qui m'avés pourléu
 B egardés et lisiés ce vier qu'avés véu,
 A raïement trouverés, se bien avés coern (cherché)
 E t le nom et sournom par qui escriis il fu.
 T es II mois y a mis qui sont jolis tenu ;

A oir ce fu en juillet, aoust qui sy ses fu ;
 A l i avoit ou date que on ot ramenteu (rappelée)

Q rase mil II c. soissante et un venu
 N otre Seigneur ait l'ame du clerc qui l'a conclu
 O r priés'on le troeue quelque part reponnu (déposé)
 N ouvelle en ait Maslin Du Bos qui a bien bu.

Or, dans ces vers mêmes il n'est question que du nom de celui par qui le poème *escris il fu*, et quand cela ne serait pas explicitement exprimé, en disant que cette œuvre fut terminée en deux mois, il ne peut jamais être question que d'une copie, puisque le poème contient 25,500 vers compris dans 557 feuillets.

Cependant ; cette fin, examinée de près par M. de Reiffenberg, a laissé voir une petite fraude qui lui donnait deux siècles de plus de vieillesse, et qui a dû être inventée par quelque vendeur que nous soupçonnons fort être le *Teinturier de Wedde*, habile homme sans doute à faire valoir sa marchandise. Deux jambages de la date ont été grattés, et de *IIII* c. on a fait *II* c.; ainsi la copie est de 1461, comme l'indique d'ailleurs le caractère de l'écriture. Cette altération eut lieu évidemment avant Jérôme de Winghe, puisque Sanderus cite déjà le volume comme écrit en 1261.

Mais qui a donc composé ce roman qui se trouve à Tournai de toute éternité ? M. le baron de Reiffenberg, en traitant ce sujet dans une fort longue lettre, insérée pages 243-251 du *Bulletin du Bibliophile* de 1838, a parlé, fort savamment

sans doute, de beaucoup de choses étrangères au sujet, mais n'a pas conclu; il jette seulement en avant le nom du Roi Adenez, bien assez riche déjà de ses œuvres avouées, sans lui supposer une épopée de plus. En comparant les vers du manuscrit de Tournai avec ceux du Roi Adenez, on ne se trouve pas tenté d'adopter la conjecture du savant bibliothécaire du Roi des Belges, on pencherait plutôt pour substituer à ce nom celui de *Gandor de Douay*, si l'on osait assigner un père à cet intéressant anonyme. Quoi qu'il en soit, il est facile de voir, par l'idiôme dont se sert l'auteur et par quelques expressions qui ont un fort goût de terroir, qu'il était né dans nos provinces du nord.

La légende de Jourdain de Blaye appartient au cycle Carolingien; c'est un de ces romans de Geste qui se divisent ou se groupent en diverses branches, et dont la réunion forme l'histoire héroïque et fabuleuse de Charlemagne et de ses douze pairs. Le roman de Jourdain se lie à celui de *Doon de Maïenche* et à celui d'*Amiles et Amys*; le Ber Jourdain était d'ailleurs petit-fils d'Amys, compagnon d'Amiles.

La version de Tournai, et celles qu'on rencontre à Paris dans la bibliothèque du Roi, ne se ressemblent pas. Le roman tournaisien est en vers alexandrins, ceux de Paris (Supplément français n° 652-15 — et Mss. français, in-f° vélin 6.

55-7227. 5.) (1) sont en vers de dix syllabes. Celui de Tournai compte 25,500 vers, celui de Paris n° 7227. 5, n'en a que 4,200, ce qui n'est pas la cinquième partie. Il paraîtrait que notre version est celle originale, le type premier, qui a été abrégé et coupé par d'autres trouvères. Pour mettre le lecteur à même de faire des comparaisons, nous allons donner ici le commencement et la fin de chacun des poèmes. Nous donnons le pas à celui de Tournai.

Début du Roman de Jourdain de Blaye. (Mss. de Tournai.)

Sygneur, or faites pais pour Dieu de magestés
 Le glorieux Jhésus qui fu en crois pénés,
 Et vous aurés canchon de haulte auctorités;
 De l'une des III gestes; saciez en vérités

(1) Ce volume contient : *Li Romans de Roncevalz*, 6,840 vers.

Gaydon 10,540

Miles et Amyz 3,460

Jourdain de Blaye 4,200

Aubery et la branche de Lambert d'Orydon 28,000

Ensemble 53,040 vers.

On n'en lomme que trois ou reugnas (1) loiautés
 Car la III^e geste ne vali point II dés.
 Encore n'est point morte, dont c'est dent et pités,
 Car les faus Guennelon se sont resussytés,
 Puis II c. ans se sont en maint pais monstrés;
 Mais de che vous lairai et des III geste orés.
 En l'incarnasion de Dieu qui fu pénés,
 De le date du tamps VII c. ans y contés
 Et environ XL, Karlemaine li bers
 Fut le chief des III geste dont vous parler orés;
 Car il vint de Pépin, le noble couronnés.
 Karle régna long tamps, s'ot fieux et fille assés,
 Et s'y ot plusieurs fames dont il fu espousés,
 Voire l'une après l'autre, quant leur cors ert finés.
 Et les II autres gestes droicy lommer m'orés.
 L'une fu de Garin de Mongleive sienés,
 Et l'autre de Doon de Maienche dontés.
 Doon ot XII fieux de se femme engentrés
 Et s'ot autant de filles cui moult ot de biautés.
 De l'une de ces filles yssy en vérités
 Cieux de qui che romans d'Amillez est fondés
 Et d'Amis, ses compains, de l'autre fille après.
 Amillez et Amis, ce dict l'auctoritez,
 Furent bons compaignons, loiaux et esprouvez.
 Et tant qu'ils sont saintis et cors sains eslevés,
 En Lombardie sont, à ce fait marqués.

(1) M. de Reiffenberg a lu ici *reguars*, nous croyons avoir vu *reugnas* (régna) qui nous parait plus rationnel. (*Préliminaires de Philippe Mouskes*, t. II, p. CCLVII.)

Amis, compains d'Amillez, quide Dieu sont amées,
 Avoit I noble sieux qui Gerart fu nommés,
 Qu'à son tamps servy Karle; moult fu de lui privés.
 A marier estoit Gérardin dont oés.
 Karles fu aparus o son noble barnés :
 Là ot une pucelle, dont grant est li biautés,
 Et fu soer à Basin, qui tant fu naturés.
 Ermengart ot à nom celle dont vous oés.
 De Karlon s'aparü, qui tant fu redoutés,
 Mais li demanda devant tous ses casés.
 Karlez se regarda, se vit à l'autre lés
 Le ber Gerart de Blaves dont moult fu honnerés :
 « Gerart, chà, dit li rois, ceste dame prendés. »
 Et Gerart respondy : « Si con vous commandés. »
 Là en droît l'espousa, ce dict l'auctoritez,
 Et de celle Ermengart fu Jourdain li doutez,
 Qui conquist par se force XIII roiautés,
 Qui fu li plus preudomme qui o monde fu nés.
 Mais ainchois fu Gérars bien X ans mariez,
 Conques éuist enfant, dont moult estoit yrés (en colère).
 Belles furent les noeces quant Gerart espousa
 Ermengart, la pucelle, que loialment ama,
 Et XV jors après Gerart la remena
 En la ville de Blaves; Karles le convois,
 Et tous les XII pers qu'avoecc li mena.
 Ens ou palais a Blaves rois Karles s'estela,
 Et pour l'amour des noeces VIII jors y séjourna.
 Tout rendi à Gérard le pays pardelà,
 Et yl en fist hommage, oncques ne le faussa.
 Trop fu Gérard preudon, et loialment régna.
 Pour chou qu'il fu loiaux et que Jhésu ama,
 Le meurdri li sien oncles, ensy que vous dira,

Fromons, li faux traistres, qu'oncques bien ne pensa.
 Karles a pris congiet et vers France s'en va,
 Et son rice barnage avoecques lui mena;
 Li bers Gérard de Blaves assés le convoia,
 Quant du Roy se party tenrement larmia (pleura).

Comme on le voit, ici les vers sont alexandrins et les rimes omotelentes, c'est-à-dire, ayant la même consonnance pendant toute une tirade. Les mots *lairai*, *droicy*, *lommer*, *châ*, *meurdris*, *engénrés*, *tenrement*, sont de véritables expressions du patois *rouchi*, qui fortifient singulièrement le certificat d'origine du poème.

Voici maintenant le commencement du poème de la Bibliothèque royale n° 7227. 5. Sans titre.

Oiez, Seignor, que Dex vos bédie
 Li glorioz, li fiz Sainte Marie.
 Bonne chanson, qui est vielle et antie (antique);
 Elle est mult bonne, si fait très bien à dire:
 D'Ami définet et dou preu conte Amile,
 Oï avez com li baron transirent:
 A Mortiers gisent és plains de Lombardie.
 Hui mais orrez avant de lor lignie (lignée)
 Et de la geste qui des barons issirent.
 Girars ot Blaivies, si tint tuite la ville:
 Fiuls fu Ami le chevalier nobile.

Se li donna li rois Othes sa fille
 Damme Hermenjart qui fu preus et nobile;
 Pou durarent ensamble.

Oiez, Seignor, franc chevalier honeste
 Girars tint Blaiviers, si acaita la terre.
 Hermenjart prist la gentil dammoiselle,
 Cil du pais en firent mult grant feste.
 Grans sont les nocces et la feste i est bele
 Mult s'entramèrent, ce raconte la geste.
 I fil il oreut, plus bel ne convient iestre :
 Plus de mil home en loent Den et servent,
 Il le transmistrent Renier le fil Gotelme
 Cil le leva des sains fons et de l'aigue
 Jordains ot nom, et tuit ainsiz l'apellent;
 Puis crut l'enfant teuls dolor et teuls guerre
 Plus de M home en perdirent les testes
 Dont la chanson commence.

Oiez, Seignor, nobile chevalier
 Qant Girars ot son chier fil envoié
 A Vantamise lever et baptizier
 Aprez cel jor li crut grans encombriers.
 D'un traïtors voz voil ci annuncier :
 Fromons a nom cui Dex doinst encombrier.

En un petit nombre de vers ce poème a déjà tout autant
 avancé l'action que le fragment assez long cité plus haut. Du
 reste, le fond des choses est le même, la forme seule diffère :
 le manuscrit de Tournai renferme toutes les descriptions et

toutes les richesses de détail dont l'autre est privé. Notre version est cent fois préférable pour la poésie qui n'est pas toujours dénuée de grâce et de douceur : nous n'en voulons pour preuve que le passage suivant :

Signeur, ce fu en mai que florissent gardin ,
 Oisillon s'esjoissent contre le douz tamps prin (printemps) ,
 Chante li rossignos (rossignol) qui dist en son latin :
 « Dieu ! j'ai le cuer ochit (anéanti) par amoureux couvin (tentation). »
 A icel tamps I jour de Pasques o matin
 Fu li contes Gérars, au vrai cuer enterin (intègre) ,
 En Blaves dont li mur sont massés et cauchin (en chaux) ;
 Si ot avecque lui maint conte palazin ,
 Maint bourgeois de hault pris et maint rice mesquin (garçon)
 Lès lui fu sa moullier, Ermangart au cuer fin ,
 Enchainte d'un enfant estrait (ceinte) de gentyen lin.
 « Dame, chà, dit Gérars, où onques n'ot venin ,
 Moult devons loer Dieu et le pooir divin
 Quant sommez vielles d'ans et près de traire affin ,
 Et Dieux nous aime tant, qui fiat par don longin ,
 Que vous portez l'hoir ou marle ou femenin ,
 Et s'il plaist à celui qui de l'aue fiat vin ,
 Mais qu'il vive, seront cil de Blavez enclin
 Cevalier et bourgeois, bachelier et mesquin ;
 Car s'il plaist Dieu ce vrai et le ber Saint-Martin
 Que ce soit une fille par le Jhésus destin ,
 Tel Signeur li donrai, si trop tot ne défin (je ne menra) ,
 Qui la tierre tenra paisible sans hustin (querelle) ;
 Et se c'est un hoir mâle, je ne vois autre fin
 Que de Blavez tenra le palais marberin
 Et le païs et tout jusques en Limosin.

On remarquera dans ce fragment la naïve joie de vieux époux qui craignaient de n'avoir plus d'héritiers et qui sont heureux de se voir renaitre, par l'apparence de la venue de leur enfant. Le bon Gérard remercie Dieu de cet espoir ; il fait des vœux pour sa progéniture suivant qu'elle sera mâle ou femelle, et, sans manquer de finesse dans ses prières, il invoque le Dieu qui a eu assez de pouvoir *pour changer l'eau en vin*, afin d'intéresser sa toute-puissance à faire que l'enfant contenu dans le sein d'Ermengarde soit un héritier mâle.

Le vœu du bon baron est exaucé ; Ermengarde met au monde Jourdain qui a une foule d'aventures longuement déduites ; le trouvère le prend au berceau et le conduit lentement jusqu'à la fin de sa carrière : il meurt après avoir reçu tous les sacremens de l'église et est enterré auprès de son épouse. Son fils Richiers lui succède.

Nous citerons maintenant les conclusions des deux poèmes :

Fin du manuscrit de Tournai.

Jourdains fut entierez à honneur compassée,
Et Richiers tint se tiere et se noble contrée
A pais tant qu'il vesqui, et soir et matinée,
Avoecques se moullier qui tant ot renommée ;

Moult prient pour Jourdain et soir et matinée
Et pour Oriabel se cortoise espousée.

Cy fine ly ystoire con vous a recordée
Bénéoit (bénis) soit tout cil qui l'ont esroutée,
Et li clers qui le fist et cieus qui l'a cantée;
Au jour du jugement en le gloire adorée
Soient nos ames mieez et cascade sauvée.

Amen explicit.

Du Ber Jourdain
Qui par se main
Payen tua
A après main
Le ber Jourdain
Karlon greva.

Fin du manuscrit de Paris.

Quant du pays fu la gent assemblée
A Jordain ont la corone posée
Et sa moillers fu roinne clamée
Cel jor i ot grant joie demenée
Oaques n'y ot huis ne porte fermée;
Mangiet y porrent tuit cil cui il agré
Mainte richesse i ot cel jour donée
A cele antrée. Com vos ai devisée,
Fu rois Jordains de toute la contrée,
Et sa moillers roinne coronée.

Ceste chansons est ci endroit finée.
Jâ plus n'en orrez dirée.

Le roman de Jourdain , composé en vers dans le XIII^e siècle , eut , dans le XV^e, les honneurs de la traduction en prose. Peu après l'introduction de l'imprimerie en France , on en fit plusieurs éditions dont nous pouvons citer les suivantes d'après M Brunet (*Manuel du libraire* , 3^e édition , t. 2 , p. 278) : 1^o *Les faitz et prouesses du noble et vaillant cheualier Jourdain de Blaves*..... imprimé à Paris , par Michel Le Noir.... le XXV iour daoust l'an mil cinq cens et XX , pet. in-⁸ gothique , dont les rares exemplaires passent sur les ventes au prix de 4 à 500 francs. 2^o *Les faitz et prouesses du noble et vaillant cheualier Jourdain de Blaves , fils de Girard de Blaves , lequel conquesta plusieurs royaumes barbares ; les peines qu'il eust à obtenir l'amour de la belle Driabelle , fille au fort Roy Richard de Gardes* , etc. Paris , Alain Lotrian (sans date) , pet. in-4^o à 2 col. goth. 3^o — idem , Paris , par Nicolas Chrestien (sans date) , pet. in-4^o de dix et ccxxxviiij feuillets également à 2 col. en caractères gothiques.

Enfin , le roman de Jourdain , cité par Ducange , a été abrégé par les auteurs de la *Bibliothèque universelle des Romans* , qui en possédaient un manuscrit en prose de 1400 environ , joint au roman d'*Amilés et Amys* dont il est la suite , et dans le prologue duquel on lit que ce roman est tiré

d'un vieux livre *en vers picards* (on sait que jadis on appelait dialecte picard tout le langage roman du nord). Cet abrégé est inséré dans la *Bibliothèque des Romans*, au mois de décembre 1778, pages 81-91.



Durans , de Douay.

Durans ou Durand , de Douay , a pris naissance dans cette ville ou du moins y a fait un assez long séjour pour lui appartenir et pour pouvoir en prendre le surnom. Ce trouvère a choisi sa propre ville pour en faire , par une fiction poétique , le théâtre d'une action , tant soit peu tragique , décrite dans le joli fabliau des *Trois Boçus*, le seul que l'on connaisse de cet écrivain , et dont le sujet est du reste d'origine arabe. On le retrouve dans les *Mille et une nuits* et dans les Contes tartares. Il est très-probable que le fait fort invraisemblable , qui a donné lieu au fabliau , n'est pas arrivé en Flandre ; mais le trouvère Douaisien , qui l'a entendu raconter par des croisés revenus de Palestine , ou de gens qui le tenaient d'eux par traditions orales , n'a pas hésité à en faire le sujet d'un conte en vers dont il a placé tout naturellement l'endroit de la scène

aux lieux qui l'ont vu naître. Ce qui doit confirmer cette conjecture, c'est la connaissance parfaite que l'auteur paraît avoir de la ville de Douai, et, entr'autres, la citation dans le cours du fabliau de la ruelle de Saint-Maurand, patron de la ville de Douai, qui n'a pu être mentionnée que par un poète de la localité.

Cet ingénieux fabliau se trouve en original dans le manuscrit de la bibliothèque du Roi inscrit sous le n° 7218 ; il a été cité d'abord par le président Fauchet dans son *Recueil de l'origine de la langue et poésie françoise, ryme et romans*, page 584 (édition de 1610, in-4°). Legrand d'Aussy l'a traduit dans ses *Fabliaux ou contes du XII^e et du XIII^e siècles*, Paris, Onfroy, 1779, in-8°, tome III, pages 369-377. Enfin, Méon l'a imprimé en entier dans la nouvelle édition des *Fabliaux et contes* de Barbazan, Paris, Crapelet, 1808, in-8°, tome III, pages 243-254. Il contient 296 vers octosyllabiques. Pour ne rien omettre touchant cette singulière histoire, nous ajouterons qu'elle eut tant de succès au moyen-âge qu'elle fut d'abord imitée par d'autres trouvères, entr'autres par *Hugues Piaucelle*, puis par Straparole dans ses *Nuits facétieuses*, et en dernier lieu on a fini par faire, sur le même sujet, une farce intitulée *les Trois Bossus*. Assurément, les habitans du Boulevard qui se déridaient à la représentation de cette burlesque facétie, ne s'imaginaient guères qu'elle avait une aussi antique origine.

Nous avons trop peu d'occasions, dans le cours de cet ouvrage, de donner des échantillons de la versification des trouvères Douaisiens, pour ne pas saisir celle qui se présente de faire connaître la manière de faire du poète Durans. Voici comme il débute, le lecteur verra qu'il semble s'adresser à quelque châtelain d'Oisy, de Lalaing, ou de quelqu'autre des environs de Douai, qui l'avait invité à faire un conte :

Seignor, se vous volez atendre,
 Et un seul petitet entendre,
 Ja de mot ne vous mentirai.
 Mès tout en rime vous dirai
 D'une aventure le fabel.
 Jadis avint à un chastel,
 Mès le nom oublié en ai,
 Or soit aussi com a Douay,
 Un bourgeois i avoit manant,
 Qui du sien vivoit belemant.
 Biaux hom ert (était) et de bons amis,
 Des bourgeois tox li plus eslis (choisis);
 Mais n'avoit mie grand avoir,
 Si s'en savoit si bien avoir
 Que moult ert créuz par la vile.
 Il avoit une bele fille,
 Si bele, que c'ert uns délis,
 Et se le voir vous en devis,
 Je ne cuit qu'ainz fëist nature
 Nule plus bele créature.
 De sa bianté n'ai or que fers
 A raconter ne à retrere,
 Quar se je mesler m'en voloie,

Assez tost mesprendre i porroie ;
 Si m'en vient mïex taire orendroit ,
 Que dire chose qui n'i soit.

En la vile avoit un boçu ,
 Onques ne vi si malostru ,
 De teste étoit moult bien garnis :
 Je cuit bien que nature ot mis
 Grant intention à lui fere. Etc.

Le bossu si laid était riche ; il demanda en mariage la jolie Douaisienne et l'obtint. Mais il était jaloux comme tous les hommes contrefaits qui possèdent une belle femme et craignent les comparaisons ; il fermait sa porte à tout le monde : un jour cependant il trouva trois ménestrels, bossus comme lui, qu'il voulut bien héberger ; il les fit chanter, les régala, puis les renvoya. Sa femme, qui avait entendu avec plaisir les chansons des ménestrels, les fit rappeler quand son mari fut parti, mais à peine avait-elle joui de leurs accords, que le jaloux frappa à la porte. On cacha les trois bossus dans trois coffres en attendant un moment plus opportun. Quelle fut la terreur de la dame de Douai quand elle put ouvrir les coffres de trouver les trois ménestrels étouffés ! Elle chercha à se débarrasser bien vite de ces cadavres, et, appelant un porteur, elle lui offrit une grosse somme d'argent s'il voulait aller jeter à l'eau un bossu mort chez elle. Celui-ci accepta, prit le mort et le lança par-dessus le pont ; revenu pour toucher sa récompense, on lui dit que son opération a été mal faite, puisque le

bossu est déjà de retour. Le porteur croit que c'est le diable, cependant il prend le second bossu et le jette à l'eau : cette noyade se répète trois fois. Enfin, le portefaix revenant au logis après avoir mis à l'eau ses trois bossus, se retourne et voit derrière lui le mari qui rentrait chez lui : — « Ah ! je » t'y prends, dit le porteur, le croyant son bossu qui venait de ressortir de la rivière, cette fois tu ne m'échapperas plus ! » A ces mots il l'assomme avec un pieu, le lie dans un sac et le rue à l'eau. La dame, débarrassée à la fois des trois corps morts et de son vilain jaloux, paie grassement le portefaix, et

Dist. que fet a bone journée.

Durans termine son conte par une sentence qui annonce qu'il avait une fort mauvaise opinion de la vertu des dames et de la force de leurs principes :

Durans, qui son conte défine (termine)
Dit qu'oucques Diex ne fit meschine (jouvencelle)
Qu'on ne pent por deniers avoir.

*N. Ricard, lién
prop. I 291*

Gandor de Douay.

Gandor de Douay, que l'abbé de La Rue appelle *Graindor* nous ne savons trop pourquoi, était un des plus féconds et un des plus fameux trouvères du XIII^e siècle. Il naquit à la fin du XII^e, car, s'il faut en croire les savans auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* dans le passage suivant, ses œuvres datent du commencement du siècle suivant : « Nos regards, disent-ils (tome XVI, p. 252), vont se fixer sur des poèmes d'une vaste étendue qui portent le nom de romans, et dont quelques-uns semblent tenir au genre épique. Laissons au XII^e siècle le Tristan versifié ; il nous est du moins permis de rapporter au commencement du XIII^e la composition du *Chevalier au Cygne*, espèce d'histoire de la conquête de Jérusalem par Godefroi de Bouillon. Cet ouvrage, qui contient près de 30,000 vers, fut entrepris par *Renax* ou *Renaus*, et

achevé par *Gandor de Douay* qui a rimé aussi *Anseïs de Carthage*, et la *Cour de Charlemagne*, c'est-à-dire le voyage de ce prince en Espagne. »

La longue épopée, principale œuvre de Gandor, est divisée en plusieurs parties : aussi l'appelle-t-on assez indifféremment le *Chevalier au Cygne*, ou le *Roman de Godefroy de Bouillon*. Le *Chevalier au Cygne*, dont on fait descendre fabuleusement l'illustre Godefroy, n'est pour ainsi dire que le héros de l'introduction du long poème sur les Croisades : c'est sans doute à *Renax* ou *Renaus*, trouvère normand, auteur des lais d'*Ignaurès* et de l'*Ombre et de l'Anel*, qu'appartient entièrement cette portion si distincte du corps de l'ouvrage qu'elle en peut être détachée sans inconvénient. Au reste, les versions connues de cette fraction du cantilène que nous désignerons par le seul titre du *Chevalier au Cygne*, diffèrent essentiellement entr'elles. Il en est une reposant parmi les manuscrits du roi d'Angleterre (15, E. 6.) ; une autre, de 526 feuillets, qui a appartenu à Charles de Croy, comte de Chimay, se trouve à la bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles et a été analysée et imprimée par fragmens par M. le baron de Reiffenberg dans les préliminaires et les appendices du tome second de son édition des chroniques de Philippe Mouskes. En voici le début :

*Chi commence une grande istoire de Goddefroit de
Buillon, et i a moult de grandes meruelles si comme du
chevallier à Chine.*

Seigneurs, or escoutés en nom de la Vierge royne,
Que Dieux ly tous poissans qui tous ly biens a fine,
Vous veille herbegier en la gloire angeline,
Et je vous cauteray de miracle divine,
De grandes traïsons et de mortelle hayne,
Et d'armes et d'amonrs, de gent de haute orine,
Et la destrüssion de la gent sarrasine,
Et de Jherusalem la prise et la rachine,
De Nicque et d'Andioche, d'autres tierres hermine.
Ly commenchemens est du chevalier au Chine,
Fil au roi Oriant et la franche roïne
Qui VII enfans porta tout à une gésine,
Dont Matabrune en fist ung fait de grant famine,
Qui arse en fu depuis dedens un fu d'espine
Ensei que vous orés conter à brief tiermine :
Et puis après orés de la voie très digne,
Du boin duc Godefroy qui passa la marine,
Comment il conquesta celle terre Appoline,
Et prist Jherusalem qui à lui fu encline,
U couronne porta qui ne fu pas fine ;
Pour tant que Jhésu-Cris, qui tous nous enlumine,
Fu couronnés en crois de couronne d'espine,
Ne vot couronne avoir que de povre rachine.

Seigneur, or entendés, francque gent honnorée,
 Chy commenche canson qui doit estre contée,
 Faitte de miracle, par vérité ordonnée;
 En la cronicque en est la vérité trouvée..

Il ot jadis ung roy de haulte renommée,
 Roys fut de Lille-fort, une riche contrée.
 Chieux royalmes-chy est viers Sausonne l'alée,
 Cils royalmes marciat à le gent deffaée. Etc.

On connaît à Paris au moins trois manuscrits du *Chevalier au Cygne* : 1° le n° 165 de la Bibliothèque de l'Arsenal. Ms. in-f° du XIII^e siècle, de 245 feuillets à deux colonnes. 2° Le n° 7192 de la Bibliothèque royale, qui comprend quelques feuillets de fragmens décousus, qui paraissent néanmoins avoir trait au *Chevalier au Cygne*; le reste est de la même version (avec quelques variantes) que le n° 165 de l'Arsenal. 3° Le n° 7628 de la Bibliothèque du Roi, défectueux des premiers feuillets, mais contenant la même version que les deux précédens, avec quelques différences dans le langage. Voici le commencement du Ms. de l'Arsenal :

C'est si comment li rois Orians ki fu taion (aleul) le chevalier au Cisne ala cachier en le forest, et comment il s'endormi sor le riu d'une fontaine. Comment une demisele le trova dormant, ki li mist se main devant sen viaire por

*le solet, et puis l'eut-il a feme, si comme le livre le devi-
sera.*

Signor, oïés cançon ki moult fait à loer,
Par itel convenent le vos puis-je conter
Que la vertu de Deu le vous laist ascouter
Et la pais Damediū puist en vous demorer ;
Je ne vus vorrai mie mençongnes raconter
Ne fables, ne paroles pour vos deniers embler,
Ains vos dirai cauchon u il n'a hamender
Del barnage de Franche ki tant fait à loer
Qui proumerain alèrent le sepuchre soursier
Chil présent Antyoche nel vus quier à celer
Mais ançois lor convint grans painnes endurer,
Fors estat et batailles veillier et jeuner.
Seignor, a chel termine que vous m'oés conter.

Ains com léussit en Franche la voie d'outremer
Ne nus s'apercheussit de l'oast acheminer
Avint une merveille que j'ou vus weil monstrier
Car jamais nus juggleres ne vous dira saper.

La merveille fu grans et dire le doit-on
Bien le doivent oïr chevalier et baron (1)
Ains com léussit la voie par nule anuntion
Et ques'aperceussissent franchis ne bourgiguon,

(1) Bien le doivent tont chevalier baron oïr (n° 7192).

Et li Dus Godefroy, chevalier à Buillon,
 Meschins et bachelers n'ot barbe ne grenon (moustache)
 Et Bauduins ses frères cui Dex face pardon.

Le Ms. de la Bibliothèque du Roi n° 7192 possède un commencement qui n'est pas à l'Arsenal, mais, à partir du feuillet 10, il suit la même version. Voici son début :

Or escoutez, Signour, que Dieu vous doinst science
 De lui croire et amer en bonne providence
 Sorres bonne canchon qui moult est de sciencie
 Ainc n'oïstez si vraie en tot vostre jouvence
 Ceste canchons ne vient noise ne bruit nentente,
 Mais deulcœur et escout et grant pris et silence
 Del chevalier au ciane aves oi constence.
 De ses frères aussi de grande sapience
 Mais onques bien moïstez la première naissance
 Et com furent trainé à grant esilemence :
 Aincui orrez par moi trestout en audience.

Signor, or escoutez, par Dieu l'esquitable
 Que Jhesus vos gariasse de le main au diable
 Tous ja qui encantent de la réonde Table
 De mantiaus engouleus de samis et de sable ;
 Mais je ne vous dirai ne mencoigne ne fable
 Ains vous dirai canchon qui vous est mie corsable.

Car elle est en escrit cest cele veritable
 En escrit le fist la bonne dame Orable

Qui moult fut preus et sage, cortoise et aimable
Dedens les murs d'Orenges la fort cité durable.

Au folio 48 du Ms. 7192, on lit ces vers qu'on cherche vainement au Ms. de l'Arsenal :

Par tele maniere que nous à vous disons
Parti de la ducoise li bons dus de Buillon
De la franche ducoise ici le vous lairons
Dusca une autre fois que nous y revenrons
Del chevalier au Cisne ci endroit vous diron.

Ce passage prouve comment l'auteur a entremêlé la chronique du Chevalier au Cygne avec celle de Godefroi de Bouillon.

Au f° 77 on lit ces quatre vers qui manquent également à l'Arsenal :

Onques li oirs del Cisne ne fu nul jors si haus
Ne si grant poissance com a cel temperains
Quant li solder l'entent de mal talent fu caus
Tout en fu esmaris ce tesmoigne *Rainsnaus*.

Voilà une preuve sans réplique que *Renaus* ou *Renax* est auteur de la première partie des trois manuscrits connus à Paris; mais cette preuve même détruit l'apparence qu'il puisse

avoir eu la même part dans la composition du manuscrit de Bruxelles venant des Croy, versifié tout différemment comme on a pu le voir par la comparaison des fragmens que nous venons de citer. Tout le manuscrit de Bruxelles parait l'œuvre d'une même main, il semble d'ailleurs rimé par un poète du pays (peut-être Gandor lui-même), qui a pris son texte dans une vieille légende de la contrée. C'est ce qu'on peut voir dans les *Veillées allemandes, chroniques, contes, traditions et croyances populaires, par Grimm*, trad. par l'Héritier (de l'Ain) en 1838, t. 2, pages 548-564, article du *Chevalier du Cygne*, extrait, suivant l'auteur, d'un *livre populaire flamand* et d'un vieux manuscrit allemand de la bibliothèque St.-Paul à Leipzig, n° 89 (*Feller*, 292). Le récit de Grimm suit pas à pas le poème dans tous ses détails; bien plus, il débute en mettant le lieu de la scène tout-à-fait dans notre pays, certificat d'origine bien véritable dans les écrits d'un allemand. C'est ainsi qu'il commence : « Dans la Flandre, il y avait anciennement un royaume de Lillefort, qui comprenait le territoire où sont aujourd'hui les villes de Ryssel (Lille) et de Doway; dans ce royaume regnait Pyrion avec Matabruna, sa femme. Ils eurent un fils nommé Oriant; celui-ci chassait un jour un cerf dans une forêt... Etc. » Voilà, à n'en pas douter, une source flamande, mise à profit plus tard par un trouvère du pays qui y a puisé un sujet de poème.

Si nous passons maintenant à la seconde partie du poème,

que nous nommerons *le Roman de Godefroy de Bouillon*, bien qu'il y ait confusion des deux sujets, comme nous l'avons dit, dans les versions de Paris, nous trouvons qu'aucun bibliographe ne refuse de l'accorder à Gandor de Douay; cette partie est la plus considérable, elle forme à elle seule plus de 25,000 vers. Une inscription ainsi conçue, placée à la fin du Ms. de l'Arsenal, donne la date de sa terminaison : *Cest liore fu fais en l'an del Incarnacion Nostre Seigneur Jhu-Crist M. CC. et LXVIII (1268)*.

Le romancier débute, comme tous ses confrères, par prier les barons d'écouter ses chants; il va leur réciter, non un poème vulgaire, mais une glorieuse histoire que chaque chevalier doit aimer et retenir :

Ceste canchon doit-on et tenir et amer.

Le trouvère passe rapidement en revue, dans une espèce d'introduction en forme de dialogue entre un baron et lui, les hauts faits qu'il est appelé à chanter : « Dieu confia à Pierre l'ermite la mission d'appeler les chrétiens au secours de Jérusalem; mais les premières armées des pèlerins qui marchèrent vers l'Orient, furent massacrées par les Turcs; alors de glorieux princes prirent les armes; Antioche, Archas, Jérusalem tombèrent sous les coups des croisés, malgré la pluie et les orages qui s'opposaient à leurs efforts.

Grans pluens et orages de nois et de temps.

Après l'histoire romanesque d'Eustache de Bouillon ou Boulogne et de la naissance de Godefroy son fils, tous deux issus d'un personnage qui fut changé en cygne, ce qui fournit le titre du poème (1), l'auteur parle du vénérable Pierre l'Ermite en ces termes :

Dam Pierre li ermite sur son âne monta,
 Au pais de Surie tantost s'achemina,
 Le langage savoit dechà mer, et de là;
 Ou bras Sainct Georges viut, tout outre le passa.
 Dam Pierre li ermite tellement s'exploita,
 Que droit à Rome vint ou le pape trouva,
 Qui bien le cognoissoit, véu l'ot de piéçà.

.....
 Et Pierre li ermite, qui le grenons (moustache) ot blans,
 Il étoit nez d'Amiens, ce nous dit le romans (2).

Le pape pleure avec Pierre sur les malheurs de Sion :

Dolans fu le pontife.....

(1) Le seul rapport historique qu'on puisse établir entre cette fable et Godefroi de Bouillon, c'est que le scel et le contrescel de cet illustre guerrier portaient l'empreinte d'un cygne. (Voyez *Vie du vénérable Pierre l'Hermite*, par P. d'Oulreman. Valentienne, 1632, in-8°, pages 147-48.)

(2) Cette citation est tirée de la *Vie de P. l'Hermite*, par le père

Gandor glisse légèrement sur la première croisade : à la nouvelle de l'arrivée des croisés, *les Turcs firent sonner ban ; ils firent armer leur gent, et marchèrent contre l'ost de Pierre* : l'ermite est tué aux pieds des autels par les soldats de Soliman ; au moment où sa tête est séparée du tronc, le poète, par un beau mouvement poétique, la fait parler et prédire à Soliman les conquêtes futures des croisés et la perte de ses villes et de ses châteaux.

Per coi vous perderez vos castiaux et vos vics.

Le poète ne se borne pas à peindre exactement les prodiges de courage faits par les croisés dans les guerres saintes, ce qui eût été déjà passablement poétique ; il nous montre tantôt les chevaliers de la croix combattant avec des dragons impétueux, tantôt les pèlerins aux prises avec des griffons et autres monstres fantastiques, créés par l'imagination orientalisée des croisés revenus de ces guerres lointaines et acceptés par la crédulité du simple et naïf trouvère.

d'Oultreman, qui paraît avoir eu en main une version pareille à celle de Bruxelles, car les mêmes vers se retrouvent dans cette dernière avec des différences d'orthographe seulement.

Voici ce que M. Michaud dit de notre poète Douaisien dans sa *Bibliographie des Croisades* (1) :

« Gandor de Douai trace les événemens de la croisade de Godefroi de Bouillon : le séjour des pèlerins à Constantinople l'occupe assez longtems ; il parle des refus faits par Bohémond, qu'il appelle le preux et le vaillant, de prêter serment de fidélité à Alexis ; il place dans la bouche du prince grec différens discours qui ont pour objet de détourner les pèlerins de la conquête de la cité sainte : Godefroi lui répondit qu'il était prêt à souffrir toute chose pour l'amour de Jésus-Christ. L'auteur raconte fort longuement la prise d'Antioche ; il paraît faire de Bohémond son héros favori, et ne parle qu'en passant des autres princes. Le manuscrit, dans cette partie, est orné de petites miniatures qui représentent les opérations du siège d'Antioche ; on lit ces mots : *C'est ainsi que les Français assiégèrent Antioche et que ils la prirent*. Au récit des événemens qui suivirent la prise de cette ville, le romancier mêle une foule de détails singuliers qu'on ne lit dans aucune chronique ; il est à remarquer que le poète ne rapporte pas une seule de ces visions qu'on trouve en si grand nombre dans

(1) Les *Archives historiques et littéraires du Nord de la France et du Midi de la Belgique* ont reproduit ce passage dans un article sur *Gandor de Douai*, inséré page 205 des *Hommes et des Choses*, Valenciennes, Prignet, 1829, in-8°.

nos vieux historiens des guerres saintes. Dans la description qu'il fait de la marche des chrétiens vers Jérusalem, Gandor de Douai trace plutôt l'histoire de chaque prince, qu'il ne suit les événemens généraux de la croisade. C'est ainsi qu'il raconte successivement l'histoire de Godefroi, de Tancrede, de Bohémond et de Baudoin. Ces épisodes jettent dans son récit une grande confusion, défaut qui est faiblement racheté par l'intérêt que le romancier a cherché à répandre dans ses tableaux. Arrivé au siège de Jérusalem, Gandor s'arrête tout-à-coup et s'exprime en ces termes : « Maintenant, Seigneurs, » écoutez une chanson glorieuse, écoutez comment les guerriers de la croix prirent la cité sainte, et comment ils la » délivrèrent de la race de Mahomet. » Après avoir ainsi appelé l'attention des barons et des chevaliers, l'auteur trace rapidement le siège de Jérusalem. Ici, comme pour le siège d'Antioche, il y a dans le manuscrit de petites miniatures qui représentent les travaux des assiégeans : dans l'une d'elle on aperçoit le bélier, dans une autre les tours roulantes et les diverses machines employées dans les sièges au moyen-âge. Gandor de Douai n'offre plus qu'un faible intérêt dans le reste de son récit; l'ouvrage finit à l'élection de Godefroi. »

Le manuscrit de la bibliothèque de l'Arsenal à Paris se termine ainsi :

.....
Par dedens Oliferne remest li quens Jehans

De çou od forment joie li fors rois Corbarans
 Deus soit nos crestiens desore mais aidans

.....

Signor..... (1)

Si ascotés cançon de bien enluminée

Onques par jougleour ne fu mioldre cantée.

Ensi com li haut home de toute la contrée

Orent toute lor ost et soumonse et mandée ;

Et alèrent à Acre la fort cité loée.

Par la vertu de Deu et la Virge honérée

Fu la gens sarrazine desconfite et matée :

Francois prisent la vile ki tant est renommée,

Iluec prisent Calabre le fort vielle dieruée

Silont roi Corbarans cargie et delivrée ;

Et cil en a no gent durement merciée ;

Puis l'ot rois Corbarans batisié et levée,

Et après le rendi et fist noune velée

Ensi com vos orés, baron, s'il vos agréé (2).

Le second poème de Gandor de Douai est celui d'*Anseïs*
 ou *Anseïs de Carthage*, un des paladins de Charlemagne et

(1) Deux vers déchirés.

(2) Il semble, d'après ce dernier vers, que le poème n'ait pas été fini.
 Au reste, on peut, à la rigueur, considérer les romans de *Baudouin*
de Sebours et du *Bastard de Bullion*, comme des suites ou au moins
 des branches de celui du Chevalier du cygne et de Godefroy de Bouil-
 lon.

son propre neveu au dire de plusieurs. C'est un roman de 10,850 vers, dont la véritable version première n'est pas connue, qui se chantait dans les châteaux à l'aide des jongleurs, lesquels en altéraient le texte. Le poète douaisien se chargea de le redresser, comme il le dit lui-même dès son début. Le sujet du cantilène repose sur les exploits des Français contre les Maures, tant en Espagne que dans le nord de l'Afrique.

Ce poème, attribué généralement à Gandor de Douai par la majorité des copistes, a été aussi donné à *Pierre du Riés*, autre trouvère du même tems, auteur du *Roman de Beuves de Hanstone et de s'amie Sosiane, fille du Roi d'Arménie*; cette attribution n'est probablement appuyée que sur un seul fait, celui de la réunion des deux romans dans un même volume de la bibliothèque du Roi (n° 540. 5. du Suppl. français). Le poème de *Pierre du Riés* se trouvant le dernier et portant à la fin le nom du trouvère, a fait croire que celui qui l'accompagnait sortait de la même tête.

Voici le début d'*Anseïs* :

Seigneur oïez ke Dieus vous bénie
 Li glorieus, li fiex Sainte Marie,
 Sorrez cauchon de moult grant signorie,
 Ele n'est pas faite de gaberie
 Ains est estraitte de vielle ancisserie.
 Li vers en sont rimé par grant maistrie

D'amours et d'armes et de chevalerie ;
 Moult a long tans bele a esté perie
 Onques n'en fu la droite estoire oie ;
 Cil jougleour vos en ont dit partie
 Mais ils n'en sevent valissant une alie (gousse d'ail),
 Aias le corrompent par lor grant druerie ,
 Car il entendent plus a la legerie
 Au fabloier et à leur gaberie
 Qu'as estoires qui ne nos mentent mie.
 Par moi vos ert iceste radrecie (redressée)
 Car il n'est hom qui de meillor vous die,
 Si comme Karles à la barbe flourie Etc.

Quant à la *Cour de Charlemagne*, ou Voyage de ce prince en Espagne, troisième poème attribué à Gandor de Douay par les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* (T. XIV. 252.), il nous a été impossible d'en retrouver aucune trace parmi les nombreux manuscrits français de la bibliothèque du Roi ; l'obligeance presque inépuisable de M. Paulin Paris, mise à contribution pour cette recherche, ne nous a pas été plus profitable : peut-être ce titre de *Cour de Charlemagne* a-t-il été mis sur quelque copie de *Ansis*, l'un des paladins du grand empereur, et de là l'indication fautive d'une nouvelle épopée aurait été donnée ; c'est ainsi que divers auteurs ont fait deux poèmes différens du *Chevalier au Cygne* et de *Godfrey de Bouillon* : nous laissons d'ailleurs cette question à décider à de plus savans et à de mieux placés que nous pour fouiller dans les grands dépôts publics.

La *Bibliothèque Prototypographique*, de M. Barrois, ren-
seigne plusieurs manuscrits de la tour du Louvre et des librairies des ducs de Bourgogne qui ont dû contenir les œuvres de Gandor de Douay ; nous citerons entr'autres le n° 183 renfermant l'*Anseys de Carthage*, les n° 1586 et 1797 affectés au roman de *Godefroy de Bouillon* ; le n° 1775 avait été terminé *ly an de l'incarnation Notre Seigneur 1261*.



Sautier de Tournay.

Il existe près de notre frontière , à Mons , une Société de Bibliophiles qui compte plusieurs Français parmi ses membres et dont je m'honore de faire partie ; cette compagnie , à l'aide des cotisations de ses sociétaires , fait imprimer chaque année quelque chronique rare , quelque pièce inédite digne d'occuper l'attention des littérateurs et des curieux. Moins égoïste que les bibliophiles français qui ne font imprimer que pour eux seuls , la Société des Bibliophiles de Mons livre au public cent exemplaires de toutes ses publications. C'est par suite de cette détermination généreuse et vraiment digne d'amis des lettres que le public éclairé a eu connaissance de la publication de la *Chronique du bon chevalier Messire Gilles de Chin* , tirée d'un des manuscrits de l'ancienne bibliothèque des ducs de Bourgogne à Bruxelles , enrichie de glossaire et

de préliminaires précieux par M. R. Chdron, qui a donné ses soins particuliers à cette publication, sur l'invitation de la Société des Bibliophiles de Mons qu'il présidait alors.

La chronique de Gilles de Chin n'est pas précisément un roman de chevalerie ; à vrai dire, on n'y voit pas d'aventures surnaturelles pour une époque où la force physique unie au courage faisaient exécuter de grandes choses. Ce n'est, à proprement parler, que l'éloge historique d'un paladin du Hainaut qui a réellement vécu et qui naquit, dans la seconde moitié du XI^e siècle, au château de ses pères, à *Chin*, sur les confins du Hainaut et du Tournaisis.

Gilles de Chin fut un héros très-populaire dans la province où il vit le jour ; comme dans sa vie aventureuse il tua maints animaux sauvages et furieux, les traditions du pays le présentent en qualité de vainqueur d'un dragon qui désolait le village de Wasmes, près de Mons. La fête communale de cette ville, qui a lieu tous les ans le dimanche de la Trinité, rappelle par une représentation publique et populaire, appelée le *Chin-chin*, ce fait d'armes vrai ou supposé. La chronique que nous analysons, non plus que le poème primitif qui lui a donné lieu et dont nous allons nous occuper, ne parlent pas de cette circonstance ; mais il n'est pas extraordinaire que le peuple ait attribué, dans sa justice distributive, un fait héroïque à un

vieux guerrier du pays dont toutes les anciennes traditions rapportaient des merveilles. En général, l'érudition des classes populaires est très-bornée et restreinte à un petit nombre de faits sommaires qui forment toute la somme de leurs connaissances; mais aussi, plus le peuple est pauvre en savoir, plus il est large dans l'application du peu qu'il sait. C'est ainsi qu'on le vit jadis donner le nom général de *Sarrasin* à tout ce qui n'était pas *chrétien*, et qu'on l'entend encore aujourd'hui appeler du nom générique de *Mahomet* toutes les pièces qu'il rencontre aux effigies des empereurs romains. C'est cette tendance à expliquer ce qu'il ne savait pas par ce qu'il connaissait qui a pu lui faire prêter au vaillant Gilles de Chin, dont le nom était répété traditionnellement d'âge en âge, la victoire remportée sur le dragon de Wasmes qui n'a peut-être jamais existé. De Chin était capable de le combattre et de le vaincre, donc il l'a vaincu. En général, au figuré comme au réel, on ne prête qu'aux riches.

Gilles de Chin eut pour parrain Gillion de Trazegnies, autre preux du Hainaut, qui eut comme lui l'honneur d'être le héros d'un des plus vieux livres du pays; le jeune de Chin eut une enfance malheureuse, il ne voulait rien faire que jouer avec les enfans de son âge et les battre, et il encourut l'animadversion de ses parens dont il perdit la tendresse. Aussi n'eurent-ils pas de peine à le céder au seigneur d'Oisy qui l'emmena dans son château. Là, le jeune varlet s'exerça aux armes et mérita d'être fait chevalier par son protecteur.

Après qu'il eut obtenu maints succès dans les tournois, son historien nous le montre épris de la belle comtesse de Nassau comme tout bon chevalier doit l'être. Je n'entrerai pas dans les détails de cette amoureuse flamme qui ressemble à toutes les autres : elle n'empêche pas Gilles de Chin d'obtenir des triomphes d'un autre genre, mais bientôt le Hainaut, le Brabant, la comtesse ne suffisent plus pour occuper son âme ; il rêve des combats nouveaux, et désire aller chercher des aventures en Palestine. La comtesse, qui craint l'absence et les voyages, engage le jeune chevalier à attendre qu'il ait la barbe grise pour passer la mer ; Gilles persiste, et la dame, en désespoir de cause, lui fait du moins promettre à son départ de ne pas prendre de nouvelle amie avant son retour. Gilles de Chin le jure et part pour combattre les infidèles sur un destrier dont le mari de la comtesse lui fait cadeau.

Mais voici que Gilles de Chin est mis à une rude épreuve ; arrivé en Palestine, la reine de Jérusalem tombe amoureuse de lui : il lui fait agréer ses excuses, et va passer son humeur sur un lion énorme qu'il tue près des rives du Jourdain. Il extermine un géant, défait les Sarrazins, occit un serpent monstrueux, et repasse en Europe où il exécute chemin faisant de grandes prouesses à Bénévent, à Auxerre et à Soissons.

Rentré dans son pays, il apprend la mort de la comtesse de Nassau, épouse Mademoiselle de Chièvres en Hainaut et se

bat de plus belle. Il aide le comte de Hainaut dans sa lutte contre le duc de Brabant et il gagne une bataille près de Notre-Dame-de-Halle, sur la route de Bruxelles ; après la paix qui s'ensuit, il se présente au tournoi de St.-Tron, puis au château de Rollecourt en Ostrevant, où il meurt le 12 août 1157. Son corps fut depuis conduit à l'abbaye de St.-Ghislain et enterré en face du crucifix, où des épitaphes racontent que sa mort fut la suite d'un coup de lance reçu dans le tournoi.

Cette chronique en prose, dont les détails naïfs révèlent la vie intime des châtelains du moyen-âge, est imprimée avec luxe, comme cela convient à une publication de bibliophiles, par M. *Hoyois-Derély*, (1857, in-8°) typographe à Mons. Elle est divisée en 50 chapitres avec rubriques en couleur, plus la *conclusion* et un petit *avertissement* ainsi conçu :

- Pour ce que la mémoire des hommes deffault et passe
- par terminacion de vye, et que toutes choses se delaissent
- et oublient qui ne les rédige et met par escript, doncques
- adfin que les haulx et courageus fais de nos anchiens pré-
- decesseurs ne soient estains, mais augmentés et ramentés
- pour donner exemple aux nobles et vertueux hommes du
- temps présent, ay voulu *transmuer de rime en prose* chest
- present traittiet auquel fait mencion des haultes proèces
- que jadis fist ung noble chevalier, lequel en son temps fu
- nommés Messire GILLES DE CHIN, natif de Tournesis. Cy

- prie à ceulx qui ceste matère liront qu'ils aident à excuser
- mon petit et obscurchy entendement , en pryant nostre Seigneur qui me doinst grace de le pooir parfaire en tel manière que la matère soit plaisante et agréable aux lisans et
- escoutans. »

Cet écrivain , qui avait de si bonnes intentions d'être agréable à ses lecteurs , ne s'est pas nommé , et , bien qu'il soit de notre pays comme il est facile de le voir par beaucoup d'expressions qui sont du Hainaut , il est resté inconnu pour nous. M. Châlon est tenté d'attribuer ce travail au héraut d'armes *Charolois* , auteur reconnu aujourd'hui de la chronique du *Bon chevalier Messire Jacques de Lalaing* ; notre bibliophile appuie son opinion sur ce que l'introduction des deux chroniques a la même forme et contient souvent les mêmes expressions. C'est là , selon nous , une faible présomption : car , outre que la chronique de Jacques de Lalaing nous semble un peu plus jeune que celle de Gilles de Chin , les similitudes remarquées entre les deux ouvrages tiennent plutôt à la disposition usitée alors pour la division des chroniques et à la forme ordinaire du début qu'on ne se gênait pas pour copier littéralement sur les livres du même genre et d'un âge plus ancien. A cette époque reculée , on passait déjà pour savant clerc quand on pouvait lire dans les livres des autres , et le plagiat était , sinon permis , du moins toléré. Quand on le savait , c'était peu de chose , quand on l'ignorait , ce qui arrivait le plus souvent , ce n'était rien , et le plagiaire croyait de

bonne foi avoir fait un ouvrage. Il en était alors comme de ces illétrés de nos jours qui croient avoir composé un couplet de fête quand ils se sont donné la peine d'en chercher un à leur convenance dans l'*Almanach des muses*, où ils n'ont fait que changer, comme dit Bartholo, *Fanchonette* en *Rosinette*.

Mais il est un passage de l'*avertissement* de la chronique de Gilles de Chin qui mérite d'occuper davantage l'attention des lecteurs : « J'ay voulu *transmuer de rime en prose* che » présent traittiet, » dit l'écrivain, et voilà qui nous indique explicitement que ce livre est tiré d'un de ces poèmes anciens ou d'une de ces grandes chansons de gestes si communes dans les XII^e et XIII^e siècles, et qui résumaient dans leurs chants toutes les actions héroïques, toutes les traditions historiques de nos ancêtres. Cette remarque n'a pas échappé à la sagacité de notre collègue M. Chalon, dont l'érudition est rarement en défaut; il a fait des recherches pour retrouver le premier jet de cette chronique, et elles sont restées infructueuses. Déjà, feu *Delmotte*, de Mons, de regrettable mémoire, ayant remarqué que la *Bibliotheca manuscripta* de l'allemand *Hae-nel*, mentionnait un poème de Gilles de Chin comme existant à la bibliothèque de l'Arsenal, avait prié M. Fétis, son compatriote et son ami, de faire quelques recherches à cet égard. Soit que celui-ci n'ait pas rempli avec intelligence la mission de son ami, soit que M. Ch. Nodier, bibliothécaire de l'Arsenal, homme d'une haute imagination à qui il est bien permis

de ne pas descendre dans les petits détails d'érudition , ait suivi le précepte : *De minimis non curat prator*, encore est-il que M. Fétis fit réponse que M. Ch. Nodier lui avait certifié que l'assertion d'Haenel était inexacte.

Haenel avait raison cependant ; m'occupant de recherches sur les trouvères du Nord , et d'après une révélation de M. *Edward Le Glay* , ancien élève de l'école des chartes , j'allai à l'Arsenal le *Bibliotheca manuscripta* à la main , et je trouvai parmi les manuscrits français de la classe des belles-lettres , sous le n° 167, in-f°, l'*Histoire de Gilles de Chyn, seigneur de Berlaymont* , composée en vers romans , par le trouvère *Gautier*, de Tournai ; cette copie fort nette , et où l'orthographe ancienne a été passablement conservée , contient de 8 à 6,000 vers et fut écrite par sire *Robert de Hanin* , par le commandement de *Jan Pelet* , abbé de St.-Aubert de Cambrai , en 1371.

Ce vieux poème , qu'on peut reporter au tems de St.-Louis, a pour nous un mérite d'intérêt local tout particulier ; on en jugera par de courtes citations ; je me trouve heureux d'être le premier à même d'en offrir au public un faible échantillon ; voici le début du poème :

*Chy commence l'histoire de Gille de Chyn seigneur
de Berlaymont.*

Vous qui raison saveis entendre
 Et d'un bon dit merite rendre ,
 Or esconteis , s'il vous est bel ,
 L'aventure d'un damoiseil ,
 Ki jadis fu en Tournezis
 Neis , et conceus , et sezis
 D'umilitei et de larguece ,
 D'onnor , de sens et de bonteï.
 Bien doit estre en auctoritei.
 Onques Ector ne Achylles;
 Ne Patroclus , ne Vlixes ,
 Polynetes , ne Tydeus ,
 Ne Tyocles , ne Adrastus ,
 Li fort roy dont on tant parole ,
 Dont cil clerc lisent en escole ,
 Rois Alizandres , ne Porrus ,
 Gadifers , ne Emelidus ,
 A cui mainte aventure avint ,
 Ne furent teil , ne tant n'avint ,
 Comme à cestui que je veul dire.
 Cist est des autres rois et sire ;
 D'amors et de chevalerie
 A desor tous la signorie ;
 Gilles de Cyn est apelés ;
 Partout estoit bien renommés.

Le chief de son commencement
 Voz conterai assez briement ;
 Ancois que il fust chevaliers
 Qu'il fu vallez et escuiers ,
 Con fais il fu de queil maniere ,
 Qui veist son samblant sa chiere
 Il desist bien qu'il ne vosist
 Nul cose qui Dix fesist ;
 Et ne por quant de sa faiture
 Estoit moult grans et par mesure
 Gran dez espaulles et pis le (1)
 En piés , en jambes ne en mains
 N'ot que refaire c'est du moins
 Mais deseans ert et desramés
 Saulez de dras et deslavés.

 Moult estoit de faible sanlance (apparence)
 Nus'n'enst de lui esperance
 Que ja deust terre tenir,
 Ne a nul bien deust venir.
 Tout si ami et si parent
 Le haoient moult durement ,
 Car à nul bien ne s'atornait ;
 Et ses peres tant le haoit
 Qu'il ne voloit à lui parleir
 Ne nul samblant d'amour monstrer.

(1) Mot resté en blanc.

Voici maintenant la conclusion de ce poème :

F^o 106, r^o. Ainsi Gilles de Cyn ouvra
 Tote sa vie se pena
 De son pris querre et amonter
 Et de ses amis honorer,
 Quant Fortune, qui ne repose,
 Li vint devant, à la forclosse,
 Si l'embati en enferté (le plonge en maladie)
 Onques plus ses corps n'ot santé;
 Si avons oï dire por voir (pour vrai)
 Chiaus (ceux) qui le durent bien savoir,
 Qu'il fut à Rollecourt mors
 D'une lance qu'il ot u cors
 Ferue (frappé), à une grant mellée
 U il dona mainte colée.
 Si vous disons tout de chertain
 Que sez le marbre, à St.-Guillain,
 Là gist li cors du poigneor
 Qui departi maint grant ester.
 Tout droit devant le crucifis
 Fu à grant duel en terre mis.
 Encor doivent li anchissor
 Le lui porter plus grant honor,
 Car li mieudrez d'iaus y habite
 Et sest li saint de grant merite.
Gautiers de Tornai chi define
 La canchon qui est vraie et fine,
 Qu'onques ni ajonsta menchoigne (mensonge),
 Bourde, ne fable, ne aloigne;

Là u il le pnest oster
 Por ce s'entremist du trouver,
 Qu'il voloit faire grant honnor
 Le cors du millor poigneor
 Qui onques fust en terre mis
 Au jor qu'il fu de millor pris.
 Gautiers de Tornay por ce prie
 Chiaus qui la canchon ont oïe,
 Qu'à Diu prioent que vrai pardon
 Face et à lui et à Gillon,
 A tous nous mece en paradis
 Auec ses angles beney. Amen.

EXPLICIT.

• L'an mil chent et xxxvij, trois jours devant le miaoust trespassa Messires Gilles de Chyn, et gist en l'abbaye Monsigneur Saint Guillain devant le crucefis. Et i fait-on sen obiit trois jours devant le miaoust moult tres hautement. 1471.

• Escript par moy sire Robert de Hanin, et ce par le comandement de Mons^r Jan Pelet abbé de Saint Aubert en Cambray. •

Voilà donc le type original de la chronique de Gilles de Chin retrouvé; c'est une vieille épopée du XIII^e siècle, composée peu de tems après la mort du héros qui y figure et tandis que ses hauts faits étaient encore tout fraîchement conser-

vés dans la mémoire des peuples. Ce poème est un monument plus curieux de mœurs et de langage que le texte rafraîchi publié d'après le manuscrit de la bibliothèque des anciens ducs de Bourgogne ; il est fâcheux sans doute que les bibliophiles chargés de cette publication n'aient pas eu connaissance de l'existence de cette ancienne composition ; ils l'eussent fait imprimer de préférence , ou du moins en regard de la version en prose. Toutefois , en regrettant ce qui n'a pu être exécuté , ne soyons pas injuste pour le service rendu aux lettres et à l'histoire locale. Applaudissons à ce qui a été fait avec tant de soins et de succès du reste : l'histoire , environnée peut-être de quelques fictions d'un des plus vaillans chevaliers du Hainaut du XI^e siècle , est une chose assez curieuse déjà pour mériter toute l'attention de nos zélateurs des études du moyen-âge. Elle doit surtout intéresser les habitans de l'ancienne province du Tournaisis qui recèle encore des rejetons de cette illustre famille de *Chin* , dont le nom est si populaire en Hainaut. On peut ajouter , au mérite intrinsèque de cette production , qu'elle était fort peu connue ; la bibliothèque du Roi Jean en possédait deux manuscrits , peut-être les deux textes et en vers et en prose ; la bibliothèque des ducs de Bourgogne en recélait un seul. Comme on l'a dit , celle de l'Arsenal ne contient qu'une copie du XVI^e siècle du poème , et le petit nombre des exemplaires , lancés dans le public par les bibliophiles de Mons , repose sur les tablettes de curieux qui ne s'en dessaisiront pas facilement.

Nous sommes heureux de pouvoir annoncer que M. le baron de Reiffenberg , bibliothécaire du Roi à Bruxelles , à qui le monde savant a déjà tant d'obligations et qui veut ne rien laisser à faire après lui , s'occupe de la publication entière de ce poème , qui viendra , avec celle de la chronique de *Philippe Mouskes* , mettre le comble à la réputation de laborieuse érudition que ce savant a si justement acquise.



Gautier le Long.

Gautier le Long est un auteur de fabliaux, né dans le XIII^e siècle et originaire de l'antique ville de Tournai ou des environs. Ce fait se révèle dans la seule pièce de vers qui nous reste de lui sous le titre simplifié de *La Veuve*. Elle a été traduite en prose et publiée sous cette forme par Legrand d'Aussy, dans ses *Fabliaux et Contes des XII^e et XIII^e siècles*, Paris, Onfroy, 1779, tome III, pages 55-61, édition in-8°.

Le sujet de ce conte est facile à analyser et le dénouement est prévu d'avance : on y voit que la *Veuve*, héroïne du fabliau, pressée de se remarier, parle à une commère de ses projets, et lui avoue qu'elle a été chez un devin qui lui a prédit qu'elle épouserait bientôt un jeune garçon, beau et aimable.

ble. Déjà, dit-elle, on lui a proposé un *bourgeois de Tournay*, fort à l'aise, mais il est trop vieux; on veut aussi lui donner *Baudouin*, fils de Gobert, et elle demande des renseignemens à la commère sur son compte, et des conseils sur la conduite à tenir en une telle occurrence.

La commère donne les renseignemens que lui dicte sa vieille expérience, mais la veuve, après avoir été, selon le trouvère Gautier, comme un autour qui après la mue, s'élance et s'ébat dans les airs :

Ausi com un ostours muiers (autour muant)
Qui se va par l'air enbatant
Se va la dame déportant.....

La veuve, disons-nous, finit par épouser un malotru qui n'a rien que de larges épaules pronostiquant de solides réparations aux torts du défunt. Les deux nouveaux mariés font bientôt mauvais ménage comme cela ne se voit que trop souvent après les noces renouvelées, et la dame, qui croyait trouver dans son second mariage un paradis éternel, n'y rencontre qu'un enfer insupportable.

On soupçonnerait presque La Fontaine d'avoir eu connaissance de ce fabliau lorsqu'il a composé sa jolie fable de *La jeune Veuve*.

La citation du *Bourgeois de Tournay*, celle du nom de *Baudouin* qui n'appartient guères qu'à la Flandre, l'interposition de la *commère* qui vient donner ses conseils, prouvent assez l'origine toute flamande de ce vieux conte. Au reste, la ville de Tournai, berceau de la monarchie française et attachée dès longtemps au royaume des Lys dont les armes sont jointes dans son blason à la tour crénelée qui lui donna son nom, fut de bonne heure initiée aux mystères de la poésie romane et fournit un grand nombre de conteurs et de trouvères qui égayaient les riches châtelains du Tournaisis.



Gillebert de Berneville.

Gillebert, Ghilebert, ou Ghilibers de Berneville est un charmant trouvère que l'Artois et la Flandre ont presque des droits égaux à réclamer. Cependant, soit à cause du lieu habité par une des dames qui occupèrent ses pensées et firent résonner sa lyre, soit à cause des longues relations de tous genres qu'il eut avec la Flandre, on le fait plus communément naître à Courtray, où il florissait vers l'an 1260.

Gillebert de Berneville eut l'honneur d'être attaché à Henri III, duc de Brabant, mort en 1260, père de l'aimable Marie de Brabant, seconde femme du roi Philippe-le-Hardi. Le duc de Brabant le combla d'honneurs et de bienfaits en récompense de plusieurs chansons faites à sa louange ; trouvère lui-

même et chanteur distingué, le noble duc lui adressa une chanson qui commence par ce vers :

« Beau Gillebert, dites s'il vous agrée, etc. » (1)

Cette qualification de *beau* en faveur du trouvère ne prouve rien pour son physique, attendu que les descriptions flatteuses sont licences permises plus encore aux poètes qu'aux peintres, et qu'il était d'ailleurs d'usage au moyen-âge de faire ce compliment banal à presque toutes les personnes auxquelles on adressait la parole, depuis le masque le plus hideux jusqu'aux dames et au souverain.

Gillebert aimait comme tout bon trouvère doit le faire; il eut une amante à Courtray; ensuite il adressa ses vœux à la belle Béatrix d'Audenarde, qui pourrait bien avoir eu son domicile à Courtray et ne faire qu'une seule et même personne avec la première dame citée; peut-être aussi les passions du trouvère n'étaient-elles que des métaphores poétiques, car il est certain qu'il était marié. Au reste, toutes ces suppositions

(1) On trouvera cette chanson en entier à l'article de *Henri de Brabant*, dans nos *Trouvères du Brabant* qui paraîtront incessamment.

peuvent être vraies, car le cumul en amour était chose très-commune au XIII^e siècle et surtout chez les poètes. Gillebert de Berneville avait sur cette matière une manière de voir très-large et la conscience facile ; il était persuadé qu'on ne peut trop mettre de mauvaise foi dans le commerce des femmes, et qu'on n'y obtient de succès qu'autant que l'on sait tromper. Cette morale de roué, qu'on ne s'attendrait pas à trouver dans le fond de la bonne Flandre chez un poète du XIII^e siècle, est fort explicitement exprimée dans la pièce suivante :

J'ai fet maint vers de chançon
 Et s'ai mainte fois chanté
 Onques n'en oi guerredon (récompense),
 Nis tant c'on m'en séuist gré.
 Mais jà pour ce n'ière faus ;
 Toz fins et loiaus
 M'en irai
 Et serai
 Sages : si m'en retrérai (je finirai)
 D'amer celi (celle)
 Où il n'a point de merci (pitié).

Je ne donroie un bouton
 D'amors, ne de sa fierté.
 Issuz sui de sa prison
 Où j'ai mains mauz enduré.
 Amors n'est fors peine et mauz
 Tormens et travaux.
 Joïe n'ai
 Quant les ai

Et por ce je m'en retrérai
 D'amer celi
 Où il n'a point de merci.

Si j'amasse traïson
 Ne mesdit, ne fausseté,
 L'on méust tenu à hon,
 Et si m'éust-on amé.
 Certes, amors déloiaus
 Ja n'ièrre de çaus;
 Ainz ferai
 Quant voudrai
 Chanson; si me retraierai
 D'amer celi
 Où il n'a point de merci.

Nus ne se puet avancier
 En amor, fors par mentir:
 Et qui meus (mieuz) s'en set aidier,
 Plustot en a son plésir.
 Qui fame justifera
 Ja ne l'émera
 Par convent
 Loiaument:
 Et pour ce je me repens
 D'amer celi
 Où il n'a point de merci.

Certes ià céler nel quier
 G'en pris ma dame à servir.
 Rendu m'en a tel loyer

Qu'ele ne cuida trair.
 Voirs fu (je fus vrai) ; s'amor m'otria ,
 Més ele me gaba
 Por vil gent.
 Vengement
 M'en doivent Dex. Je m'en repent
 D'amer celi
 Où il n'a point de merci.

Cette chanson, que La Borde a publiée en en donnant la traduction, est pleine de grâce et de piquant quoiqu'elle soit dictée par le dépit amoureux le mieux conditionné ; le poète se repentit bientôt d'avoir été si loin, il composa bien vite une autre chanson sous l'impression d'un sentiment plus doux ; il y fit amende honorable et demanda pardon à l'amour et à sa belle de les avoir méconnus et outragés. Nous ne résistons pas au plaisir de publier cette pièce que nous trouvons dans le manuscrit n° 67 du fonds de Cange, au f° 142.

Merci, amors ! car j'ai vers vos mespris
 Com déloiaus parjure foi-mentie,
 Enragiés fus quant par ma bouche dis :
 Qu'amors n'avoit valor ne seignorie,
 Certes, je menti
 Et si m'en desdi,
 Je ne puis valoir,
 Ne savoir,
 Sens ne cortoisie
 S'amors ne m'aïe (ne m'aide).

Por Deu ! amors , qu'or soit arrière mis
 Vos mautalens , s'oubliés ma folie ,
 Et sachiez bien , se en parlant meffis (je fis mal) ,
 Conques li cuers n'y pensa félonie ;
 Ne se repentí
 D'être en vo merci ,
 Ains véil manoir (demeurer) ,
 Sans mouvoir ,
 Cuer et cors et vie
 Met en vo baillie (pouvoir) .

Jamés cuers n'ent oertois ne bien apris ,
 S'amors n'y met son sens et sa métrie (mesure) ,
 Por ce l'en veil en bone foi tosdís (toujours)
 Servir comment qu'il m'aviengne d'amie .
 Seignor, fin ami ,
 Fêtes autresi (également) ,
 Ne vos chant d'avoir
 Fol espoir ,
 Car tex (tel) biens détrie (végété)
 Qui puis monteplie (multiplie , profite) .

L'auteur proteste encore de ses bonnes intentions en amour
 durant deux couplets ; il promet solennellement de s'amender
 et de changer de conduite , ce qui annonce qu'il avait bien des
 choses à se reprocher , puis il finit par cet envoi :

Mon chant voudrai à *Fontaines* porter
 A Monseignor *Huitace* ert li requise

Chançon di li, par toi li vueil mand-r
Que doutance (l'incertitude) est ce qui plus me conbrise (tourmente).

Trop a pesant fais (fardeau),
Crucis et mauvais,
Li fins cuers jalos ;
N'est pas dous tex (tel) mous
Jusqu'en Frise
N'a si fort justice (supplice).

Dans une autre chanson Gillebert dit :

Raisons m'enseigne et avise ,
Et jou sai certainement ,
Que qui aim sans faintise (tromperie)
Cent guerredon-en atent.

On voit que sa morale en amour était bien amendée : c'est
ce qui appert encore dans ce dernier couplet de la chanson :
Tant me plais à estre amis qu'on lit dans le ms. Cangé 67,
f° 159 :

Chançon tu t'en iras là
Où j'ai tout mon cœur donné ;
La dame du mont (monde) l'aura ,
Qui plus aim' en vérité,
Foi et loyauté ,
Et qui plus en a.
En sa merci m'a
Amours l'a jugié ,
Et j'ai otroïé

Quunque li plaira.
 Mais qu'il n'i ait ja
 Parlé de congié.

Gillibert de Berneville est un des plus féconds trouvères du nord que l'on puisse citer ; on connaît de lui une quarantaine de chansons. Le n° 7222 des manuscrits de la bibliothèque du Roi, l'un des plus vastes *cançonnières* du XIII^e siècle, en contient à lui seul quatorze qui sont accompagnées des airs notés de la musique du tems : on les trouve entre les folios 131-135. Le manuscrit côté 184 (supplément français) en contient aussi plusieurs ; les manuscrits du fonds de Cangé, à la bibliothèque du Roi, et ceux de la bibliothèque de l'Arsenal en recèlent encore un grand nombre avec des envois à *Hue d'Arras*, châtelain de cette ville, à *Robert et Colars le Bouteillier*, à *Michel de Waisdier* et *Gilles de Noeville*, tous poètes contemporains et amis de l'auteur, et probablement ses compatriotes comme leurs noms semblent l'indiquer.

L'amour est presque toujours le sujet des chants de Gillebert ; ce fut sans doute l'occupation de toute sa vie. La galanterie était alors le principal passe-tems des nobles et des riches lorsque la guerre leur laissait des loisirs. On soumettait aussi à Gillebert des questions sur la métaphysique de l'amour, questions auxquelles il répondait avec une indépendance et un à-plomb très-remarquables ainsi qu'on peut le voir dans le *Jugemens d'amors* cité dans notre discours préliminaire et

dans la chanson ou jeu-parti que lui adresse le duc Henri de Brabant. Presque toutes les productions de ce gentil chansonnier sont adressées à ses maîtresses dont il tait souvent le nom, sans doute à cause de son mariage, et à ses amis qu'il nomme presque toujours. L'envoi suivant est fait au seigneur *Erars de Valery* :

Chanson, va-t'-en à Courtray droitement :
 Car là dois-tu premièrement aller.
 Ma dame di, de par son chantéor
 Se il lui plaist, que te face chanter.
 Quant t'aura ouye,
 Va sans arrester,
 Erar saluer
 Qui Valery crie.

Il y a une chanson de lui adressée à la dame de Gosnai.

Dame de Gosnai gardez,
 Que soyez bien conseillie
 A Robert Bosquet parlez,
 Taut qu'il soit de vostre aie.
 Je vous part, seigneur aiez;
 S'a vo vouloir le prenez,
 C'iert sans le gré vos amis :
 Ensi est le jeu partis.
 Ou vous l'aurez par lor gré
 Maugré vostre volonté.

La chanson : *J'ai souvent d'amors chanté* est composée en l'honneur de la belle Beatrix d'Audenarde dont le nom revient à chaque refrain. La suivante , que nous insérons en entier, est adressée à la même dame qui retenait le trouvère dans ses fers jusqu'à ce qu'il lui eût fait une chanson :

I.

Au besoing voit-on l'ami
 Piéca qu'il fu recordé
 Sor ne fet amors por mi
 Tant que j'aie un chant trouvé
 Je croi que mès n'istrerai (je ne sortirai)
 De prison, ains i morrai :
 Cele qui m'a mis céeus
 Ele a fet ses seremens
 Que james ne m'engeraï ,
 Ne partirai de la prison ,
 S'aurai trovée chançon .

II.

Amors je vos cri merci
 Que me donés cel pensé
 Qu'aucun nouveau chant joli
 Li puisse fere à son gré ;
 A ce grant besoing que j'ai
 Autre aïe que vos n'ai ;
 Vos estes mes sauvenens ,

N'i vaut cousins ne parens ,
 Jà par nus ne garirai
 Tant garderai ceste prison
 Qu'aurai trovée chançon.

III.

Sor me metez en oubli.
 Amors , j'ai mon cens finé ;
 Et se me getés de ci
 Mainte joliveté,
 Encore por vos ferai
 A ce besoing noumerai
 Biatris bien nie porpens (m'inspire) ,
 Or est doublés tous mes sens ,
 Hui mes à elant ne faudrai.
 Point ne m'esmai de la prison ,
 De légier ferai chançon.

IV.

Prison ne me puet tenir
 J'en sui tous asseurés
 Ne autres maus à venir
 Quant li haus noms est noumés.
 Dame d'Audenarde pris
 Me tenés en vos païs
 Mes ne sui pas estmaiés ,
 Vo prison ne m'est pas griés (dure) ,
 Car en lieu d'estre grevez

Sui honorés ,
 En là-prison
 De légier ferai chançon.

Les couplets qui suivent sont dignes encore d'être cités
 parmi les meilleurs de Gillibert de Berneville.

Li joli pensé que j'ai
 Me viennent de fine amor,
 Et ce que ma dame sai
 Bone et sage et de valor.
 Me conforte et tient en joie ,
 Et se je poie
 Passer la meillor
 C'on saché de faire honor
 Por ma dame le feroie.

Jamais je n'entroublierai
 Un ris qui vint de douçor
 Qu'ele fist quant l'esgardai ,
 Mès ne dis pas tel folor
 Que pour moi fust , je faudroie ;
 Ne voir ne diroie ;
 Mès de tel savoir
 N'est el cuer que nuit et jor
 Me samble qu'adès la voie.

Dame je vous ai doné
 Mon cuer, sanz ja départir :
 S'il pooit estre à vo gré ,

C'est la rienz que plus désir.
 Dame franche et débonaire,
 Se savoie faire
 Le vostre plaisir,
 Mieuz ameroie à morir
 Que nus m'en véist retraire.

Les deux autres couplets sont un peu faibles, mais le suivant, tiré d'une autre chanson de Gillebert, est tout-à-fait joli :

Adès ai esté jolis (joyeux)
 Bien m'en vant :
 Encor le serai tozdis (toujours)
 Mon vivant,
 Et ferai chançon plus lie (gaie)
 C'onques ne fis por itant :
 Que cele qui j'aim m'en prie
 Et dit à moi que je chant ;
 S'en ai le cuer plus joiant.

Voici encore la première strophe d'une pastourelle qui en contient cinq ; c'est un exemple des rimes doubles en échos, déjà alors en usage :

Elas ! je suis refusez
 Et ma chanson refusée ;
 J'ai tot mes solas (espoir) mués (changé)

En ire et en grief pensée.
 Non, jamès je ne chanterai
 De cuer gai,
 S'il n'agrée,
 Ma dame honorée,
 Que j'aim' de cuer vrai;
 Se mal hai,
 Bien l'ai desservi
 S'en quier merci.

Autre à cinq strophes aussi :

Puisqu'amors se veut en moi
 Hébergier,
 Riens ne voit se je recroï
 D'envoisier.
 Por iver sauvaige,
 Dame bele et saige,
 M'a à justisier.
 D'estre à son dangier (puissance)
 Ai bel avantaige
 Je m'en tien plus chier;

Autre de cinq strophes, tirée d'un manuscrit du fonds de
Cangé :

Je fese chansons et chant
 Miex c'onques mais et plus sovent;
 Mais il par est si très chiers tant

De merci que n'en truis (trouve) noient (rien) ;
 Je ne sai u ele maint
 Ne je ne truis ki m'i maint ;
 Ne ja beaus chant ne fera
 Ki joie n'aura ;
 Elas ! je suis trestous nus
 Desvestus.

Ce refrain revient à la fin de chaque strophe , ainsi qu'à la fin de l'envoi.

Il y a six siècles que tous ces vers furent pensés et écrits ; depuis lors bien des choses ont été perfectionnées , mais nous ne sachions pas, qu'en Flandre, on fasse aujourd'hui des chansons plus gaies, plus légères et plus naïves que celles du trouvère de Courtray.

Si nos citations n'avaient pas déjà été si multipliées , nous transcrivions en entier la chanson : *D'amors me vient li sens* (l'esprit) *dont j'ai chanté* , qui est une des plus remarquables de l'œuvre du trouvère.

Outre les pièces passablement nombreuses que nous venons de relater intégralement ou par extrait , nous connaissons encore de Gillibert de Berneville les chansons dont voici les premiers vers :

1. Amors, pour ce que mes chans soit jolis...
2. Amors, votre seignorie....
3. Au besoin voit-on l'ami....
4. Aucunes gens m'ont enquis....
5. Au nouveau tems que l'ivers...
6. Comment qu'amors me...
7. Cui doint li lozangier....
8. D'aller lone pré...
9. Foi et amor et léauté...
10. Jamais ne perdroit...
11. Jamès chançon ne ferai...
12. Je chant, mès c'est mauvais aigue...
13. Je n'eusse ja chanté....
14. J'oi tout avant blasmé....
15. Joliement de chanter....
16. Jolivetés de cuer...
17. Hé amors! je fus norriz en votre couvent...
18. Haute chose a en amor, bien la doit garder qui l'a...
19. L'autrier d'Aix-à-la-Chapelle....
20. Onques d'amors n'oi nule si grief peine....
21. Onques mais si esbahis ...

22. Cuidoient li mesdisans....

23. De mon dolereus vous....

Le n° 17 est quelquefois attribué à *Robert de la Pierre*, trouvère du nord contemporain de Berneville; et aussi on rend quelquefois à *Guyot de Dijon* le n° 23 qu'un manuscrit de Noailles accorde au poète Courtraisien.



Gilles li Muisis.

Nous voici venus à parler d'un homme recommandable , qui , sorti d'un village et d'une famille obscurs , sut , par son seul mérite , se faire une position et un nom. *Gilles li Muisis* , ou *Mussis* , appelé aussi *Gillon le Muist* , et en latin *Egidius Mucidus* , traduction du mot *moisi* que nos ancêtres écrivaient *muisit* , naquit au village de Rongy , près Saint-Amand , en 1272 , d'une famille de bons cultivateurs , honnêtes et probes , mais peu fortunés. Les parens de Gilles li Muisis furent assez bien inspirés pour faire donner de l'éducation à leur fils , et ils en recueillirent d'heureux fruits pour eux et pour leur progéniture. En effet , on peut faire la remarque que tous les membres de la famille des *Li Muisis* , cités dans les annales et les chartes du pays , sont toujours ou simples cultivateurs ou modestes bourgeois de la ville de Tournai avant l'exaltation et la mort de *Gilles* , tandis que plus tard ils se

présentent décorés d'armoiries, de titres et d'emplois, qu'ils ne durent sans doute qu'à la protection et à l'influence de leur parent, parvenu au plus haut point de grandeur que puisse atteindre la science et l'esprit de conduite.

Nous trouvons qu'un *Jean li Muisis*, qui doit être de la famille de Gilles, mourut à Tournai pendant la peste de 1280, lorsqu'il devait porter la chassey de la *Confrérie des Damoiseaux* (Hist. de Tournay, Cousin, IV, 83), mort qui altéra la confiance du peuple dans la vertu de la *fierte*, parce qu'on ne devait pas périr dans l'année où l'on était désigné pour la porter. On voit aussi qu'un *Baudouin le Muisit* et *Margritain* sa femme sont cités comme touchant de petites rentes, dans un Ms. in-4° ayant appartenu au chanoine J. de Winghe et intitulé *Chroniques et Chartes de la ville de Tournay*, recueillis en 1295, avec additions jusqu'en 1320, reposant maintenant à la bibliothèque municipale de Tournai.

L'an 1342 et 43 les Muisis sont déjà plus riches; on trouve que *Pierre li Muisis* et Maroie sa femme achètent 6 bonniers de terre à Templeuve au prix de 25 livres. De 1345 à 1349, *Ernouls li Muisis* et Jehane sa femme, de Rongy, prennent à ferme jusqu'à 17 bonniers de terres appartenant à l'abbaye de St.-Martin de Tournai et dont ils rendaient quatre rasières de blé au bonnier. Enfin, Mons *Jaque le Muisit* recevait une rente viagère de 25 livres à la Chandeleur et à la St.-Jean, de

la même abbaye de St.-Martin, pour ses bons conseils et un voyage d'Avignon (vraisemblablement vers le pape), touchant les affaires du monastère; ce dernier fut sans doute un homme de loi, parent de Gilles li Muisis et attaché par lui à l'abbaye de St.-Martin de Tournai (1).

Plus tard, la famille des Muisis est tout-à-fait riche et même noble : un recueil des anciennes épitaphes de la cité de Tournai, ouvrage de M. de Calonne, reposant à la bibliothèque communale de cette ville, va nous en fournir la preuve. A l'entrée du cloître Notre-Dame, on voyait avant 1662 (année de la démolition de ce cloître), une pierre tumulaire maçonnée dans la muraille avec la représentation de *Marie ly Muisis*, qui fut fille au seigneur Pierron ly Muisis, ki trespassa l'an de grâce 1403, le 20° d'avril.

Dans le chœur de l'église St.-Jacques, ajoute M. de Calonne, sur une lame de cuivre non relevée, on voyait un

(1) Ces renseignements sont tirés d'un Ms. du XIV^e siècle reposant à Valenciennes dans la bibliothèque particulière de l'auteur, et intitulé : *Liber compilatus per Egidium abbatem XVII de statu suo et monasterii*; ce livre écrit en vieux français, en 1349, sous la dictée de Gilles li Muisis aveugle, provient de l'abbaye même de St.-Martin de Tournai.

homme armé, éperonné, couvert de sa cotte, et sa femme en manteau, entourés de dix écussons; leurs épitaphes étaient ainsi conçues :

Cy gist PIERRE LY MUYSYS, seigneur d'Esquelme, es-chanson du roy nostre sire et garde de sa monnoye de Tournay, qui trespasa l'an 1412, le cinq. jour de septembre. Priez pour s'ame.

Cy gist demiselle Jacqueline de Hauteville, femme dudit Pierre Ly Muysis, qui trespasa l'an de grâce 1447, le derrain jour de septembre.

Les armoiries de *Ly Muysis*, dont on ne saurait, d'après le dessin, blasonner les émaux, étaient à la bande chargée de trois doubles aigles et accostée de six quintes-feuilles. Un double-aigle orne également le devant de la cotte d'armes du défunt et sert de cimier à son héaume. Quant à la *demisielle* sa femme, elle porte dans son écu une croix ancrée (1). Il est facile de voir, par tout ce qui précède, qu'en moins d'un siècle les membres de la famille de Muisis avaient bien changé de position; au lieu de labourer la terre, ils étaient devenus sei-

(1) Recueil des Bulletins de la Commission royale d'histoire de la Belgique. Tome 2, p. 231-2.

gneurs , propriétaires de beaux domaines et chargés d'honneurs et d'emplois publics ; nous sommes fondés à croire que ce résultat est dû à la persévérance et au génie de Gilles li Muisis , homme d'ordre et de patience , d'esprit et de savoir.

Gilles , sorti d'un village , léger d'argent mais riche de science , prit l'habit de bénédictin l'an 1289 , à l'âge de dix-sept ans , et entra dans l'antique et puissant monastère de Saint-Martin , de Tournai , fondé vers l'an 656 par St.-Eloi , évêque de cette ville. Il tint une conduite si régulière et montrant tant d'aptitude aux affaires , qu'en 1326 il fut nommé prieur de sa maison , tandis que Thierry du Parc en était le XVI^e abbé. Ce dernier étant mort le 18 avril 1331 , la communauté choisit à l'unanimité pour le remplacer Gilles li Muisis , qui paraissait le plus digne de diriger le monastère. Le pape Jean XXII annula d'abord son élection , mais il la confirma de lui-même l'année suivante , et le nouvel abbé reçut la bénédiction et la crosse à l'abbaye d'Eeckhout , près de Bruges , le 25 octobre 1332. Le pape , qui l'avait d'abord peu apprécié ne le connaissant pas , le vit ensuite d'un si bon œil qu'il lui accorda l'absolution de son prédécesseur , mort excommunié pour n'avoir pas versé l'argent que lui demandait la chambre apostolique et avoir négligé les devoirs qu'elle exigeait de lui. Li Muisis fit élever un tombeau à Thierry du Parc , derrière le maître-autel de l'église de St.-Martin , sous celui de l'abbé précédent *Gilles de Warnain*. Quand il eut rendu les derniers devoirs à son prédécesseur et ami , il s'appliqua à relever

son monastère que les malheurs des tems avaient ruiné et où la discipline s'était fort relâchée. Il nous peint lui-même, dans un de ses ouvrages que nous possédons, la triste position de l'abbaye de St.-Martin, dans les termes suivans : « Et est » cose ciertaine, que l'abbet Théry mort, tous li convenz et li » consauls de le maison sçeurent quels meules (meubles) il y » avoit. Et en vérité, je ne trouvay chevaus ne harnas, » kieutes (matelas) ne linchius (draps de lit), ne couvretours, » nappes, tonelles ne hanas (verres, tasses), ne meule nul, » dont homs vivans eust donet xxx livres comptant. Et si es- » toient grant parties des cappes, des livres, et des coses de » le maison mises en wages (gage), que il a convenut rakater ; » et grant partie des calisses et joiaus dou moustier d'argent » vendues et aliéné ; et ossi le conche (l'ornement) et les es- » toffures d'argent des cappes de soie. »

L'ordre, l'activité, les soins de Muisis, parvinrent à tirer l'abbaye de St.-Martin de cet état de détresse, et à la relever tant au spirituel qu'au temporel. Il eut cependant à passer un terrible moment, l'an 1340, pendant lequel Tournai soutint un siège mémorable, à l'occasion de la querelle de Philippe de Valois et de Richard d'Angleterre. Les fermes, les moulins et maisons de l'abbaye furent brûlés et les terres dévastées. Néanmoins le zèle de l'abbé balança tous ces désastres et parvint à réparer les pertes et à rendre son couvent le plus florissant du Tournésis. Malheureusement pour lui, vers l'an 1348, l'abbé Gilles perdit la vue, et sans cesser de travailler

et de composer des chroniques et des poèmes, il ne put plus que dicter; c'est ce qu'on voit par le passage suivant d'un Ms. de lui touchant les affaires de son monastère : « Et pour
 « chou que, jou, Gilles devant dis, estoie empêchiés de me
 « veue, et en grant eage, et ne pooie mais lire, ne escripre,
 « ne cognoistre monoies, si com jou avoie fait dou temps
 « passet. » Cette malheureuse infirmité le tint jusqu'en 1351, et fournit à l'histoire de la chirurgie une date précieuse, car il fut opéré de la manière qu'on emploie maintenant pour la cataracte : c'est sans doute la plus ancienne opération de ce genre que l'on puisse citer. Voici comment il raconte lui-même ce fait curieux : « Chest li loange et li regrasciemens l'abbet
 « Gillion le Muysit à Dieu, à le Virgene Marie, à Saint Martin,
 « à tous Sains et à toutes Saintes, de chou que li vewe li est
 « recouvrée, qui avoit esté aveules trois ans et plus, et n'a-
 « voit celebret ne riens véut, fors un peu d'air, et avoit estet
 « environ sixante deus aus moisnes, dont il avoit estet vint
 « ans abbés esleus. Se fut aidiet par un maistre nommet *Jehan*
 « *de Meence*, qui ouvra en ses yeuls d'un instrument d'argent
 « à manière d'aguille, sans peler, à pau d'angousce, et tos
 « passée, et fu faite cheste cure, et vey des deus yeuls selonc
 « sen eage souffiseanment, l'an de grasce M. CCC. LI, environ
 « le feste Saint Remi. S'est aussi se conclusions des choses
 « qu'il a fait escrire. »

En effet, l'heure était venue pour Gilles li Muisis de cesser d'écrire : il entra dans sa quatre-vingtième année. Dieu permit qu'il recouvrât la vue pour qu'il jouît encore une fois de

la lumière avant de la perdre à jamais. L'année suivante, il n'existait plus, et tout le talent de maître Jehan de Meence ne put prolonger son existence. On lui fit de magnifiques obsèques; il fut enterré dans l'église de son couvent, au côté droit du grand autel : Philippe d'Arboys, évêque de Tournai, assisté de six abbés portant crosse et mitre, présida en personne aux cérémonies de ses funérailles.

Si nous examinons maintenant les titres littéraires de l'abbé de St.-Martin, nous verrons qu'ils se partagent en ouvrages en prose et en œuvres poétiques. Ces dernières sont presque toutes des enfans de sa vieillesse; aussi y chercherait-on vainement la verve qui distingue si souvent les productions de nos autres trouvères. Ce ne sont, à proprement parler, que des lignes mesurées et rimées où l'on trouve de la bonhomie, mais rien de plus. On en jugera, du reste, par les échantillons que nous en donnerons ci-après.

L'abbé Gilles était instruit, mais naïf; crédule et de bonne foi, il comportait toute la simplesse et les préjugés que son siècle exigeait; il croyait à l'astrologie, et en parlait comme d'une haute science; il est vrai que son ami, *Jean de Harlebeck*, savant clerc et bon catholique, lui avait prédit, lorsqu'il était jeune moine, bien des événemens arrivés depuis.

Les ouvrages en prose sont historiques et méritent d'être mentionnés; nous distinguerons d'abord sa chronique que

On conservait jadis à l'abbaye de St.-Martin de Tournai sous ce titre : 1° *Libri duo Chronicarum Egidii Li Mussis, abbatis XVII hujus cænobiï post restaurationem*. 2 vol. in-8° sur vélin avec miniatures. Cette chronique commence à l'avènement de Hugues-Capet en 972 ; elle est générale et sommaire jusqu'en 1274 ; alors l'auteur parle de ce qu'il a vu et s'en tient à son pays et aux faits qui s'y rattachent ; il la pousse jusqu'à l'an 1348. Une copie de cette chronique, écrite au XVI^e siècle, sur papier in-4°, existait parmi les Mss. de Colbert ; elle passa à la bibliothèque du Roi où elle est inscrite sous le n° 6271. De Bréquigny en proposa la publication et voulait le mettre dans le Recueil des historiens de France ; il en fit une analyse consciencieuse dans le tome 2 des *Notices des manuscrits*, 1789, in-4°, pages 212-230. Vers 1820, M. Goethals-Vercruysse, de Courtrai, publia avec les diverses livraisons du *Spectateur* de l'abbé de Foer, une bonne partie de cette chronique, in-8° de 144 pp. tiré à petit nombre. M. de Néelis, évêque d'Anvers, avait eu le dessein d'en donner une édition complète d'après un manuscrit qu'il possédait ; c'est au moins ce qu'il annonçait dans le *Prospectus* de la Collection des Historiens inédits de la Belgique qu'il devait mettre au jour ; prospectus imprimé à Parme, avec tout le luxe que le typographe Bodoni savait donner à ses labeurs. M. O. Delepierre, de Bruges, en a traduit et donné plusieurs extraits ; enfin, M. le chanoine De Smet, membre de la Commission royale d'histoire de la Belgique, s'occupe en ce moment de la mise en lumière de cette chronique entière, qui décidément va être livrée aux amis de l'histoire.

2° *De rebus gestis annis 1349, 50, 51 et 52.* Ms. sur vélin avec miniatures. — C'est la suite des chroniques précédentes. L'auteur y parle fort au long de la] destruction des Juifs et de la secte des flagellans ; ces dissidens sont représentés dans une miniature, le fouet à la main, le dos, le ventre et les bras nus, la tête et les épaules couvertes d'un capuchon sous un bonnet ; un jeune homme qui marche à leur tête, portant un drapeau sans croix, est suivi de deux autres tenant des flambeaux. Comme le précédent, ce manuscrit gisait dans la bibliothèque de St.-Martin de Tournai ; il fut ensuite possédé par Mademoiselle *Le Candele*, et acheté par le gouvernement belge par l'entremise de M. de Gerlache, qui a analysé cette partie des chroniques dans le *Messenger des Arts*, 1855, pages 354-382. M. Warukœnig avait eu l'idée de les publier en entier.

3° *Tractatus de his, quæ temporibus suis, ante et post promotionem suam, in cænobio S. Martini acciderunt.* Manuscrit.

4° *Tractatus de consuetudinibus approbatis, antiquitatis in cænobio S. Martini observari solitis.* Ms.

5° *De statu suo et monasterii.* Ms. in-4° vélin, provenant de l'abbaye de St.-Martin de Tournai, sauvé des orages de la Révolution par M. *Huré*, moine de ce couvent, depuis curé-doyen de St.-Amand, et acheté à sa vente, en février 1823, avec une partie des débris de la riche bibliothèque de

St.-Martin, par l'auteur de cette notice. Bien que le titre de ce livre soit en latin, il est entièrement écrit en français; il contient des renseignemens curieux sur l'histoire du couvent de St.-Martin, sur ses revenus et ses ressources au XIV^e siècle; et c'est en même tems un répertoire précieux des termes alors en usage pour toutes les transactions de la vie.

Abordant maintenant les œuvres poétiques de Gilles li Muisis, qui doivent attirer encore plus notre attention puisque c'est sous leur couvert que cet abbé versificateur prend sa place parmi nos trouvères du nord, nous signalerons successivement tous les petits poèmes, qui, après de longues et consciencieuses recherches, sont parvenus à notre connaissance.

I. *Traité des divers états des séculiers, des ecclésiastiques et des religieux.* Ms. en vers, reposant jadis au couvent de St.-Martin de Tournai, perdu de vue depuis; on ignore aujourd'hui en quelles mains il est tombé.

II. *Des papes qui ont reçu du temps de l'abbé Gilles li Muisis.* Ms. en vers. Ces papes sont au nombre de dix depuis Martin IV jusqu'à Innocent VI. Le poète leur accorde à chacun un paragraphe dans lequel il renferme leurs qualités et leurs principales actions. Nous ignorons ce qu'est devenu ce poème après la dispersion des moines de St.-Martin de Tournai.

III. *C'est li complainte l'abbet Gillion le Musit, et chou*

qu'il fust de tous estaz ou tempore qu'il fut aveules. Ce poème est aussi appelé *Les Lamentations de Gilles li Muisis*, à cause du début du livre ainsi libellé : *Chest li lamentations l'abbé Gillion le Musit ou tempore que Nostre Sûres li avoit envoiet empaichement de se vewe, et que il avoit le lumière des yoels couverte, si que vir les gens ne pooit, ne lire, ne escrire, et ne véoit, fors clartés et lumières, et 'grossement, et se reconisçance de ses pékiés et de ses meffais*. Ce Ms. précieux, écrit sur vélin, passa, après la dissolution du couvent de St.-Martin, en Angleterre, où il parut dans une vente de livres rares faite par le libraire *Evans*, en juillet 1835; acheté fort cher par le libraire *Thorpe*, et mentionné alors par les journaux anglais et français (1), il entra dans la riche bibliothèque de sir *R. Héber*, et se trouve maintenant à vendre chez le libraire *Crozet*, à Paris. Ce volume contient (feuillets 36 v° à 43) une description *del estat dou monastère Saint-Martin, des bonnes coustumes comment on s'i soloit et doit maintenir*. M. *Gachard*, archiviste du royaume de la Belgique, a parcouru ce Ms. et en a fait l'objet d'une mention détaillée dans son rapport du 4 juillet 1838 sur les recherches historiques qu'il faisait alors à Paris, adressé au président de la *Commission royale d'histoire* de la Belgique.

(1) Voyez *l'Etoile* du 28 juillet 1825, et les *Petites-Affiches de Valenciennes* du 30 juillet 1825.

Voici le début de ce poème :

En l'an mil CCC et chincquante ,
 Et ou temps que on list et cante
 Par tout le moud communement ,
 Et festée devotement ,
 Apriés le mort et passiou
 Le sainte resurexion
 Jhesu Crist no vrai créateur,
 No sauveur et no racateur (racheteur),
 Tout partout en crestienté
 Dont il en est moult grant plenté,
 En cel an et en cel tempore ,
 Me vint en avis et mémoire
 De me vie considérer,
 Comment en Dieu puis espérer
 Quels je sui et quels j'ai esté ,
 Et comment y ver et esté,
 Et nuit et jour, tres men ensuivre
 Ay vescu en grand esperance lie . . . Etc.

IV. *Rimes sur la vie de Révérendissimes sieurs Andrieu de Florence et Jehan des Prets iadis Evesques de Tournay.*
 Ms. in-4° sur vélin, jadis à l'abbaye de St.-Martin de Tournai, sauvé pendant les orages révolutionnaires par M. Huré, prieur de cette maison, vendu lors de la mort de cet ecclésiastique devenu curé-doyen de la ville de St.-Amand, et acheté par moi, en février 1823, avec beaucoup d'autres manuscrits provenant de la même abbaye. Ce volume a été cité par Valère André dans sa *Bibliotheca Belgica* et il est indiqué

dans la *Bibliothèque historique de la France*, au n° 8631, sous ce titre : *De vita et obitu Andreae Ghin de Florentia et Johannis de Pratis ; autore Egidio Li Musis, abbate Sancti Martini Tornacensis.*

Il est ici question d'André Ghini Malpiglia, Florentin, d'abord docteur-ès-loix et grand juriste, puis conseiller du Roi de France, qui devint chanoine de Tournai, évêque d'Arras, et enfin prélat de Tournai en octobre 1334. Il fit son entrée dans cette ville le 1^{er} octobre 1333, accompagné du comte de Flandre, de l'évêque de Thérouane, de Messire Walerand de Ligny et de plusieurs grands seigneurs du pays. Le pape Clément VI le nomma cardinal-prêtre du titre de Sainte-Susanne, le 20 septembre 1342 ; il mourut l'année suivante pendant un voyage en Espagne où il avait été envoyé en légation, après avoir fondé à Padoue le collège de juristes qu'on appelle de *Notre-Dame-d'-Tournay*. Tels sont les principaux faits énumérés par le poète tournaisien.

Le second évêque chanté par Li Muisis est *Jehan Desprès* ou *Des Pretz*, dont le nom est souvent latinisé en *De Pratis*, et qui naquit, à la fin du XIII^e siècle, dans un petit bourg de la province d'Artois, nommé *Beauvoir*, situé non loin d'Arras. Il devint doyen de Beauvais en 1337, après avoir passé rapidement par tous les grades de l'état ecclésiastique qu'il avait embrassé dès son jeune âge. Admis au rang des conseillers d'état, la faveur royale lui fait obtenir l'évêché de Langres qu'il échangea bientôt contre celui de Tournai, où il

prit rang comme 60^e évêque, en l'année 1342. Il mourut à Cambrai l'an 1349, après avoir écrit les *Vies de Louis X*, *Philippe V*, *Charles IV* et *Philippe VI*, dit de Valois, tous rois de France ses protecteurs. On l'enterra dans la cathédrale de Tournai, où il lui fut élevé un monument sur lequel on lisait une épitaphe en vers latins rimés suivant l'usage du tems (1).

Tels furent les deux évêques sur lesquels la muse de Muisis s'escrima : son poème compte 600 vers ; en somme, c'est une espèce de complainte ou oraison funèbre en vers composée peu après la mort des personnages dont il y est question. C'était là un usage du moyen-âge que l'on retrouve particulièrement dans nos provinces du nord et que nous avons déjà cité dans nos *Trouvères Cambrésiens*, à l'occasion de la complainte sur la mort de l'évêque de Cambrai, *Enguerrand de Créqui*, retrouvée par M. Edward Le Glay.

- (1) « Ecce Jacob, totus acensus amore Rachelis,
 » Pastor devotus, servus vigil atque fidelis,
 » Præsens devotis pastoribus assimilare
 » Se satagens, quos sic Lucas typicè vigilare
 » Testatur. Pastor bonus hic, magnusque sacerdos
 » Extitit, est agnus, anime detur (rogo) ter dos
 » In lino jure magnus, magnæque staturæ
 » Regalis curæ consul, cui gratia purè
 » Nomen concessit; sic quis per dicta pateat
 » Iste JOANNES sit DE PRATIS; cui requies sit.

Voici le commencement du poème de Muisis :

Semper diligit, qui unicuique est.

Tous temps aime qui est amis,
 Dont li hom qui se cuer a mis
 En Dieu, et en s'en proisme amer
 De lui, doit oster tout amer
 Et tout chou qui potoit desplaire
 A sen créateur, et puis faire
 O-vres boines et virtueuses
 Et oster trestoutes wisceuz. (paresse);
 Par quoy il puist sovent orer (prier)
 Pour ses amis et déplorier
 Leur défaites et leur péchiés
 Dont escuns est mult entéchiés (entaché).
 Li mort bien souvent nous nuicent (nuire)
 Deaus souvenir, et nos nuiccent
 Disans merchi, ami, merchit,
 Et se nous venièmes yer chi.
 Demain vous y porés venir;
 Car come nous porés finir.
 Che puds dire no boins prélas
 ANDRIEUS DE FLORENCE, hélas!
 Come de se mort fu grans dieus!
 Mais ou lieu de lui pourvi Dieus
 Del évesque JEHAN DES PAÏS,
 Qui donc estoit de France pers,
 Pour Lengres, le noble célet,
 Là il fu évesques, pitet
 Ait Jhuoris de sen ame!
 Car il gist desous une lame,

Et de ces deus prelas , me more
 En doit bien estre , car encore
 Fust lor vie moult agréable
 A plusieurs gens et pourfitable.
 Se li vrais Dieus l'eust consentit
 Plusieurs gent l'eussent bien sentit.
 Moult fu nobles et diligens
 Et honnerés de toutes gens ;
 Adierchiés (instruits) , plains de sience.
 Mesir *Andrius de Florence* ,
 Li boins Evesques de Tournay ,
 Pour chou afaire me tournay
 De lui comemoration ;
 Par quoy , pour se ame prion :
 Car tant fu amés des Roiaus ,
 Pour chou qu'il fu trouvés loiaus ,
 Que pourmeus fu à dignité
 Destat de cardinalitet.
 Là fu religieusement
 Et se maintaint si sagement ,
 Que li Sains Pères l'envoia
 En lieu , la longhe voie a
 Et en celle légation
 En foy et en dévotion
 Demeura-il li boins Andrieus
 Obédiens ; ore ait Dieus
 S'ame en sa compaignie ,
 Et pour Dieu , cescuns pour lui prie ,
 Et le doivent bien regréter
 Si proisme , et fort lamenter
 Car arrieret sont , par se mort ,
 Ensi li mors , quant Dieus plaist mort.

Or retournerai me materre
 A no très boin Reverend père
 JEHAN DES PAÏS, qui gouverna
 Lengres premiers, dont l'amena
 Dieus qui cognoist les cuers entirs,
 Devant qui n'a lieu nu's mentirs,
 Et li Sains Pères pappes Cléments
 Lui envoia ses munimens,
 Bulles, de le provision
 Dont j'ai dessus fait mencion.
 Si vuint à Tournay gouverner
 L'evesquie, et ruile (règle) mener
 Honeste, et moult sainte vie
 Et servir Dieu, le fil Marie,
 Dont maint boin y prisent exemple
 De cremir (craindre) Dieu, et dou saint temple
 Et de sainteglise honnérer,
 De mierchi pryer et orer,
 Et as messes en ses cappielles,
 Peust escus bien oïr nouvelles,
 Des biens des donchours célestins.
 Si bien y estoit servis Dieus,
 Et tous jours as solennités
 Avait-il ses cantres, y tels
 Qui le service Dieu faisoient
 Et si très doucement cantoient
 Faisant le service divin,
 Que ou fait de pain et de vin,
 Que cil qui present y estoient
 Devotion grande y prenoient;
 Et en le catedral eglise
 Seet-on coment et par quele guise
 Li boins paistres se demenoit,

Et coment as haus jours venoit ,
 Sans lui semondre et sans citer,
 Ne de par nul autre enciter
 Et en faisant bien se devoir ;
 Cescuns le puet dire de voir (de vrai).
 Les messes sollempnes cantoit
 Ensi sainte église autoit
 Et par se grande humilieté ,
 Qu'il avoit de tous boins pitet,
 Pryes aloit as corps souvent ,
 Messe disoit quant en convent
 L'avuit , et plusieurs sèpeli (enterremens)
 Furent et entière de li

Après avoir énuméré toutes les qualités de Jehan Des Pretz
 qui l'honorait de son amitié , Gilles li Muisis termine ainsi avec
 une bonhomie toute patriarcale :

L'an de grace mil et CCC
 Quarante neuf , paia ce cens
 De le mort li vaillans prélas ,
 Dont si amy dient élas !
 Avint ainchois (avant) qu'il trespasat ,
 Et que che siècle chi laissat ,
 Il et jou estièmes ensamble
 En se maison , si com me samble ;
 Là , plusieurs demandes me fist ,
 Et en grans pensées me mist.
 Premiers dist : « — Nous volons savoir
 Quans ans vous poés bien avoir ? »
 Tantost I petit pourpensai ,
 Se lui respondi sans delay :

» — Sire, bien quatre vingt, II mains. »

Et adonc me prist par les mains :

« — Or quand cest abbit vous préist :

Et que premiers le viestesistes,

Se mémoire des ans avés,

Dittes le voir, se le savés ?

— Dis et wit, Sire, ou environ,

Si coin adonc me disoit-on.

— Moines quans ans avés estet ?

— Sire, que d'ivier, que d'estet,

Sissante, Sire, tout de vray,

A le Tousains complis arai.

— Or, dites, et abbés combien ?

— Sire, en uon Dieu, or voi-ge bien

Que vous volés trestout savoir

Et men eage tout avoir.

XVIII ans y a et plus,

Et si n'en ay ne suy repus. »

Lors viat et prist à fieshter

Mes ans, et me vie prisier.

Adonc me dist : « — Or, vos prions

Pour vo honneur et enjoignons

Que le gouverne de vo temps,

De trestous ces XVIII ans,

Uns registres vrais en soit fais,

Et des comptes un boins estrais ;

Combien il vos est resk'ent (revenu),

Combien oasi on a vendut,

Combien d'argent on a éut

Des vendages et rehent,

Et ne soient pas oubliés

Les debtes que on a payés,

Et de le maison li deskietque (décharge) ;

Que chou fait'soit , je le vos kierque (requiers),
 Et de trestout bien vraie some. »
 Ciertes onques puis ferme some
 Ne dormy, ains ay moult villiet
 Et moult penet, et travaillet
 De accomplir se volentet,
 Car je l'en vi entalentet (désireux);
 Et tout ensi qu'il demanda
 Et tout chou qu'il me comanda
 L'ai registret et fait escrire
 Chi apriès, et le poront lire
 Tont chil qui savoir le volront
 Et de l'estat demanderont.
 Si ai avec fait registrer
 Tous l'estat pour administrer
 As successeur; que ensi facent
 Et songneusement toudis machent
 Lor besogne en retenanche,
 Car cest cose qui moult avanche:
 Je prie a Dieu que il puist plaire
 A tous chou que j'ai scéu faire.

C'est à la suite de ce poème, et pour satisfaire au dernier vœu de l'évêque Jehan des Pretz, que Li Muisis fit écrire l'ouvrage dont nous avons parlé plus haut, et qui, quoiqu'en vieux français, porte le titre latin suivant : *Liber compilatus per dictum Ægidium abbatem XVII de statu suo et monasterii*. Le premier chapitre en est ainsi intitulé : *C'est li cause pour laquelle sunt registrées les choses qui ensuivent apriès ce premier prologhe*. Cette introduction peut beaucoup

éclaircir la biographie de Gilles li Muisis ; on en jugera par les premières lignes que nous nous bornerons à relater : *Comensi soit que jou Gilles , par le patienche de Dieu , humles abbés dou monastère Saint Martin de Tournay XVII^e, aie fait et ordenet I traitiet de me promotion , coment je sui eslieus de tout 'le couvent concordement , par le voie dou Saint Espir, le darrain jou dou mois de avril, l'an mil CCC et XXXI et comment li Sains Peres Papes Jehans XXII cassa li election de my faite et pour quele cause, et coment depuis par une information que il fist faire par deus cardenauls li dis Sains Peres, de se propre mouvement, en plein consistoire, me pronuncha et créa à abbet etc., etc.*

V. *Catalogus antistitum Cœnobii Martiniani, usque ad annum 1580, rithmico Latino et Gallico*. Ms. sur papier in-4°. — Cette liste des abbés de St.-Martin, depuis la restauration de l'abbaye en 1091, jusqu'à Gilles Li Muisis inclusivement, est assez singulièrement rédigée ; chaque abbé y a son éloge, partie en prose latine rimée, partie en vers français de huit syllabes. Au premier abord on pourrait croire que cet écrit ne serait pas de Li Muisis, puisqu'on lit en tête de son éloge le nombre des années de sa prélature, mais c'est là une addition faite après sa mort. La strophe qui le concerne est la seule qui ait été publiée jusqu'ici, fort imparfaitement du reste, par M. de Gerlache dans le *Messenger des Arts* et par M. de Reiffenberg qui l'a copiée pour ses *Préliminaires* de Philippe Mouskes ; tous deux auraient pu la prendre plus com-

plète et mieux lue dans la notice de Muisis par M. *De Bréquigny* (tome 2 des *Notices des Mss. du Roi*, page 215). Nous allons donner ici la série des couplets français sur les dix-sept abbés de St.-Martin en ne supprimant que les strophes latines qui sont étrangères à notre sujet. On remarquera qu'il y a quelques différences entre la liste des abbés ci-dessous et celle contenue au tome III de la *Gallia Christiana* (col. 275). La copie qui nous sert, et qui fait partie de notre bibliothèque, ne contient que le petit poème en deux langues formant le catalogue abbatial, mentionné séparément par Valère André dans sa *Bibliotheca Belgica*, et dans la *Bibliothèque historique de la France*, sous le n° 12654, mais il se trouve aussi réuni et comme enchassé dans les chroniques de Gilles Li Muisis : on le trouve du moins avec le Ms. de l'ancien fonds latin 6271 de la bibliothèque du Roi, venant de Colbert, et dans le Ms. acheté par le gouvernement belge de Mademoiselle Le Candèle et analysé par M. de Gerlache, chargé, par M. de Theux, ministre de l'Intérieur, d'en conclure l'acquisition.

Odo, primus abbas, præfuit annis XIII.

Oedes plains de dévotion,
 Apriès le désolation,
 Restauréres, c'est cose clère,
 Fû de cest noble monastère.
 Depuis cil de Cambray le prisent,
 Et leur evesque d'accord fisent.
 En Anchin fu certainement
 Sépelis : là gist simplement

Or l'ait Dieus en se compaignie,
Car vivans mena sainte vie.

***Segardus*, abbas secundus, præfuit annis XXI.**

Segard fu secuns gouvernères,
Abbez dévos, boins ordenères.
Car il fit plusieurs édifices,
D'abbet fiat trop bien les offices;
Bien suivit sen prédecessères
Pryez pour li si successères
Doivent, car bien il gouverna;
Et trestout moult bien ordena.
Or li doint Di us boin guerredon (récompense)
De paradis lassus le don.

***Herimanus*, abbas tertius, præfuit annis X.**

Hérimans li tiens gouverna
Moult sagement, et amena
Religieux ou monastère;
Tout s'entr'amoient comme frère
Dieu moult dévotement servoient
Et austère vye menoient.
Au saint sépulcre puis ala
Et moult saintement fina là.
Estre doit bien de li mémoire
Or lait li donk Dieus en se gloire.

***Galterus*, abbas quartus, præfuit annis XXIII.**

Gautiers li quars bien se porta (comporta)

Car à ses moines ennorta (exhorta)
 Tous temps de le rieule (règle) tenir,
 Religion bien maintenir.
 Moult amoit hospitalitet
 Des povres ot tout temps pitet
 Puis estoit et misericors
 De li moult boin est li recors (souvenir)
 Or pri le Sainte Trinitet
 Que merci en ait et pitet.

Ivo, abbas quintus, præfuit annis XXIV.

Yves cuinquimes successères
 Fu de Gautier, qui tous ses frères
 Et ses moines moult maintint,
 Et en religion les tint.
 Et plusieurs lieus édifiâ.
 Et à Saint Amand dénia
 No prioret, li boins prélas
 S'en disent si subgit, hélas!
 Or li doinst Dieus sen paradis
 Car à boins le promist jadis.

Joannes, abbas sextus, præfuit annis XVIII.

Jehans de Necin exprouva
 Le religion qui trouva,
 Tout temps tint le saine partie,
 Car li siele cest fols si fie
 Par wières (guerre), par dissensions
 Fu dout grans desolations.
 Abbés sisimes (sixième) resana

A ensi li vie fina.
 Or, li vuelle Dieus pardonner
 Ses meffais et gloire donner.

Milo, abbas septimus, præfuit annis IIII.

Miles fu nos paistres (pasteur) a. ptimes
 Abbés de Marchiennes fu primes (d'abord)
 Pour les biens qu'il accumule
 Nos convens dont le postula,
 Cil de Saint Remi puis le present
 Et à Rains leur abbet en fisent;
 A Saint Marc fu puis postulés.
 Là moru! Là fu tumulés (enterré)
 Car là moines avoit estet
 Or l'ait li Dieus de majoret.

Johannes, abbas octavus, præfuit vnnis XVII.

Jehans de Zommaeghien witiemes (huitième)
 Abbés estoit, quand à Bovinnes
 Furent du Roy flamenc vaincut,
 Là froisciet eut maint biel escut:
 Anniversaires ordena.
 Tous temps boine vie mena,
 Mais a le fin volt résigner
 Pour miulz finer et terminer;
 Or le wart (garde) Dieus de mort secunde
 Car en tous temps tuit se cuer munde.

Amandus, abbas nonus, præfuit annis XV.

Amans fu nos noevimes pères

Désolés fu li monastères
 Par les wières (guerres) du Roy de France
 Et des flamans, et sans chevaunce
 Mais li prend'hom bien gouverna
 Et des biens plentet (abondance) remana ;
 Religion, bien temporeulz
 Et qui plus est spiritueulz.
 Or est ou capitle ses lis
 Et Dieu l'aït avec ses eslis (élus),

Radulphus, abbas decimus, præfuit annis XXVIII.

Raoulz fu no disimes paistres
 Qui fu devos, et sur tout maistres
 De ramener religion
 Sen fist mainte monition.
 En sen temps biens nos habunda
 Et maint édifices fonda ;
 Vint et wit (huit) ans fu gouvernères
 Et de tous biens boins ordenères,
 Cilz qui volt pour peceurs morir
 Avoec li le fache florir.

Egidius, abbas undecimus, præfuit annis XIII.

Gilles de Cielle l'ensivy
 Abbés unsimes qui fu
 Tous temps pecciés caste garda,
 De tout visces fours tarda,
 Dacquérir ne fu mie nices
 Mains biens acquist, mainte justice
 De tous fu prisies et amés
 Et boins et beau prélas clamés

Cilz qui les cuers dedans regarde
Ait son amesans fin en garde.

Simon, abbas duodecimus, præfuit annis XXX.

Simons Baras fu li dousimes
Abbés, pour qui j'ay fait ces rimes,
Car sages fu bien gouvernans
Religieus; rieule (la règle) tenans,
Moult bien pourvéoit le couvent.
Les malades volt vir souvent
Pour reclain. Quand il trespasa
Granges, greniers, tout plains laissa
Grand argent en le thézorie
Or l'ait Dieus en se compaignie.

Joannes, abbas tertius-decimus, præfuit annis XVII.

Jehans apriés li Carpentiers
Abbas traisimes, volentiers
A tous gens graces faisoit,
Par biel parler les appaisoit;
Franchois, flamenc, qui tous destruisent,
En grande povreté le misent;
A darrains eut molt peu de leiche,
Car il résigna par vielleiche,
Mais il morut dévotement:
Cilz ait sen ame qui ne ment.

Jacobus, abbas quartus-decimus, præfuit mensi uno.

Jakes de Lile quatorsimes

Un mois paia rente et dimes
 Mais li mors qui nulz hom n'escape,
 Le pri-t tout esrant à sa trape;
 En péril mit tout le couvent
 Quand il eslisent si souvent.
 Sachies par ces élections
 Conienche grand destruccions.
 Ciltz qui le fist pau (peu) prélat iestre
 Au jugement l'ait à se diestre.

Ægidius, abbas quintus-decimus, præfuit annis XIII.

Moult boin fait le mort résongner
 Par parler et bien besongner,
 Gilles de Warnains nommés,
 Moines cognés et renommés,
 Fu li quinzimes gouvernères
 Frères estoit, se devint pères;
 Or résigna devant se mort
 Car conscience li remors.
 Dieus li pardoinst tous ses meffais
 Qui sçeut et vit bien tous ses fais.

Theodoricus, abbas sextus-decimus, præfuit annis VIII.

Théry dou Parc fu succssères
 Et li saizimes gouvernères
 A court de Rome fu citetz
 La soustint moult d'aversitez,
 Abbés revint, se gouverna,
 De longement vivre pena
 Pour chou qu'il volt abbés finer,

A le mort ne volt résigner,
 Mais Dieus quant li plait le volt prendre,
 Or ses biens fais li voelle rendre.

Ægidius li Musis, abbas decimus-septimus, præfuit annis
 XXIII.

Le vois dou Saint Espir present
 Li moine qui cest abbet fisent.
 Gilles li Maisit fut nommés,
 Grand paour ot quand fu sommés,
 Si volroit le fais entreprendre
 Consentir convenoit en rendre
 Mais moult evis si consenti.
 Pourquoi? Pour chou qu'il en senti
 Maint travail quis, et mainte paine,
 Maint grief, mainte male semaine;
 Mais en Dieu mist sen espérance
 Là doit cecuns avoir fiance.

Or fut paistres diziseptimes
 Pape Jehaus vinti-deusimes
 Cassa pour voir l'élection,
 Mais par le procuration
 Dam Lambiers puis le pronuncha
 Abbet qui tantost li nuncha.
 Trestoutes ses adversités
 Et toutes ses prospérités
 En ses livres seront trouvées
 Car il les a bien registrées.

Jacquemars Gielée.

Jacquemars Gielée, né à Lille vers l'année 1240, est certainement le trouvère le plus connu de la Flandre. Il est auteur d'une branche du fameux *Roman du Renard*, ouvrage devenu si populaire à une certaine époque, qu'il tient la place la plus importante dans l'histoire littéraire du moyen-âge. Prosper Marchand, dans son *Dictionnaire historique* article *Gielée*; M. Weiss, *Biographie universelle*, XVII, p. 354; l'abbé Paquot, IV, 561, M. Brunet, dans ses *Nouvelles Recherches bibliographiques*, III, 162-166, M. Villemans dans son édition flamande et M. O. Delepierre dans sa traduction du *Roman du Renard*, Bruxelles, 1858, in-8°, se sont complaisamment étendus sur les origines, les imitations et les traductions de ce livre curieux, qui passa, dès les siècles les plus reculés, dans toutes les langues parlées et comprises en Eu-

rope. Nous nous trouvons donc naturellement entraînés à donner quelques détails sommaires sur l'œuvre monumentale et intéressante à laquelle le poète lillois prit une si grande part. Il suffit qu'un livre ait été multiplié de cent manières et en tous les idiômes, pour croire qu'il a servi dans son origine de leçon utile aux peuples et que son souvenir leur est encore cher.

La vaste composition du *Renard*, dont les divisions et les subdivisions forment une immensité de poèmes, est le monument littéraire le plus gigantesque qu'il y ait peut-être en aucune langue. Il peut être considéré comme l'épopée du genre satyrique ; c'est un cantilène emblématique où toutes les conditions de la société sont représentées par des animaux types qui servent de symboles ou plutôt de voiles aux auteurs pour fustiger, sous leur couvert, les puissans de la terre. Armés de ce déguisement, et à la faveur de l'apologue poussé jusqu'à l'effronterie, les intrépides trouvères vont attaquant tous les vices sous la thiare romaine, sous la pourpre impériale, sous la mitre ecclésiastique, la toge du juge ou la cuirasse du baron. Le poème ne fait grâce à aucune condition telle élevée qu'elle soit, et démasque, sous la gaze légère dont elle est entourée, les crimes et les friponneries du clergé peu délicat de cette époque. Le *Renard*, qui a donné son nom à l'ouvrage, c'est le génie du mal, c'est le vice et l'hypocrisie personnifiés : on le montre partout triomphant :

Renars est mors, Renars est vis (vivant),
Renars est ois (oise), Renars est vils,
Et Renars règne.

Renais a moult régné et règne ;
 Bien i chevauche à lasche règne ,
 Col estendu.

Voici d'où ce nom et ce personnage du *Renard* sont tirés.

Vers la fin du IX^e siècle, il y avait, dans le royaume d'Austrasie, un comte appelé *Réginard* ou *Reinard*, qui prenait le titre de comte d'Ardennes et qui passait pour un politique plus que fin. Il était conseiller du roi Zwentibold, par qui il fut enfin exilé malgré toute sa finesse. S'étant retiré secrètement dans un château très fort nommé *Durfosc* qui lui appartenait, il intrigua contre son ancien souverain, et lui suscita des querelles et des guerres, tantôt avec les Français, tantôt avec les Germains. Les peuples voisins, suivant la coutume de ce tems-là, firent des chansons sur la finesse qu'ils remarquèrent dans la conduite et les intrigues de ce personnage ; le comte y fut désigné sous le surnom de *Fulpecula*, qui signifie *petit renard*, et depuis lors on désigna en français cet animal subtil par le nom même du comte, tandis qu'auparavant on l'appelait *le voupil*, mot tiré du latin *vulpes*. Telle est l'origine antique et primitive du *Roman du Renard*, écrit d'abord en latin s'il faut en croire les philologues allemands. L'édition originale en a été publiée il y a peu de tems sous ce titre : *Reinardus vulpes. Carmen epicum seculis XI et XIII conscriptum*. Editio princeps, curante *Franz Joseph Mone*. Stuttgartiæ, Cotta, 1832, in-8° de 360 pp. M. Brunet pense qu'il est douteux que ce poème soit aussi ancien que le XI^e

siècle. Au reste, il servit de type un siècle plus tard au *Reinaert de Vos*, ou Renard flamand, écrit, selon M. Willems, sous le règne du comte de Flandre Philippe d'Alsace qui vivait en 1170 (1); et, dans le siècle suivant, à l'épopée, ou plutôt au recueil de contes en vers romans qui acquit dans la suite une si grande popularité.

Ce vieux cantilène roman se divise lui-même en plusieurs grandes parties, savoir : 1° *Le Roman du Renart*, ou l'*Ancien Renart*, subdivisé lui-même en *trente-deux* branches; la première composée par *Pierre de Saint-Cloud*, ou *Perrost de Saint Cloot*, poète du commencement du XIII^e siècle, qui fait paraître le *Renard* déguisé en jongleur anglais et lui fait parler d'abord la langue de son pays, puis ensuite un mauvais français; la seconde branche est écrite par *Richard de Lison*, de Bayeux, qui s'excuse de ne pas s'exprimer en *beau françois*, lui étant normand; les autres branches sont composées par d'autres trouvères qui ont jugé prudent de garder l'anonyme.

2° *Le Couronnement du Renart*, poème de 3398 vers,

(1) M. Willems, de Gand, a été chargé par le gouvernement belge de publier le poème du Renard en langue flamande, d'après le texte du manuscrit acheté par le ministre de l'intérieur à la vente des livres de sir Héber, à Londres.

attribué généralement à *Marie de France*, et dédié au comte Guillaume, fils aîné de Marguerite II, comtesse de Flandre en 1244, et de Guillaume de Dampierre. Blessé à la bataille de Massoure, en l'an 1249, il revint en Flandre et périt le 6 juin 1251 par trahison dans un tournoi au château de Trazegnies. Méon pensait que l'auteur de cette branche était flamand par la naissance ou au moins par le cœur, car il dit au vers 3253 :

Argent, pour toi perdu avons
No bon *Seignour* qui tant valoit.

3° *Renart le nouvel*, de 8048 vers, ouvrage de Jacquemars Gielée qui fait l'objet de cet article. Ce dernier poème est divisé en deux parties et contient quelques vers des anciennes chansons de nos trouvères (la plupart perdues aujourd'hui) avec le chant de l'époque conservé et noté. Nous en citerons tout-à-l'heure les refrains les plus piquants

Cet ouvrage curieux resta manuscrit jusqu'en 1826 que M. D. M. Méon, à qui les amateurs d'anciennes poésies devaient déjà tant de reconnaissance, entreprit de le publier avec un glossaire de mots hors d'usage. Il exécuta son projet d'après plusieurs manuscrits de la bibliothèque du Roi, des XIII^e, XIV^e et XV^e siècles et provenant des fonds de La Vallière, Cangé, Condé et Lancelot, et il fit paraître cette œuvre en 4 vol. in-8°. Paris, Treuttel et Wurtz (imprimerie de Crapelet) 1826, avec 4 vignettes d'après Desenne. L'œuvre de Jacquemars Gielée prend place dans cette publication, au 4^e volume, entre les

pages 125-461. A peine M. Méon avait-il terminé son entreprise, qu'il découvrit une branche nouvelle du roman, qui lui était restée inconnue jusqu'alors ; cette partie fut vendue à la mort de Méon, en 1829, avec son exemplaire particulier. M. Sylvestre l'acquiesça en se proposant de la publier ; c'est, je pense, M. Chabaille qui s'est chargé de cette mission.

Le Roman du Renard a été mis en prose et moralisé par *Jean Tenessax*, écrivain peu connu du XV^e siècle, dont la version a paru d'abord sous ce titre : *Le livre de maître Regnard et de dame Hersant sa femme, livre plaisant et facétieux, contenant maints propos et subtils passages, pour montrer les conditions et mœurs de plusieurs états et offices*. Paris, Phil. Lenoir, in-4^o goth. (sans date, mais vers 1512-1515). — Une seconde édition fut intitulée : *Maître Regnard et dame Hersant, traité utile à toutes personnes, contenant les cautelles et finesse que faisait ledit maître Regnard, avec plusieurs beaux exemples prins sur les cautelles de maître Regnard*, Paris, 1516. — Lyon, 1528, in-4^o. — Enfin ce livre parut sous cette suscription : *Le Docteur en malice, maître Regnard démontrant les ruses et cautelles qu'il use envers les personnes*. Rouen, 1550, in-18. — Paris, 1551, même format.

Henri d'Alcmaer le mit en vers bas-saxon en 1470, imprimé seulement en 1498 à Lubeck, in-4^o. On compte en outre plus de 25 éditions allemandes en prose et en vers, plus le charmant poème en 12 chants de J. Wolfgang Goethe. Il en

existe deux en danois, imprimées, l'une à Lubeck, en 1555, in-4°; l'autre à Copenhague, en 1656, in-4°. L'Angleterre, l'Italie et l'Espagne ne sont pas restées étrangères aux reproductions et aux imitations de ce poème, et nous pensons qu'il deviendrait fastidieux de citer les ouvrages publiés à cette occasion, et qui seuls formeraient une collection déjà nombreuse. Nous mentionnerons néanmoins un manuscrit du XIV^e siècle reposant à la bibliothèque du Roi et intitulé : *Dialogus Isengrinum inter et Renardum versibus elegiacis*; ce dialogue satyrique, attribué à Jacques Merlander par Etienne Baluze, renferme plusieurs branches du Roman du Renard, et paraît avoir servi à la composition du poème en vieux français.

Pour en revenir à notre auteur Lillois, nous dirons qu'il tirait son prénom de *Jacquemars* des hommes de fer ou d'airain qui frappaient les heures sur les anciennes horloges des beffrois, et notamment de celui de l'ancienne horloge de Courtrai, enlevée par Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne, et donnée à la ville de Dijon, pour punir les Courtraisiens d'avoir refusé de rendre à Charles VI les éperons dorés des chevaliers français tués sous les murs de leur ville en 1312 (1).

(1) Ménage prétend que *Jacquemars* vient de *Jaque* et de *maille*, *Jaccomachiardus*, pour rendre par un seul mot le nom de l'homme de guerre chargé de veiller au haut des tours à l'approche de l'ennemi, aux incendies, etc. Plus tard, dans une époque plus civilisée, l'homme

Le trouvère Lillois, que nous croyons né un peu avant le milieu du XIII^e siècle, termina son poème, comme il le dit lui-même, en l'année de l'incarnation 1288. Philippe Mouskes, poète comme lui et évêque de Tournai, venait de mourir et avait eu pour successeur Michel de Warengien, autre Lillois, qui monta sur le siège de Tournai après lui. Jacquemars Gielée, contemporain de ces deux évêques, parle de l'épiscopat du dernier, au vers 7561 de son poème, qui finit en 1288, ce qui doit porter à reculer la mort douteuse de Philippe Mouskes jusqu'avant cette année. Voici ce que dit le trouvère Lillois :

Grand plait commença, bien li sai,
 Etoit dont (alors) vrakes de Tournai,
 Maistre Mikius de Warengien,
 C'on tint de clergie à scien.
 De Lille fu nouris et nés,
 Des jacobins fu tost plourés
 Et des cordelois (cordeliers) ensément (également),
 Quant ses cors traist à finement (quand il vint à mourir).

Jacquemars Gielée paraît avoir été doué d'un caractère vigoureux et d'une façon de penser énergique. Le blâme, qu'il

vivant fut remplacé par un homme de métal chargé de sonner les heures. On trouve des détails curieux sur les *Jaquemarts* dans un livret, tiré à 250 exemplaires seulement, intitulé : *Histoire de l'illustre Jacquemart de Dijon*, publié en 1832, par P. Bérigal.

adresse souvent à plus puissant que lui, est nettement exprimé et fortement appliqué; le clergé eut surtout maille à partir avec lui et ne sortit de ses mains que tout meurtri des traits acérés qu'il lui porta. C'est tout au plus si aujourd'hui, à une époque de liberté et presque de licence de paroles, on oserait parler à Lille comme Gielée le fit au XIII^e siècle.

A la fin de son ouvrage, le narquois trouvère avait fait peindre une image représentant une roue de fortune chargée de personnages, qui a peut-être fourni l'idée de l'antique roue de fortune qui figure depuis des siècles à la fête communale de Douai. Au haut de celle de Gielée on voit *Maitre Renard*, ayant *Orgueil* à sa droite et *Tromperie* à sa gauche; le sens de l'inscription mise au bas indiquait que le Renard ne tomberait jamais du poste élevé qu'il occupait tant qu'il aurait pour conseillers les Cordeliers et les Jacobins que leurs vexations rendaient alors odieux à tout le pays.

Jamais n'en y ert Renars mis jus
Se Diex nel fex qui maint (demeure) là sus :
Ce nos dit Jaquemars Gielée.

Le poème du trouvère lillois nous a révélé un fait historique et littéraire qui n'est pas indifférent pour la ville où Gielée prit naissance. Il paraît que dès avant le XIII^e siècle, il existait un *Puy d'amour* à Lille; ce fait est constaté par le refrain suivant mis dans la bouche des animaux ou personnages du Roman du

Renard, au moment où ils citent les chansons les plus connues et les plus populaires de l'époque :

Biele courtoisie a de ce fait amors
Lille le jolie que li puis est resours (ressuscité, restauré).

Le texte du poème est entremêlé d'une infinité de citations des chansons les plus en vogue au moment où le romancier écrivait, et qui ne sont malheureusement indiquées que par les premiers vers du chant avec les premières notes de musique de l'air sur lequel on les chantait. Ces indications, suffisantes à une époque où chacun savait ces airs de mémoire et pouvait les achever une fois qu'il était mis sur la voie, ne sont plus bonnes aujourd'hui qu'à donner les regrets de ne pas les posséder intégralement. Cependant, comme ces premiers vers nous semblent être pour ainsi dire les enseignes de pièces qui appartiennent à notre contrée, nous allons en citer les principaux dans l'espoir qu'un jour ils feront retrouver les restes de ces joyeuses chansons que nous ne pouvons croire perdues sans retour; c'est d'ailleurs dans un ouvrage entièrement consacré aux trouvères du nord qu'on doit y rencontrer le peu de fragmens qui nous en restent :

1. Ensi doit entrer en ville qui amers maine, qui amors maine.
2. Jamais amours n'oublierai, nonques ne fia.
3. J'aim loiaument et amerai tous-jors.
4. Nus n'a joie s'il n'aime par amors.
5. Deem ne m'oubliez mie, car onques ne vous oublie.

6. Amis, dame, li tans s'en va, onques n'ot joie qui n'ama.
7. Jà ne serai sans amor en jour de ma vie.
8. Très douche dame jolie, oi-ies mon cuer qui vous prie.
9. Hé Dieus! cele m'a trahi, qui m'a tolu mon ami.
10. D'on joli dart
D'amors suis navrée
Par mon regart,
Puisqu'il li plect,
Forment m'agrée.
11. Pourquoi ne seroie jolis, j'ai amours à ma volenté?
12. Dieus! trop demeure, quant venra? sa demourée m'ochira (1).
13. Aimi, Dieus! que pourrai-je faire
Des doux maus d'amourées?
Si priés (près) dou cuer les ai.
14. Diex! comment porroie
Sans celui durer,
Qui me tient en joie?
15. Si j'ai perdu mes amours,
Diex! m'envoie unes miillours!
16. Que ferai-je donques
Se je ne m'envoie?
Ne sui pas lez mon ami.
Ce poise mi
Qui veult si m'en croie.
17. Onques pour amer loiaument,
Ne conquis fors peine et tourment.

(1) Cette chanson est de J. Brétex.

18. Or sais-je vraiment que ne puis vivre sans amor longuement.

19. J'ai au cuer d'aimer la raige

Aimi! aimi!

Comment pourrai-je

Tant faire que j'aie ami?

20. Je muir (je meurs), je muir d'amouretes,

Las, aimi!

Par default d'amiete,

Et de merci.

21. Hareu! li maux d'amer m'ocist.

22. Amours ne se donne mie, mès

Elle se vent;

Il n'est nus qui soit amés,

S'il n'a argent.

23. J'ai robe entiere d'amours, de joie encousue.

24. Amours n'est mais fors ghille et renardie,

Cascuns le fausse et amis et amie.

25. Dame et amours, je vous pri merci de cuer souspirant.

26. Hounis soit qui vrais amans dépert!

27. Fause amors je vous doins congiét,

J'ai plus loiaus trouvée.

28. De Capelet de pervenche nove let ami ferai.

29. Onques mais Dame, en sa vie,

N'ot cuer si gai comme j'ai;

Amors en merci, par li lai.

30. Je ne puis sans amour durer

Ce me fet servir et amer.

Il ne nous reste plus qu'à faire connaître la manière de versifier de Jacquemars Gielée, en transcrivant ici le commencement et la fin de son poème. Il débute ainsi :

Ki le bien set, dire le doit :
 S'il ne le dist por lui le doit (le dommage).
 Metroie envis au jugement
 U li rois que tout juge ment ,
 Ki dist k'il rendra la mérite
 Des labours; c'est joie parfitte
 Ke li hom ki bien labourront
 Aront; li mauvais labourront
 U infiers est, et à tous dis
 C'est à ce monde un cruens dis
 Ki de fauseté est tous plains,
 Et ens es vaus et ens es plains ,
 Par envie ki tous maus pont
 Et convoitise a fait son pont
 En ce monde sour quoi monter
 Fait les prelas et desmonter.
 Dē Dieu en moptant se desmontent
 Quant plus as temporeus biens montent :
 Car par avoir voit on avoir
 Orguel, wardés se je di voir (vrai).
 Roi et conte, prince et casé.
 Sont pour ce point plus que casé.
 Del monter sus cascuns s'apreste,
 Mais por ce Dieu pas ne lor preste
 Le santé as cors ne la vie.
 Pour convoitier n'avoir envie
 Pour l'autrui ni a Roi ne Conte
 Dont Dieu n'ait tôt defait le conte;
 Clerc, veske (évêque), preste, ne abbé,

N'est assés, tant ait alés,
 De longhe vie soir ne main (matin)
 Qui en cest siècle ait nul demain.
 Por chou ne laissent mal à faire
 Tant est li mons (monde) de mal afaire,
 De fauseté et de mal art,
 Li cuer sunt mais plain de renart (tromperie).
 On ne voit ne petit ne grant
 Qui n'en soient trestuit en grant;
 Et pour çou que tant monteplie (multiplie)
 Renars, me plaist que vous en die
 Une branche où plusiour poront
 Prendre exemple s'en eaus senz (esprit) out.

S'ensuivent les divers chapitres ; le premier est intitulé : *Li parlement et li concille le roi noblon*. Etc., etc., etc. Gielée suppose que s'étant endormi au printems, dans un lieu champêtre et délicieux, il eut un songe dans lequel tous les animaux, ayant à leur tête le lion, le roi des forêts, se présentèrent devant lui et se mirent à jouer, danser, chanter, et montrer, chacun à sa manière, sa valeur, son adresse et sa bonne grâce. Ce songe dure deux ans, et le trouvère emploie une partie de son prologue à prouver qu'il a très-bien pu dormir cet espace de tems, sans souffrir de la faim, ni des incommodités des saisons, bien qu'il dormît en plein air. C'est sous le voile de cette allégorie continue, et en prêtant aux animaux le caractère et les habitudes des hommes de son siècle, qu'il fait la satire la plus vive de leurs mœurs, et, en particulier, de celles des ecclésiastiques à qui le poète semble avoir voué une haine bien conditionnée.

De Renart ne vous dirai plus,
 Véoir povés apiertement
 Comment siet el haut mandement
 En sou le rûée (roue) de fortune,
 Parquoi sommes en amertume.
 La figure est fins de nô livre,
 Véoir le poés à délivre,
 Plus n'en ferai chi mention.
 En l'an del incarnation
 Mil et deus cens et quatre vins
 Et huit, fu chi faite li fins
 De ceste branche, en une ville
 Que on apiele en Flandres Lille;
 Et parfaite au jour Saint Denis.
 A le mère au Roi Jhesu-Cris
 Prions qu'ele nos doinst si vivre
 Que de Renart soions delivre,
 Et ausi de taus autres viases,
 Si c'o Dieu soions delisces
 Avec la Sainte Trinité
 La sus ens en se Maisté.
 Ce nous doint (donue) le fuis (fils) et li peres
 Et li Sains Espirs (Esprit) nos Sauveres,
 Ki vit et règne et règnera
Per infinita sæcula.

AMEN.

Gazet, Zweert et Valère André n'ont pas connu Jacquemars
 Giélée, un des premiers poètes de leur pays; leur continua-
 teur Foppens en dit deux mots d'après Sanderus, mais il
 estropie le nom du trouvère qu'il appelle *Jacquemantius*

Grelans, erreur que répètent Goujet et les Journalistes de Trévoux. Selon les *Réflexions sur les écrits modernes*, l'*Histoire littéraire de la France*, et l'abbé Massieu, notre Lillois se nommait *Jacques Gélée*, la Bibliothèque des romans ne le désigne que sous son prénom *Jacques Mars* divisé en deux ; pour nous, nous lui laissons sa dénomination primitive, *Jacquemars Gélée*, qu'il se donne lui-même et qui est tout-à-fait dans le goût de l'ancien langage du pays.



Jacques de Cysoing.

Messire *Jacques de Chison, Kison, Cisong* ou *Cysoing* prend son nom du village de *Cysoing* dans la petite province de *Puelle*, située près du champ de bataille de Bouvines, où Philippe-Auguste vainquit les Flamands en l'année 1214 (1). C'est à peu près vers le même tems que vivait et chantait messire *Jacques de Cysoing*, noble et galant trouvère qui nous a

(1) *Cysoing* était une des quatre baronies des seigneurs hauts-justiciers de la châtellenie de Lille. Le prince de Soubise en était seigneur dans le dernier siècle. On y voyait une belle abbaye de chanoines réguliers fondée environ l'an 838 par Saint Evrard, comte de Frioul en Italie, et son épouse fille de Louis-le-Débonnaire.

laissé une dizaine de chansons , toutes pleines de sentiment , de délicatesse et d'esprit.

Ces œuvres légères du seigneur de Cysoing sont disséminées dans un manuscrit du Vatican où il est nommé *Jakemon de Cison* , dans le n° 184 du supplément français de la bibliothèque du Roi où il est appelé *Jakemès* , dans le n° 67 du fonds de Cangé , et le manuscrit 7222 du Roi où la musique est jointe aux chansons. On trouve quelques variantes entre les mêmes pièces qui se trouvent dans ces manuscrits différents , mais elles ne sont pas assez importantes pour être mentionnées.

Il parait que Messire de Cysoing fut marié , et que cette circonstance glaça quelque tems sa muse ; du moins en fut-il accusé : il resaisit bientôt son luth et chanta de nouvelles amours en repoussant énergiquement le reproche qu'on lui faisait d'avoir perdu sa verve et sa gaité par le mariage , et en jurant que son amour pour sa dame ne s'éteindrait pas dans une si facile épreuve. Les mœurs chevaleresques n'excluaient pas une double union , l'une toute légale et officielle , l'autre toute galante et mystérieuse où le cœur et l'esprit seuls avaient part. Ainsi , à cette époque, la dame qu'on adorait poétiquement et celle à laquelle on donnait son nom pouvaient être deux personnes différentes ; le serment de fidélité prêté devant les autels et celui consacré par des vers et des chansons n'étaient pas incompatibles , sauf à ne tenir ni l'un ni l'autre , comme cela n'arriva que trop souvent à nos galans et perfides trouvères.

Quoiqu'il en soit des sentimens de Jacques de Cysoing, ce poète est plein de grâce et de délicatesse dans ses vers ; voici comment il définit l'amour :

L'en devroit amours nommer
 Pensée de cuer jeli ;
 En li n'a rien fors penser,
 Adez attendre merci.
 Et qui pourroit esprouver
 Les biens qui viennent de li :
 Vers li ne se peut tencer,
 Tant la doucement saisi :
 Qu'il li convient endurer,
 Au main et à la vesprée ,
 Joie de dueil destrempée :
 C'est li doux aux fins ami.

Dans une autre chanson il fait sa profession de foi en amour :

Nouvel amour qui m'est el cuer entrée
 D'une dame qui m'alume et esprent
 M'i fet chanter cest folie prouvée
 Qu'à moi n'aïert d'aïer si hautement.

Le poète dit qu'il ne ressemble pas à ces faux amans qui, allant par la contrée, font semblant d'aimer et n'ont *chière* de rien (1). Ils ne recherchent des dames *fors l'abée* (mot in-

(1) Cette locution est encore usitée dans le patois du département

traduisible au XIX^e siècle) et causent souvent aux tendres cœurs des tourmens et des ennuis. Pour lui, il aime véritablement, on peut l'en croire, et on n'a qu'à le mettre à l'épreuve.

Dans une autre pièce, il fait ainsi la description et l'éloge de celle qui a su toucher son cœur :

Quant la saison est passée
D'esté, que hyvers revient,
Pour la meilleur qui soit née,
Chançon faire me convient :
Qu'ali servir me retient
Fins (tendre) cuers et loiaus pensée
Si que adès (toujours) m'en souvient
Sans voloir que j'en recroie
De li ou mes cuers se tient
Mè vient ma joie.

.....
Bele et blonde et savorée
Cortoise et de belle maintien
De tout bien enluminée
En li ne faut (manque) nule rien.
Amors m'a fait moult de bien
Quant à li mist ma pensée
Bien me puet tenir por sien
A faire sa volenté

du Nord ; on dit : *m'as-tu kière*, pour *m'aimes-tu ? Je li sis kière*, pour *il m'aime*, etc., etc.

J'ai à ma dame doné
Cuer et cors et quanque (tout ce que) jé (j'ai).

Les deux chansons suivantes peignent encore bien le caractère galant et chevaleresque du sire de Cysoing :

Quant recommence et revient hiaus estés
Que foille et flor resplendist par boschage,
Que li frois tans del yver est passés
Et cist oisel chantent en lor langage,
Lors chanterai
Et envoiés (gai) serai,
De cuer verai :
Jà por riens nel lairai
Car ma dame, qui tant est bone et sage
M'a commandé à tenir mon usage
D'avoir cuer gai.

Cil qui dient que mes chans est rimés
Par mauvaistié et par saintis corage,
Et que perdue est ma joliveté
Par ma langor et par mon mariage
N'ont pas biensai
Si amors assai
Comme je ai
Qui joie maintendrai
Tot mon vivant ; ne ja por nul malage
Coment quil griet, ne coment qu'assoage
Ne recrérai.

Li tans d'esté ne la bele saisons
Ne font or pas ma chancon envoisie

Mais dous pensers et jolie raisons
 Et bone amors qui m'a en sa baillie
 Qui de joie mon fin cuer resemont (invite)
 Me fait penser à la meillor del mont (monde) :
 S'en doit estre mes chans mout plus jolis
 Car orendroit chaut-je com fins amis.

Et puisqu'amors est ma droite ochoisons
 Je me dois bien tenir à sa maistric
 Quele m'apprend et les chans et les sons
 Et par li est ma pensée jolie ,
 Quar quant recort les biaux ex (yeux) de son front,
 Et les regart amorous qui ens sunt,
 Lors me confort qu'en pensant m'est avis
 Que d'eus nu naist, en souriant, mercis.

Les autres chansons de Jacques de Cysaing sont composées
 en l'honneur du printems et de l'amour comme les suivantes :

1. Quant foille, vers et flors
 Naist sor la branche.....
2. Li nouvian tems que je vois....
3. Quant la saison del douz tens....
4. Quant l'aube espiçe florist
 Contre la douce saison,
 Bone amor m'enseigne et dist
 Que lors par droite raison
 Chacun fins cuers s'ejoist.....

ou pour charmer les mauvais jours de l'hiver comme dans
 celles-ci :

5. Quant la saison del dous tans se repaire
 Que biaux esté se départ et décline,
 Chanter me fait folie debonaire
 Et bone amor qui fins cuers enlumine....

6. Contre la froidor m'est talent repris
 De chanter joliquement
 Por très bone amor qui si m'a surpris
 Que je sai a escient... Etc.

Toutes ces chansons sont sur le même ton que celles que nous avons données en entier ; c'est pourquoi nous croyons convenable de ne faire que les indiquer. Nous devons dire en terminant que quelques copistes de manuscrits ont cru devoir diminuer le léger bagage littéraire du sire de Cysoing en donnant une de ses chansons à *Alars de Caux*, et en attribuant le n° 5 ci-dessus au *Vidame de Chartres* dans les manuscrits de Clairambaut et du marquis de Paulmy. Nous ne chercherons pas à vider cette question de propriété entre deux seigneurs chansonniers également galans, courtois et spirituels.

Jakes de Tournay.

Ce *Jaques*, que je nomme *de Tournai* parcequ'il écrit suivant la vieille prononciation de cette ville, dont il relate d'ailleurs des événemens particuliers qu'il semble avoir vus, ne m'est connu comme versificateur du Tournaisis que par quatre strophes que je publie littéralement, d'après un petit manuscrit in-8°, sur peau de vélin, qui repose dans ma bibliothèque particulière, et qui contient en outre diverses matières en prose latine écrites par plusieurs mains. Les vers de Jakes de Tournay terminent le volume.

Ce manuscrit, écrit à la fin du XIII^e siècle, parait avoir appartenu trois cens ans plus tard à un sieur *Philippe de Ghoy*, bon catholique et Tournaisien lui-même, qui écrivit, sur le verso du dernier feuillet, le quatrain suivant :

« L'an M. CCCCC soixante sixe ,
 » Contre les images s'est mise ,
 » La canaille de Tournays ,
 » Malheureuse à jamais ! »

Phls de Ghoy.

Ce quatrain fait allusion à la levée de boucliers que firent , en 1566 , les Réformés (appelés *Gueux* dans les Pays-Bas) à Tournai , Valenciennes , Bruxelles et Anvers où ils renversèrent les autels du culte catholique , ce qui leur valut de la part de leurs antagonistes le surnom de *Brisse-images*.

Voici les vers de *Jakes* ainsi qu'il se nomme lui-même à la fin de son dernier couplet ; ils comprennent : 1° Un dictier sur les cinq choses principales qu'un preudhomme doit haïr ; à savoir : un cuisinier sale , les pauvres orgueilleux qui souvent sont besoigneux , les jeunes pêcheurs , les riches envieux et les luxurieux. 2° Un autre petit dictier sur ce qui vaut le mieux aux femmes en travail d'enfant. 3° Un sixain sur une mortalité qui affligea la ville de Tournai en 1273 et sur l'épizootie qui suivit l'année d'après. 4° Et enfin , douze vers sur une pluie de pierres tombée en 1273 à Tournai ; on comptait des aërolithes de 5 et 6 pouces de tour , ce qui étonna tout le monde , même les gens âgés de près de cent ans.

Jakes de Tournay paraît avoir eu la mission , qu'il s'était sans doute donnée lui-même , de mettre en mémoire les événements remarquables de sa ville et de son tems. Quoi qu'il en

soit, voici ses vers qui sont passablement barbares et obscurs :

Ciunc choses sont que prendom bet,
 Qui les retient sait mandebet :
 Li premeraine sest ors keus,
 Qui des v.andes prend son keus ;
 Li secons, povres orghelleus
 Qui sovent en est famellens ;
 Li tiers sest juvenes pecens
 Dont enoce est asses de crus ;
 Li quars sest riches enviens
 Et ce rest asses aniens ;
 Li quins sest luxuriens vious
 Remprent nul se croire vie viols.

Je ne sai chose qui tant valle
 A femme quj d'enfant travaille
 Con reclaimer enavaut dor
 Saint Jehan con dist bouche d'or,
 Car on le trueve en son escrit
 Si ne sort nus qui men escrit.

Mil CC ans lx et donse
 Vint une mors laide et hidonse
 Qui parmi ces pays passa
 Dont mains riches hom trespasa
 Et des vacches l'autre an apriés
 Fu li mortories tout chi priez.

Mil CC XXIII ciunquante
 Et de semaines ne sai quante
 Le nuit Saint Jehan décolasse

Fist à Tournai tel esclavasse
 De pières de V polz de tour
 Voire de VI a la entour
 Quaucunes gens prez de C ans
 Ne virent onques en lor tans
 Chêir si grans pières ne teus ;
 Et por cho point ne sendest teus
 JAKES. Ains la mis en mémoire,
 Pour che con n'oublit le tempore.



Jehan de Douay.

Jehan de Douay, trouvère du XIII^e siècle, sur la vie duquel il nous a été impossible de rencontrer quelques particularités, a composé un poème de 700 vers, intitulé le *Dict de la Vigne*. Cette pièce se trouve au f^o 293 d'un manuscrit sur vélin, écrit sur deux colonnes du tems même de l'auteur (XIII^e siècle) et enrichi de miniatures. Ce manuscrit in-f^o, qui figura dans la riche bibliothèque de Gaignat, sous le n^o 1750, passa dans celle de l'Arsenal, où il existe encore aujourd'hui dans la classe des belles-lettres, sous le n^o 175.

En voyant un trouvère de la Flandre, pays où le bon vin fut toujours en honneur, prendre la *vigne* pour sujet de ses vers, ne croirait-on pas qu'il va chanter l'arbre planté par Noé et le jus divin qui en découle ? Il n'en est rien : Jehan de Douay intitule son poème le *Dict de la Vigne*, il pouvait lui

donner à plus juste titre tout autre nom ; la vigne n'y tient aucune place. C'est un petit traité religieux , plein de comparaisons mystiques , dans lequel on parle des péchés mortels et de la miséricorde de Dieu , et où la confession est comparée à la vigne. C'est à peu près la seule fois qu'il est question de l'arbuste qui a donné son nom à la pièce. Le trouvère se traîne péniblement dans ses rimes dévotes ; il n'a ni verve, ni finesse, et il sacrifie déjà à un mauvais goût et à de misérables jeux de mots que Molinet , deux siècles plus tard , s'empressa d'imiter. On jugera de la facture de ses vers par le commencement du poème que nous insérons ici :

Li dis de la Vingne , que Jehans de Douai fist.

Droite racine de savoir
 K'otroie raisons a savoir
 Si est paours et esmaiance (appréhension)
 De Dieu corroucier, qui puissance
 A de tous fais guerredonner (récompenser),
 Entendre devons et pener
 En la racine tant k'en vingne
 Fruis portans aïbres quiex la vingne
 Dont Jehans de Douay rima.
 Un bon sens et bone rime a
 Raisons de riens ne l'en deslist ;
 Desore orrez que il en dist.

Jasoit chose que il aviengne

Que je tart en la vingne viengne
 Ou Diex me semont de venir
 Pour les grans péchiez espénir (faire pénitence)
 K'ai fait en ceste vie vaine
 Qui trop est à l'ame grevaine (à charge),
 Nus ne s'en doit esmervueillier
 Car nus ne se puet esveillier
 Qui en péchié mortel sommeille,
 Se Diex par pitié ne l'esveille.

Ou li vrais cuers misericors,
 Qui de son tres vrai virge cors,
 Le seignor dou mont enfanta
 Qui pooir a son enfant a
 Par sa tres grant misericorde
 Qui pecheors a lui racorde;
 Car si grant misericorde a
 En celi, que tous jors racorde
 A son douz fill les descordez
 Qui lor pechiez ont recordez
 Devant lui, et en tel recort,
 Seignor, por faire a lui acort.

Or nous doinst Diex si recorder
 Nos pechiez, k'a lai acorder
 Nous puissons de tous nos descors,
 Qu'envers lui avons fais des cors,
 Tant k'a lui soient racordées
 Nos ames qui sont descordées
 A lui, par nos vilains péchiés,
 Dont chascuns remanra bléciez
 K'anemis avoit deceus

K'a merci avoit receus
 C'est la dame qui Dieu porta
 De cui Diex faite la porte a
 De paradis , ou déporter
 Vorra tous ceaus qui déporter
 Se vorront ci del vain déport
 Dont li sage font lor déport ,
 Car qui ci sira déportant
 De vain déport , de déport tant ,
 Aura el ciel , et si iert sire ,
 Que cuer penser ne bouche dire
 N'en porroit la centisme part ,
 Pour ce est moult fols qui s'en part
 De tel déport , de tel solas ,
 Pour en enfer demorer , las ,
 Où nus ne sera déportez
 Qui en péchié soit déportez ,
 S'en ce siecle ne s'en déporte
 Et a servir ne se déporte
 Celui qui tous nous racheta ,
 Qui par-mort fait nous rachata ;
 Et quant il a fait par sa mort
 Dont n'est pas sages qui s'amort ,
 A mal ne de péchié s'ame ordre ,
 Ains li est moult bon qu'il s'amorde
 A tous biens faire , car s'amors
 N'est à Dieu servir , c'est sa mors .

Et li vorra Diex contredire ,
 Nus ne porra encontre dire
 De son saint paradis la porte ,
 Car raisons est , et droit l'apporte ,
 K'aussi bien com tout a delivre

Toudjors en pechié vousist vivre
 Tout aussi parmenablement
 En parmenable (permanent) dampnement
 Le convenra toudjors manoir
 En enfer, en l'oscur manoir,
 Là où la mors ne puet morir
 Et la vie ne puet fenir,
 Où vivre convient en morant
 Et morir convient en vivant.
 Or prions à Dieu qui la maint ;
 Or prions à Dieu qu'il amaint
 Par dedenz nos cuers tel voloir
 K'enfers ne nos face doloir ;
 Car en grant doler remanra
 Cil qui en tel manoir maura.

Après avoir fait l'éloge de la confession véridique, et l'énumération de tous les biens que les bons chrétiens peuvent en retirer, le pieux trouvère parle de la science du bien et du mal et de la bonne mort qui suit la bonne vie ; il cite St.-Augustin qui recommande de vivre toujours comme si on allait rendre le dernier soupir et se présenter devant son créateur. Jehan de Douay s'élève ensuite avec force contre les jugemens humains ; il compare les juges de la terre à celui des cieux ; il tance vigoureusement

Li seignor qui justice font
 Qui par loier (salaire) le droit deffont
 Et en lieu dou droit le tort mettent.

Dans cette circonstance, l'auteur devient réellement mordant, et l'on reconnaît là le poète des bonnes villes de Flandre où les franchises des communes avaient déjà donné depuis longtemps le droit de parler énergiquement aux puissans de la terre. Le poète ne cherche pas de voile pour dire aux seigneurs hauts-justiciers de dures vérités: ainsi, on le voit apostropher de la manière suivante les magistrats de son époque :

Car bien puet avenir souvent
 Que li lerrés (le voleur) le larron pent.
 On ne pent pas tous les larrons,
 Car on penderoit des harons,
 Des mafeurs et des eschevins;
 Et Diex qui est li vrais devins
 Ens à la fin les jugera
 Là où tous li mons (monde) les verra,
 Là où tout ièrent de convert
 Li péchié et li cuer convert.

Certes, le pays où l'on composait et chantait de tels vers, devait jouir d'une bonne dose de liberté ! Nous ne voyons pas ce que disent de plus aujourd'hui les pamphlets et les caricatures. L'auteur, après ces passages, qui nous paraissent les plus piquans de la pièce, fait sa profession de foi, parle de Saint-Thomas et de Jésus-Christ, du Baptême et de la Trinité, et termine, comme tous ses confrères en Apollon, en engageant le lecteur à prier Dieu pour lui. Voici les derniers vers du poème :

Certes bien doit estre prisiez
 Li baptesmes. Quans baptisiez
 Fu pour nous li sires dou monde ,
 Et moult per fu pure li oade
 Oû Saint Jehans le baptisa ,
 Oû Saint Espirs tant l'espira (l'inspira)
 K'en samblance d'un colombel
 Si aparust et moult fu bel
 Au Pere quant apertement
 Se fist oyr et saintement ,
 Quant faite fu la vois des Cies ,
 Disant : c'est ci mes amés fiex ,
 Ci s'aparut la trivutez
 Qui une seule déitez
 Est et sera sans finement ,
 Croire le devons finement ;
 Et si nous devons acorder
 K'apres si haut baptesme , order
 Ne nous devons ; car qui s'acorde
 Qu'en la fin sa char remaigne orde
 De mortel péchié , raison samble
 Que dampné soient tout ensamble ,
 A tous jours li ame et li cors
 Quant au péchier fu lor acors
 Car l'uns sans l'autre ne puet faire
 Chose qui puist à Dieu desplaire ,
 Car l'ame fait le cors sentir
 Et li cors fait l'ame assentir
 Au péchié , tant qu'il est parfais ,
 S'en portent ensamble le fais.
 Ainsi auront par jugement
 Et bien et mal communement :
 Le bien , se bien se sont prouvé ,

Et le mal s'il i sont trouvé ;
 Car Diex dist je te jugerai
 Sans doute ou je te trouverai.
 Or nous doinst Diex ainsi ouvrer
 K'ens en la vigne ouvrant trouver,
 Nous vueille li sires des Cieux
 Qui del Saint Espir fu concieux ,
 Pour nous en la Virge Marie.
 Que nostre ame ne soit marie
 Quant ele dou cors partira ,
 Car petit et quel part ira ;
 Et cil qui en li vrais amere
 Qui de sa fille fist sa mere
 Pour nous , tant nous fu vrais amis ,
 Ne perde ce k'en nous a mis ,
 Mais ainsi le puissons amer,
 Que d'enfer, le manoir amer,
 Nous délivre et maint en son regne
 Où il parmenablement regne.
 Priiez pour Jehan de Douay,
 Que Damedieux le gart dou brai (des pleurs)
 D'enfer, dont li enfès (enfants) ci crie
 Quant naist en ceste mortel vie.

Jean de la Fontaine, de Tournay.

Il existe plusieurs poètes de ce nom qui n'ont pas tous la même célébrité ; outre celui qui est surnommé l'*inimitable* et dont la France s'enorgueillira à jamais, il est un *Jehan de la Fontaine*, né à Valenciennes, dont on trouvera la notice dans nos *Trouvères du Hainaut et du Brabant* que nous publierons incessamment. Celui qui a droit de nous occuper aujourd'hui est un trouvère du XIII^e siècle, le plus ancien et non le plus célèbre des Jean de la Fontaine connus ; il naquit à Tournai, selon qu'il l'indique lui-même, et il s'adonna à la poésie légère et aux chants d'amour suivant ce qu'on peut conjecturer par la seule pièce de lui qui soit aujourd'hui connue et qui commence par ce vers :

« Amours me fait de cuer joli canter. »

Cette chanson amoureuse se trouve parmi une foule d'autres du même genre dans un manuscrit de la bibliothèque du Vatican qui provient vraisemblablement de la collection que la reine Christine de Suède avait fait rassembler à grands frais et qu'elle laissa au pape en mourant. Jean de la Fontaine de Tournai ne s'en tint certainement pas à cette seule chanson : point ne valait la peine, pour produire si peu, de s'exercer à l'art de *Rhétorique*, comme on disait alors ; cependant nos recherches ont été infructueuses et ne nous ont pas conduit à trouver sur ce trouvère d'autres indications que celles données par De la Borde dans son *Essai sur la musique*, Paris, 1780, tome 2, pages 194 et 531. Peut-être qu'un heureux hasard mènera ceux qui viendront après nous à quelques découvertes plus importantes : nous avons l'intime conviction que ce trouvère a composé plus d'un chant, il ne s'agit que de découvrir et reconnaître les compositions restées jusqu'ici enfouies sous la poudre des bibliothèques publiques.

Jehan Dickegman , ou Ackerman.

Il existe , sous le nom de *Dystiques de Caton* , un recueil de préceptes moraux en vers latins , que l'on avait coutume , dans le moyen-âge , de placer en tête des livres destinés à l'instruction de la jeunesse. On attribua d'abord ces sententieux versets à Caton le Censeur ou à Caton d'Utique : il semblait que tout ce qui avait un reflet de sévère sagesse ou de moralité un peu rude devait appartenir à ce grand nom de l'ancienne Rome. Cependant , des vers de Virgile , d'Ovide et de Lucain s'étant glissés dans ces dystiques moraux , il n'était plus permis d'attribuer l'œuvre entière ni à l'un ni à l'autre des Catons , plus anciens que les poètes du siècle d'Auguste. On voulut alors en gratifier Sénèque , sans plus d'apparence de raison ; bref , on se rabattit sur un certain *Dionysius Cato* que l'on a fait vivre au VI^e siècle , et qui , en dernière analyse , est resté père putatif des sententieux dystiques.

Ces enseignemens populaires ont été souvent traduits en vers et en prose pour être mis à la portée du vulgaire, et nous en avons sous les yeux plusieurs traductions faites par des hommes différens et dans des siècles divers. La plus ancienne que nous connaissons est contenue entre les folios 65 verso-75 verso du Ms. de la bibliothèque du Roi n° 7595.-2. écrit au XIV^e siècle, sur vélin. L'auteur n'y est indiqué que par le seul nom d'*Adans*; le catalogue manuscrit de la bibliothèque le nomme *Adans*, ou *Adam de Seuil*. Ces dystiques, qui n'étaient pas encore tout-à-fait passés à l'état de traduction, se trouvent encore, de tems à autre, mêlés de vers latins.

Cette pièce, qui a 800 vers environ, débute ainsi :

Seigneurs, oues, que je vous commans
 Espondre Chaton en roumans,
 Vous veuil deviser les sentences
 Donc nos mestres sont entences.
 Quex ly uns dient a delivre
 Que cil Chatons qui fist cest livre.
 Le fu uns mestres moult senés
 De la cité de Roume nés,
 Qui en son temps fu ensengnieres
 Des estres des gens et jagierres,
 En pour ce qu'il sont plus que nuls
 Ont nom Chatons Censorinus.
 Ly autres dient ce fu cil
 Qui en Libes fu en esail.

.....

Ce dit Chatons quant je venie
 Les hommes aler male voie ,
 Et li pluseur a loy de beste
 Menoient vie deshonneate ;
 Je m'apansay qui maistres ere
 De lor enseigner la maniere
 Par quoy lessassent folle vie
 Et de bonne eussent envie ,
 Sy que li grant et li menor
 Vivre peussent à honnour.

En voici la fin :

Adans vous dit qui se repose
 A un soul mot à la parole
 Se il a parlé solement
 Et a maint lieu obscurement.
 Il dit : ne vous merveilliez mie ,
 Car il en a fait grant partie
 A la guise de la matiere
 Qui se change en mainte maniere
 Et ensement tou Chaton fet
 Veult escuser son meffet
 Pour la briedé que il en queult
 Quant un commandement aqueult
 En deux vers fet de quatre gloses.
 Vous savez bien que toutes choses
 Ne sont ja de tous bien fester ,
 Nul n'est si riches qui n'ait souffretez (souffrance) ,
 Ne à toutes beneurtez (félicités)
 Ne puet nulz homs estre aheurtés (attaché).
 Se je ay mesprins en maint lieu ,
 Je meismes ay le cuer au lien

Volentiers le devés ouir,
 Et Dieu vous en face joir.
Chy fine Chaton en francoys.

On trouve aussi cette pièce entre les folios 117-124 du Ms. de la bibliothèque de Berne n° 554.

Jehan Dickeyman, surnommé *le laboureur*, et dont le nom flamand doit peut-être s'écrire *Ackerman*, qui a la même signification qu'*agricola* en latin, est un poète de la Flandre que M. Robert fait naître dans le XIII^e siècle (*Fables inédites des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles*, t. 1, p. CLXIV) et qui cependant n'a pu naître au plus tôt qu'à la fin du XIV^e, puisqu'il traduisait en vers romans les *Dystiques de Caton* pour les enfans de Philippe de Montmorency, seigneur de Nevèle, en Flandre, et qu'on ne connaît pas de seigneur de ce nom avant l'année 1450. Ses vers d'ailleurs sont beaucoup plus jeunes que ceux du XIII^e siècle. Au reste, la version de Jehan *Dickeyman* ou *Ackerman* ne paraît être qu'un remaniement de celle plus ancienne d'Adam de Seuil, et même ce remaniement ne peut être donné au trouvère de la Flandre d'une manière absolue, car on lit, dans plusieurs endroits de l'œuvre, le nom de *Fevre* comme celui du poète. A la vérité, ce titre de *fevre*, *faber*, devenu le nom propre le plus commun de toutes les localités, a pu signifier le *fabricant*, le *forgeron*, le *marteleur* des quatrains moraux. Il fait même quelque part allusion à cette manière d'expliquer le mot *fevre* ainsi qu'on le verra dans la citation qui va suivre.

La version de maitre *Jehan Dickeyman* ou *Ackerman* est inédite ; M. Robert en a cité une douzaine de vers que M. de Reiffenberg a copiés dans ses préliminaires de Philippe Mouskes ; nous en publions aujourd'hui un fragment assez considérable pour donner une idée du style du trouvère flamand et pour faire voir ce que l'on pensait autrefois sur l'auteur des versets sententieux. Ce fragment est copié exactement sur le manuscrit n° 7595 de la bibliothèque du Roi. Les dystiques de Caton contiennent 554 vers et occupent douze feuillets.

Rithmes. Sentences morales. Ms. du XV^e siècle, vélin, longues lignes.

Chaton fut preux chevalier et saige homme ;
 Maint bon conseil en la cité de Romme
 Donna jadis pour la chose publique ;
 Ung livre fist vaillant et autentique ;
 Par grant amour lui mist son propre nom.
 Jules César, uns boms de grant renom ,
 Sur les Rommains lors gouvernoit l'empire
 En ce monde qui va de mal en pire.
 Moult grant descort eut entre lui et Pompée ,
 En Thessale le vainqui à l'espée.
 Adonc Chaston , qui moult ama franchise ,
 Pour excuser de César l'entreprise ,
 En Libie s'en ala avec toute sa route ;
 Illecques mourut. De celle histoire toute
 Ne diray plus pour les alongnemens ,
 Car parler vueil des bons enseignemens
 Que Chaton fist pour son filz chastier ,
 Par son moien les nous vult envoyer.

Si say je bien que pieça et ainçois
 Que fuisse né itz sont mis en françois.
 Par maintes fois en ay veu les rommans,
 Qui dit seigneurs ains que vous commans,
 Ce qui est dit ne vueil je point remordre,
 Mais les bons vers repeteray par ordre.

Je suis *fevre*, si say bien le mistere
 Que Dieu peut forgier d'une matiere.
 Exemple mist du viel fer qui l'en forge,
 Qui de rechief se met dedens la forge,
 Il devienra neuf à forgier sur l'enclume.
 Prenés en gré le dit a ce volume
 Et se vous voulez le mettez en vos tables,
 Dont y pourrez treuver de bons moz et notables,
 Quant vous l'arrez oy tout à loisir.
 Le plus plaisant des deux alors pourrez choisir.

Certes mon cuer souspiroit de douleur
 Quant j'aperçeu l'erreur et la foleur (sottise)
 De plusieurs gens qui griefement mesprenoient,
 Contre bonnes meurs mal se gouvernoient.

En bonne foy me cuiday travailler,
 Au secourir et à eulx conseiller,
 Pour amender leur folle opinion
 Et mesmement en bonne entencion. Etc.

Derniers vers :

Si tout le sens de ce monde savoies,
 Ou temps présent, et point d'argent n'avoies;
 Se tu feusses aussi bon com Saint Pol,
 Se tu n'as rien on te tendra pour fol.

Chaton finist qui fu saiges et preux.
 Ces nobles vers acompli deux et deux;
 Muis je *Fevre* qui ne say le fer battre,
 En ce dictié en ay fait de deux quatre.



Jehan Fremaux.

Jehan Frumiaux, Frumaus, ou Fremaux, que l'abbé De la Rue appelle *Frumans* et La Croix du Maine *Frumiaux*, naquit à Lille vers le milieu du XIII^e siècle. Il mérita, comme tant d'autres trouvères de son tems, le titre de *Roi*, après avoir remporté les palmes de la victoire dans les concours académiques qui avaient lieu au XIII^e siècle à Lille, Valenciennes, Arras et autres villes de la Flandre, du Hainaut et de l'Artois; aussi mérita-t-il le surnom de *Frumaus li couronné*, par lequel il est désigné dans le manuscrit 7222, de la Bibliothèque du Roi, qui contient les principales pièces composées par ce trouvère Lillois.

Jean Fremaux paraît avoir été lié avec Guillaume de Béthune, dit l'*Avoué de Béthune*, frère du fameux *Quènes* ou *Cuno de Béthune*, souche de la maison de Sully, tous deux

trouvères et preux chevaliers artésiens (1). Fremaux soumettait des questions galantes à l'avoué de Béthune, comme on pourra le voir par l'*Envoi* d'une des pièces que nous citons plus bas.

Nous ne connaissons que trois chansons de Jehan Fremaux, et cependant il en a évidemment composé un beaucoup plus grand nombre; le président Fauchet en a parlé dans son chapitre 72 des anciens poètes français; La Croix du Maine lui accorde *plusieurs poésies françaises*; ces diverses mentions et son titre de *Li couronné*, dénotent un compositeur, sinon habile, du moins fécond et passablement connu de son tems.

C'est à tort qu'on a attribué à *Guyot de Dijon*, dans un des manuscrits de la bibliothèque du Roi, une chanson de Jehan Fremaux et précisément celle où il se nomme à la fin. Une autre a été donnée à *Jacques le Winiers*, dans un manuscrit de Noailles; nous ne croyons pas cette attribution mieux fondée que la première. Il existe des chansons de Fremaux dans les manuscrits de la bibliothèque du Vatican, à Rome, si riche en productions de nos trouvères du Nord rassemblées par les ordres de la reine Christine de Suède, et données par elle au vaste dépôt littéraire des souverains pontifes.

(1) Voyez leurs articles biographiques dans nos *Trouvères Artésiens*, actuellement sous presse.

Voici les trois seules chansons que j'aie pu réunir de Jehan
Fremaux de Lille :

I.

Mss. 7222, f^o 485, v^o. Chanson avec musique.

De loial amor vueill chanter
Au tans que je voi raverdir,
Bien doi ma chanson amender
Quant de si haut lieu doit venir
Cainc ne seu guerpir (quitter)
Pour souffrir,
Mal finé amor bien aguarder (observé).
Mais je crient que par haut choisir
Ne mi vueille amors afoler (rendre fou)
Mais s'onques de riens li faussai
Ja ni puisse-je recouvrer.

S'onques dame por bien amer
Fist loial dru d'amors joïr
Donc ne doit ma dame oublier
Moi qui suis suens sans repentir;
Que le mien desir,
Sans trahir,
Ne face en loiauté chiever (manquer)
Quar mon cuer, mon cors, tot entir
Ai mis en li sans retorneir;
Et sonques de riens. Etc.

Se ma dame au viaire cler (au visage blanc),

De cui viennent tuit mi desir,
 Ne me laisse un pou savorer
 Des biens d'amors par son plaisir,
 Quant moi por servir
 Fait languir,
 De, la mort me doit conforter,
 Quar je ne puis plus biau fenir (finir)
 Que au morir vueill chans trover ;
 Et sonques etc.

Comment puet amors endurer
 Quele voit tos les suens (siens) faillir ?
 On ne les veut mie esconter,
 Mais les faus vent-on ore oïr,
 Par lor faus mentir,
 Mais morir
 Aim mieus ensi en espérer,
 Qu'en fausseté mon grief furnir
 De quanques sauroie roïmer,
 Et sonques etc.

Tout fin amant poent douter
 Qu'il ne les convieigne perir,
 S'amois en ma dame assambler
 Ne fait pitié, merci venir.
 Que laist affeblir par souffrir
 Quar à ma dame mos vanter
 Se loiaus deus joie sentir
 Doit, quele doit en moi doubter
 Et sonques de riens li fausmai
 Jà ni puisse-je recovrer.

II.

Mss. 7222, f° 184, avec l'épithète de *Li couronnée*. Et Mss.
fonds de Cangé, n° 67, f° 282.

Ma bone fois et ma loiaus pensée
Me vient d'amors, ne jà n'iert descrite; *(descrite)*;
Por ce si chant sans faintise trovée,
Qu'en mon cuer n'iert ja fausseté mēue :
Quar ceste amors m'est de tel lieu venue
Dont ma valors en doit estre doublée,
Qu'à la meilleur del mont est atornée.
Or doint amors par sa douce poissance
Que je serve tous jors en bone estance.

En moi norrist jamais niert destornée
La grans amors qui m'est el cuer creue,
Que ma dame ne soit de moi douée
Ligement en amor vraie esleue,
Que plus loiaus n'iert jamais voir sene
Quer qui bien sert s'amors est asendéc.
D'umilité est sa valors mueblée
En celui croist valors, pris, honorance,
Qui sert amors en loial espérance.

De bone amor mais chier miert compérée
L'esperance que j'ai et ai éue
Se par celi de qui m'est alumée
Ceste dolor n'est un pou rabatue;
Quar je sai bien que la mors m'est rendue
Et non porquant se c'est ma destinée
Sele le veut quanques j'ai m'en agréé

Fors por ce que je has sa meschéance
Et se je muir vis m'est c'est sa grevance.

A moi perdre seroit deshireté
D'un suen droit serf s'en seroit mains cremue,
Mais ja por ce par moi tu iert monstrée
Deffensions s'en servant n'est vaincue,
Merci li proi d'un cuer qui s'est demue
Tos nes mues miens fu or a donée
Sa force a li. Mes de li n'est curée
Sensi le laist estre sans retenance
Sechier lestuet sans autre recovrance.

Mais, bone amors, cui jai del cors fievé
Par cui li cuers en a faite l'issue,
Par vous convient ma dame soit doutée,
Por ce vous pri que ele soit ferue
De vos dars, tant qu'a moi soit conue;
Et par son gré quele dait a celée
Que iel serve sans ochoison faussée.
Ensi aura li vrais cuers aleiance (allégement)
Qui sans conseil remaint en grant doutance.

Sagement va sans estre aperçue
Chançon, là où ma dame en est alée;
De li, por Dieu, quant tu l'as encontrée:
Jehan Frumaus est suens (sien) sans repentance,
A tos jors mais se la mors ne m'avance.

III.

Mss. 7222, f° 184.

Onques ne chantai faintement (faususement)
 Adès ai esté fins amis
 Servi ai debonairement
 Bone amor et ferai tos dia.
 Tos jors iere a li obeis.
 Quar je sai tout certainement
 Conques ne fui si ententis (attentif)
 Com je sui or, ne si espris,
 S'en chanterai plus liement (galment).

Cil sunt de trop fol escient (sens)
 Qui cuident que j'ai guerpis (abandonné)
 Mes chans et ma joie ensement.
 Non ai tot autrement sui pris
 Quar uns messagiers mout sontis (subtil)
 Me rueve estre jolis sovent :
 C'est amors qui tout m'a conquis
 Por ce pens que giere esbaudis (joyeux)
 De ses grans biens ou mes cuers tent.

Mais trop detrient longuement .
 Si biens si en suis tos maris ,
 Je crient qu'il ne vieignent silent
 Qu'ançois soie del mont partis ,
 Quar jen ai si grant fais empris
 Que tout par tot le cors m'en sens.
 Hé, Dame, a cui je suis amis ,

Quar souffrez que vostre mercis
Descende en moi par bon talent (désir).

Douce dame , a cui je me rent
Où mes cuers est del tout assis ,
Non pas li cuers tant solement ,
Mais cuers et cors j'ai tot mis
Si que de moi ne sui saisis ;
Or, me faites alegement
Des maus donc je suis assaillis ,
Se c'est vos grez bien vos plevis (jurer)
Conques ni pensai faintement.

Tant ai souffert , c'est grief torment !
Que tos li cors m'en est palis ;
Dame se j'ai si hautement
N'en dois pas estre plus despis (méprisé),
De ce soit vostres cors tos fis
Et si sachiez bien vraiment
Conques ne suis faus , ne faillis ,
Ains aim dame par tel devis
Que por nul mal ne m'en repent.

Avoes de Bethune , suis
Jehan Frumaus , on jugement
De vous s'est mis ,
Sans contredis ,
Se cil doit estre recueillie
Qui tot jors sert entièrement.

Jehan Boutiller, ou le Boutillier.

Jehan Boutiller, le Boutillier, ou le Bouteillier, dont on a estropié le nom en l'appelant *Boteiller, Botelgier*, etc., était issu d'une noble famille, originaire d'Artois, qui a fourni plus d'un trouvère. Nous avons consacré un article à *Colars le Bouthillier*, poète du XIII^e siècle (dans nos *Trouvères Artésiens* actuellement sous presse) qui portait pour armes un écu de gueules à trois flacons à double ventre d'or, distinction héraldique analogue à celle qu'on retrouve dans le sceau bien conservé d'un procès-verbal de 1390 passé à Tournai devant *Jehan Boutillier*, et portant quatre flacons ou bouteilles au large ventre, séparées par un sautoir, au cimier d'un sauvage armé d'une massue. Cette analogie frappante, à moins d'un siècle de distance, dénote assez les rapports de famille qui existent dans les deux écrivains.

Jehan le Boutillier naquit , vers 1340 , à Mortagne , petite ville située au confluent de la Scarpe et de l'Escaut , dépendante du Tournésis et possédée alors par le roi de France , ce qui a fait qualifier de français ce personnage par plusieurs auteurs ; il était bon gentilhomme de nom et d'armes , et il paraît avoir passé sa jeunesse dans les exercices guerriers , ainsi qu'on en peut juger par le passage suivant de son testament qui est venu jusqu'à nous : « C'est assavoir que , devant part , Jaquet , mon filz , ait toutes mes armeures , et » vingt livres parisis pour ung cheval comme à noble hôte » doit appartenir. Item ait encore devant part toute l'artillerie » et harnois de deffense qui en ma porte au Floih et icelle » porte avec l'estable des chevaux emprès icelle pour y tous » ses alers et venirs faire à son plaisir. » Il s'adonna ensuite au Droit et entra dans les fonctions judiciaires. C'est à tort que Paquot , le savant Weiss , et plusieurs autres le font conseiller au *Parlement de Paris* ; Boutillier était conseiller du Roi de France , mais à Tournai , ville alors sous la domination française. Il était de plus lieutenant du bailly de Tournai en Tournésis , Mortaigne , St.-Amand et des appartenances , et seigneur de Froymont , village situé entre Mortagne et Tournai (1) où il possédait des terres et des rentes , et enfin pro-

(1) Et non château-fort entre Namur et Charleroi comme semble le croire M. P. Paris dans ses *Manuscrits françois de la Bibliothèque du Roi* , II , p. 190.

priétaire du *molin de Fraigne*, qui ne peut être que celui de Fresnes-sur-l'Escaut, à une ou deux lieues de Mortagne.

Le principal ouvrage de Jehan le Boutillier est la *Somme rurale*, qui n'est point un recueil de coutumes comme on l'a cru généralement, mais bien un corps de droit pratique du tems et du pays où vivait l'auteur. Il explique ainsi son œuvre dans son préambule : « Soit commenchié cest livre appelé » *Somme rural*, colligié somé par moy Jehan le Boutillier, » home rural, touteffoys enclin à la noble pratique et patronation de stille de court laye ; considérant mémoire humaine mesmement en moy très labile et fresle, ay voulu » redigier et mettre en ceste *Sôme rural* ce que je ay peu retenir des saiges clerks en droit civil et canon de plusieurs » costumiers et en plusieurs lieux et cours tant en parlement » côme dehors. Si supplie très humblement à tous ceulx qui » en ceste Somme lironent qu'ils la vueillent suppléer et corrigier et moy avoir pour excusé, si ruralement l'ay mis et » sommé selon mon petit sentement. » Toutefois, si nous admettons Le Boutillier parmi nos poètes du nord, ce n'est pas pour avoir écrit *ruralement* un *corpus juris*, mais pour avoir écrit des vers, lesquels sont moins remarquables par la versification que par le croisement régulier des rimes féminines et masculines. Ils furent composés par le seigneur de Froyment à l'occasion des noces de Messire Estienne l'Her-

mite (1), chevalier, seigneur de la Fage, et de dame Catherine de le Croix, qui eurent lieu le 23 janvier 1419.

EPITHALAME.

Plusieurs du sang hongrois dérivent leur naissance ,
Aucuns par un récit d'ung maisnet d'Arragon ;
Autres d'ung qui ravit la fille au Babilon ,
Incitet, je ne sçai, si d'amour ou vaillance.

Maint un pour ne sçavoir du vray son origine ,
Comme guenon (singe) de Dieu , crée nouvelles gens ,
Filles de rois , de ducs , ou bien proches parens ,
Qui la clarté ne veirent de la ronde machine.

Aucuns montant plus haut disent que Carlemaigne
Transportat leurs ayeux , barattant (troquant) les Gautois
Contre les fiers Sassons (Saxons) rebelles plusieurs fois ,
Aultres d'Aquin, roi More , descendant en Bretagne.

Aussi sont qui devanchent cheux-ci de moult d'années ,
Prenans leur origine d'un certain chef romain

(1) Cet Etienne l'Hermite, qu'on fait descendre du vénérable Pierre l'Hermite, suivit le parti des Ducs de Bourgogne et mourut l'an 1441, en laissant une postérité qui posséda les domaines de Bettissart et de la Catoire, et devint la souche des l'Hermite des Pays-Bas.

Qui sous Jule César fuist comte Nervien :
Recherches si chierchées qui semblent controuvées.

Car ne Rome superbe, ne la fameuse Gresse,
Combien que par long temps tiendrent le sceptre en main,
Ne polront dénommer aucun leur citoyeu,
Qui passé sept chent (cens) ans proevera sa noblesse.

Que dirai-je de cheux qui de Troye fameuse,
Pourche que par dix ans soustint l'effort Grégeois,
Prennent leur origine? Ou bien des siers Gotthois?
Chertes, à mon cuider (croyance), c'est chose fabuleuse.

Mais pour dire le vray la vérité m'inchite,
Que jusques à présent (combien que par vingt ans
J'ay veu maintes deschentes (génalogies) de plusieurs nobles gens)
Je n'ay veu plus antique que chelle de l'*Hermite*.

Je ne voel mie déduire, par un long parolage,
Que jadis deschendirent d'ung comte de Clermont,
De Clairmont ou Auvergne, par un sieur d'Herrimont,
Dit par mot corromput *Herment* ou *Hermitage*;

Aussi m'en voel-je taire du surnom l'origine,
Quand par dévotion la dame de ce lieu
Voulant de Saint Martin vir le corps, au milieu
D'un désiert s'agisist (s'accoucha) d'un beau fils, pellegrine.

En l'Erème enfanta la dame chisudite,
Ou que pour son manoir troeva à l'abandon
D'ung hérémita mors la viaisée (vieille) maison,
Dont l'enfant nouveau né fust surnommet l'*Hermite*.

Ni aussi que le Sieur (pousset non par envie)
Occit le fils d'Anvergne, ains son corps deffendant;
Et que pour se sauver dechà delà fuyant
Vint premier à Clugny, et puis en Normandie.

Où qu'il fuist bien veignu au duc d'ichelle tierre
Qui lui donna en nopces une de Montagut,
Et du traistre Gouais partie du revenut,
Et qu'au duc il aida conquierre l'Angleterre.

Mais seuls je choisiray six ou sept de la rache:
De chil qui par son dire et beau parler disert
De milliasses de gens veit l'Océan couvert,
Au passage que feirent au Bosphore de Trache.

Au temps que les chrestiens d'une grande hardiesse
R'ostèrent hors des mains (à l'instigation
D'ung dit *Pierre l'Hermite*, sous Gauffroy de Bouillon)
Des perviers (pervers) Sarrasins la tierre de promesse.

Lequel Pierre vescu en bon renom et fame (renommée),
Parquoi en son absenche ce bon roy Godefroy
A la sainte cité le laissa pour vis-roy
Et au moustier qu'il feit (fit) à Hoy (Huy) gist sous la lame.

Que dirai-je de vous compagnon de Tancrede,
Piéron, fils dudit Pierre et d'une de Roussi?
Au siège d'Antioche n'aviez-vous grand souchi
Du pauvre ost baptizet (armée chrétienne) qui pour la faim recède
(fait retraite)?

Chertes, de le vouloir denier j'auroy honte,
Car au peuple infidel avec un camp volant,

Vous r'estates les vivres en leurs forts efforçant,
Pour chasser aux amis la faim qui les surmonte.

L'évesque de Bethlem, Albert, que je remarque
Entre aultres avec quinze esleutz fuist éliseur
Qui feirent un flameng de Bizanche Empereur.
Et puis fuist de Salem l'anxiesme Patriarque.

Après je vois ung aultre seigneur d'ichelle rache,
Qui pour femme espousa une dame de nom,
Fille et soeur de Hemefroids, jà Contes de Toron,
Lequel, s'il m'en souvient, a pour son nom *Ustas se*.

Aussy ne poel-je mie passer sous mog silenche
L'Hermitte de Caumont, che grand Baron Gaullois,
Qui avec Bouchicaut fuist prins par les Anglois,
Cinq jours devant qu'ils prindrent Jan premier roi de Franche.

Tristan, jà grand Prevost de ce noble royaume,
Sous Charles le cinquiesme vint tost à sa merchi,
Tous les escherpeleurs, larrons, meurtreus (menrtriers) aussi,
Et cheux là qui mettoient la Franche en feu et flâme.

Robert, dit *Menuot* à cause de sa mère,
Fuist chil per cui moyen, entre Richard anglois
Et Charles le sixiesme regnant sur les Franchois,
La paix fuist retronvée après si longue guere.

Si je voulois narrer d'un chascun le sommaire,
Plustot à moy fauldroit (manquerait) l'encre que le subject,
Et faisant tout mon mieux, j'auroy encor peu faict;
Pourtant meilleur sera, que de pen dire, taire.

Toutesfois je ne poel laisser messire *Anthoine*,
 Tout boin (bon) pere en oubly, qui eut pour ennemy
 Orléans et Armignacq, et cheux de leur party,
 Dont que laissant la Franche teint la part Bourgoignone.

Et pour son entretien paravant en Tiérasse
 De Charles frénétique il avoit obtenu
 Le fort de Ripemont, et puis a maintenant,
 Malgré tous ses haîneux, pour son duc chelle place.

Et combien que fortune se te monstre ennemis
 Pour astheur, ne cuidez que cela durerat,
 Apriez un grand broillas (brouillard) le ciel s'éclaircirat,
 Et la vertu toudis (toujours) haï ne sera mie (pas).

De tes nobles ayeux vas poursuyvant la trache,
 Tant de cheux de l'*Hermite*, que de cheux de *Cressy*
 Dont ta mère est estraitte : car en faisant ainsi
 Entre les vertueux arraz (tu auras) notable plache.

Dieu te prospérerat, et de che mariage,
 Comenché entre vous et dame de le Croix,
 Sortiront des nepveux, qui, par commune voix,
 Non moins que leurs ayeux seront de gran-l couraige.

Vivez doncques heureux, vivez, Messire Estienne,
 Avecq vostre compaignie (honneur de nostre temps)
 L'age auquel a atteint Nestor ou Jean Destampe (1)
 Et de moi ton ami telle fois te souviennne.

(1) *Jean Des Tems* est un personnage auquel les romanciers attri-

Ce petit poème, composé de 29 quatrains, dans lesquels on retrouve bien les expressions vulgaires de notre contrée et quelques autres qui peut-être ont été rajeunies, se trouve inséré dans un Ms. de *Nicolas des Champs*, de Maubeuge, dit *Bourgoigne*, Roy d'armes de Philippe II et Philippe III, achevé en 1602 et intitulé : *Généalogie ou descente de la noble et ancienne maison de Lhermite*. In-f° avec armoiries, aujourd'hui en Belgique et proposé en vente à la Bibliothèque royale de Bruxelles. C'est d'après ce Ms. que M. de Reiffenberg l'a publié, le croyant inédit, dans le *Recueil des Bulletins de la Commission royale d'histoire*, séance du 5 novembre 1838, tome II, page 253-256. Si ce savant, à qui rien n'échappe ordinairement, avait consulté *La vie du vénérable Pierre l'Hermite*, par le P. Pierre d'Oultreman, imprimée à Valenciennes, 1652, pet. in-8°, il aurait trouvé cet épithalame entre les pages 139-144, avec quelques variantes bonnes à consulter.

Jehan le Bouillier était très-agé lorsqu'il composa les vers qu'on vient de lire et vraisemblablement il mourut peu après. Il avait déjà fait son testament le 16 septembre 1393, si l'on s'en rapporte au Ms. de la *Somme rurale* de la Bibliothèque

bient une existence de plusieurs siècles. On le regarde comme ayant été écuyer de l'empereur Charlemagne et comme vivant encore au XII^e siècle.

du Roi n^{os} 6857-58 , grand in-^{fo} écrit par *Jehan Paradis* , calligraphe d'Hesdin , pour le fameux seigneur de La Gru-
thuyse, de Bruges ; mais cette pièce est datée du XVI^e jour de
septembre l'an mil CCCC et deux dans les éditions imprimées de la *Somme rurale*. C'est par suite d'une erreur matérielle que la *Biographie universelle* met ce testament à l'année 1502. En supposant que ses dernières volontés ont été fidèlement exécutées , il a dû être inhumé à Tournai , dans le cimetière de St.-Brice , sa paroisse , *en l'anglet ou audelors du clochier ou Perronne sa fille est enterrée*. Il nomme dans ses dernières volontés ses frères , son fils *Jaquet* et sa fille *Belotte* ; il y parle longuement de sa chère épouse et de la manière dont on doit procéder à ses funérailles. « Moy mort et expiré , y dit-il , je supplie que de moy ensevelir soyt attendu par l'espace de douze heures ou environ , afin que apparçeu soye tout expiré. Et lors mys en ung plat luyzel couvert d'ung linceul tant seulement sur lequel soit incontinent mis et faicte une croix de wasons (gazon) vers , du long dudit luisel , en mémoire que de terre et cendre suis venu et en cendre m'en revoys. Et ainsi porté jusques à la fosse par huyt povres qui ayent les piedz nudz , en mémoire que nud vins sur terre et nud m'en revoys..... » Ses exécuteurs testamentaires furent deux de ses amis *Jehan Desperi* et *Alard Tiebegos* et ses témoins *Jehan Vilain* , dit *Becquet* , clercq du Roy ; *Oste Wicart* ; *Jehan Aguercin* ; *Jaques Du Hamel* , sergent du Roy ; et *Jehan de Crievecueur* , substitut du procureur du Roi.

Mahieux de Gand.

Mahius, Mahieux de Gant ou de Gand, appelé aussi *Mathieu de Gand* et surnommé *li clers*, ou *le savant*, est un trouvère du XIII^e siècle, qui appartient à la Flandre comme son nom l'indique, sinon par sa naissance, du moins par son origine. Bien qu'une famille de ce nom figure dans les troubles de Gand sous Artevelde, nous n'osons pas affirmer d'une manière absolue que notre trouvère soit gantois, car nous trouvons aussi qu'au commencement du XIV^e siècle il existait à Tournai un *Mahieu de Gand*, lequel payait des rentes en 1343 et 1348 au couvent de St.-Martin de Tournai.

Que Mahieux de Gand appartienne à la Flandre ou au Tournaisis, il n'en composa pas moins en langue romane un

grand nombre de chansons d'amour dont six sont venues jusqu'à nous. La première se trouve dans les manuscrits qui reposent à la bibliothèque du Vatican ; elle commence ainsi :

« Com plus aim et mains (moins) ai joie. »

Mahieux s'y plaint que son repos se trouble à mesure que son cœur s'attendrit, et il déclare qu'il était bien plus gai dans son insouciance insensibilité, alors qu'il n'avait pas encore sacrifié à l'amour. Nous donnerons plus bas les cinq autres chansons du trouvère flamand qui se trouvent disséminés dans les Mss. de la Bibliothèque du Roi où l'on en a plusieurs copies. Les poésies de Mahieux de Gand sont distribuées en forme de dialogues ; ce sont des *Jeux-Partis* entre l'auteur, un *Henri Amion*, et un *Robert* qui est peut-être *Robert de Béthune* ; *Vilains d'Arras*, *Bretel*, et le seigneur *Hermanfroi*, figurent aussi dans ces chansons et l'une d'elles est envoyée à sire *Audefroi*, qui est sans doute *Audefroi-le-Bâtard*, d'Arras, confrère en Apollon de l'auteur, et trouvère bien plus habile et bien plus distingué que lui.

Mahieux déclare dans une de ses chansons que c'est un crime en amour d'abandonner sa première maîtresse sous prétexte que celle qu'on lui préfère a plus de beauté, d'agrément et d'esprit. La métaphysique de l'amour fait tout le fond de la poésie de ce trouvère : c'était alors la mode de discuter en vers ces questions galantes et courtoises qui faisaient le délassement et l'occupation des classes élégantes et oisives. Le

trouvère flamand se tire assez bien de ces couplets d'amoureuse polémique ; cependant on doit dire qu'en général il n'est rangé que dans la seconde classe des poètes du XIII^e siècle. Si ses chants ne sont pas tous des fictions , nous devons croire que Mahieux , en vrai trouvère, soupira pour une belle dame ; si nous nous en rapportons à ses trois dernières chansons , elle était de plus haut lignage que lui , et quoiqu'il prêche dans ses vers que

« L'amots doit estre tote ounie (uni)
» Sans orgueil et sans vilenie »

il n'eut que trop à se plaindre de la fierté de sa riche et belle maîtresse. La rigueur de cette noble dame lui a porté malheur : son nom n'est pas passé à la postérité , ce qui n'eût pas manqué d'arriver si elle eût écouté plus favorablement le galant Mahieux ; l'amour heureux est bavard , l'amour rembarré reste taciturne : le trouvère n'a pas nommé son inhumaine , qui perd ainsi toute célébrité.

Les deux pièces suivantes , prises dans le joli manuscrit du fonds de Cangé n° 67 (folios 277-278) , l'un des riches romanceros de la Bibliothèque du Roi , sont de véritables *Jours-Partis* dans le genre de ceux si renommés de *J. Bretel* :

I.

Mahieu, jugiez se une dame amoie
 Et ele moi de cuer entierement;
 Liquez seroit plus en mon grevement
 On ce que je por li batus seroie
 De ma fame devant li en présent,
 Ou que batre por moi vilainement
 De son mari devant moi la verroie?

Amis *Henri*, moult aenuis leroie
 Qua vos de ce n'oïez mon jugement,
 Puis q'unedame amés bien loiaument
 Et ele vos por le mieux loeroie
 Qu'ançois soffrés en pes (paix) et bonement
 De vo fame por li l'ébatement
 Quele por vos, car ensi le feroie.

Mahieu, sachiés que mains me dolroie (moins me coûterait),
 Se gestoie sans avoir frapellent
 Et ma dame avoit son paiement
 Ne est pas honte s'on sa fame chastoie;
 Force avés jugiés trop malement,
 Car trop se vit li hons honteusement,
 Cui sa fame bat et fiert et mestroie (gouverne).

Henri, par deu plus griève et plus enoie (nuit)
 Dolors de cuers sachiés veraïement
 Qu'estre batus boin dolereusement;
 La dolors est tantost torné à joie,
 Se bone amor s'avez à son talent;

Cor (le cœur) pour un mal de cors cent bontez rent
Et por travail alégement envoie.

Mahieu, mes cuers a ce pas ne s'aploie
Cai j'ai fame de si mal escient,
Que sele estoit mise en amorgement,
De moi batre, jamès pais n'averioie,
Car ele fet et menir et souvent
Soit maus, soit biens, ce qu'ele entreprend,
Tant est cainte de diverse corioie.

Certes, *Henri*, jamès liés ne seroie
Sele avoit mal par mon enchéement (par ma faute)
Reconnoissiez vostre fol esrement (conduite),
Ou on dira que poors (peur) vos desvoie (égare)
Et que servez celi trop saintement
Que vos amez, quant por lairement
De vo fame getez amors en voie.

Vilain d'Arras en os me meteroie
Moult volentiers de cest estraiement (enseignement),
Et s'il vos plaist, biaux sires, jugiés ent
Lequel de nos folie plus desvoie (dévie).

Seignors *Hermenfroi*, proi qu'il vos avoie
De ce qu'avons estrivé (discuté) longuement,
Tant le connois de bon entendement
Que bien dira li quex (lequel) de nos faloie (a failli, se trompe).

II.

Mahieu de Gant respondés

A ce que je vos demant :
 Serai-je bien et soie amés
 De bele et sage et vaillant ?
 Et je sache tout de fi
 Qu'une plus vaillant de li,
 Plus bele et plus sages,
 Assez m'ait plus chier !
 Or esgardés se por mi
 Mieux emploier doi cele
 Que j'aiim lessier.

Robert, bien sui à pensés
 De répondre maintenant,
 Puis qu'on s'est abandonés
 De servir bele et sachant,
 Pucele por voir vos di
 Qu'on doit estre en sa merci,
 Ne par reson nel poez lessier,
 Ançois la devez servir de fin cuer entier
 Sans plus vaillant accointer (fréquenter).

Mahieu respondu m'avés
 Aloi donné non sachant,
 Se je sui bien asené (établi, partagé).
 Et je la lais-je foli,
 Mais puis qu'il est ensi
 Que je sui asseurés
 Que gière meus ostelés (que je peux mieux trouver)

Por fol me doit jugier
Se mon meillor pri ne quier (cherche).

Robert à tort sostenez
Une folie moult grant ;
Trop apertement mostrez
Que fol sont vostre semblant ;
Quant onques se resorti
Ne faus cuers d'amer celi
A qui il s'estoit donés ;
Car tout veraïement savés
Qu'on ne puet herbagier
Meus qu'en lieu où on a chier (chose de prix).

III.

Ms. 7222, f° 167, v°, avec musique, et Ms. 184, Suppl.
français, f° 60.

De faire chanson envoisié (gaie)
M'est amors li commencement,
Car amors m'a en sa baillie
En cui maint pris valors et sens.
Qua fuis amans doné et otrié
Par cui s'onors est essaucié (son honneur est exhaussé).
Mais cil qui chante sans saie,
Por qu'il n'ait le cuer amoureux,
Vis niert qu'il chant com menestreus.

Ne vueill pas que mes cuers soit teus (tel)
 Que fine amors soit jà servie ;
 De moi si comme ele est de ceus
 Qui servent de menestrandie ;
 Je guerpis tote druerie (j'abandonne tout amour)
 Fors de cele qui j'ai chierie ,
 A cui otroie tote ma vie
 Cuer et cors et tot mon porpens (penchant)
 A faire ses commandemens.

Dame , ceus qui faus sont dedens ,
 Et blanc dehors , ne créez mie ;
 Lor parole n'est fors que vens ;
 Car là on cuide cortoisie ,
 N'a à la fois fors trécherie.
 Legierement croire est folie ,
 Car teus dira à la foie :
 Dame morir croi por vos ex, (yeux)
 Qui point niert d'amors souffreteus.

Dame, trop : et vos cuers crueus (cruel)
 Vers celui qui merci vos prie ;
 Por ce sil a vous nest nieus
 En richeté et en lignie (naissance),
 Ne doit l'amors estre amenri (amoindri).
 Amors doit estre tote ounie
 Sans orgueil et sans vilenie ;
 Et haïr les félons talens ,
 Et amer cortois cuers et gens.

Folie fu et hardemens
 Que fis quant pris tele envaïe ,
 Vers celi sor cui toutes gens

Ont par sa grant bonté envie.
 Las ce fu par la deruerie (l'amour)
 De mon cuer dont ele est saisie ;
 Mais quant li di ma maladie
 Et ce de coi sui desirreus ,
 Mon cuer dont ele est saisie
 Dont me tieg por trop a-neus.

Bretel, ma chançon envoïe
 Vos ai , por ce que soit oïe
 Au pui devant la gent jolie ,
 S'est espoirs mes confortement
 Caine d'amors servir ne fui lens.

IV.

Cette chanson se trouve dans les mêmes Mss. et aux mêmes
 folios que la précédente.

Se sers amors à mon pooir
 De loial cuer sans repentir,
 Et mont me plaist quant mi voloir
 Se vuelent à ce assentir (consentir) ;
 Et non porquant voit-on faillir
 Ceus qui aiment sans decevoir,
 Si servirai en bon espoir,
 Que à l'amor puisse venir
 De cele qui je tant désir.

De grant joie m'auroit fait hoïr,
 S'a foi me voloit retenir;
 Mes ne voi coment puisse avoir
 Chose qui me puist rebaudir (égayer).
 Tant ai fait en travaux consir (tendres),
 De s'amor qui me fait doloïr,
 Si li proie quele en nonchaloïr (indifférence)
 Ne mete par merci tenir
 Celui qui est en son plaisir.

Quar autrement ne puist véoir
 Que ma dolor puisse ameorir (diminuer),
 Si en doit mout bon gré savoir
 Mon cuer quant li plot à guerpir (laisser)
 Mon cors, por ma dame servir,
 Dont jà ne me quier remouvoir
 Por mal qu'en doïe recevoir,
 Car fine amor puet plus mérir (mériter)
 C'on ne porroit de maus souffrir.

Por ce devroit l'en remanoïr
 En bone amor trusqu'al fénir;
 Vers ceus fait sa bonté paroïr
 Qui à li vuelent obéïr,
 Si que ne puet avilenir
 Cil qui la sert et main et soir;
 Ains en aprent à mieus valoir
 Cil qui la bée a maintenir
 Et qui la sert de cuer entier.

Amors, qui faites émovoir
 Durs cuers et ies joians languir,

Et qui faites par estavoir (bienséance)
 Les vilains cortois devenir,
 Proves des mesdisans honir,
 Qui mainte amor font déchroir,
 Par mesdire aidier et doloir,
 Tos vrais amans les doit fuir
 Por qu'il vueille d'amors joir.

Sire Audefroï, je di por voir (pour vrai)
 C'on voit mout sovent avenir,
 Qu'amans faut (manque) par trop laut choisir.

V.

Ms. Cangé n° 67, p. 284.

Onques de chant en ma vie
 N'oi confort, ne garison,
 Tant formeut me contralie
 Cele dont j'atent le don,
 Que je n'ai nule ochoison
 De fere chançon jolie,
 Mes mes fins cuers si me prie
 Que je face ma chanson
 En espoir d'avoir aïe.

Amoreuse jalousie
 M'a mis en la soupeçon
 Qu'il mest mi que chascun die

Son cuer et l'entention.
 Mes dame de si haut nom
 Ne feroit tel vilanie
 Vers celi qui sans boisdie (perfidie)
 La sert et sans traïson
 En espoir d'avoir aïe (aide, récompense).

(Suivent trois autres couplets dans lesquels l'auteur continue
 à se plaindre de la dureté et des rigueurs de sa dame, qui
 parait être de haute naissance.)

Envoi.

Chans à *Henri Amion*,
 Va di li qu'amors lessie
 Ne soit ja de sa partie,
 Ains pent d'avoir le reuon
 En espoir d'avoir aïe,

Marie de France.

On ne manquera pas de s'étonner de trouver le nom de *Marie de France* au milieu de ceux des trouvères de la Flandre ; et ce sera avec justice jusqu'à un certain point toutefois ; longtemps après sa mort , *Marie de France* a été , comme *Homère* , revendiquée par beaucoup de pays , et cependant son lieu de naissance est encore un problème. Nous croyons l'avoir résolu ; du moins nous apporterons nos preuves à l'appui de notre opinion. Feu l'abbé De La Rue , qui avait le patriotique tort de tout rapporter à sa province , a fait de *Marie* une Normande ; quelques-uns la firent sortir du sang royal de France ; d'autres , malgré son surnom , la nationalisèrent anglaise ; enfin , il en est qui la crurent flamande : toutes ces indications sont fautives ; *Marie* est bien française , elle le dit elle-même :

« *Marie* ai nom , si suis de France. »

Elle est même du cœur du royaume, de la province de l'Isle-de-France, de la ville de Compiègne enfin, ce que nous prouvons par le quatrain suivant de l'*Évangile* *as fames* du trouvère Jehan Dupin (1) :

- » L'Evangile des femmes si est et bonne et digne ;
- » Femme ne pense mal, ne nomme, ne bégaine ;
- » Ne que fait le renart qui frappe la geline,
- » Si come le raconte *Marie de Compiègne*. »

Marie naquit au commencement du XIII^e siècle, et fut bientôt attirée en Flandre par la protection du comte Guillaume de Dampierre, la fleur de la chevalerie. C'est le séjour qu'elle y fit, l'encouragement qu'elle y reçut et la naissance qu'elle y donna à ses principales œuvres, qui nous obligent à mentionner cette Sapho du moyen-âge, ou du moins ses œuvres, dans un travail destiné à faire connaître la littérature romane née dans nos contrées.

La spirituelle et sensible Marie exprime son opinion sur son protecteur dans les vers suivans, au commencement et à la fin de ses fables, dites *ésopiennes*, qu'elle n'entreprit, dit-elle, qu'à la sollicitation d'un prince

(1) Voyez nos *Trouvères Cambrésiens*, 1837, in-8°, page 166.

Ki fleurs est de chevalerie
 D'anseignementet cu rtoisie
 Par amur le Cunte Willaume
 Le plus vaillant de cest royaume
 M'entremis de cest livre feire
 Et de l'Angleiz en roman traire.

Ce comte Guillaume, vanté par Marie, et à qui elle adresse
 autre part les vers suivans :

« Monsieur Guillaume
 Qui de l'Empire et du royaume
 Porte le pris de chevalier
 Et de prend'home droiturier.

est bien positivement (comme avait commencé à le soupçonner
 Le Grand d'Aussy et quoiqu'en aient dit d'autres écrivains)
Guillaume de Dampierre, comte de Flandre, qui, sorti de
 sa prison d'Egypte, et assistant à un tournoi au château de
 Trazégnies, fut foulé aux pieds des chevaux et tué par trahi-
 son le 5 septembre 1251 (1). L'auteur du *Renard couronné*,
 trouvère de Flandre contemporain de Marie, copie presque
 les vers précédens en y ajoutant le titre de comte de Flandre
 qui y manquait et qui éclaircit tout doute sur la personne de
 Guillaume :

(1) *Panchoucks*, *Abrégé chronologique de l'histoire de Flandre*
 Lille, 1762, in-8°, page 161, met cette mort au 6 juin 1251.

Pour la noble chevalerie
 Qui jadis fu si ensaachie (relevée)
 En Franche et en toute Bretagne,
 En Angleterre, en Alemaigne,
 Par tout l'Empire et le royaume
 Dont preu vaillant comte Williaume
 Qui jadis fu comte de Flandres.

Puis il termine son ouvrage en rattachant le nom de Marie,
 et de ses fables imitées d'Esopé, à celui du même prince :

Et, pour cou du conte Guillaume
 Qui cest honor eut encharcie,
 Pris mon prologue come Marie
 Qui pour lui traita d'Isopet.

M. Robert, auteur des *Fables inédites des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles*, Paris, 1825, 2 vol. in-8°, dit, dans ses préliminaires, que ces passages et celui où Marie de France s'adresse à un *Williaume* peuvent s'appliquer, à Guillaume d'Ypres qui avait disputé la Flandre à Charles-le-Bon en 1119; il ne voit, dit-il, que ce comte à qui ces vers conviennent. M. de Roquefort (dans la notice qui précède son édition des *Poésies de Marie de France*, Paris, 1832, 2 vol. in-8°) déclare que le Mécène de notre illustre poétesse était *Guillaume*, surnommé *Longue-épée*, fils illégitime de Henri II, que son frère naturel Richard *Cœur-de-Lion* créa par la suite comte de Salisbury et de Romare et qui mourut en 1226; M. De La Rue, en bon normand, soutient la même opinion qu'il souffla peut-être jadis à l'éditeur des *Poésies de Marie*.

Tous ces Guillaumes mis en avant, sans preuves, ne feraient que compliquer la question : d'abord, on ne voit pas pourquoi un comte anglais ordonnerait la traduction de fables de l'anglais en français ; ensuite, Guillaume d'Ypres, touchant lequel les historiens se taisent, ne paraît pas avoir eu assez de célébrité pour être ainsi le Mécène de plusieurs trouvères ; tandis que *Guillaume de Dampierre*, ami et frère d'armes de St.-Louis, preux chevalier blessé à la bataille de la Massoure, fils de l'illustre Marguerite de Constantinople et associé par elle au gouvernement du comté de Flandre, reconnu 21^e comte de ce riche pays par sentence de St.-Louis en juillet 1246 et mort dans l'été de 1251 dans un magnifique tournoi à Trazéguies, voilà bien le pieux paladin, l'illustre comte dont parlent les trouvères. Les opposans à cette opinion contestent qu'il ait jamais été comte de Flandre : il l'était de fait si ses droits furent attaqués, et l'on conservait à l'abbaye de Flines, près Douai, des lettres patentes où il prend ce titre : *Je Wilhaume, cuens de Flandre et sire de Dampierre*, etc. C'est le premier comte de Flandre qui, dans ses diplômes, ait fait orner son cheval d'une housse sur laquelle on voyait un lion, usage adopté depuis par tous les comtes ses successeurs.

L'illustre Marie appartient donc à notre Flandre comme y ayant été appelée et y ayant composé son plus bel ouvrage. Il n'est pas douteux qu'elle ait été ensuite à la cour d'un roi d'Angleterre, peut-être Henri III, pour lequel elle composa aussi des lais. Elle acquit là autant de gloire qu'en Flandre,

et l'un de ses rivaux et de ses contemporains, *Denys Pyramus*, trouvère anglo-normand, dit d'elle :

Ses lais soloient as dames plaire,
De joie les oient et de gré,
Car sunt selon lor volenté.....

Elle faisait les délices de la noblesse :

Car mult l'ayment, si l'unt mult cher
Cunte, barun et chevaler,
Et si en aiment mult l'escrit.

(*Vie de St.-Edmond.*)

Marie a composé 103 fables, plus un prologue et une conclusion. On lui connaît quinze lais dont voici les titres : 1° *Prologue*. 2° Lai de *Gugemer*. 3° Lai d'*Equitan*. 4° Lai du *Fresne*. 5° Lai de *Bisclavaret*. 6° Lai de *Lanval*. 7° Lai des *Deux amans*. 8° Lai d'*Ywenec*. 9° Lai du *Laustic*. 10° La de *Milun*. 11° Lai du *Chaitivel*. 12° Lai du *Chevre-feuille*. 13° Lai d'*Eliduc*. 14° Lai de *Graelent*. 15° Et enfin, le Lai de l'*Espine*,

Se a non li lais de l'Espine,
Qui bien'commenche et bien défine.

Nous n'avons pas à nous étendre sur les œuvres de Marie de France, elles sont plus connues que sa personne ; M. de

Roquefort en a donné une édition très-complète en deux volumes (Paris, Maresq, 1852, in-8° fig.) auxquels nous renvoyons nos lecteurs. Nous tenions seulement à honneur de dissiper autant que possible, et preuves en main, les doutes qui ont pu s'élever sur la patrie de cette femme célèbre et sur le digne seigneur qui eut la gloire de reconnaître son talent et de la protéger.

Nous ne dirons plus qu'un mot en terminant : Marie, au contraire des poètes de son époque, fut honnête et pure dans ses vers ; elle les composa pour se rendre utile et pour rendre meilleurs ceux qui les liraient. « Tel est, dit elle, le but que doit se proposer quiconque a reçu du ciel le talent des vers. Il doit l'employer à instruire son siècle, à recueillir les exemples de vertu que nous ont laissés les sages, leurs maximes sensées, leurs bons discours, afin de les transmettre à la postérité ; et voilà ce qui m'a engagée moi-même à rimer. » Voici quelles étaient ses idées en amour ; ce passage sera à la fois un échantillon de son style et de ses pensées :

Amors demande caasté (chasteté)
 En fais, en dis, et en pensé :
 Si un des amans est loiax,
 Et li autre est jalox et faus,
 Si est amors entr'ex fausée,
 Ne puet avoir lunge durée.
 Amors n'a soing de cumpagnun,
 Boin amors n'est se de Dex nun,
 De cors en cors, de cuer en cuer,
 Autrement n'est prex à nul fuer (valeur).

Tullus (Cicéron), qui parla d'amistés,
 Dit assés bien en son ditie,
 Que vent amis, ce vent l'amie,
 Dunt est boine la compaignie,
 Se il le vent è il l'otreit (l'octroie).
 Dunt la druerie est à dreit,
 Puisque li uns l'autre desdit,
 N'i a d'amors fors cun despit;
 Assés puet-un amors trover,
 Mais sens estuet al' bien garder,
 Douçour è francise, è mesure.
 Amors n'a de grant forfait cure,
 Loialté tenir è promettre,
 Pur çou ne m'en os entremetro.

(Lai de Graelent.)



Marie Dregneau.

Nous connaissons peu de femmes qui se soient exercées dans l'art des trouvères. Si l'on en excepte *Marie de France* qui avoue son œuvre, et *Marie de Brabant* qui aida Li Rois Adenez sans compromettre son nom royal, nous ne trouvons guères de personnes du sexe qui aient voulu prendre la lyre des Bardes et chanter en langue romane. Au moyen-âge, les dames se contentaient de se laisser adorer et chanter : elles abandonnaient aux hommes les luttes poétiques comme les luttes guerrières et se réservaient de juger les coups, et de livrer les palmes aux heureux concurrents, qui trouvaient souvent dans leur reconnaissance un supplément de prix qui devenait le plus beau fleuron de la couronne des vainqueurs. Voici pourtant encore une *Marie* (car il semble que ce nom soit dévoué aux poétesses du Nord), qui nous a laissé quelques vers qui font regretter ceux qui paraissent perdus pour toujours.

Maroie, *Marotte* ou *Marie Dregnau*, de Lille, vivait pendant le XIII^e siècle ; dans le peu qui nous reste d'elle, on sent une manière facile et gracieuse qui dénote de l'aisance et de l'habileté. Il reste prouvé pour nous qu'elle a dû composer plusieurs pièces, bien que nous ne soyons pas en position d'en citer plus d'une aujourd'hui. Un heureux hasard nous permettra peut-être un jour de publier autre chose que ce charmant couplet.

Moult m'abelist quand je vois revenir
 Iver, grésill et gelée aparoir ;
 Car en toz tens se doit bien resjoir
 Bele pucele, et joli cuer avoir.
 Si chanterai d'amors por mieux valoir,
 Car mes fina cuers plains d'amorous désirs
 Ne mi fait pas ma grande joie faillir.

La muse lilloise a pris ici le contre-pied de presque tous les poètes de son époque qui vantent le printemps et le chant des oiseaux ; elle, par originalité, se met à vanter la froide saison qui lui donne encore plus d'ardeur pour la poésie et l'amour. Cette pensée est rendue avec une finesse d'expression dans la langue romane que la traduction suivante est bien loin de pouvoir rendre :

- Je me réjouis, même en voyant venir l'hiver avec le gré-
- sil et la gelée ; car, en toute saison, la jeune et jolie fille
- doit se réjouir et avoir la gatté au cœur. Je ferai chanson
- d'amour pour plaire davantage, et tant que mon cœur ai-

• mant conservera ses amoureux désirs, ma douce joie ne
• m'abandonnera pas. • (1)

Ce charmant fragment a été attribué faussement à *Jehan de Neuville* dans un manuscrit de Noailles; il est évident qu'il appartient par la pensée et par l'expression à une femme, et qui plus est à une femme jeune, tendre et belle. D'ailleurs le manuscrit 7222 de la bibliothèque du Roi l'accorde à *Marie Dregneau*, au f° 181, et il est en cela d'accord avec la raison. Dans ce précieux manuscrit, écrit au XIII^e siècle, la musique se trouve au-dessous des paroles. Le fragment que nous venons de citer n'est que le premier couplet d'une ballade ou romance qui a dû être terminée : un espace blanc a été laissé dans le manuscrit pour y recevoir les autres couplets qui devaient être copiés sans musique; ou l'écrivain n'a pas eu le tems de les transcrire, ou bien il travaillait pour un amateur qui savait par cœur les autres couplets et qui n'exigeait de lui que celui qui recevait la musique. Quoi qu'il en soit, nous devons regretter le hasard malheureux qui nous prive du reste de cette jolie petite œuvre de la première lilloise qui ait sacrifié aux muses et à Apollon.

(1) M. De la Borde, dans son *Essai sur la musique*, tome 2, a donné une traduction de ce fragment qui s'éloigne, selon nous, de la naïveté du texte roman.

Michel du Mesnil.

Michel, seigneur d'Auchy et *du Mesnil*, naquit en Flandre au commencement du XIII^e siècle; il était peut-être le fils de ce Pierre du Mesnil que les rôles formés sous Philippe-le-Bel placent au rang des chevaliers de Flandre portant bannière et qui suivit en terre sainte le valeureux comte Philippe d'Alsace mort en Palestine en 1191. Ce même Pierre combattit courageusement à la bataille de Bouvines, en 1214, avec le comte Ferrand contre Philippe-Auguste, qui le fit prisonnier et l'emmena à Paris.

Auchy est un joli village non loin d'Orchies sur la route de Lille, et le Maisnil un hameau des environs d'Haubourdin, assis sur l'ancienne voie romaine qui allait de Cassel à Tournai par le pont d'Estaires; le seigneur de ces deux terres qui portait le nom de *Michel*, fut un des plus nobles trouvères

du XIII^e siècle. Ainsi que ses confrères, l'amour le fit poète ; mais, s'il faut en croire la chronique et ses propres chansons, ses aventures n'eurent pas toujours des dénouemens heureux. Voici ce qu'on sait d'un événement qui tint une grande place dans sa vie.

Epris de la dame du seigneur de Maing, qui habitait le *Châtel des Prés* situé sur les rives de l'Escaut à une lieue et demie de Valenciennes, il parvint à se faire écouter. Mais le mari était vigilant, le châtel bien gardé et les amans avaient bien de la peine à se rencontrer et à se donner des preuves de leur attachement mutuel. Michel dou Nesnil résolut d'enlever la noble dame et il disposa tout pour cela. Comme le château des Prés (ainsi qu'on peut le voir encore aujourd'hui) est assez distant de l'église, le chevalier profita de cette circonstance, et un jour de fête que la châtelaine rentrait après vêpres dans son manoir, accompagnée seulement d'un page et d'une damoiselle de sa suite, Michel, secondé par deux hardis écuyers, la prit en croupe et s'éloigna au galop par la route qui conduisait en France.

Le seigneur de Maing ne tarda pas à connaître cet enlèvement ; il se mit à la poursuite des fugitifs et les atteignit à Verberie, lieu célèbre par les idées superstitieuses que le peuple attache à sa montagne, choisie, dit-on, par les sorcières pour y faire le sabbat. Là, un combat acharné s'engagea entre l'heureux ravisseur et le mari trompé, et la jeunesse et l'a-

mour demeurèrent vainqueurs : le seigneur de Maing tomba mort sur ce lieu fatal. Cependant l'aspect du sang répandu, la vue de son époux succombant et la maudissant peut-être en exhalant son dernier soupir, ce lieu, de funeste mémoire, tout contribua à faire rentrer la jeune dame en elle-même ; au désespoir du malheur dont ses charmes étaient cause, elle renonça à suivre l'assassin de son époux ; elle fit faire à celui-ci des obsèques magnifiques pour apaiser ses mânes, donna de riches cadeaux aux églises et se retira dans un monastère de la Picardie où elle mourut en état de grâce. C'était à cette époque le dénoûment presque naturel et obligé de toutes les aventures et de toutes les carrières galantes des gens de haut parage.

Cet événement changea tout l'avenir de Michel dou Mesnil ; il s'éloigna des lieux où ses amours avaient fini si malheureusement ; il fit un pèlerinage à Rome pour se laver de l'homicide dont il s'était rendu coupable, puis, pour compléter son expiation, il passa en Palestine où il se prit, dit-on, d'une belle passion pour la profession des trouvères. Ce ne fut que plus de vingt ans après qu'il reparut au château de Beaufremez, situé au Maisnil et qui formait l'apanage des cadets de la maison de Wavrin. Il mourut le 6 novembre 1288 après avoir figuré honorablement parmi les plus nobles chanteurs de la Flandre du XIII^e siècle.

Nous devons à feu M. *Guilmot*, ancien bibliothécaire de

Douai, homme aussi savant que modeste, la révélation de ce trouvère inconnu et la traduction d'une de ses chansons. Malheureusement, à l'époque où M. Guilmot déposa ces notes dans le canevas d'un ouvrage publié depuis par M. Duthillœul, de Douai, sous le titre de *Petites histotres des pays de Flandre et d'Artois*, Douai, Foucart, 1885, in-8°, il n'était pas reçu de citer les textes originaux souvent si naïfs et si gracieux de nos trouvères ; on s'en tenait à une pâle traduction qui ne valut jamais le jet primitif. Nous avons fait des démarches et des recherches sans nombre à Douai pour retrouver le vieux texte roman de cette chanson qui ne devait certainement pas être la seule qu'ait laissée Michel dou Mesnil. Toutes nos tentatives ont été infructueuses, et M. Duthillœul lui-même, successeur de M. Guilmot à la bibliothèque de Douai, n'a pu nous venir en aide. Nous nous trouvons donc forcé, bien malgré nous, de ne donner ici qu'une traduction informe des chants du noble trouvère quand nous désirions tant offrir à nos lecteurs un échantillon de sa poésie originale.

Chanson de Michel dou Mesnil.

- Je commence ma chanson avec le chant des oiseaux ;
- lorsque j'entends le tendre ramage du rossignol et de la
- fauvette aux doux roucoulemens ; quand je vois les fleurs
- s'épanouir dans nos bosquets, les bluets parer la blonde
- chevelure de nos champs, les ruisseaux rouler sur le sable

• leur eau limpide en murmurant , et leurs bords embellis
• par la blancheur des lys.

» Hélas ! je me rappelle tous les maux que j'ai soufferts en
• amour..... J'ai eu beau lui crier merci : elle a été cruelle
• jusqu'à me donner la mort !

• C'est aimer bien légèrement qu'aimer sans jalousie. On
• aime peu quand on ne se fâche jamais ; on aime peu si l'on
• n'a jamais de fautes à se reprocher. Mais lorsqu'on est bien
• amoureux , une larme vaut mieux que quatorze sourires.

• Quand à genoux je demande pardon à celle que j'adore ,
• elle m'accuse sous mille prétextes qu'elle ne manque jamais
• de trouver et qu'elle appuie de toute la puissance de ses
• larmes. Alors quelquefois elle me lance un regard amou-
• reux. Je lui baise les yeux , la bouche , et j'en ressens une
• joie digne du paradis.

• Ah ! c'est elle qui a cueilli les verges dont me frappe la
• plus belle main qui fut jamais. Moi , qui ai fait tant d'en-
• treprises pour avoir le bonheur de la servir ! elle m'a mis à
• tant de rudes épreuves ! Soupirs pleins d'angoisses , déairs
• sans espérance , récompenses toujours au-dessous de mes
• services ! . . . tout m'oblige à m'éloigner d'elle. »

On voit que Michel dou Mesnil , dont la galanterie était la

plus sérieuse occupation après celle de la guerre , ne s'en était pas tenu à sa première inclination , car cette chanson ne peut en aucune façon s'appliquer à la belle châtelaine de Maing. Toutefois il est à remarquer qu'il règne dans cette pièce un ton de langueur et de mélancolie qui dénote un poète dont la vie a été traversée par les soucis et le malheur.



Philippe Mouskes.

Philippe Mouskes, que les chartes du tems appellent *Philippus à Gandavo* du lieu de sa naissance, et que les Flamands nomment *Mus*, *Muis*, *Meuse*, *Meuze* ou *Mussche*, qui signifie *moineau*, et que, nous, nous appellerons tout simplement Mouskes, parce que c'est le nom que lui-même se donne dans ses poésies, naquit dans la bonne ville de Gand au commencement du XIII^e siècle. Il se destina de bonne heure à l'état ecclésiastique, bien que son inclination naturelle le portât vers la poésie et les autres plaisirs honnêtes, tels que *tournois*, *baleries* et *donois*, et que l'âge d'or où l'on aimait *par amour* sourit à son imagination de poète au moins autant que le régime des cloîtres. Mais à cette brillante époque du XIII^e siècle, si fleurie pour l'architecture, les vers, et toutes les productions artistiques, on pouvait allier les devoirs peu rigoureux de la prêtrise avec les occupations agréables et lé-

gères d'un trouvère. D'ailleurs, il faut le dire, Philippe Mouskes ne resta poète avoué que jusqu'en 1242, qu'il devint chanoine et chancelier de la cathédrale de Tournai. C'est à cette année que se termine sa chronique rimée, le seul ouvrage qui nous reste de lui, et en même tems ; comme on l'a dit, le monument le plus entier et le plus vaste de la langue romane en Flandre.

Il est probable que Philippe Mouskes, une fois chancelier de la cathédrale de Tournai, eut trop d'occupations sérieuses pour pouvoir continuer à se laisser aller à son entraînement poétique ; peut-être aussi que la gravité de sa position et l'ambition, louable du reste, qui ne tarda pas à le gagner, contribuèrent à le détacher du culte des muses. D'ailleurs sa jeunesse commençait à s'éclipser et les illusions poétiques pouvaient bien s'évanouir avec elle.

Les trente premières années de Philippe Mouskes, celles qu'il passa en trouvère et qui font aujourd'hui toute sa gloire, ne nous sont pas connues ; force est donc de nous rabattre sur les quarante dernières pour donner à nos lecteurs quelques détails sur la vie du poète gantois.

Nommé chanoine et chancelier de la cathédrale de Tournai en 1242, il s'applique d'abord entièrement à la connaissance des privilèges de cette église et à la défense de ses droits ; au mois de mai 1272, il fait un échange de biens avec la riche église de St.-Bavon de Gand ; il troque sa terre de Gothem

contre celle de Latkem ; et il scelle de son sceau de chancelier cette transaction qui annonce déjà un homme arrivé à la fortune.

Deux ans après, Jean d'Enghien, évêque de Tournai, étant passé au siège de Liège, Philippe-le-Hardi, roi de France, permet au chapitre de Tournai d'élire un nouvel évêque. Le choix des chanoines tomba sur leur chancelier et Philippe Mouskes fut intronisé 53^e évêque de Tournai. Son épiscopat fut brillant et profitable au pays. Il eut le talent de contenir le clergé dans une règle décente sans austérité, de maintenir les privilèges de son église sans tyrannie, et d'octroyer les bénéfices qui en découlaient à des hommes de bien et de talent. Eclairé comme l'était l'évêque, on ne doit pas s'étonner qu'il eut le soin et le discernement de ne confier les emplois principaux de son église qu'à des théologiens et des juriscultes habiles et revêtus des grades académiques. De ce nombre fut le célèbre Henri de Gand, son compatriote, qu'il fit archidiacre de son église.

Gilles li Muisis, abbé de St.-Martin de Tournai, poète et chroniqueur comme Mouskes et presque son contemporain, donne quelques détails, heureusement parvenus jusqu'à nous, sur la conduite et les allures de son illustre évêque. Il loue, sans restriction aucune, sa discrétion et sa sagesse. Il raconte l'avoir vu, sans doute dans son extrême jeunesse (Gilles li Muisis est né en 1272), galopant par la ville avec une suite de seize à vingt chevaux. Il y avait chez lui un heureux mé-

lange du prélat, plein de dignité et de piété, et du grand seigneur trouvère, tolérant et aimable.

Cette indulgence de l'évêque pour les hommes du monde le fit bien vivre avec la cour de France ; aussi le vit-on le jeudi de Pâques de l'an 1273, mettre tous ses soins à bien recevoir le roi Philippe-le-Hardi à son entrée à Tournai. C'est sans doute à cette époque qu'eut lieu l'arrangement par lequel le roi obtint, selon les uns, la concession de faire forger dans cette ville de la *grosse monnaie d'or ou d'argent* (les chroniques diffèrent sur la matière), ou, selon les autres, que l'évêque reçut du roi la même concession.

En 1275, l'avoué de Tournai, Regnier le Borgne, sire d'Aigremont et de Wez, ayant manqué à la formalité de porter à la fête de la Chandeleur un cierge à l'offrande, en signe de ce qu'il relevait de l'église, fut admonesté par l'évêque auquel il promit de ne plus retomber dans cette omission. Deux ans plus tard, Mouskes fit avec les orfèvres de Tournai une transaction par laquelle il fut convenu que tout orfèvre qui désirerait s'établir, en demanderait la licence au prélat et paierait en débutant 16 livres d'argent (M. de Reiffenberg dit 4 marc d'argent) et donnerait caution pour l'avenir. Ces garanties avaient rapport au droit de forger monnaie qui appartenait à l'évêque et auquel des orfèvres infidèles pouvaient faire un grand tort. Nous ne citons ces détails que pour montrer quelle était, à cette époque, la puissance des prélats de

Tournai , qui auraient pu se dire plus souverains du pays que le roi de France.

Parmi les actes de l'épiscopat de Mouskes qui sont venus à notre connaissance , on peut consigner son assistance , en 1277 , au concile indiqué à Compiègne par Pierre Des Barbes , archevêque de Rheims. Le 1^{er} juillet de l'an suivant l'évêque transfère à Aeltre ou Haeltere , entre Bruges et Gand , les reliques de Ste.-Landrade , fondatrice du monastère dit Munster-Bilsen , à deux lieues de Tongres , et qu'on honore le 3 juillet. Philippe se fait accompagner pour cette translation , cérémonie assez dans le goût de l'époque , de ses archidiacres Henri de Muyde et Nicolas Mison , de Gilles de Celles , abbé de St.-Martin de Tournai , et des chevaliers Rodolphe de Névèle , Jean et Philippe de Maxpoete. Le 23 mai 1279 , il se trouve avec l'archevêque de Rheims , Pierre des Barbes , à la dédicace de l'église du monastère de Flines , et il y consacre , ce même jour et le 27 du mois suivant , quelques autels en présence de la fondatrice *Marguerite* , comtesse de Flandre , et d'une réunion notable d'abbés et de seigneurs des environs. Cette solennité était encore une de celles les plus en usage de ce XIII^e siècle où se fondèrent et s'élevèrent tant de ces belles églises gothiques qui font aujourd'hui l'admiration des hommes de goût et le désespoir des hommes de l'art.

Philippe Mouskes gouverna son diocèse avec sagesse et intelligence jusques vers la fin de ce même siècle ; on n'est pas d'accord sur la date précise de sa mort : l'abbé Gilles li Mui-

sis la fixe au 24 février 1282, et place son tombeau dans le chœur de la cathédrale de sa ville épiscopale ; d'autres chroniqueurs la rejettent jusqu'en 1295, époque de la consécration de Michel de Wasenghien, son successeur. On regarde la version de Muisis comme préférable : cependant, cet auteur dit avoir vu souvent Philippe Mouskes, et l'on doit se rappeler qu'il est né lui-même seulement en 1272 ; il n'aurait donc eu que dix ans à la mort du prélat si on la fixe à l'année 1282. Il paraît plus rationnel, sans fixer positivement d'époque, de la rapprocher davantage de la fin du XIII^e siècle.

Mais laissons Philippe Mouskes évêque de Tournai et occupons-nous en comme trouvère et poète roman.

Cet écrivain a composé une chronique rimée de plus de 50,000 vers ; c'est une *Histoire de France*, qui remonte à la guerre de Troie comme toutes les vieilles chroniques de notre contrée, et qui commence à l'enlèvement de la belle Hélène par le berger Paris pour se terminer à l'année 1242, époque où le poète s'est arrêté d'écrire. On n'en connaît positivement qu'une seule ancienne copie manuscrite (1) qui repose à la

(1) Nous en connaissons bien une autre copie qui appartient à la bibliothèque de l'Arsenal où elle est inscrite aux belles-lettres sous le n° 103, in-8° de 852 pages. C'est une copie moderne (du XVIII^e siècle) faite avec beaucoup de soin : les marges portent des notes inter-

bibliothèque royale de Paris sous le n° 9634, pet. in-f° sur parchemin, à deux colonnes (écriture du XIII^e siècle). De cet exemplaire du tems, unique jusqu'ici, le savant Du Cange tira ce qu'il en a publié à la suite de son édition de *Geoffroy de Ville-Hardouin*, Paris, imprimerie royale, 1657, in-f°, pages 209-219. Ce fragment, qui prend depuis 1220 jusqu'à la fin, renferme tout ce qui concerne les empereurs français de Constantinople. M. Buchon a réimprimé cet extrait; André Du Chesne, La Curne de Ste.-Palaye, Borel, Foppens, Paquot, Delandine, Roquefort, Raynouard, Daunou, Paulin Paris et Berger de Xivrey citent Philippe Mouskes et en donnent de courts extraits.

Ce poète du moyen-âge, toujours cité, parfois loué, plus souvent critiqué, attendait depuis longtemps un éditeur, lorsque M. le baron de Reiffenberg, conservateur de la bibliothèque du roi des Belges, à Bruxelles, mit la main à cette œuvre utile. Philippe Mouskes n'a pas perdu pour attendre. Le savant estimable et spirituel qui lui a redonné la vie, a fait la besogne en conscience; jamais poète-historien n'aura été mis sous les yeux du public mieux encadré et plus illustré. Cette chronique rimée, publiée sous la protection du gouvernement belge, par la Commission royale d'histoire qui en a chargé M.

prétatives, mais cette espèce de glossaire n'a pas été continué jusqu'à la fin; il s'arrête au f° 346.

de Reiffenberg , est divisée en deux volumes in-4°, ornés de figures prises sur le Ms. original. Le premier volume a paru à *Bruzelles*, *Hayez*, 1836, avec des préliminaires, un commentaire et des appendices, qui, seuls, forment déjà une publication toute précieuse pour les amis des recherches historiques et littéraires. Le second volume, sorti des mêmes presses, en 1838, n'est pas moins entouré de documens curieux et excellens.

Philippe Mouskes n'est pas un poète d'une imagination vive, entraînante; ses vers substantiels et nourris de faits se ressentent de la bonne et grasse Flandre qui l'a élevé; il n'a pas ces délicatesses de goût, cette fleur de fine galanterie qu'on trouve dans les compositions des trouvères chevaliers; son origine plébéienne et sa profession d'homme d'église devaient le maintenir dans une ligne plus modeste et plus sévère. Mais, ce qu'on trouve de curieux dans son poème, c'est la peinture si candide des mœurs du tems, c'est l'expression si exacte des faits domestiques et sociaux d'une époque peu connue.

Le premier volume de la chronique rimée de Mouskes appartient à l'âge héroïque et contient passablement de fables; ces fables elles-mêmes sont dans l'esprit du moyen-âge et forment le résumé des croyances merveilleuses d'alors, fonds obligé de toutes les compositions du tems. L'auteur commence en disant qu'il a puisé ses matériaux à St.-Denis et qu'il va faire un travail que personne n'a tenté avant lui, celui de

mettre en rimes vulgaires toute l'histoire de la lignée des rois
de France. Voici son début :

Philippus Monskes s'entremet,
Ensi que point de faus n'i met,
Tout sans douner et sans proumettre,
Des Rois de Franche en rime mettre
Toute l'estorie et la lignie.
Matère l'en a enseigne
Li livres ki des anchiiens
Tiesmougne les maus et les biens,
En l'abée Sains Denise
De France u j'ai l'estore prise,
Et del latin mise en roumans,
Sans prolières et sans coumans.
Or en ai l'estorie entamée
Ki ne fut mais onges rimée.
Si n'en sai l'estore desdire,
Car ki bien set si doit bien dire,
Et des biens à ramentevoir
Conquiert-on proaice et savoir;
Mais li siècles, quoique nus die,
Si est comblés de grant boisdie (fourberie)
Li emperéour et li roi
Sont devenu de tel conroi (entretien)
Que par aus empirent l'enpire;
Que pueent faire li menut
Quant li haut sont bas devenu?
Et que feront li povre niche (simple)
Quant mauvais deviennent li rice?
On siout jadis tenir grans cours
Et despandre l'avoir à cours,

C'on en parloit outre la mer,
 Et sicut on par amors amer
 Et faire joustes et tornois
 Et baleries et dosnois ;
 Or ne set mes fors que trécier
 Et tout engloutir et lécier ;
 Ne de biel conte ne d'estore
 Ne set nus mais faire mémoire ,
 Ni à celui ne face bonse ,
 Soit de cief u de vace u d'ourse ,
 Car avarise les traîne
 Et amours ki devient haïne .
 Poi de gent est ki voille oïr
 Son n'estore pour reçoïr .
 Mais non pour quant pour moi déduire ,
 Comment ke il me doie nuire ,
 Enprendrai l'estore à rimer ,
 Pour loenge ne pour blasmer
 N'el lairai : ore oïés mon livre ,
 Si com matere le délivre .

L'auteur entre ensuite dans les détails de la guerre de
 Troye , il fait émigrer les Troyens vaincus, d'abord en Italie ,
 puis en Gaule, et il en tire une généalogie de Pharamond. Une
 fois rentré dans la véritable voie historique , Philippe Mouskes
 devient un guide éclairé et amusant à suivre. Le second vo-
 lume renferme surtout des matières intéressantes et vers la fin
 il devient auteur de mémoires contemporains. Ce qu'il dit de
 ses prédécesseurs sur le siège de Tournai n'est peut-être pas
 toujours parfaitement exact ; il en fait quelquefois la satire ,

mais plus souvent il enfle leur mérite, ce qui fait plus que compensation : et cela toutefois, sans renoncer à la supériorité qu'il croit avoir sur la plupart d'entr'eux ; c'est ce qu'il fait entendre assez ingénument dans plusieurs endroits de son poème, et ce qui pourrait faire croire qu'il y a remis la main après son élévation au siège épiscopal. Au total, la lecture de cette chronique rimée deviendra, pour tous ceux qui font des études sérieuses sur le moyen-âge, une nourriture agréable et substantielle et fournira une masse de remarques judicieuses sur les événemens contemporains; on y trouvera des détails précieux sur les personnages et les localités du diocèse de Tournai, plusieurs vérités historiques éclaircies, et souvent de la philosophie, de la critique et des vues qu'on est étonné de trouver dans une composition provenant d'un pays et d'une époque qu'on était convenu jusqu'ici d'appeler barbares.

L'excellente édition de Philippe Mouskes, donnée par M. de Reiffenberg, aujourd'hui dans les mains de tous les amis de la littérature romane, nous dispense de nous épuiser en citations tirées du trouvère ; nous terminerons par les derniers vers du poème :

A cel tempore, par souffrance,
Vint li cuens de la Marce en France
Et mains de Poitevins od lui.
Li rois manda ni ot celui
Con fu tout droit devant Noel
Parlet i eut et d'un et del.
En la fin commanda li rois

Pour l'outrage et pour ses devoirs ,
Que tous ses castians abatist
Li quens , que plus ni atendist
U li rois les feroit trestos
Abattre et s'en rendroit les cos.



Pierre de Douay.

La ville de Douai , qui comptait beaucoup de trouvères sortis de son sein , doit aussi revendiquer *Pierre* , chansonnier du XIII^e siècle , qui ajouta à son nom celui de la ville dans laquelle il avait vu le jour. Nous n'avons pas été heureux dans nos recherches sur Pierre de Douay ; nous savons seulement qu'il composa des chansons d'amour comme presque toutes celles de ses confrères : on en doit la découverte au savant La Curne de Ste.-Palaye , qui , devinant le goût qui devait bientôt envahir la génération qui lui succédait , rassembla une foule de poésies du moyen âge et rendit de si grands services à la science.

Tout ce que nous savons sur ce personnage , c'est qu'il était chevalier, et que lui , ou quelqu'un de son nom , fit partie de la croisade prêchée par Foulques de Neuilly. Il prit la

croix à Bruges en l'an 1200, à la suite de Baudouin, comte de Flandres et de Hainaut, depuis empereur de Constantinople. Pierre de Douay assista à la prise de Byzance, et fut cité par Ville-Hardouin, dans ses mémoires, comme un des chefs de l'expédition; voici en quels termes le maréchal de Champagne et de Romanie en parle : « Pierre de Douay et Reniers » de Trit et Ansiaus de Cahieu (depuis gendre de l'empereur » Lascaris), et plusieurs autres chevaliers, s'entrevindrent » devant Phillipopole en fuerre (en troupe) pour les fourriers » garder, dont gardena devant iaus (eux), si ont les Blas » Coisis qui tout i érent entalenté (empressés) de leur faire » anui et pesance. »

Quelques-uns des auteurs qui ont cité Pierre de Douai lui ont attribué deux chansons, dont la première commence par le vers suivant :

Quant je vois estés.

Et la seconde par celui-ci :

A donc sui jolis (gai).

M. De la Borde, dans son *Essai sur la Musique*, ne mentionne qu'une seule chanson du trouvère Douaisien, et il réunit ces deux membres de phrase en un seul vers qui commence ainsi le couplet :

Quand je vois estés, a donc suis jolis.

Nous sommes tout-à-fait de l'avis de M. De la Borde , au risque de diminuer de moitié le bagage littéraire déjà beaucoup trop léger du poète de Douai. Quelqu'heureuse trouvaille viendra peut-être bientôt compenser avec usure ce léger retranchement en rendant à la lumière d'autres chansons de Pierre de Douay qui certainement ne s'est pas mis à rimer pour si peu.



Pierre de Gand.

Pierre de Gans ou de Gand est un trouvère de la Flandre qui a composé plusieurs chansons qu'on trouve réunies à celles de Cuno de Béthune, de Thibaut roi de Navarre, d'Audéroid-le-Bâtard d'Arras, du châtelain de Coucy, de Richard d'Angleterre, surnommé *Cœur-de-Lion*, de Blondel son fidèle serviteur et ménestrel, du duc de Brabant, de Raoul comte de Soissons, de Louis comte de Chartres, et d'une foule d'autres chanteurs de bonne compagnie, aussi illustres par leur talent que par leur naissance. Le vaste *Romancero* qui contient ces poésies galantes et légères, est le fameux manuscrit de Berne, n° 389 (ou 354 selon Ach. Jubinal) qui contient 276 feuillets et dont nous avons déjà parlé en écrivant sur nos trouvères. (Voyez *Trouvères Cambrésiens*, Pa-

ris, Técheuer, 1837, pp. 144-145.) (1) Cette intercallation des vers de Pierre de Gand au milieu de si bons chansonniers prouve en faveur du poète Gantois, dont au reste nos lecteurs pourront juger par les échantillons que nous leur mettons sous les yeux. Leur admission dans un recueil de choix est déjà une présomption favorable à Pierre de Gand.

Ses chansons sont précédées de lignes de musique destinées à recevoir la notation des airs sur lesquels on les chantait, mais le copiste n'a vraisemblablement pas eu le tems ou le courage de compléter son œuvre en y plaçant les notes. Cette circonstance nous a été indiquée par Sinner, bibliothécaire de Berne, dans ses *Extraits de quelques poésies du (sic) XII^e, XIII^e et XIV^e siècles*. Lausanne, F. Grassez, 1789, in-8°, pages 64 et 65. Le texte que nous donnons ci-après est pris

(1) Ce volume de Berne a subi bien des vicissitudes ; emprunté par le gouvernement français en 1809, il fut égaré dans le cabinet du duc d'Otrante. La France donna quelques dédommagemens en livres modernes à la bibliothèque de Berne, qui fut bien obligée de s'en contenter. A la fin de 1836, le libraire Crozet eut en vente chez lui ce précieux manuscrit, que la ville de Berne, prévenue en tems utile, put racheter au prix de 1,000 fr., bien modique si on a égard à la valeur des pièces inédites qui s'y trouvent en original. Après tant de traverses, ce précieux volume est réintégré sur les tablettes de la riche bibliothèque de Berne. (*Lettre au Rédacteur de l'Artiste*, par Ach. Jubinal, Paris, 1838.)

dans une copie du Ms. de Berne, appartenant à la bibliothèque du Roi et faisant partie de la collection Mouchy, n° 8, tome XIII.

I.

F° VIME, r°.

Ansi com l'unicorne suis,
 Ke s'esbahit en resgardant;
 Quant la pucelle vait mirant
 Tant est de son anuit,
 Pasmée chiet en son giron
 Lors l'ocist on en traizon
 Et moi ont mort d'auteil semblant
 Amors, et ma dame por voir
 Mon cuer ont, n'en puis poent avoir.

Douce dame, quant je vos vi
 Et vos conu premierement,
 Li cuers m'aloit si tressaillant,
 C'an vos remeist quant je m'en mux (je partis).
 Lors fui meneis sans reanson
 En la douce chairtre en prison,
 Dont li pileir sont de talent (désir)
 Et li ux (gonds) sont de bial-veoir
 Et li auiaul (clés) de boen-espoir.

De la chairtre ont les cleis amors
 Et si i ont mis III portiers.
Biaul-semblant ait nom li premiers
 Et de bonteit ont fait signor.

Dongier ont mis à l'nix devant,
 I ort villain sert et puant,
 Ke tant est feil porteis
 Li dui en sont prou et hardi
 Et si ont tost I amant pris.

Qui poroit soffrir les assaulz (assaults)
 Et les tormens des III portiers;
 Onkes Rollans ne Olliviers
 Ne vainquirent si grant estor.
 Ils vaincoient en combatant,
 Amours voint (vainc) en humiliant.
 Des III ont fait confenoiers (gonfaloniers).
 S'il est ensi com je vos di,
 N'i a pitié fors ke merci.

Douce dame, ne dout tant rien
 Ke je ne faille à vos ameir,
 Tant ai apris et endurcis
 Ke je suis toz votre por la vie;
 Et se vos en pesoit, or bien
 Ne m'en puis je partir por rien,
 Ke je n'aie le remembreir (souvenir)
 Et que mes cuers ne soit adés
 Dedans la chairtre (prison) et de vos prés.

A la suite de cette chanson, se trouvent (sans nom d'auteur) les deux suivantes qui paraissent être du même trouvère :

II.

F° III, v°, du manuscrit de Berne.

En mai le matinée,
 A novel tens d'esteit,
 Joie et bone aventure
 Me semont de chanter.
 En male hore fu neis
 Quant celle ne moy doigue
 C'ai j'ai lonc tens ameit.

Amors me renouvelle
 A costei pordesai,
 Desor ma mamelette
 Me destraint et fait mal.
 Or prie à Saint Liennairt
 Ki de ma douce amie
 M'envoist I doulz resgairt.

J'ai une dame amée,
 Or m'en vois repentant.
 La gent de sa contrée
 S'en vont apercevant
 Desormais en avant
 N'en quier estre blaimée
 D'ome ki soit vivans.

Maloite soit la sente
 Dont on ne puet issir;
 J'ai lonc tens esteit en fois,
 Or m'en vuel repentir.

Muelz voldroie morir,
 K'â XX ans, ou â trante,
 Ceste dolor soffrir.

Doucement se gamente (se plaint)
 La belle l'esconta,
 Et li dist : « Bial douls sire,
 » Ne soies en esmai :
 » Vostre amie serai ;
 » Por rien ke nulz hom die,
 » De vos ne partirai. »

III.

F° X, r°, du manuscrit de Berne.

Amors me font sovent chanteir,
 Si chanterai joliment,
 Ains ne me so desespereir.
 Tous jors amerai loiaument
 La belle ou mes fins cuers s'atant
 Ke bien me puet gueredoneir
 Les malz ke me fait endurer
 Si fait elle tant doucement
 Quant de ces biaux ieulz vers moi tant.

Onkes ne me so doloser,
 Ne n'amai a estre en tourment ;
 On ne puet pais tout amandeir
 Kan c'on voit, et ot, et entaut
 Se fols parolle folement.

Li gentis cuers doit esconteir
 Por les felons les cuers creveir,
 Et son cors tenir chierement
 Et doit ameir plus bautelement.

Ensi veul je mon tens useir
 En ameir debonairement ;
 Bien doit amors celui loeir
 Ki biens et malz en boen greit prent ;
 C'amors ait teil ensaignement
 Ke toute gent puet amandeir
 Et plus puet à chascun doneir
 De bien, d'onor, d'avancement,
 C'a millour dou mont n'apent.



Pierre le Borgne , ou le Trésorier.

Pieros ou *Pierre le Borgne*, appelé aussi *le Trésorier, de Lille*, est qualifié de ces deux noms indistinctement, soit à cause d'une infirmité corporelle, soit à cause d'une fonction qu'il remplissait dans la capitale de la Flandre. Il florissait sous le roi Saint-Louis, c'est-à-dire, vers le milieu du XIII^e siècle. On connaît un Jean-le-Borgne qui vivait à Arras en 1304, mais rien n'indique qu'il fut de la famille du poète Lillois, dont le nom d'ailleurs n'est que trop commun dans toutes les villes un peu populeuses.

Pierre le Borgne a composé beaucoup de chansons d'amour, qui se distinguent par leur grâce et leur fraîcheur, et par une délicatesse de pensée qui fait honneur au trouvère Lillois. Ce gentil ménestrel était amoureux d'une belle dame, mais amant malheureux; il paraît qu'il avait porté ses vues

trop haut et qu'il fut dédaigné. L'amour ne calcule pas : Pieros le Borgne, aveuglé par sa passion, ne vit pas la distance qui le séparait de l'objet de ses amours, il augmenta son infortune par sa persévérance et sa fidélité, et il lui en resta une teinte mélancolique dont toutes ses œuvres sont empreintes. Modeste et résigné, le pauvre Piéros emporta le trait qui l'avait blessé si profondément, et, paraît-il, il le conserva toute sa vie.

Les quatre chansons du trouvère Lillois que nous allons offrir, comme échantillons de son style et de sa pensée, sont disséminées dans divers manuscrits. Elles se trouvent dans ceux qui proviennent du marquis de Paulmy (aujourd'hui à l'Arsenal), dans ceux de Cangé, de Noailles et du Vatican. La première a été quelquefois attribuée à Guyot de Dijon ou à Chrestien de Troyes, mais les meilleurs textes (entr'autres celui de Cangé n° 67, page 225) l'accordent sans débat à Pierre le Borgne. En voici l'exacte copie :

I.

Joie ne guerredon d'amors
 Ne viennent pas par biau servir ;
 Car l'on voit cenz souvent faillir
 Qui servent sanz changier aillors.
 Si m'en air (je m'en courrouce),
 Quant cele sert sanz repentir
 Qui ne me veut fere secors.

Voir (vrai) est qu'amors est grant douçor,
 Quant dui (deux) cuer sont un sans partir (désunion);
 Mès amors fet les siens languir
 Et les ennuis tozjors soffrir.

Bien os géhir (j'ose avouer)
 Que ne puis à amors venir,
 Et en li gist tous mea recors.

Li haut pris et la grant valor
 De la bele que tant désir,
 Sa bianté qu'en mon cuer remir (j'admire),
 Ses cler vis (beau visage), sa fresche color,
 Me font créir (croire)
 Ma mort, et bonnement souffrir
 Les max d'amors et les dolors.

La ! bele, des non - pers la flor,
 Ne fetes votre pris (réputation) mentir
 Par trop merci contretenir (empêcher).
 Quains que vos viengne désenors (dissuasion),
 Vueil meus (mieux) morir.
 Si n'aura en vos qu'aconplir,
 Ne n'en ferez rien à rebors.

Jà vois n'iert peris mes labors,
 Se fins cuers doit d'amors joir :
 Mès je criem (crains) par trop haut choisir
 Ne soit mes guerredons trop cors.
 Par son plésir
 Li pri de merci accueillir
 Aumône li ert et honors.

II.

Fonds Cangé n° 67, p. 228, avec musique.

Haute honor d'un coumandement
 Me vient avec le nouveau tens,
 Quant oisel refraignent lor chans,
 Et flours et verdure reprent;
 Lors vueil joians chanter,
 Car sil sent amender
 Que amors recient feelment.

En mon cuer recort bonement
 La merci que sui atendant,
 Et par tans en sera; tenant
 Se ma dame ne s'en repent,
 De moi guerredoner.
 Promettre sans doner
 Est pis que mort à fin amant.

Jà la dolor que mes cuers sent
 Ne sentirà nul sans amant,
 Car la douçor est si plesant,
 Dont la haute merci descent,
 Qu'en fausement amer,
 Ne puet mis savorer
 Les biens ne les maus qu'amors rent.

Loig de ma joie sui souvent,

Car trop redout les mesdisans ;
 Et ne porquant moult sui joians
 Quant de cuer et de pensement
 Sui avec la noper (non pareille)
 De gent cor et de vis cler
 Et de tout bon enseignement.

III. *Pieros li Borgnes de Lille.*

Ms. 7222, f° 173, v°, avec musique.

Li louseignols que j'oi chanter
 En la verdure les la flor,
 Me fait mon chant renouveler,
 Et croire que j'ai ens bone amor ;
 Mes cuer et cors sans nul retor
 Et cele amor mi fait penser
 A la plus sage, à la meilleur
 Qui soit dont ja ne partirai.
 Hé Dex, Dex, Dex, j'ai au cuer
 Amorettes, s'amerai.

S'amerai et vueill eschiver (éviter)
 A mon pooir toute folor (ardeur),
 Puisqu'amors veut à moi doner
 Cuer de beer atele honor,
 J'ai por painne ne por dolor
 Que il me conviegne endurer,
 Ne requerrai ne nuit, ne jor.
 De li servir par manie,
 Dex ma, elle ma, elle m'a,
 Dex, elle m'a, ma dame.

Ma dame cui je n'ose nomer,
 Mis m'avez en joie greignor (grande)
 Quant vo debonaire vis cler,
 Vo regart, vo fresche color,
 Puis remiser et vostre ator
 Quest se de France coroner,
 A toi, ne tenir à seignor
 Me vousist on tot à mon gré.
 Merci, merci, douce amie,
 Je vous ai tot mon cuer doné.

Doné loiaument sans fausser
 Le vos ai, dame de valor,
 Si me font crémir et douter
 Li enviaus losengeor (louangeur)
 Cui Dex mete en male tristor
 Qu'à vous ne me vueillent meller !
 Mes jà n'en querrez mentéor,
 Bele, se Dieu plaist cui j'en proi,
 Sans cuer sui, deus (deux) eu a ma dame,
 Sans cuer sui, deus en a od soi (avec elle).

Od soi est mes cuers que sevrer,
 Ne s'en porroit por nule error,
 Car tot si com m'oez comter
 De fortune, qui à son tor,
 Met l'un bas et l'autre en richor (richesse);
 Puet ma dame de moi joer,
 Saurai a son plaisir langor,
 Ou santé s'en li est pitié.
 Don ce saverouseite, vos m'ocirez,
 Se vos volez.

Les refrains changent en musique comme ils varient dans les vers ; on voit que la coutume de reprendre au commencement de chaque couplet le dernier mot de celui qui précède en mots redoublés, date de loin : c'est peut-être Pierre le Borgne qui est l'inventeur de ce mouvement poétique. Cette chanson se trouve aussi dans le Ms. 184 (Supplément français) avec des variantes ; mais le refrain y est ainsi conçu :

« Diex ! que j'ai de mon déit,
» Kant remir la bele bloie ! » (Quand je considère la belle blonde.)

IV. *Li Trésorier de Lille.*

Ms. 7222, f° 162.

Le premier couplet manque.

Bien est drois qu'amors m'ocie (me tue),
Quant j'ai si très haut pensé,
Bien sai qu'à moi n'afiert mie,
Trop a hautece et biauté ;
Bien mout mi oëill engane (séduit mes yeux)
Qui tele amor ont choisie
Dont je quit (je pense) perdre la vie.
Onques n'est amenuisie (diminuée)
Ma dolors tosjors doublé,
Sunt mi mal sans nule aïe (adoucissement),
Tost li seroit pardonné,
S'un petit d'umilité

Trouvoie en li :
 Tost garie
 Seroit ma grans maladie.

Mout ai s'amor covoitie
 Et son gent cors désirré ,
 Mon cuer a en sa baillie
 A faire sa volenté :
 Et del cors quele a grevé ,
 Ja n'iert qui li contredie
 Quele en a la seignorie.

Sa très douce compagnie
 Et songent cors mout amé ,
 Ai tousjors sans trécherie
 Et en bone loiauté ,
 Mes m'est mie par son gré
 Que je l'aim , ja n'iert haie
 De moi , mes tousjors servie.

Trésorier tot abouti
 Voit le siècle en vilenie
 Mes biens en vos multeplie.

Cette chanson , pleine de mélancolie et de désespoir, est
 une des meilleures de Pierre le Trésorier de Lille.



Renard couronné (Roman du).

Voici encore une ancienne épopée, ou du moins une branche d'épopée, qui appartient à la Flandre; on peut appliquer au *Renard couronné* une partie de ce que nous avons dit à l'article de *Jacquemars Gielée* (Voyez page 235). Le roman du *Renard couronné*, dont on ne connaît qu'un seul manuscrit à la bibliothèque du Roi (n° 7354-5. 5) contient 4,000 vers environ; il paraît dirigé contre les Cordeliers et les Jacobins qui venaient de s'établir en Flandre et qui déjà y jouissaient d'un grand crédit à l'époque où le roman fut écrit, c'est-à-dire, vers le milieu du XIII^e siècle.

Après quelques tours plus ou moins ingénieux et narrés assez succinctement, ce qui est rare chez les romanciers, le Renard s'adresse aux moines des deux ordres que nous venons de nommer, leur promettant de les faire passer maîtres

dans l'art de tromper les hommes, s'ils veulent l'aider dans le dessein qu'il a formé de détrôner le lion et de se mettre à sa place. Les religieux consentent à ce pacte et inspirent au Roi des animaux la résolution de se retirer dans un couvent en choisissant le Renard pour son successeur. Celui-ci se fait sacrer et couronner par le pape, gagne les grands par ses largesses, opprime ses sujets; et ne rend justice qu'à ceux qui lui graissent la patte.

L'auteur de ce roman allégorique était nécessairement de la Flandre, et écrivait entre les années 1252 et 1280; dans un long prologue, il fait un éloge pompeux de Guillaume, comte de Flandre, dont il raconte la mort tragique arrivée dans un tournoi où il fut tué par la félonie de trois chevaliers ligüés contre lui. Cela ne peut s'appliquer qu'à *Guillaume de Dampierre*, 21^e comte de Flandre, qui, sorti de sa prison d'Egypte où il avait combattu aux côtés du roi Saint-Louis, et assistant à une joute au château de Trazéguies, fut foulé aux pieds des chevaux, le 6 juin 1251, selon les uns, ou le 3 septembre de la même année selon les autres : ses agresseurs furent des partisans affidés des d'Avesnes, enfans légitimés du premier lit de *Marguerite de Constantinople*, leur mère commune, qui avait fini par associer au gouvernement du comté de Flandre Guillaume de Dampierre. Le trouvère parle de ce Guillaume comme d'un modèle de courtoisie, et le sujet qu'il traite lui a été suggéré par l'antipathie que ce prince avait pour l'art de *Renardie*, que l'on pourrait expliquer par un mot d'invention nouvelle, le *Macairisme*. Il dit

en parlant des peuples qui le regretterent : « On doit bien
 • aimer son seigneur quand il est preud'homme, car on gagne
 • peu à changer de maître. »

« Huy en cest jor
 » Voit-on souvent poi amender
 » De signorage remuer. »

Voici comment il vante le comte Guillaume , en tête de son
 prologue qui compte 140 vers :

Pour la noble chevalerie
 Qui jadis fut si ensaachie
 En France et en toute Bretaigne,
 Par tout l'empire et le royaume
 Dont preu vaillant comte W'lliaume
 Qui jadis fu conte de Flandres...

Plus bas on voit que le poète recherchait une couronne
 poétique, mais qu'il ne savait où la prendre et à qui s'adresser
 pour gagner un appui, parce qu'à la cour des princes on
 n'accueillait plus que la médisance :

Honor doinst à cui m'apui
 Tant que venir peuisse au pui
 Où on corone les biaux dis;
 Mais ne sai où : car tous mesdis
 Est coronés en cort de Roi;
 Et je, pour çou, à ce m'apoi
 Que por itant que coronés
 Sont li mesdit.....

La camaraderie littéraire dans les cours n'est donc pas une invention moderne, puisqu'on s'en plaignait déjà au XIII^e siècle : alors comme aujourd'hui celui qui était sans appui, même avec du talent, restait ignoré. C'est à cette cause sans doute que nous devons l'ignorance dans laquelle on est resté jusqu'ici du nom de l'auteur du *Renard couronné*. Quoi qu'il en soit, ce trouvère est loin d'être sans mérite : son roman est semé de bons vers, pleins de raison et de force, et de traits sententieux qui sont devenus proverbes, comme le suivant :

« Mieux vaut engin que ne fait force. »

Le poème est terminé par un épilogue où l'auteur, probablement fort peu favorisé par la fortune, déclame contre la puissance des richesses qui n'ont pourtant aucun crédit sur la mort. Il raisonne ensuite sur ce terme fatal et répète ce qu'il a dit en débutant, à savoir : qu'un mort qui descend dans la tombe escorté de l'honneur et d'une bonne renommée, vaut mieux qu'un vivant dont les richesses ne sont dues qu'à la félonie. Puis il s'adresse encore à son comte Guillaume :

Ha ! cuns Guillaume conqueraut
N'estié mie fors que d'onor :
A droit on vous tint à singnor,
Et çou fu drois à mon avis :
N'est merveille si le marchis

De Namur (1) de çou vos resamble :
 Car onques jour, si com moi samble ,
 N'eut que faire de *Renardie*....

L'auteur lie enfin sa composition aux fables de *Marie de France* attachée comme lui au même comte de Flandre, et il trace une copie de cette aimable femme trouvère, à la suite de son roman :

Et, pour çou du Comte Guillaume
 Qui cest honor eut encharcie (recommandé)
 Pris mon prologue come Marie
 Qui pour lui traita d'Isopet (de fables d'Esopé).

 Or entendés, pour dui, singneur,
 Coment Marie nos traita
 Des prouverbés quele trova
 Dont jà deus nos a dict :

Ici le trouvère ne fait plus que transcrire le prologue, 97 fables, et l'épilogue de *Marie de France* (Voyez son article, page 309) sans y ajouter un seul mot de lui.

Au bas des vers du Renard couronné on lit une partie du

(1) Il s'agit ici de Guy de Dampierre, comte de Flandre et marquis de Namur, 22^e comte qui succéda en 1251 à Guillaume de Dampierre et qui, comme lui, favorisa beaucoup les trouvères qu'il menait toujours à sa suite.

Roman de *Constans*, qui fut fait après le poème dont nous venons d'entretenir nos lecteurs, par un nommé *Bauduins Butor* (Voyez son article, page 100.) par suite des ordres de Guy de Dampierre, comte de Flandres et marquis de Namur, grand amateur de poésie. Cet autre trouvère de la Flandre avait commencé son roman de *Constans* en 1294 : Butor ne pourrait-il pas avoir été également l'auteur du *Renard couronné* ? C'est ce que nous n'oserions décider et nous laissons cette question à trancher par de plus habiles.



Richard de Lille ou de l'Isle.

Richard de l'Isle, trouvère du XIII^e siècle et auteur du fabliau de *Honte et de Puterie*, a jusqu'ici été classé parmi les poètes nés à Lille en Flandre. Comme rien de ce qui tend à éclaircir la vérité ne doit être négligé par ceux qui s'appliquent à l'histoire littéraire, il nous a paru convenable de consacrer ici un mot à ce vieux trouvère peu connu, ne fût-ce que pour lui rendre sa véritable patrie et pour que dorénavant il ne soit plus classé parmi les Flamands. Richard de l'Isle est né à l'Isle-Adam sur l'Oise, bourg de l'ancienne province de l'Isle-de-France, à une lieue de Beaumont. Comme la ville de Lille en Flandre est beaucoup plus considérable que le petit bourg de l'Isle-Adam, il a été facile aux biographes d'errer en ce point et ils ont trouvé plus naturel de donner au poète une grande ville pour berceau. Au reste, ce fait se prouve par l'œuvre de Richard, et, comme elle n'est pas lon-

gue, nous allons la donner ici en entier d'après une copie qui en a été faite sur le Ms. n° 7218 de la bibliothèque du Roi, par les soins de MM. J. de Gaulle et de Malastrie, élèves de l'école des chartes à Paris.

Ce fabliau est un conte moral dont voici le sujet : la *Galanterie* ayant rencontré la *Pudeur* sur le pont au change à Paris, essaya de l'engager à son service ; celle-ci rougit de se montrer en aussi mauvaise compagnie, et rejeta durement la proposition de cette effrontée. Ce refus malhonnête choqua la *Galanterie*, et il n'est sorte d'injures qu'elle ne vomit contre sa rivale. La *Pudeur*, qui est très-sensible aux affronts, s'oublia dans ce moment, et lui répondit d'un ton fort aigre. La *Galanterie* devenue plus furieuse, se jeta sur la *Pudeur*, voulut lui arracher les yeux, l'accabla de coups et finit par la précipiter dans la rivière de la Seine. De là vient, dit le trouvère, en s'adressant malignement à la ville de Paris :

Que *Honte* est et morte et noyée,
Et *Puterie* est esauciée (exhaussée, en bonheur).

Voici, au reste, toute la pièce en original ; nous la croyons inédite :

De Honte et de Puterie.

Oï avcz parler des songes,
En fabliaus en maintes mençonges,
Que vous cuidiez que ce fust voir (vrai),

Que je vous fas bien à savoir
 Li cuers qui se vuet consentir,
 Par sanblant de voir il mentir,
 Covient qu'il ait sens de nature
 Por doner coleur à droiture,
 A sa mençonge et à sa guise;
 Mes tant vous dit *Richart de lisle*,
 Que quil veut il ne le dist mie,
 Or ne vous aresterai mie
 Que je ne die la reson
 Par quoi dit ai tele ochoison.
 L'autrier à Paris ou j'estoie
 Seur grant pont où je regardoie
 Saine aler aval la rivière,
 En regardant par le derrière,
 Moi oï parler sanz demor
 Il fames, qui, en grant dolor,
 Estoit si comme orrez dire,
 Et ai ne cuit pas (je ne crois pas) que eslire
 Puase à Paris II plus beles:
 D'eles vos dirai les noveles.
 Li une en avoit a non *Honte*,
 L'autre *Puterie*; le conte
 Entre les II bien escoutai,
 Et seur grant pont je m'acoutai,
 Por eles je pou miex entendre.
 Puteri parla sanz atendre
 A *Honte*, qui point ni détrie:
 « — Di moi, fame, ne celes mie,
 » D'out viens tu? Le voir soit séu.
 » — Certes, dist *Honte*, j'ai gén (couché)
 » Tout morant de fain chez m'ostesse,
 » A nicet (niche) pire que larrenesse.

» — Dist Puteri, sole provée,
 » De quoi seras-tu recouvrée?
 » Tu n'as ne terre, ne jingnage.
 » N'ome ne saine en ton parage
 » Qui pas te donast I mengier;
 » Bele fame es, et en dangier,
 » Es ce me samble de ta vie.
 « Je proi Dieu que il te maudie
 » S'avoeques moi fasses venus
 » Bien eusses esté péne,
 » Et bien couchié et bien levée,
 » Et en ta main la matinée
 » Mis de l'argent et en ta borse. »
 Adonc Puterie s'escorse
 Et se li hoche s'aumosniere,
 Et Honte li besse lachiere,
 Et Puteri si la regarde:
 « — A nicet set el sale musarde (prostitué):
 » Toz jors seras maleureuse
 » En cest monde et souffreteuse. »
 Honte respont isnelement
 A Puterie apertement:
 « — Miex aim souffrir ceste orfente (état d'orphelin),
 » Tant par moi que mon parente,
 » Eust de moi au tel reprouche
 » Com ton cul te fet et ta bouche. »
 Puterie dist n'aresta mie:
 « — Honte, tu m'as dit grant folie;
 » Garde toi de ci en avant
 » Te ferat mes Il poins sentir. »
 Puterie ne vaut mentir,
 A Honte vient de randonée,
 Et li rengle si grant paumée,

Ne verrez mès plus grant doner ;
 Et Honte commence à plorer
 Et eschape et cuide fuir :
 Mais Puteri sot miex corir,
 Maintenant la pient et l'encarche
 Deus son col , en la mestre arche ,
 La getée , et si la noie.
 Or est Puteri essaucie ,
 Que Honte est et noié et morte.
 Ceste novèle vous aporte
Richart de Lisle-Adan , por voir,
 Qui ne se vaut onques mvoir,
 Dilueques devant quont véu
 Le voir, or vent il que s'en
 Soit au roiaume et en l'empire ,
 Et que l'en puisse por voir dire ,
 Que Honte est et morte et noié
 Et Puterie est essaucié :
 Vez n mençonge de couleur
 Mes ele n'est pas sanz douleur.

Explicit de Honte et de Puterie.

Le Roi de Lille.

Ce trouvère, dont le nom primitif ne nous est pas parvenu, est, comme *le Roi de Cambray*, un poète couronné dans les cours d'amour, aux jeux sous l'ormeau, aux puits verts ou autres concours poétiques en l'honneur de la Vierge, etc. Lorsqu'un rimeur heureux avait obtenu la palme sur ses concurrents, il se targuait de son titre de Roi et ne se désignait plus lui-même que sous ce nom en y ajoutant celui de sa ville natale. C'est peut-être là une des causes qui ont rendu le nom de *Leroy* si commun dans nos contrées ; on pourrait y joindre la coutume de créer des rois pour les métiers et les professions et pour certaines compagnies joyeuses et festives. Ainsi Lille avait son Roi de l'Épinette, son Prince des Sots ; Valenciennes son Roi de Plaisance, son Prince de la Jeunesse ; Tournai vit une fête en 1330 qui prit le nom de fête des *Trente-et-un Rois*, parce que trente-et-une compagnies

des environs , ayant chacune son Roi en tête , assistèrent à cette solennité.

On peut être persuadé, dit M. Crapelet, que ce sont des principautés et des royautes de ce genre qui ont rendu les noms de *Le Prince* et de *Le Roi* si communs en France ; nous pourrions ajouter qu'ils sont encore plus communs en Flandre qu'en France , parce que dans nos contrées les royautes populaires furent bien plus anciennes et bien plus nombreuses que partout ailleurs.

En dépit de toutes nos recherches, il ne nous est point tombé sous la main de pièces originales de *Li Rois de Lille* ; nous savons que ce trouvère existait au XIII^e siècle , mais ses œuvres sont inconnues jusqu'ici. Peut-être ont-elles été détruites ; peut-être figurent-elles dans les manuscrits sous un nom qui n'est pas accompagné du titre de *Roi de Lille* , ce qui nous empêche de les reconnaître et de les attribuer au trouvère flamand ; peut-être enfin que *Li Rois de Lille* et *Jehan Fremaux* , de Lille , qu'on nomme souvent *li couronné* (Voyez son article , page 279) , ne sont qu'une seule et même personne. Nous espérons qu'un jour ces faits littéraires s'éclairciront par le dépouillement bien exact et bien consciencieux des vastes *Romanceros* de nos dépôts publics. Qu'il nous suffise , en attendant , d'avoir posé le jalon et appelé l'attention de nos successeurs sur ces hommes ignorés jusqu'ici.

Thomas de Bailleul.

Bailleul est un vieux mot roman , qui signifie administrateur, agent chargé de recevoir les droits d'une seigneurie et de l'administrer ; de là est venu le mot de *bailli* et celui de *bail*. Les familles du nom de Bailleul sont nombreuses ; il en existe en Artois , en Hainaut , en Flandre et en Écosse , à laquelle de ces maisons Thomas de Bailleul appartient-il ? C'est ce que nous n'oserions décider. La ville de Bailleul en Flandre étant le plus considérable des lieux qui portent ce nom , et l'usage du XIII^e siècle étant de joindre le nom de son pays à son nom de baptême , nous avons cru ne pas devoir oublier *Thomas de Bailleul* parmi les trouvères de la Flandre , bien que nous n'ayons pas d'autorité positive pour l'y classer définitivement. Feu M. Emmanuel Gaillard , de Rouen , et M. le marquis Le Ver , du Ponthieu ; ont rompu des lances dans la *Revue anglo-française* pour savoir si Jean de Bailleul , roi

d'Ecosse, dont on croit que Thomas a été parent, était de Normandie ou du Ponthieu. L'abbé De la Rue, au contraire, le regarde comme un Écossais originaire de Normandie, parce qu'il a cru reconnaître parmi les blasons figurés dans un de ses Mss. déposé au musée britannique, Bibl. du Roi, 20. B. XVII, les armes des Bailleul d'Ecosse, de gueules à l'écu d'hermine. Nous ne chercherons pas à contredire le fait du docte abbé Normand, et cependant aussi nous ne voulons pas passer sous silence le trouvère de Bailleul, par la raison qu'il pourrait bien être d'origine flamande. Ces indécisions doivent se rencontrer nécessairement dans une matière où les renseignements sont vagues et quelquefois nuls, et où malgré toutes nos précautions, il nous arrivera sans doute de tems à autre d'oublier des poètes de nos provinces, ou d'admettre comme nos concitoyens des rimeurs qui ont pris naissance loin de nous.

Quoiqu'il en soit, péchons plutôt par abondance que par omission, et disons, d'après l'abbé De la Rue, que Thomas de Bailleul florissait à la fin du XII^e siècle; que Jean-sans-Terre lui donna en fief, en 1205, une des rentes payables à l'échiquier de Londres pour l'attacher à son service; ce qui n'empêcha pas qu'il composa un conte en vers qui n'est qu'une critique de la conduite du même Jean sans-Terre qui s'épuisa en tant de vains efforts pour reprendre la Normandie et lutter contre les armes et l'étoile de Philippe-Auguste. Cette critique, si elle est bien réelle, l'auteur a eu la sage précaution de la déguiser sous le voile de l'allégorie. Dans son conte, le trouvère chante

le printems et le mois de mai , puis il fait apparaître tout-à-coup deux armées sous les murs d'une ville bâtie par les Sarrasins dans les marais d'*Anexin*. Les armées sont au moment d'en venir aux mains ; le trouble est dans la ville :

Et les dames étoient haut el palais marbrin ,
Assises as fenestres d'ennuy le chief enclin ,
Les deux os regardoient ou il ot grant tintin
De tabours et de trompes de maint cors yvorin ,
Dont cascune y avoit son frère et son cousin ,
Ou son loyal ami qu'el amoit de cuer fin ;
S'eles furent dolentes , droit est par Saint-Martin ,
Lasse , dist la Roïne , maint enfant orfenin
Seront de ceste guerre , ci a cruel destin ,
Ains ne fut tel damage , depuis le roi Pépin .
Etc.....

Le trouvère entre ensuite dans le détail des armures et de l'appareil des combattans ; il signale leur ardeur et décrit leur courage , puis tout-à-coup quand le lecteur s'attend à voir commencer l'action qui doit rendre maint *enfant orfenin* , comme dit le conte , il finit brusquement son poème par ces vers qui amènent un dénouement aussi imprévu que burlesque :

Jou qui tous seuls estoie desous un aubepin ,
Vis entre les deux os venir un pèlerin
Qui tous les apaisa de plain hanap de vin .

A ce dernier trait du poète, je suis bien tenté de croire que l'abbé De la Rue est dans l'erreur et que le trouvère bon vivant qui termine ainsi une guerre et un poème avec de grands coups de vin , était flamand de pur sang.



TABLE DES MATIÈRES.

	<i>Avant-propos</i>	page v
	<i>Discours préliminaire</i>	1
	<i>Avertissement</i>	77
X ^{III}	Andieu de Douay.....	79
fin X ^{IV}	Anonyme de Lille <i>Chamignu d. Flandre. d. Louis de Male</i>	88
fin X ^V	Bauduins Butor, de Flandres.....	100
X ^{VI}	Baudoy de Flandres (<i>Roman de</i>).....	108
X ^{VII}	Bertrand de Rais.....	124
X ^{VIII}	Buscalus (Roman de).....	129
X ^{IX}	Druel Vignon.....	135
X ^X	Durans, de Douay <i>Les uns disent</i>	149
X ^{XI}	Gandor de Douay <i>auteur ? de Chev. lui en France ?</i>	154
X ^{XII}	Gautier de Tournay <i>Gaut. d. d. d.</i>	171
X ^{XIII}	Gautier le Long <i>faux</i>	185
X ^{XIV}	Gillebert de Berneville <i>faux</i>	188
X ^{XV}	Gilles li Muisis.....	205
X ^{XVI}	Jacquemars Gielée.....	235

X ¹¹¹	Jacques de Cysaing...	251
X ¹¹²	Jakes de Tournay...	258
X ¹¹³	Jehan de Douay... <i>de 142 le pique</i>	263
X ¹¹⁴	Jehan de la Fontaine, de Tournay...	270
X ¹¹⁵	Jehan Dickeyman, dit le Laboureur... <i>dit le Laboureur</i>	272
X ¹¹⁶	Jehan Fremaux, de Lille...	279
X ¹¹⁷	Jehan le Bouteiller... <i>homme rural à épithète 1619</i>	287
X ¹¹⁸	Mahieux de Gand...	297
X ¹¹⁹	Marie de France...	309
X ¹²⁰	Marotte Dregnau, de Lille...	317
X ¹²¹	Michel dou Mesnil...	320
X ¹²²	Philippe Mouskes, de Gand...	326
X ¹²³	Pierre de Douay...	338
X ¹²⁴	Pierre de Gand...	341
X ¹²⁵	Pierre le Borgne, ou le Trésorier de Lille...	348
X ¹²⁶	Renard couronné (Roman du)...	356
X ¹²⁷	Richard de l'Isle... <i>Henry d'Anjou</i>	362
	Li Rois de Lille...	367
X ¹²⁸	Thomas de Bailleul...	369
	Table des matières...	373

Fin de la Table.

